

À Bolgobol

Jean-Pierre Depétris

À Bolgobol

La Belle Inutile

2008

© Jean-Pierre Depétris, 12 avril 2003 pour l'édition en ligne
<http://jdepétris.free.fr/Livres/bolgobol/>
© Jean-Pierre Depétris, août 2008 pour l'édition imprimée
Published by Lulu
ISBN 978-1-4092-1927-9

Table

Préface pour l'édition imprimée.....	9
À propos des voyages À Bolgobol.....	12
Découverte du pays marmat	
Cahier I Bolgobol.....	17
Cahier II La vallée de Bor Argod.....	25
Cahier III La Barsse.....	34
Cahier IV Seul à Bor Argod.....	43
Cahier V De retour à Bolgobol.....	51
Cahier VI Toujours à Bolgobol.....	60
Cahier VII Jâbir Ibn Hayyan.....	68
Cahier VIII Chez Ziddhâ.....	77
Cahier IX L'Oumrouat.....	86
Cahier X Éthique, esthétique et technique dans le Marmat.....	94
Cahier XI Le langage et le vivant Selon Manzi.....	102
Les rencontres d'Agghadar	
Cahier XII Trois semaines plus tard.....	113
Cahier XIII Vers Algarod.....	121
Cahier XIV En route vers Bisdurbal.....	129
Cahier XV En route vers Agghadar.....	137
CahierXVI Agghadar.....	145
Cahier XVII Poésie et mathématiques, liberté et lisibilité.....	154
Cahier XVIII À la veille des rencontres.....	162
Cahier XIX De retour.....	171
Cahier XX En rentrant à Bolgobol.....	179
De retour d'Agghadar	
Cahier XXI En retrouvant Ziddha.....	189
Cahier XXII La nouvelle mosquée de Bolgobol.....	198
Cahier XXIII Le 26 Messidor 211.....	207
Cahier XXIV Am mâdda rûhânîya.....	215
Cahier XXV Le corps, l'âme et l'esprit.....	223
Cahier XXVI Promenade à Bolgobol.....	232
Cahier XXVII De l'incertitude qui naît de l'être.....	241

À BOLGOBOL

Fin du séjour

Cahier XXVIII Le monde du Marmat.....	251
Cahier XXIX De passage à Bolborg.....	259
Cahier XXX Al Bâtin.....	268
Cahier XXXI Urbi et Orbi.....	277
Cahier XXXII Derniers jours à Bolgobol.....	385

Mon voyage en images	295
-----------------------------------	------------

Préface pour l'édition imprimée

Marseille, Juillet 2008

J'ai écrit ce journal il y a déjà cinq ans, au cours de mon premier voyage à Bolgobol en 2003. Je l'ai édité en ligne en temps réel pour mon propre usage et pour une poignée d'amis à qui j'en avais donné le code d'accès, et j'y ai quelquefois intégré nos échanges.

L'année suivante, en 2004, j'ai cherché à le faire éditer avant d'effectuer mon deuxième voyage. L'idée m'en était pourtant sortie de la tête bien avant toute conclusion. C'est qu'il devient pénible, quand on s'est habitué à éditer en ligne et à échanger par courriel des URLs, d'imprimer des livres entiers, de tirer des photocopies et de faire des queues à la poste pour des éditeurs, surtout quand on voyage.

Avant d'entreprendre mon troisième séjour, en 2005, j'ai choisi de laisser l'accès complètement libre à mes cahiers, permettant même au premier venu de lire celui que j'allais entreprendre comme par dessus mon épaule. Selon Paul Valéry c'est ainsi qu'on devrait lire tous les livres. Je le pense aussi, et pourtant je me demande encore si c'est bien ainsi qu'on devrait les écrire.

Il m'agace autant que quiconque qu'on lise dans mon dos, perçant à jour mes hésitations, les maladresses d'un premier jet, et même mes fautes d'orthographe. Le lecteur lui-même peut regretter aussi de découvrir le procès d'écriture au prix de ne pas lire immédiatement l'ouvrage peaufiné. Si j'en ai pris finalement mon parti, c'est que l'un et l'autre y gagnent malgré tout d'appréciables avantages : ceux de communiquer en modifiant le cours du livre en même temps qu'il est tout à la fois écrit et lu.

En juillet 2007, quand j'achevais la préface de mon quatrième journal, qui se voulait aussi celle de tous les autres, je n'envisageais plus aucune version imprimée. Mes livres étaient édités en lignes, et ils étaient bien ainsi.

Après tout, la lecture à l'écran devient toujours plus confortable. On peut aisément modifier la taille d'affichage, la luminosité et le

contraste, naviguer dans les menus, rechercher, copier, faire prononcer le texte par une voix de synthèse, ouvrir des liens externes, conserver plusieurs pages dans différents signets, on peut même faire ses propres annotations sur un fichier PDF, et y placer des marquage virtuels. Il n'est pas non plus si prohibitif d'imprimer de petits livrets A5 et de les agraffer pour les emporter sous un pin, dans le bus, sur le lit ou même aux toilettes. Je lis de plus en plus ainsi, pourquoi ne me lirait-on pas de même ?

Ce n'est pourtant pas l'avis de tout le monde. Je reconnais moi-même que le bloc de papier est bien agréable à manipuler et facile à ranger, pour un prix comparable ou à peine supérieur à celui d'une cartouche d'encre et d'une ramette. Si le livre numérique a de gros avantages, il n'en perd aucun quand on l'imprime, et en gagne d'autres dont on aurait tort de se priver.

Aux temps où l'imprimerie fut inventée, ceux qui étaient capables d'écrire et de lire un livre, et surtout d'en payer l'édition ou de l'acheter, constituaient un milieu très fermé. Le temps s'écoulait très lentement alors. Les livres se répondaient souvent les uns aux autres, et il n'était pas rare que de nouvelles éditions contiennent les commentaires qu'avait suscité la première, brouillant les limites entre l'écrit public et la correspondance privée.

Aujourd'hui, où le cercle des lettrés s'est considérablement élargi, et où le prix d'un livre est bien moins un souci que le temps nécessaire à le lire, l'imprimerie et son commerce ont fini par figer ce qui était comme un mouvement continu et partagé de l'esprit. Écrire, relire, éditer, diffuser, lire, critiquer... sont hélas devenus des moments séparés, dédiés à des corps bien distincts : auteurs, éditeurs, critiques, public... et tendant même à une furieuse spécialisation : médiateurs, conseillers de rédaction...

Le livre numérique fait heureusement sauter ces écluses. Écrire, lire, éditer redeviennent un seul et même processus ouvert. Ce qui était pour l'imprimerie l'*édition originale*, devient alors la *dernière version*.

Cette édition imprimée d'À *Bolgobol* en est justement la version 1.1. Elle est éditée en ligne¹ sous les conditions énoncées dans la *Licence pour Documents Libres*², qui réserve les droits de reproduction imprimée. Chacun est libre de faire à peu près ce qu'il veut de cette version numérique aux seules conditions qu'il indique le nom de l'auteur, l'adresse où l'on peut trouver la dernière version, et

1 <http://jdepetris.free.fr/Livres/bolgobol/>

2 <http://guilde.jeunes-chercheurs.org/Guilde/Licence/ldl.html>

À BOLGOBOL

que les copies, rééditions ou modifications demeurent aussi libres d'accès que l'original.

Toutes ces remarques sont moins anecdotiques envers mon journal qu'on pourrait le croire avant de l'avoir lu. Mon voyage en était aussi un dans les lettres ; et ce livre, ce que j'en rapporte de plus tangible.

À propos de mes voyages À Bolgobol

Août 2007

Décidément, je n'ai retenu que le meilleur de mes voyages à Bolgobol. Tout y paraît si idyllique qu'on croirait lire une utopie. C'est bien pourtant le contraire. Une utopie est un lieu coupé de tout contact avec le reste de l'humanité : l'île de Thomas More, la Cité du Soleil de Campanella. Le Marmat, lui, est au centre du monde, au centre de l'Histoire, et précisément au centre de l'Asie. Il est à la croisée des mondes iraniens, chinois, indiens, hellénistiques, romains, mazdéens, bouddhistes, musulmans, turco-mongols, soviétiques. Mes voyages montrent, tout au contraire, que ce sont les histoires nationales qui sont bien, littéralement, des utopies, des légendes locales, et que le monde fut toujours mondial.

J'ai terminé le 7 juillet 2007 l'édition de mon dernier journal de voyage à Bolgobol. Le lendemain, j'ai mis à jour quelques retouches au deuxième, achevant une version stabilisée, si ce n'est définitive, des quatre volumes. Je pourrais l'appeler *Voyages à Bolgobol*, et la numéroter 0.1, car on ne sait jamais.

L'ensemble a pris une taille bien considérable pour être lisible à l'écran ou imprimé chez soi (quelques 600 pages A4 serrées, soit plus d'un million et demi de signes). L'édition en librairie que j'envisageais en 2004 après la finalisation du premier volume n'est pourtant plus à l'ordre du jour. Ces livres sont essentiellement numériques, on s'en rend compte très vite en y plongeant, et je crains que l'édition sur papier ne les dénature trop.

Ce n'est finalement pas bien grave. Ils demandent plutôt à être ouverts au hasard, comme beaucoup de lecteurs l'ont déjà fait à la suite d'une requête sur un moteur de recherche. Des liens internes renvoient si nécessaire à des passages antérieurs. Ils invitent à voyager dans mes propres voyages — à les parcourir, certes, et aussi

à en sortir lorsqu'un lien externe le propose, ou même lorsqu'un nom fait question ou seulement suscite l'imagination.

Un livre qui s'ouvre dans des fenêtres, et non à la surface de feuillets, voilà qui change l'orientation de la littérature. Une fenêtre est toujours supposée s'ouvrir sur l'extérieur : elle permet de sortir du livre sans même en lever le nez. Elle évite à l'imagination de s'enfermer dans un monde imaginé, réaliste ou fantaisiste, et l'oriente sur le seul qui soit réel, immense et chargé de toutes les virtualités.

C'est cela, mes livres invitent à les parcourir sans ordre, à s'émanciper de celui que je leur ai bien donné et que les dates rappellent. De tous les ordres possibles, celui de la chronologie est tout à la fois le moins arbitraire, le plus cohérent et le mieux navigable. C'est bien précisément à quoi sert le signe écrit : naviguer dans la suite temporelle de la pensée, et surtout en sortir. La fenêtre donne alors une puissance dont est privée la feuille, volante ou brochée. En lisant ainsi, on se retrouvera assurément au plus proche de la façon dont j'ai écrit.

À LA DÉCOUVERTE DU PAYS MARMAT

Cahier I Bolgobol

Le 11 avril

Premiers contacts avec Bolgobol

Ils laissent volontiers l'herbe pousser dans les failles qui séparent les murs du trottoir. C'est une des premières choses qui m'a frappé après être arrivé dans la ville de Bolgobol. Ça lui donne un air d'abandon, vite corrigé pourtant par le maintien de sa population.

C'est ce que je note en ce moment, dans le débit de boisson où je viens de m'installer, mais la première chose dont j'aurais dû parler, ce sont ces bulbes de pierre pointus, qui surplombent les fortifications et qu'on voit de si loin, dès le fond de la vallée.

Les villes, ici dans le pays du Marmat sont souvent accrochées à flanc de côte. On n'y aime pas les plaines, ni les cimes. Les villes se plantent toujours au flanc d'une montagne.

Cette particularité se paye de certains inconvénients, notamment la pente des rues, et ne se compense d'aucun intérêt stratégique. Ils y trouvent cependant l'avantage d'un excellent ensoleillement, de vues magnifiques dans presque tous les appartements, et de l'insouciance des inondations.

Les remparts de Bolgobol

Les remparts de Bolgobol demeurent impressionnants, bien que la ville se soit depuis longtemps étendue autour. Leur épaisseur est étonnante pour leur ancienneté. Ils ont été entretenus au cours des siècles, mais leur solidité n'aurait certainement pas été entamée s'ils avaient été abandonnés. Comme des peuples ont fait des pyramides, des cathédrales, des ziggourats ou des palais, eux ont fait des remparts.

Les bulbes pointus ajoutent à l'aspect massif. Ils n'ont rien à voir avec la sensualité mystique de l'architecture arabe. Même la guerre de quarante ans ne les a pas entamés. Les lourds boulets des bombardes Asghodes en ont à peine fait éclater quelques pierres.

La surface qu'enferment ces remparts est elle aussi considérable, et témoigne de la taille qu'avait déjà la ville il y a une douzaine de

siècles. Il est vrai aussi que les Bolgobolis n'ont jamais été avares d'espace, et que la vieille ville est très aérée, avec ses places, ses jardins et leurs bassins, et ses vastes maisons surmontées de terrasses.

Les routes sont excellentes, et il faudra que je pense à parler du pont du Balgard sur le Panzir, mais pour l'heure, le voyage et cette longue promenade m'ont fatigué. Et la batterie de mon portable commence aussi à être vide.

Le 12 avril

J'ai passé la soirée avec Manzi, qui m'avait laissé son adresse quand il a su que je devais venir à Bolgobol.

J'avais amené avec moi mon portable, et nous avons passé une bonne partie de la nuit à comparer nos systèmes d'exploitation. On utilise ici une sorte d'Unix avec un langage basé sur la langue palanzi et non sur l'anglais. Il en épouse certaines particularités. Ignorant cette langue, et même ses caractères, je n'appris donc pas grand chose du code, mais je pus à loisir tester les applications et leurs interfaces.

Tout est gris. J'ai cru d'abord qu'il avait un vieil écran qui n'affichait pas les couleurs. « Le gris ne fatigue pas les yeux, me dit Manzi, et il ne dénature pas les couleurs qu'il entoure. » C'est exact, en effet. Au début, on trouve ça plutôt laid.

Il n'y a pas d'effet de texture, ou plutôt un très léger effet de papier et de fusain qui souligne la superposition des fenêtres, ou encore met en relief les boutons qu'on pourrait alors appeler plus proprement vignettes.

On a très vite l'impression de surface sans épaisseur, et, la rapidité et la stabilité aidant, on éprouve une sorte de griserie à l'emploi.

« Gris, griserie », a répété Manzi amusé, qui, depuis quelques temps essaie de manipuler le français. Pour l'heure, nous communiquons en arabe classique, dont il est traducteur, mais que je maîtrise mal, et en anglais, qu'il parle avec plus d'aisance que moi, mais avec un vocabulaire plus pauvre et une grammaire chaotique.

Le pont du Balgard

Le pont du Bal-Gard, qui traverse les gorges du Panzir n'est en service que depuis une dizaine d'années. Il surmonte la petite bourgade de villégiature de Borg Ar Panzi. Comme mon car devait y faire arrêt, je ne suis pas passé sur le pont, mais dessous, ce qui m'a permis de le contempler tout à loisir.

On l'aperçoit de très loin, et l'on est d'abord surpris par son gigantisme et la finesse des deux doubles piliers de béton. La légèreté de ses formes contraste pourtant avec l'impression de sauvagerie qui en émane. On comprend mieux pourquoi en approchant.

Les deux doubles piles sont les silhouettes stylisées de personnages qui se jettent l'un vers l'autre, têtes en avant se touchant, bras étendus légèrement en arrière. Un genou replié qui heurte son vis-à-vis, vient renforcer l'assise de l'ouvrage. Le tablier du pont repose sur la tête et l'extrémité des bras des silhouettes.

L'anthropomorphisme du pont ne doit rien au réalisme des formes, mais seulement à celui des mouvements. Je serais même tenté de parler d'anthropomorphisme des forces : les portants que sont les têtes, les corps et leur jambe tendue, et les tirants que sont les bras et les jambes repliées dont les genoux se touchent.

C'est la première fois que je vois un pont qui place l'assise de ses portants aussi loin de son axe. Il est vrai que des vents de cent kilomètres à l'heure ne sont pas rares à la sortie des gorges.

Le 14 avril

À Bolgobol

À Bolgobol, l'air est sec et le sol humide. L'ensoleillement de la ville bâtie sur l'adret du mont Garbat, et le drainage des eaux de pluie et de la fonte des glaces en sont la cause. Le lieu favorise la culture d'essences rares, et toute la vieille ville sent les herbes et les parfums, ce que renforce encore l'omniprésence des tilleuls.

Les vieilles rues ont toujours leur rigole centrale où l'eau coule perpétuellement. Parfois le pied d'un touriste distrait s'y fait prendre. C'est ainsi que j'ai pu vérifier combien elle est froide.

On voit souvent des statues de diables. En réalité ce sont des darlabats, c'est à dire de jeunes faunes, oui, des faunes, en tous points semblables à ceux de la Grèce antique. Ils tiennent presque toujours un styrenx, la flûte à deux tubes traditionnelle.

Le styrenx

Le styrenx est constitué de deux roseaux dont les extrémités se rejoignent en un angle d'à peu près soixante degrés. Chacun est percé de huit trous.

On tient l'instrument à deux mains. Boucher ou dégager les encoches à l'aide de ses doigts ne demande donc aucun entraînement

À BOLGOBOL

ni aucune dextérité. Il en va tout autrement pour parvenir à émettre le moindre son en soufflant dans les fentes.

Dans la vieille ville

De petits écureuils en bois grossièrement taillés, avec parfois une authentique et minuscule pomme de pin entre les pattes, voilà ce qu'on trouve dans toutes les boutiques touristiques de la vieille ville. Les écureuils sont nombreux dans les forêts de sapins et de mélèzes de la région. On en vend de vivants, en cage.

Ils taillent aussi de petites marmottes, en merisier à peine teinté et verni, mais on ne trouve pas de marmottes vivantes. Elles sont protégées.

Les montagnes alentours sont également peuplées d'une sorte de gros chamois, aux cornes toutes droites, le poil raz et presque noir, et une courte barbiche. On les chasse en automne.

Le 15 avril

La vallée du Balgard

Les Gorges du Panzir s'ouvrent sans transition sur la vallée du Balgard. Les falaises s'y arrêtent brusquement sur un piton, du côté de l'adret, et le Panzir se met à serpenter dans une petite plaine cultivée.

Le village de Borg Ar Panzi s'étend en demi-lune des deux côtés du pont, à la sortie des gorges. Là encore, les maisons s'étendent à flanc de côte, en suivant le vague demi-cercle tracé par l'ancienne nationale et la nouvelle, plus haut, qui emprunte le pont, plutôt que de s'étirer le long du cours d'eau au milieu de la plaine.

Manzi a une maison ici, et il a tenu à m'y inviter. J'ai donc vu cette fois apparaître le pont en venant de l'ouest.

Nous nous sommes arrêtés après le col du Balgard afin d'acheter des provisions pour quelques jours. Nous en avons profité pour promener dans les remparts.

Il y a des remparts partout ici.

Le 16 avril

Le pont du Panzir

De chez Manzi, on a une vue plongeante sur Borg Ar Panzi et son pont. Vu d'ici, le goût des architectes me laisse infiniment perplexe.

La Bourgade est traditionnelle, avec beaucoup de maisons individuelles entourées de jardins. L'altitude ici est bien plus faible

qu'à Bolgobol, et se côtoient mélèzes, cyprès et cèdres, dont les flammes contrastent avec les nombreux dômes.

Le pont vient donner au paysage, écrasé au pied de ses gorges par les hauts massifs qui l'enserrent, un air de tableau de Magritte. Aussi je me demande si je dois admirer l'audace de l'architecte qui a si bien su prendre appui sur les particularités du lieu pour les détourner complètement de l'impression qu'il dégagait à l'origine, ou si, au contraire, je dois ne pas lui pardonner de les avoir aussi définitivement pervertis.

Le Panzir sort de ses gorges dans la direction nord-ouest-sud-est, et la nationale le coupe dans celle nord-est-sud-ouest. Borg Ar Panzir s'étend sur un arc de cercle, vers l'est et vers le sud, entre la nouvelle route et l'ancienne, sur les pentes qui entourent la petite plaine du Balgard, dans un parfait ensoleillement de l'aube au crépuscule.

Manzi

Je corresponds avec Manzi par courriels, mais je ne l'avais encore jamais rencontré. Je savais peu de choses de lui, si ce n'est qu'il est un hacker, qu'il est professeur d'arabe à l'Université de Bolgobol et traducteur, qu'il est le principal développeur du correcteur orthographique d'arabe que j'utilise, qu'il est un tantinet libertaire, et très sensible au mouvement Surréaliste, ce qui l'a finalement incité à apprendre le français.

La première fois que je l'ai vu, en fait je ne l'ai pas vu. J'ai seulement vu son ordinateur et entendu sa voix. L'image que je m'étais faite de lui était plus forte que le corps réel que j'avais en face de moi.

Hier, pendant le trajet de Bolgobol à Borg Ar Panzi, j'ai eu comme l'impression qu'un troisième personnage nous accompagnait. Ou plutôt, c'est maintenant, dans mon souvenir, que se dessine cette impression. J'ai peine à imaginer, maintenant, que nous n'étions que deux.

Les deux personnages, celui de mon correspondant et celui de mon hôte, se dédoublent et se détachent complètement dans ma mémoire. Je viens de faire la connaissance d'un tout autre homme.

La peau très mate de Manzi, les lèvres épaisses et la mâchoire carrée lui donnent un air de marine afro-américain, que renforcent encore sa haute taille, sa musculature et ses cheveux ras, mais que

contredisent ses yeux bridés et son regard étrangement serein, scrutateur et toujours légèrement étonné.

Le 17 avril

Les Gorges du Panzir

Les paysages sont grandioses, mais les cartes postales en témoignent peu. Elles privilégient les monuments, les fortifications, les villages traditionnels quand ce ne sont les constructions modernes, ou encore des ouvrages de génie civil qui font la fierté du nouveau régime.

Nous avons remonté les Gorges du Panzir jusqu'aux chutes qui ne sont qu'à une bonne demi-heure de marche. Le site semble giboyeux. Nous avons vu des écureuils, et même une sorte de grosse loutre qui a bondi hors de la rivière sur une roche pour se jeter dans la forêt.

Il y a partout des blocs énormes, mais le sentier est bien entretenu, parfois taillé dans la roche, et dans les endroits difficiles, des cordes ont été fixées pour aider la marche.

À mi-chemin de la chute, la déclinaison devient faible et les gorges s'élargissent. Dans le lit du torrent, on a construit un barrage grossier avec des pierres qui prennent appui sur des blocs tombés de la falaise ou roulés par les crues.

On pourrait s'y baigner si la saison était plus avancée. Nous y avons quand même trempé nos bras et avons hésité. « Dommage que tu ne sois pas venu à la saison de la chasse, » a dit Manzi en anglais.

La thèse de Manzi

J'ai commencé à lire la thèse de Manzi : Ibn Sina entre aristotélisme et non-aristotélisme. Il y place délibérément Avicenne entre Aristote et Korsibsky. Il y fait une histoire de la philosophie en trois temps : le développement de l'aristotélisme d'Athènes à Bagdad, sa négation dans l'Occident Moderne de Descartes à Kant, et son dépassement de Pierce à Korsibsky, Wittgentein et Gödel. Il y développe l'idée que la faiblesse mathématique de l'aristotélisme, et ses conséquences sur la physique, tiennent d'abord à une ignorance du langage. Cette attitude ne pouvait être conservée par les philologues arabes.

« La conception aristotélicienne du langage est éclatée en trois : logique, rhétorique et poétique. Énoncer des propositions vraies, emporter la conviction, modeler avec des mots une représentation sensible de la vie, tous ces buts font oublier à Aristote qu'il s'agit

encore et toujours de produire des énoncés. » Voilà l'idée centrale de la thèse de Manzi, à partir de laquelle il met en évidence et critique la clé de voûte de l'aristotélisme : le principe que le contenu d'une proposition ne peut s'appliquer à elle-même.

« Ce principe scelle le refus de considérer le langage comme un objet réel, et donc un objet d'étude, au profit d'une partition entre un monde réel et un monde des représentations mentales. »

Le principe contraire, tout bachelier le sait, est le Sophisme, dont l'histoire n'a conservé que quelques fragments des œuvres de Gorgias et de Protagoras, et qu'on connaît surtout grâce aux dialogues de Platon. Pas pour Manzi, pour qui il a eu une bien plus grande postérité dans le Soufisme.

Le 18 avril

Manzi m'a chargé son système sur une partition de mon disque dur, et m'a copié quelques applications en prenant soin d'en faire quelques sauvegardes sur CD. Nous avons bien sûr changé la langue pour de l'ISO-LATIN. Je pourrai tout à loisir en explorer les possibilités, même si, lorsque j'ouvre le code sur un éditeur, il est difficile de croire qu'il est en source libre.

L'interface des applications est étonnante. Je n'ai jamais rien vu de semblable : pas de bouton ni de palettes flottantes. Une demi-douzaine de pâles vignettes légèrement transparentes flotte sur la droite de la fenêtre. Chaque fois que vous déplacez votre curseur dans leur zone sans en sélectionner une, le jeu d'outils change.

On constitue soi-même ses différents jeux d'outils dans les préférences, ou encore, en créant des dossiers et en y glissant les fichiers correspondants, voire en éditant soi-même ces fichiers.

C'est très déroutant, mais extrêmement pratique à l'usage.

Le 19 avril

« Je descends au village. Je prendrai un café près du pont, si tu veux me rejoindre. Sinon, je remonte le pain. »

J'ai laissé de bon matin ce mot à Manzi. Je ne parlais pas du grand pont, mais de l'ancien, au centre du village, ou, plus exactement, vers le sommet de la demi-lune qu'il dessine, et qui en tient lieu. Je me suis attaché à cet endroit depuis la première fois où mon car s'y est

arrêté en me conduisant à Bogdobol. Je ne croyais pourtant pas y revenir alors.

En réalité, Borg Ar Panzi n'est qu'un village, et même assez petit. S'il paraît plus grand, c'est à cause de la vaste étendue des maisons et des jardins, et surtout des deux grands hôtels près de l'ancien pont, d'ailleurs abandonnés depuis une forte crue du Panzir. On en voit vite les dégâts quand on prend le temps de s'y arrêter.

Un petit barrage et une centrale électrique, que nous avons longés hier, ont été depuis construits en amont du vieux pont. Des constructions si disparates donnent au lieu un air étrange que contrastent encore le haut piton rocheux qui fait face à la terrasse du café, les piles du nouveau pont, et le fouillis des murs, des jardins, des dômes et des conifères.

De bon matin, les ouvriers de la centrale viennent prendre le café. Ils m'ont vu hier avec Manzi, et ils me saluent maintenant comme si j'étais un vieil habitué. C'est curieusement l'impression que je ressens.

Manzi m'a rejoint peu après que j'aie noté ces quelques lignes. Il s'est assis près de moi, en face du pont où l'ombre des platanes joue avec la lumière du matin sur ses rampes de métal.

Une jeune ouvrière l'a traversé, lentement, souple et ondulante comme une herbe, un large foulard sur la tête recouvrant ses épaules, un sac de cuir traditionnel en bandoulière.

Sur le pont désert, dans le village silencieux, si ce n'est le léger bruit de la rivière qui montait jusqu'à nous, sa beauté se confirmait tandis qu'elle approchait en passant successivement les zones ensoleillées et ombragées. Nous avons cessé de parler quand elle est entrée dans le bar pour échanger quelques mots avec chacun, puis repassée devant nous pour s'éloigner vers la centrale.

Nous l'avons suivi du regard, silencieux, sans même nous rendre compte que les autres clients aussi, quand un homme lança quelques mots qui firent sourire Manzi. Comme je l'interrogeai du regard, il a traduit : « Y'a pas à dire, cette fille, elle a vraiment un beau sac. »

Cahier II

La vallée de Bor Argod

Le 25 avril

Chez Douha

Bin Al Azar est un village perdu au fond de la vallée de Bor Argod. C'est de là qu'est originaire la femme de Manzi, Douha. Nous y sommes arrivés tard dans la soirée.

Je suppose que c'est une grande preuve de confiance de la part de Manzi de m'y avoir invité. Il est vrai que nous nous sommes beaucoup rapprochés pendant ces derniers jours passés ensemble, moins par ce que nous avons partagé, peut-être, que par la grande autonomie que nous nous sommes mutuellement accordés.

Manzi est de ces gens qui ont un impérieux besoin de rester longtemps seuls : seul devant son écran à faire je ne sais quoi, seul à disparaître dans les bois pour aller je ne sais où, seul à s'asseoir devant la porte à contempler la montagne se dévêtir lentement de ses nuages après l'orage.

Douha était déjà là depuis le début de l'après-midi avec leurs deux enfants, venue directement de Bolgobol, où elle enseigne les mathématiques, Elle parle l'anglais à la perfection.

Une silhouette élancée, un visage volontaire, une bouche large aux lèvres fines et très mobiles, un regard plus rêveur encore que celui de son mari, aux yeux très noirs, cernés de cils si longs que j'ai peine à croire qu'ils soient naturels, bien qu'elle n'ait aucun maquillage ni signe de coquetterie. Elle est vêtue d'un pantalon de toile, un pull épais et une veste en peau de chèvre retournée. Elle est totalement dépourvue d'affectation.

Le 26 avril

Le pays Marmat n'a peut-être jamais existé. Il n'eut jamais d'État ni de territoire, même pas une monnaie. Ni une langue, ni une culture originale, ni moins encore une religion ne l'unifièrent. Il ne connut

même pas de mouvement nationaliste au cours du dix-neuvième et du vingtième siècle.

Un historien pourrait bien vous dire que le Marmat était comme un archipel de cités à la façon de la Grèce antique ou de la Phénicie, sans liens politiques formels entre elles, une vague confédération. Bien que n'étant pas éparpillé autour d'une mer, son territoire est en peau de léopard, et, à la grande différence des cités méditerranéennes, ses centres ne sont pas des villes, mais des sortes de forteresses perdues dans les montagnes.

Le pays Marmat fut, dès son origine, influencé par la Chine et le monde hellénique. On y maîtrisa très tôt la géométrie, l'architecture et la mécanique. On y lisait Platon, Éon, Lao-Tseu et les *Trois Corbeilles* de Gautama.

Un tel syncrétisme ne favorise pas vraiment l'esprit religieux, et l'on ne retrouve dans l'architecture que quelques pagodes élevées à des ingénieurs, des statues de bouddhas qui ressemblent à Hermès, et quelques temples cubiques qui inspirèrent plus tard l'architecture des mosquées.

Le programme de Douha

Douha est à l'origine d'un programme qui apparemment ne sert à rien. Sa première version consistait à déformer des surfaces planes. Il n'y avait là rien d'extraordinaire, et des quantités de modules de retouches de photos en proposent autant.

Son originalité tenait surtout à ce qu'il permettait de créer et d'étirer des fragments d'espace, en condensant, bien sûr, les surfaces environnantes. Il le faisait en utilisant des algorithmes basés sur des nombres imaginaires. C'était en somme une application assez basique de géométrie fractale. Elle ne pesait d'ailleurs que quelques kilo-octets et tenait décompressée sur une disquette.

Avec ses étudiants, elle en fit une application 3D. Elle restait cependant encore sommaire, car ils ne cherchèrent jamais à aller plus loin que des formes concaves ou sphériques, mais c'est ainsi qu'elle devient l'outil aussi inutile que fascinant qui captive tous ceux qui le trouvent.

Il était en effet très simple de modéliser une sphère terrestre, ou seulement une partie de celle-ci, et, à partir de quelques incises, de modifier sa surface. Des *hackers* ne manquèrent pas, alors, pour perfectionner le projet. Très vite on ajouta du relief à la surface courbe, et des outils pour hisser des montagnes ou creuser des mers,

et le programme permet de modéliser des territoires avec un rendu toujours plus réaliste.

Voulez-vous rajouter un pays entre le Juras et les Alpes ? Vous prenez l'outil « Cutter » et vous faites une légère incise, puis vous sélectionnez l'outil « Pince » et vous l'étirez dans autant de sens que vous voulez. Un nouveau relief se crée aléatoirement, prolongeant les couches géodésiques, creusant des plaines alluviales.

Vous avez un outil « Altitude », et vous pouvez ouvrir une boîte de dialogue en cliquant deux fois sur le lieu sélectionné. Vous avez aussi des outils « Population », « Agglomérations », « Communication », « Minéraux »...

L'hydrométrie et la végétation sont, elles, déterminées par le programme à partir de la latitude et du relief : ce fut la principale innovation de la version 6. La version 7 permet maintenant de modifier les conditions climatiques de la planète entière.

On se dit que le programme est peut-être amusant au début, quand on le découvre, mais, qu'à l'usage, on doit vite s'en lasser. Pas du tout. Je crois bien que Manzi ne passe pas beaucoup de jours sans l'ouvrir au moins une fois et rêver à des mondes possibles.

Le 27 avril

Mardog

La ville la plus proche est aux pieds de la vallée de Bor Argod. Margog a été bâtie autour d'une mine d'argent aujourd'hui désaffectée, mais que remplace une usine de produits chimiques. C'est une ville ouvrière que l'on trouverait tout d'abord assez laide, avec ses immeubles collectifs aux façades sales, dont on accède aux étages par des escaliers extérieurs et des balcons aux rampes de fer.

Ça ne décourage pas les marchands de cartes postales, qui en offrent des images plutôt attirantes en exploitant toutes les ressources des jardins ouvriers et des montagnes rocheuses qui l'enserrent, ou proposent des vues plongeantes qui la montrent minuscule et perdue entre ses trois massifs, longeant l'usine étirée sur les berges du Misson. On en trouve aussi quelques-unes de la vieille mosquée.

La vieille mosquée de Mardog

La vieille mosquée est un ancien temple Marmat cubique d'une dizaine de mètres de côtés aux murs de pierres, qui apparaissent aux

endroits où le revêtement de plâtre rose est tombé. Sa porte minuscule au centre d'une arche démesurée en fait paraître la taille plus grande.

L'intérieur est faiblement éclairé par la lumière indirecte d'ouvertures circulaires pratiquées dans le toit et coiffées de chapeaux pour arrêter la pluie. Tout est en bois massif : le plancher, les poutres qui étayaient la construction, et la chaire sur le côté gauche. Il y fait froid.

Une seule inscription est lisible, gravée sur un immense plateau de bois fixé au mur en face de la porte : « la illah il Allah » (il n'est d'autre dieu que Dieu), et non pas « Bismi Allah, ar Rahim, ar Raham » (au nom de Dieu, le Clément et le Miséricordieux), comme on aurait pu s'y attendre. Les lettres sont gravées dans le bois en caractères koufis, au centre d'une étoile à huit branches, dessinant un hexaèdre.

Un viel homme en salopette est agenouillé près d'une poutre, les mains posées sur ses cuisses, paumes relevées. Immobile et silencieux, il paraît à la fois absorbé et abandonné. Je pourrais jurer qu'il est en train de lire, bien qu'il garde les yeux fermés.

Il me vient l'envie de m'agenouiller moi aussi. Le bois dépoli du sol est propre. Manzi pose sur moi un regard à peine plus surpris que de coutume et en fait autant.

Cette mosquée sent la grange, et je pense aux générations d'hommes qui sont passés ici durant des siècles, et qu'il en est ainsi alors qu'à chaque instant tout aurait pu être différent.

Le 28 avril

Le Chiisme Réformé du Marmat

Le Marmat s'est converti au Chiisme ismaélien au douzième siècle. Il s'accommoda toutefois assez mal des directives des docteurs de Qom et de Tabriz, et plus encore du Khalifat Ottoman. Entre le seizième et le dix-septième siècle, Le Soufi Jihad Abd Al Haqq fonda le Chiisme Réformé du Marmat.

Pour lui, tout ce que le Coran n'interdisait pas explicitement était permis, et ce qu'il interdisait pouvait être révisé à la lumière de la Raison inspirée par Dieu. Les seuls points sur lesquels L'Islam Réformé du Marmat est resté intransigeant, sont l'interdiction de la propriété privée des ressources naturelles et spirituelles, le prêt à intérêt et l'échange aléatoire.

Aussi, le seul commandement sur lequel il est demeuré inflexible est celui du Jihad. L'aumône, le pèlerinage, la prière et le jeûne sont

facultatifs. Le Jihad vise bien sûr les interdits, que les fidèles sont vivement appelés à combattre : par l'ingéniosité et l'invention d'abord ; s'il ne le peuvent, par les armes ; s'ils ne le peuvent, par la parole ; ou sinon par la prière.

Bin Al Azar

Bin Al Azar est le dernier village au fond de la vallée, plus loin encore que ce fond qu'il surplombe, à mi-chemin du col de Garg. Cette situation lui a valu une place centrale dans le Marmat.

J'ai peine à croire pourtant ce que m'a dit Douha, qu'il y eut ici, entre le douzième et dix-septième siècle, une importante université.

Le village est fortifié. N'imaginez pas Montségur, ni le Krak des Croisés. Les murailles, basses et épaisses, se fondent dans la forteresse naturelle de la roche qui surmonte le torrent, ainsi que les maisons, les granges et les bergeries.

Les maisons ont généralement trois étages : la bergerie au rez-de-chaussée, les habitations au-dessus, et la grange sous le toit d'ardoise. Comme la déclivité est importante, la bergerie est de plein pied du côté sud, et la grange l'est aussi du côté de la côte. On accède aux appartements, orientés aussi vers le sud, par un escalier de pierre et un balcon.

Les granges sont immenses. La surface du toit excède largement celle de la construction, protégeant de la neige les alentours de l'habitation en hiver. La vieille mosquée de Mordog me faisait penser à une grange, maintenant ce sont ces granges qui me rappellent la vieille mosquée, alors qu'elles sont presque vides de foin, à la mi-printemps.

Le 29 avril

J'ai trouvé ce matin Douha à l'entrée du village, près du pont de bois, à quelques dizaines de mètres en amont de la cascade. L'eau plonge alors dans une gorge étroite qui protège tout le flan sud de Bin Al Azar.

« Vois, me dit-elle en me montrant le courant, la rivière semble avoir le sentiment de sa chute imminente. Elle commence à s'accélérer, à s'agiter. De petits filets d'eau se gonflent et palpitent comme des veines. »

« Fixe un détail quelconque, de l'écume, ce que tu veux. En bougeant la tête assez vite, tu peux ressentir jusque dans ton cœur toute la structure de la surface. »

« Si tu as des connaissances mathématiques, tu vois qu'elles ne sont absolument rien si, avec elles, tu cherchais à modéliser ces mouvements. »

Je regardai, mais j'entendais surtout : un son continu autour duquel s'enroulaient d'infinies variations. La rumeur du torrent et la voix de Douha me parurent, un instant, s'épouser parfaitement, comme lorsqu'un corps entre dans l'eau.

La grammaire d'Al Farabi

Pour Al Farabi (né en 872 en Transoxiane, mort à Damas en 950, Abu Nasr Muhammad ibn Tarkhan ibn Awzalag Al Farabi, connu en Occident sous les noms d'Avennasar et d'Alfarabius), la grammaire est l'art de vocaliser l'écrit. Cette définition est très dépendante de la langue arabe : la grammaire est l'art de rajouter aux consonnes qui forment les racines des mots, les voyelles qui déterminent leur fonction dans la phrase ; d'en faire des noms, des verbes, des adjectifs ou des adverbes, et de les décliner.

L'originalité de cette approche vient de ce qu'elle identifie à la fonction grammaticale une fonction vocale, orale, et, pour tout dire, musicale. Elle suppose que la langue soit par essence du signe écrit, mais qu'il soit signe pour du son : presque notation musicale.

Ceci repose sur la très nette distinction, dans l'écriture arabe, entre les lettres proprement dites, qui sont toutes des consonnes, même si quelques-unes peuvent prendre parfois la valeur de voyelles, et les accents — le ou et le oun, nominatif, le a et le an, accusatif, le i et le in, génitif, datif, locatif.

On doit encore ajouter à cette liste le *sukûn*, le e muet, mais qui fait compter pour une syllabe la consonne qui l'accompagne, et la *sadda*, le petit w qui se place sous l'accent et qui redouble la consonne — la première occurrence de celle-ci se prononce alors comme si elle était accompagnée d'un e muet, et ne compte pas pour une syllabe dans la versification.

Ces remarques grammaticales que je dois à Manzi m'ont fait faire un progrès considérable autant qu'instantané en arabe.

J'ai écrit moi-même quelques articles sur la grammaire française et l'oralité, qui ont un air de famille. Dans l'un, je montrais que la plupart des déclinaisons du français ne se distinguent dans la prononciation que lorsqu'elles donnent lieu à des liaisons : *manger à l'heure* ou *mangé à l'heure*, *il marche au pas* ou *ils marchent au pas*,

la page ouverte ou *les pages ouvertes...* Aussi, l'enseignement, comme les principaux travaux des grammairiens pèchent beaucoup en les négligeant, et en se montrant incapables de penser la grammaire comme une vocalisation.

Dans un autre, j'ai tenté de montrer que la ponctuation est d'abord une notation sonore et rythmique. Le point d'interrogation, par exemple, indique seulement la montée du ton et son maintien en suspens à la fin de la période. Seule cette intonation a valeur grammaticale.

Liaisons et rythmes jouent un rôle considérable dans la grammaire du français, bien plus que dans l'anglais, où ils sont compensés par l'ordre plutôt rigide des mots ; ou dans l'allemand, par les déclinaisons.

Le 30 avril

Les femmes seront toujours plus curieuses que les hommes, et Douha s'est intéressée à mes notes. Celles d'hier lui ont donné une idée : enregistrer le son du torrent avant la chute, et l'analyser.

Si les ondes du torrent sont trop complexes pour être modélisées dans un schème spatial, leur son est peut-être déjà une forme de modélisation plus apte à être numérisée. Je crains pourtant que nous n'allions pas très loin tous les trois dans cette voie, nous ne sommes ni assez bien équipés, ni assez calés pour manipuler du son, mais il y a là, peut-être une intuition à poursuivre quand même.

Nous avons oublié l'heure du repas, et les premières étoiles brillaient déjà quand nous avons pris le café sur le balcon, roulés dans des fourrures, après que Douha ait couché les enfants.

« Quand j'étais étudiante, dit-elle, j'étais fascinée par la question du rapport entre les signes et les choses. Puis j'ai fini par voir que toute chose peut être faite signe — comme un enfant apprend à compter avec des bâchettes — et avec eux on décompose toute chose : les signes sont des enzymes avec lesquels l'esprit goûte le monde et s'en nourrit. »

Ça me rappelle une phrase de Hegel que je leur restitue de mémoire : « les animaux ne sont pas dépourvus de sagesse en ces mystères, car plutôt que s'interroger sur la nature des choses sensibles, ils s'empressent de s'en saisir et les dévorent. »

« Je crois que tu nous proposes un Hegel déjà remis sur ses pieds, » plaisante Manzi.

Jupiter nous fait face plein sud, entre le bord du toit et les à-pics rocheux, en ce début de nuit du trente avril que déjà les insectes emplissent de bruits.

Le premier mai

Je ne sais si c'est la pluie ou la rosée, tout est trempé ce matin. Le soleil n'a pas encore pointé. Il descend lentement sur les vastes étendues d'éboulis au-dessus du village. Je suis quand même sorti l'attendre sur le balcon, réchauffant de temps en temps mes doigts glacés au bol de café chaud.

Les odeurs très fortes se mêlent, du foin sec, de la terre et du bois humides, des groseilliers près du bassin, des bêtes, des mélèzes après le torrent.

Deux grosses canalisations de ciment descendent des environs du col jusqu'à un *bunker* qui contient le générateur électrique communal, et d'où elles replongent dans la vallée pour alimenter les autres localités.

De-ci de-là, des câbles d'acier reliés à des treuils électriques par des poulies, descendent dans le vide à partir des remparts du village. Ils servent à rentrer le foin, la luzerne et le blé des champs accrochés aux pentes, en contrebas.

Je crois qu'ils ont ici un goût particulier pour détourner les paysages sauvages. (Je ne dirais pas les défigurer, car ce n'est pas ça du tout.)

Au Moyen-Âge, le Marmat rayonnait autour de quelques villages disséminés dans les montagnes, moitié forteresses, moitié universités. En toute saison, des hommes passaient les cols à pieds, chargés de manuscrits et d'épîtres. L'huile des lampes étaient le matériau le plus précieux, ramené par mulets des rives du Palanzir ou de Transoxiane.

On a dit que le Marmat aurait eu des contacts à l'ouest jusqu'avec les communautés vaudoises des Carpates, et à l'est avec l'école de Lin-Tsi. On a aussi évoqué des liens avec les Qarmates, mais rien n'a été établi. D'autres rumeurs courent sur la cruauté et le fanatisme de ces étudiants guerriers, comme on en retrouve de semblables, d'ailleurs, à propos de toutes les minorités.

On a prétendu qu'ils avaient tissé un véritable système d'espionnage puisant le savoir jusque dans les cours des grands empires. Il semblerait, d'après Manzi, que le système était beaucoup plus ouvert. Des savants allaient se réfugier dans le Marmat quand ils

étaient victimes d'inquisitions, ou étaient, au contraire, accueillis à bras ouverts, quand des villes nourrissaient des idées de progrès.

Bin Al Azar joua un rôle important au dix-septième siècle, en devenant l'un des centres intellectuels du Chiisme Réformé, comparable à celui du Couvent de Port-Royal pour la modernité occidentale — avec des frères d'armes à la place des sœurs.

Le Marmat réussit, là où échoua l'Occident, à unifier la réforme religieuse et le nouvel esprit scientifique, le Dieu des mystiques et celui des philosophes ; mais il échoua, là où l'Occident réussit, à se territorialiser.

Quand l'Occident tailla par les armes ses états-nations modernes — d'abord la Suisse, dans les montagnes, puis la Hollande, dans les marais, en gagnant ses territoires sur la mer, et l'Angleterre, profitant de son isolement maritime, ou la France, faisant renforcer ses frontières naturelles par les murailles de Vauban —, le Marmat finit comme la piraterie.

Cahier III

La Barse

Le 2 mai

Le matin à Bin Al Azar

La fenêtre est étroite dans le mur épais, blanchi à la chaux. Le rebord intérieur est recouvert d'un morceau découpé de toile cirée représentant des fruits. Sur le côté, un petit miroir tient à un clou fiché dans le mur.

La pièce est petite, le plancher fait de grosses lattes dépolies et irrégulières. Les meubles sont en bois massif, sans décoration. Un bouquet de chardons dans un vase trône sur la table, devant la fenêtre aux montants de bois.

Une moustiquaire protège des insectes et des mouches que les bergeries attirent nombreuses. D'assis, je ne vois que la roche en à-pic, la forêt et les éboulis du Mont Marago, en face, qui semblent tomber à la verticale derrière le fin maillage.

Quand je me penche, j'aperçois le haut d'un toit d'ardoise, dont le bord inférieur rejoint presque le niveau du chemin de terre qui tient lieu de rue.

Ce voyage a pris un tour inattendu. Je souhaitais parcourir les villes, faire les musées et les librairies, et je me retrouve au fin fond d'une vallée perdue. Il est vrai qu'ici, cet arrière-pays fait, sous certains aspects, un peu fonction de centre.

Le Premier Mai à Mardog

Hier, nous avons rejoint la manifestation des syndicats à Mardog. Beaucoup de travailleurs de l'usine habitent la vallée, cultivant des terres qui autrement leur permettrait difficilement de vivre, ou élevant des bêtes. Plusieurs fois par jours, de vieux cars font la navette entre l'usine et les villages. Aussi, nous étions six dans la voiture.

Il n'y a qu'un seul syndicat officiel, mais qui en fédère plusieurs autres qui le sont moins, m'a-t-on expliqué.

Devant les portes de l'usine, sur la terrasse ensoleillée de l'hôtel-restaurant bar-tabac épicerie marchand de journaux, les chaises vides sont déjà rares avant le rassemblement. Les gens d'ici sont étonnamment calmes et silencieux, polis, presque cérémonieux, si ce n'était quelque chose d'à la fois grave et amusé dans le regard.

Des fleurs dans des bacs délimitent la surface de la terrasse sur le large trottoir de ciment. En face, derrière le mur d'un vaste hangar, les cimes ferment l'horizon, et les fumées blanches que déversent quelques fines cheminées se confondent à la neige et à quelques petits nuages cotonneux qui s'accrochent aux roches.

Beaucoup d'hommes de tout âge, peu de femmes, plutôt jeunes, conversent en panlazi autour des cafés fumants et des verres de vin de noix. Bien que je n'en comprenne pas un mot, leur langue paraît soutenue : de longues périodes ponctuées de rythmes complexes, parfois interrompues de grands silence qu'aucun interlocuteur ne rompt, ou qui fait naître des sourires amusés sur tous les visages.

Le rassemblement se fait dans le plus grand désordre, sans aucun signal apparent. Tout le monde se lève pour remonter le large boulevard et rejoindre la place où se dresse une sorte de kiosque de pierre. Des drapeaux rouges, quelques-uns noirs, d'autres rouge et noir, quelques drapeaux palestiniens et irakiens, d'autres que je n'identifie pas, surgissent spontanément, tandis que retentit l'Internationale en palanzi.

Quand je vois un homme s'avancer vers le micro, sur le kiosque, je m'attends à un discours. Il lit un poème. Puis d'autres le suivent, tandis que des tracts sont distribués dans la foule. Peut-être devrais-je dire échangés, tant il y en a de différents qui passent de main en main. Pendant que le récital de poésie se poursuit pour les premiers rangs attentifs où se mêlent de nombreux enfants, des conversations s'improvisent derrière eux, autour des tracts et de ceux qui les distribuent.

Manzi m'apprend que les syndicats demandaient officiellement au gouvernement d'exiger de l'ONU la constitution d'une coalition pour libérer le peuple des USA de la dictature. Comme je lui demande si l'on doit le comprendre au premier degré, il me répond, mi-amusé mi-sérieux :

« Très bonne question. On ne se demandera jamais assez où est le premier degré en politique. »

Le 3 mai

L'épicerie de Fordoc

Fordoc est le plus grand village de la vallée. Après lui, la route n'est plus goudronnée. Il est le seul à posséder une épicerie qui, dès le printemps fait buvette. On y vend aussi les journaux, du tabac, et à peu près tout ce qui est susceptible d'être vendu.

L'épicerie de Fordoc a un important rayon de poésie, qui m'est malheureusement inaccessible car elle est en langue panlazi — très dialectale, paraît-il. Il est principalement constitué par la production de la vallée : petits livrets en format A5 agrafés, tirés sur des imprimantes laser.

La poésie est une affaire sérieuse ici, et la versification un grand sujet de conversation. À tout propos, les gens vous citent des vers.

D'après les sources officielles, nationales et internationales, l'édition serait à peu près inexistante dans le pays, réduite aux presses universitaires, à celles d'état, et à quelques éditeurs privés se consacrant presque exclusivement à des ouvrages touristiques. Les librairies seraient plus rares encore. Dans les faits, on trouve des livres partout, des éditions la plupart du temps pirates, dans toutes les boutiques.

L'épicerie de Fordoc vend aussi des livres en arabe, en anglais, et même en farsi. Les ouvrages en anglais concernent surtout l'informatique et la programmation : *The GNU Project, licences and documents* ; *The Cathedral and the bazaar*, *The Art of programming Unix according to the Zen Method...* On trouve aussi quelques classiques d'occasion : *Walt Whitman, Leaves of Grass* ; *William James, The Meaning of Truth* ; *John Locke, An Essay concerning Human Understanding*, et quelques romans de science-fiction.

Un titre en arabe m'a profondément troublé : *Af Frotagorassy, Al Kitab Al Insân*. Manzi m'assure qu'il s'agit bien du *Traité de l'Homme* de Protagoras, mais il ne s'engage pas sur son caractère apocryphe.

Il ne nous est resté que d'infimes fragments des Sophistes grecs, après l'incendie de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie. D'autres versions en auraient pourtant été conservées à Damas, l'autre capitale grecque d'Orient, qui auraient été ensuite emportées à Bagdad, où elles auraient été traduites par Junayad et ses élèves au troisième siècle de l'Hégire. Ces traductions auraient rejoint le Marmat au sixième siècle.

« Les originaux ont certainement disparu au cours de la prise de Bagdad par les Mongols, sinon, les occupants US auront fait ce qu'il fallait cette fois, m'assure Manzi. » Pour lui, il ne fait aucun doute que le pillage des bibliothèques et des musées était un objectif de guerre du Pentagone, dans son souci de faire table rase d'une Histoire dans laquelle les USA n'ont pas de place.

Un ordinateur dans une valise

Tant qu'elle est fermée, elle n'a rien de suspect. Quand vous l'ouvrez, vous sortez le clavier, les câbles, roulés dans le coin gauche, le lecteur de disquette. Tout est prêt à l'emploi. Il ne manque qu'un moniteur.

Une prise péritel permet de se satisfaire d'un écran de télévision.

Je suis surpris de voir combien l'informatique est entrée dans les mœurs, qui, à part cela, sont restées plutôt traditionnelles. Dans la vallée, rares sont les foyers qui n'ont pas un ordinateur. Ils sont souvent reliés en réseau sur un serveur commun au voisinage.

Avec le cours de la monnaie locale, il ne faut pas s'attendre à trouver du matériel neuf, mais nombreux sont ceux qui ont cultivé un talent surprenant pour le bidouillage du matériel, autant que pour programmer : vieux mais puissant processeur soviétique, barrettes de mémoire taiwanaises, disque dur Thomson, carte mère d'Amiga...

Chaque village a ses spécialistes, qui vont dépanner les voisins : l'un, virtuoses du fer à souder, l'autre des réseaux, un troisième des systèmes. On leur donnera quelques œufs, un lapin, un mouton, jamais d'argent.

Dans l'épicerie de Fordoc, on trouve des quantités de pièces, en vrac dans de gros cartons : cartes mères, tours à moitié vides, disques durs, câbles divers...

Le 4 mai

La passerelle près de Fordoc

La rivière est déjà large près de Fordoc, mais pas très profonde. Un pont de bois conduit du village dans la forêt. C'est un ouvrage à la fois rustique et impressionnant par sa longueur.

Il est partiellement maintenu par des filins attachés à d'épais montants de bois sur chaque rive : deux grosses poutres reliées entre elles dans leur partie supérieure par quatre étais, deux horizontaux et deux en croisillon.

À moins d'un kilomètre en longeant la Barse vers l'aval, là où la forêt semble s'élever à la verticale vers un piton rocheux en aplomb de la vallée, on atteint une clairière entre les bois et la berge. Un ruisseau la traverse, surgissant d'un amas de rochers.

Un des plus gros blocs, presque cubique, ne s'est pas enfoncé dans le sol. En partie soulevé par des rochers plus petits qu'il écrase, il a laissé sous lui une surface, une sorte de grotte. Un mur de pierres sèches en ferme l'entrée, aménagé d'une minuscule fenêtre.

À l'intérieur, le sol de terre battue a peut-être été creusé. Le lieu semble ne pas avoir été utilisé depuis longtemps. Un ermite a-t-il vécu ici ? Le plafond est bas, mais la salle relativement grande.

Al Mutasawwifa

J'ai commencé à lire le livre de Protagoras acheté hier. Le préfacier pense, comme Manzi que le terme *Motasawwif*, (Soufi), ne vient pas de l'arabe *Sûf*, mais du grec *Sophia*, et que *Motasawwifa* désigne les sophistes arabes, comme *Motazilistes* désigne les stoïciens, « ceux du portique ». Il s'attarde longuement sur l'origine de ces deux écoles qui s'éclairent mutuellement.

Damas, capitale du Motazilisme, fut d'abord, bien avant l'Islam, la ville d'Épictète et d'Éon, qui influencèrent durablement cette métropole intellectuelle de l'Orient Gréco-Romain. Comme le montrerait seulement une lecture attentive du *Manuel* d'Épictète, les philosophes héléniens de Damas étaient déjà monothéistes dans l'antiquité, mais d'un monothéisme qu'on pourrait qualifier du néologisme de *théiste*.

Privilégiant largement la vision directe (*mu'âyanat*) à la vision intérieure (*muchâhadat*) et, plus encore, à la spéculation (*Kalâm*), ils étaient prédisposés à épouser l'Islam, particulièrement sensibles à sa condamnation de toute idolâtrie, de toute représentation, de toute association accessoire de caractères et d'attributs au Créateur, au risque même de l'identifier à la réalité immanente de sa propre création. Soupçons qui ne manquèrent pas de tomber sur les ouvrages d'Al Kindy.

On pourrait donc considérer les Motazilites comme des sortes d'aristotéliens critiques qui *flirtaient* avec les athées (*mulhidûn*), et provoquaient les réactions des théologiens et des mystiques.

Pour autant, ce serait une erreur d'associer les *mutasawwifâ* à une telle réaction. Sur le fond, ils étaient peut-être plus iconoclastes que les motazilites. Ils s'attaquaient à la dernière idolâtrie de ces derniers : le langage.

Al Kitab al Insân

Le *Traité de l'Homme* n'est pas très gros. Protagoras y développe ce précepte qui est resté attaché à son nom : quoi que dise un homme, ce qu'il dit ne saurait être faux.

Le préfacier insiste sur l'actualité que prenait un tel propos au troisième siècle de l'Hégire, quand les Musulmans cherchaient leur voie entre expérience spirituelle, si ce n'est intellectuelle, et institution politique dans laquelle ils visaient, à travers la reconnaissance d'un Dieu unique et de la succession de son Prophète, non seulement à se fédérer entre eux, mais aussi à intégrer des croyants de tous les monothéismes, et même des religions exotiques, mazdéenne, indiennes et autres.

« Si un homme te dit que tout ce qu'il dit est faux, le croiras-tu ? Si oui, tu ne pourras le croire, mais dans ce cas, pourquoi ne le croirais-tu pas ? »

« Si un homme te dit que tout ce qu'il dit est vrai, en quoi ta confiance ou ton doute y trouveraient de meilleures prises ? »

« Quand il est question de "vrai" ou de "faux", c'est comme si l'on te proposait une représentation (*tanthîl*) qui s'accorderait ou non avec la réalité (*haqq*). Or, ce dont il est question, c'est de la réalité (*haqqiqat*) de cette représentation. »

« Si les représentations sont multiples, versatiles et infinies, la réalité est une (*wahid*). Aussi, la réalité de la représentation est sa capacité de réalisation (*muhaqqiqûn*). »

Le 5 mai

La scierie de Fordoc

La scierie, à l'entrée de Fordoc est la seule industrie de la vallée. Elle est construite au bord d'un torrent, affluent de la Barsse. On y trouve encore les ruines d'un moulin qui actionna longtemps ses grandes scies et ses palans. Il est maintenant couvert de ronces et de mousses.

En suivant le chemin, de l'autre côté du torrent, on atteint un bassin de rétention dans lequel l'eau ruisselle en cascade des murs moussus où court un canal jusqu'où étaient les pales du moulin. L'eau est claire et peu profonde. Elle reflète le ciel et le fouillis des branches qui la cache au regard jusqu'au dernier moment.

Les fougueux torrents de la vallée ont toujours été pour ses habitants une source inépuisable d'énergie qu'ils exploitent depuis l'antiquité. Des moulins en ruine de toute époque longent la Barsse, qui ne servaient à l'origine qu'à moudre le blé. Maintenant, ils en

À BOLGOBOL

tirent l'électricité. Ils ont fait le choix de multiplier les petites centrales communales, qui produisent chacune peu de kilowatts, mais bien assez pour leur usage.

En plus des poutres, planches et meubles divers, la scierie de Fordoc est la principale productrice de figurines animalières.

Le 6 mai

Depuis deux jours, je n'ai pas beaucoup de temps pour écrire. Rentré tard, je relève mon courrier.

Ces trois derniers messages de Pierre-Laurent Faure ont-ils leur place dans mon journal ? Ils la prendront.

Delivered-To: online.fr-jdepetris@silex.fr/ Date: Fri, 02 May 2003 16:02:55 +0200/ Subject: Re: Journal de voyage/ From: "faure" <pierre@vieuxport.org>/

Cher Jean-Pierre,

Je viens de prendre connaissance de ton journal de voyage, avec surprise d'abord, puis avec plaisir. J'ignorais que dans la foulée de l'histoire du Capitaine tu avais mis sur pied ce déplacement. Tu sembles désormais bien installé. L'idée m'est venue de te rejoindre. Certes, j'ai déjà entrepris toute sorte de voyage et de nombreux sont encore en projet. Je n'avais jamais songé encore à explorer la région où tu t'es installé depuis maintenant 3 semaines et qui est a priori fort éloignée des espaces dans lesquels je me rendrais plus volontiers. Pourtant quelque chose me pousse à fouler à mon tour cet Orient. Peut-être pour t'y retrouver, peut-être simplement pour en avoir ma propre vision. Il ne serait en effet pas très élégant de ma part de m'imposer à tes amis.

Continue à me faire parvenir tes notes. Je vais mettre un peu d'ordre dans les miennes, peut-être trouverais-je une excuse qui stoppera net mon projet, à moins que quelques billets égarés se révèlent assez conséquents pour m'envoler rapidement.

Ici, la lumière est intense. Et comme je ne supporte pas de porter des lunettes de soleil et que mon regard refuse de ne pas regarder, je me fais mal aux yeux.

—pierre@vieuxport.org

Delivered-To: online.fr-jdepetris@silex.fr/ Date: Sat, 03 May 2003 19:40:19 +0200/ Subject: lien/ From: "faure"

< pierre@vieuxport.org >/ To: depetris < jdepetris@silex.fr >/ X-Priority: 3

Cher Jean-Pierre,

Tu as raison. Tu peux donc proposer un lien vers mon site. Je n'y ai fait que très peu de corrections. Cela viendra. Il est largement lisible et contient un lien vers ATC. Je prendrai le temps de corriger les multiples petits problèmes.

Afin de prendre ma décision d'une éventuelle escapade vers Bolgobol, je m'instruis auprès du texte de Hakim Bey dont tu m'as donné le lien. Vos deux textes sont pour moi un nouveau pas essentiel — que de pas essentiels ces derniers jours. Tel l'imbécile heureux, je me sens concerné de très près.

Je poursuis,

— pierre@vieuxport.org

Delivered-To: online.fr-jdepetris@silex.fr/ Date: Tue, 06 May 2003 16:19:07 +0200/ Subject: Te revoilà/ From: "faure" < pierre@vieuxport.org >/ To: depetris < jdepetris@silex.fr >/ X-Priority: 3

Cher Jean-Pierre,

C'est étrange, tes deux derniers messages viennent de me parvenir à l'instant, alors qu'encore ce matin j'ai interrogé, bredouille. Je craignais qu'il te soit arrivé quelque chose à Bolgobol.

Mais je m'inquiétais pour rien. C'est un point de vue local qui m'a induit en erreur. J'ai remarqué au cours de mes nombreux déplacements que l'agressivité physique était rarement de mise. C'est plutôt un écoulement du temps et une organisation différente des communications qui sont la cause des inquiétudes de nos proches restés chez eux.

Dans ton cas, le problème provenait de mon installation, j'aurais dû réagir plus tôt puisque aucun message ne me parvenait. Mais comme tu étais ailleurs, dans un lieu inconnu, il était plus facile de penser que les ennuis étaient pour toi.

Je ne m'étends pas davantage, la vie d'ici n'attend plus que moi pour se dérouler comme prévu,

— pierre@vieuxport.org

Je me demande si l'on se sent vraiment plus proche qu'aux temps de Jihad Abd Al Haqq, quand on n'avait que ses jambes, ou celles des

À BOLGOBOL

mulets, pour porter une missive de Bin Al Azar jusqu'à, peut-être, Digne, Bassora ou Hang-Tcheou au Kiang-Si.

Il est pourtant devenu si simple de se parler d'un bout à l'autre de la planète. Était-ce si différent ? Peut-être pas. Cette proximité était déjà assurée par la gravité qui nous lie à la terre, et elle se conjugue toujours aux mêmes étendues sauvages, horizons marins, parois rocheuses, forêts de mélèzes ou clignote le jour, immenses nuages que la perspective distord.

Aujourd'hui, le vent est très sec. Il est resté frais toute la journée, malgré le soleil brûlant.

Très souvent, avant de m'endormir complètement, entre le rêve et l'éveil, mon esprit est dans de vastes espaces : longues digues sous les nuages, lourdes ramures sur des chemins ombrés, vallées sinueuses où serpente un torrent entre ses larges plages de galets. Quand mon esprit se vide, c'est ce qui reste au fond.

Autant que la présence de ceux qui les écrivent, ces courriers me font sentir celle de la terre.

Cahier IV

Seul à Bor Argod

Le 7 mai

De Bin Al Azar à Fordoc

Un objet métallique de la taille d'une boîte à tarte est fixé au mur de ma chambre. Le fer-blanc est légèrement noirci là où sont les points de soudure. C'est le chauffage électrique maison, contenant une résistance, très utile dans ce haut de la vallée où le bois se fait rare pour la cheminée.

Le maréchal-ferrant s'est peu à peu recyclé dans la fabrication de ces objets, tout en continuant à ferrer les trois chevaux, les deux ou trois ânes et la demi-douzaine de mulets. Il lui arrive aussi parfois de faire fonction de garagiste.

Avant hier, Douha est rentrée à Bolgobol avec les enfants. Hier, Manzi est parti aussi. Il devait reprendre ses cours

L'idée m'a semblé d'abord idiote d'accepter leur proposition de rester seul ici encore quelques jours. Que faire sans seulement un moyen de transport ? Mais j'ai les navettes des cars de l'usine, et leurs voisins, Ussul et Laïla, qui étaient descendus avec nous pour le premier mai à Mardog. Ils sont tous les deux ingénieurs à l'usine de produits chimiques.

Je suis parti à pieds avec Ussul ce matin dans le petit jour. Il n'y a pas de route en effet jusqu'à Bin Al Azar, même pas un chemin de terre ; seulement un sentier qui longe d'abord le village au sud, de l'autre côté de la gorge, puis coupe les éboulis pour rejoindre une petite forêt que traverse un torrent affluent de la Barsse.

On en ressort dans un cirque où les deux cours d'eau se rejoignent : un amas de rocs jonché de bois morts et de troncs fracassés, que traverse un chemin caillouteux mais praticable aux voitures, régulièrement emporté par des avalanches. Puis des noisetiers, des sortes de frênes, et enfin de grands ifs annoncent la proximité du dernier village où le car nous attend.

Trente-cinq à quarante minutes sont nécessaires à de vigoureux marcheurs cherchant à se réchauffer, pour parcourir ce trajet. « Pourquoi ne pas prolonger la route, ai-je demandé à Ussul ? »

« C'est bien comme ça, m'a-t-il simplement répondu. » Évidemment, sinon pourquoi ne pas habiter tout simplement à Mardoc ? C'est ce qu'il fait d'ailleurs l'hiver avec Laïla, quand le chemin de Bin Al Azar n'est plus praticable, et que les nuits sont trop longues.

L'épicerie de Fordoc ouvre à six heures, et une dizaine d'ouvriers montent déjà dans le car quand j'en descends.

Le jeune instituteur qui s'occupe le matin du magasin de son père me salue d'un « Salam Ar Romy, how d'you do ? » Jean-Pierre Depetris est un nom à peu près imprononçable ici, si tant est qu'il le soit chez moi où tout le monde l'écorche. Sa consonance latine m'a donné droit au surnom d'Ar Romy, le Romain.

Pour lui, c'est le moment tranquille où la buvette se vide et où il n'a plus qu'à attendre l'heure de la classe. Aussi prend-il un café avec moi.

La programmation en écriture palanzi

Nous avons déjà discuté hier avec Manzi de la programmation en langue palanzi. C'est quelque chose que je ne comprends pas. Je n'ai encore rencontré personne ici qui ne parle pas l'anglais. Pourquoi alors avoir besoin de créer des langages de programmation à partir de leur propre langue ? Trouvent-ils qu'il n'y en a pas déjà assez ?

Lui y voit deux excellentes raisons. La première tient à la nature de leur écriture, parfaitement adaptée au codage hexadécimal. Elle possède en effet quatre voyelles et quatre consonnes principales. Quatre signes diacritiques permettent de modifier les premières pour produire seize phonèmes distincts (quatorze en réalité, car rien dans le monde ne tombe jamais naturellement d'aplomb), et un trait sous les voyelles en fait quatre nouvelles. Les caractères PZ-ASCII et ISO-PALANZI permettent donc une lecture bien plus intuitive des codes hexadécimaux que toute autre famille de caractères.

La seconde raison est plus fondamentale. J'ai pour lui une conception erronée du langage. Il m'explique qu'une langue naturelle ne demande pas de recommencer un apprentissage à zéro. « Explorer toutes les possibilités de connecteurs tels que "and", "or", "if", "then", exige un certain entraînement. Quand c'est fait, leur donner un autre nom n'est pas une bien grosse affaire. Si au contraire, je te dis qu'un

nombre entier se dit "integer" en anglais, te voilà bien avancé si tu ne sais pas ce qu'est un nombre entier. »

« D'un côté, tu peux considérer le mot "apple", par exemple, comme le signe pour désigner une pomme, mais d'un autre côté, tu peux considérer une pomme, sa forme, sa couleur, son goût, comme le signe pour tous les mots de toutes les langues qui la désignent. »

« Crois-tu qu'en classe j'apprenne les langues à mes élèves les unes après les autres ? Je leur apprend le monde — le calcul, la poésie, l'histoire, la géographie, la chimie —, et les différentes façons de le nommer. »

Il a même une théorie très particulière sur l'origine des langues. Pour lui, on ne peut en utiliser que plusieurs à la fois. À tel point que, dès que des hommes n'en ont plus qu'une, ils inventent des jargons, des argots ou des patois.

Chaque langue est pour lui un ensemble composite de langages distincts. « Ce n'est pas Dieu qui a empêché les hommes de construire Babel en multipliant leurs langues. Ce sont les hommes qui se sont divisés en voulant n'en parler qu'une. »

Le 8 mai

La poésie contemporaine en langue palanzi de la vallée de Bor Argod

L'instituteur est le Guy Lévis Mano du html. (Guy Lévis Mano, ouvrier typographe français, s'est fait l'éditeur des plus grands poètes du vingtième siècle. Ses livres étaient d'une qualité et d'une typographie irréprochable.) C'est lui qui s'occupe du rayon poésie de l'épicerie, mais c'est lui aussi, surtout, qui entretient le principal site de littérature en langue palanzi de la vallée.

Un important département en est en langue indienne. (Ce qu'ils ont coutume d'appeler « indian » n'est rien d'autre que l'anglais. Ils considèrent que la république indienne est le plus grand pays anglophone, mais surtout, plutôt que de devoir perpétuellement choisir entre des acceptions ou des orthographes britanniques ou américaines de l'anglais, ils ont opté pour s'aligner sur les choix des auteurs indiens, qui, selon eux, savent mieux concilier la modernité et la fidélité à l'anglais classique.)

Les genres de la poésie en langue palanzi

Sur les pages « Indian » de son site, on trouve des quantités d'informations sur la poésie en langue palanzi du Marmat. Elle se divise en quatre principaux genres : la poésie lyrique, la poésie jardin

et la poésie logique. Je traduis de l'anglais (indien) des termes déjà traduits du palanzi.

La poésie lyrique (*Lyrical*)

Très syncopée, elle se divise en trois rythmes qui correspondent, comme la poésie arabe avec laquelle elle possède de nombreux traits communs, à la marche du cheval, au trot et au galop. C'est la seule poésie qui soit rimée, ce qui est d'ailleurs facile grâce aux déclinaisons et aux grandes possibilités de faire varier l'ordre des mots dans une phrase.

Le jardin (*Garden*)

Je ne sais pourquoi on l'appelle ainsi, peut-être à cause de l'œuvre de Saadi, *Le Jardin des Roses*. Le célèbre poète baghdady du treizième siècle serait peut-être même passé par des centres du Marmat, au cours de ses pérégrinations du Maroc à la Chine et de l'Abysinie à l'Asie Centrale.

Le genre en épouse bien quelques caractères formels. Les poèmes sont souvent enchâssés dans de la prose, comme les *monogataris* japonais, mais parfois non. Le nom a peut-être aussi un rapport avec la « poésie sous les fleurs » du seizième siècle japonais.

Là encore, elle se divise en plusieurs sous-genres. Le plus minimaliste consiste à faire des tercets de cinq syllabes (deux, deux et trois), qui peuvent s'enchaîner en groupes de cinq ou quinze. À l'autre extrême, sont des morceaux de prose descriptive qui peuvent faire plus de deux mille caractères.

Le principe qui caractérise le genre et les sous-genres consiste à faire le plus possible appel aux percepts. Les mots doivent être concrets, précis, voire triviaux. L'idée est de se servir du vocabulaire comme on fait un dessin à vue, et de choisir donc, avec le moins de mots, les détails qui permettent de se faire la meilleure image mentale, la plus riche possible de détails.

Le genre est apparu au cours du dix-septième siècle, mais il demeure très pratiqué par les poètes contemporains. De nombreuses listes de discussion sur l'internet ne cessent de proposer des corrections, des modifications et de nouvelles versions d'un même tercet, dont la paternité finale peut être soumise à de longues négociations.

La poésie logique (*logical*)

La poésie logique travaille beaucoup plus autour du mot. Le terme *logical* n'est pas des plus heureux pour traduire une notion palanzi qui

s'apparenterait plutôt au français « mot d'esprit », voire à l'anglais *humor*, ou encore à l'allemand *Witz*.

Le but n'est pas d'être drôle, mais plutôt de condenser deux réalités, ou plus, apparemment éloignées, en créant entre elles un rapport aussi lointain et juste que possible. Un exemple célèbre est de la plume même de Jihad Abd Al Haqq, le fondateur du chiisme réformé :

« Je suis Dieu, » dit Hallaj
Et les théologiens le firent couper en morceaux. ⁽¹⁾
« Je suis toi, » répondit Dieu,
Et ils le découpèrent aussi.

⁽¹⁾ *Allusion au martyr du célèbre soufi.*

Ils ont coutume de diviser ce genre en quatre : antique, classique, moderne, et contemporain. Le dernier est très prisé par des auteurs d'aujourd'hui, qui se réfèrent volontiers à la philosophie du langage de John L. Austin. On trouve même sur le site une version en Palanzi de *How doing things with words*.

On assiste en ce moment même à une violente polémique entre des poètes qui tendent à faire évoluer le genre vers la performance, voire vers des textes procéduraux, mettant en œuvre la programmation internet, tandis que les autres y voient une perversion de la poésie.

En fait, la polémique tourne sur des questions théoriques qui se révèlent rapidement très complexes. On reproche aux premiers d'assimiler le texte à de simples données, comme le seraient des fichiers image ou son, par opposition au code source. Pour les seconds, au contraire, le code est toujours du texte, et donc, le texte, du code aussi. Il n'y a pas une nature distincte entre le langage du code et la langue naturelle, qui sont entremêlés dans le même fichier texte, et traités par un même éditeur.

On ne s'étonnera pas que le grammairien Manzi et la mathématicienne Douha se comptent parmi ces derniers. J'inclinerais dans le même sens, mais ai-je tout compris ?

D'autant que le débat commence à prendre un tournant politique, et même religieux, et que je n'ai toujours pas clairement saisi le rapport entre la gnose ismaélienne et la critique situationniste du spectacle, mais je n'ai pas encore parcouru tous les URL.

Le 9 mai

Ce matin, le village était dans les nuages.

Je n'aurais su dire s'il pleuvait ou s'il ne pleuvait pas. De minuscules gouttelettes étaient en suspension dans l'air, comme des embruns de la cascade. Tout était humide, mais pas proprement mouillé.

Le soleil est sorti depuis, et frappe fort. Demain je retourne à Bolgobol.

J'ai remarqué beaucoup de traces d'incendie dans la vallée. C'est la rançon de leurs bricolages électriques. Ils ne font pourtant pas les choses à la légère, sont rigoureux dans leurs branchements, et connaissent bien l'électricité, mais le régime hydrométrique de ces montagnes, l'instabilité des sols, la dense végétation près des habitations, la difficulté d'isoler les granges et les hangars de bois, sont autant de causes d'accidents. D'autre part, les lignes ont une tension assez basse qui accroît les risques d'échauffement, si elle minimise les dangers d'électrocution.

Aussi, rares sont les foyers qui ne possèdent pas un extincteur, et tous les villages, voire les quartiers des plus grands, ont des pompes à incendie et des manches toujours prêtes. C'est une précaution qui peut parfois se montrer utile pour leurs véhicules et même leurs appareils agricoles à essence qui, dans cette région montagneuse, sont soumis à des régimes éprouvants pour leur âge souvent vénérable.

L'imam Fardousy

J'ai fait la connaissance aujourd'hui de l'imam de la vallée. Il part demain matin de bonne heure pour Bolgobol et a proposé de m'emmener.

Hammad Fardousy est un solide montagnard quinquagénaire à la barbiche grisonnante et à la peau burinée. Il ne peut pas voir une cime sans y grimper, et associe à sa fonction de guide spirituel celle de guide de montagne.

Éminent latiniste, ce qui est plutôt rare ici, il est un auteur et un traducteur reconnu, notamment de Lucrèce et d'Horace. Il pratique la plupart des langues classiques : grec, hébreux, arabe, araméen, farsi et manipule un peu le sanscrit, le pâli et le chinois. Il ne maîtrise pratiquement pas l'anglais, ce qui n'est pas rare chez les gens de sa génération, mais un peu le français, ce qui ne l'est pas non plus. Il est donc préférable que je m'efforce de mener la conversation en arabe.

Si j'y parviens sans trop de peine, c'est grâce à sa façon très particulière de formuler ses pensées. En bon alpiniste, Hammad Fardousy enroule ses phrases autour de quelques mots simples, qui offrent des appuis solides.

Géopolitique du Marmat

Je finis moi aussi par penser, comme Manzi, que « la principale richesse ici est la pauvreté ». Ces montagnes qui laissent si peu de place à l'agriculture et à l'élevage, n'ont même pas de minerai. C'est cette pauvreté irrémédiable qui a bien plus certainement sauvé leur indépendance que les résistances montagnardes et les mœurs longtemps demeurées guerrières.

Au début, luttant contre les empires avoisinants, le Marmat est devenu au seizième siècle leur principal fournisseur de mercenaires, quand la terre ne nourrissait plus les bouches devenues trop nombreuses. Cette pauvreté n'a pourtant pas fait d'eux seulement des guerriers, mais aussi d'ingénieurs artisans.

Ils ne sont pas en cela sans points communs avec d'autres pays déshérités de l'Europe Occidentale, comme la Suisse, ou la Suède. Comme eux, ils ne connurent jamais d'accumulation foncière, mais ils n'ont pas bénéficié des mêmes avantages géostratégiques des deux derniers siècles.

Le pays a toujours été partagé entre deux pôles, les villes et la montagne — ce qu'ils appellent « le désert » —, même à l'époque hellénistique du Bouddhisme Mahayana, introduit au deuxième siècle avant JC, à partir du Cachemire et du Gandhara.

Les villes tsgardes de Bolgobol, Algarod, Bisdurbal, Tangaar, et les quelques cités asghodes qui appartiennent maintenant à la République du Gourpa, ont connu à tour de rôle des régimes politiques divers : monarchies, républiques, conseils d'imams ou de guildes professionnelles — Bolgobol a même longtemps été dirigée par le conseil de son université —, mais toujours ces pouvoirs ont dû compter avec un autre, plus informel, du « désert » et des confréries guerrières, au point qu'on peut se demander s'il y eut jamais de réel gouvernement, au sens où on l'entend partout ailleurs. Toutes ces villes étaient des états indépendants. Elles demeuraient pourtant partiellement associées à des entités qui les dominaient, au moins par l'altitude.

Cette polarité ne divise pas pour autant la société. Plutôt traverse-t-elle chaque personne, comme Manzi, par exemple.

Les religions du Marmat

L'Islam Réformé n'est pas la seule religion. Le Bouddhisme est resté très présent dans les villes et quelques vallées, et le Chiisme ismaélien, ou encore duodécimain, n'ont jamais été entièrement absorbés dans la Réforme. Les gens d'ici ne sont d'ailleurs pas particulièrement religieux, du moins au sens occidental. Les pratiques religieuses sont quasiment inexistantes, et la société comme les institutions sont rigoureusement laïques.

J'ai demandé à l'imam Fardousy ce qu'il en pensait. « Ce qu'on appelle religion, m'a-t-il répondu à mon grand étonnement, est un produit de l'illettrisme. »

« Des clercs lisent pour les autres. Mais quand tout le monde sait lire ? Deviennent-ils des spécialistes de l'intimité avec le Très Haut ? Ce serait bien blasphématoire. »

« Quand chacun sait lire, la meilleure lecture est le monde. « Monde » ('âlam) et « science » ('âlim) ne sont-ils pas de la même famille ? »

Voyant que ses paroles m'avaient pris de court, il ajouta en souriant : « Tu aimerais apprendre plus de moi, mais en vérité, je suis ignorant. Je ne connais que Lui. Et si tu me demandais de te conduire dans Sa proximité, je ne saurais t'apprendre qu'à grimper ces montagnes. »

Encore une fois, j'étais admiratif devant sa rhétorique. Elle répondait parfaitement à ma mauvaise maîtrise de la langue, et me la faisait oublier, en posant avec lenteur des mots simples qui occupaient mon attention à en déployer le sens plutôt qu'à les décrypter. Mais j'étais aussi déçu par un discours qui courrait joliment entre les mains sans y déposer grand chose.

Peut-être le sentit-il, et ajouta : « Je suis sûr que tu pourrais m'en apprendre autant avec des moyens que je ne soupçonne pas. »

Avez-vous déjà parlé de religion, de foi ou de théologie avec un religieux ? Ils n'ont rien à dire ; qu'ils soient rabbins, pasteurs ou imams : rien. Peut-être, pense-t-on, se réservent-ils pour leurs coreligionnaires, mais quand on lit leurs écrits, on ne trouve rien de mieux.

Depuis environ le dix-septième siècle, le discours religieux, à peu près simultanément sur toute la planète, chez les curés, les bonzes, les brahmanes, a atteint un vide sidéral. (Le vide de ces espaces infinis m'effraie.)

Cahier V De retour à Bolgobol

Le 10 mai

Réveil à Bolgobol

Je me suis réveillé ce matin avec le mot « conquet » qui me tournait en tête. Est-ce un mot palanzi ? Je ne le crois pas et il n'en a pas l'air. Est-ce que ce mot existe ? Il faudra que je vérifie, mais ni mon correcteur orthographique, ni mon correcteur grammatical, ne le connaissent.

Dans mon sommeil, il s'employait avec le verbe placer : *placer un conquet*. Essayons de le définir.

Conquet, nm. *Stratégie militaire* : Zone sécurisée servant d'appui à un nouveau déploiement. *Logique* : conclusion d'une démonstration qui, une fois prouvée, sert de fondement à une autre. *Informatique* : Dans le logiciel de Douha, désigne une surface non plane modelée par l'outil « Pincés ». *Statique* : Point de jonction des forces entre un portant et un tirant.

Voilà le faisceau de significations que le mot avait dans mon rêve.

Le tablier de Kaveh

Hammad s'est révélé hier un agréable compagnon de voyage. De quoi avons-nous parlé ? De notre enfance, de nos premiers amours, de la chasse au faisan dans le Vaucluse et de celle de ces sombres chamois, capables de trouver des chemins dans les parois rocheuses où on n'en distingue aucun, des casse-croûte dans le petit jour.

Et cela nous faisait patienter quand nous ne pouvions dépasser les camions de bois aux remorques chargées de longs troncs de sapins, dans ces routes en lacets.

On laisse refroidir une omelette d'épinards, on la coupe et la pose sur une fine galette de pain souple. On place dessus de la chair de truite grillée avec sa peau. On recouvre d'une feuille de salade, et on replie la galette par dessus. Voici la recette d'un casse-croûte local excellent pour le voyage.

Pour l'occasion, nous n'en avons pas eu besoin, car nous sommes arrivés à Bolgobol vers midi. Il m'a conduit chez Manzi et Douha, qui ont tenu à nous garder à déjeuner. Il est un des oncles de Douha.

J'ai encore appris quelque chose au repas. Les nombreux drapeaux noirs que j'ai vus le premier mai sont ceux du syndicat unitaire. Ils symbolisent le tablier de Kaveh. Kaveh était un forgeron iranien qui, au Moyen-Âge, prit la tête d'une insurrection de travailleurs. Depuis, l'expression est entrée dans la langue : « brandir le tablier de Kaveh ». Farid ud Din'Attar le mentionne dans son *Ellahi Nameh*.

Le 11 mai

Au parc Ibn Rochd

« Tu ne sembles pas avoir entièrement saisi les paroles de mon oncle, me dit Douha : tu as peut-être oublié que Mouhammad était appelé le Prophète illettré (*al Nabi am Mummi*). » Je ne vois pas très bien où peut mener cette remarque, mais je m'abstiens de l'interroger. Elle ne semble pas disposée à en dire davantage.

Un vent des cimes agite les cèdres et les hauts peupliers du parc Ibn Rochd, sans déranger les canards et les cygnes qui glissent sur le lac, ou semblent somnoler sur la rive. Les épaisses murailles de la vieille ville se dressent au-dessus de nous.

Le parc occupe un étroit vallon derrière une vieille manufacture textile, dont la vaste et solide construction de pierre a été transformée en musée des techniques. En face de nous, de l'autre côté du lac, un petit aqueduc de pierre supporté par des arches, continue à amener l'eau qui activait les métiers. Toutes ces constructions datent, paraît-il, du dix-septième siècle.

Je crois que l'habitude des courriels a déjà commencé à modifier la façon dont ceux qui en font un usage important pratiquent la conversation. Avec un peu d'attention, on les reconnaît vite en parlant avec eux.

Quand on répond à un courriel, on a généralement pris le temps de le lire. On peut le faire immédiatement, il m'est arrivé de recevoir des réponses en moins de trois minutes, mais rien ne nous y oblige. On peut se laisser le temps de la réflexion et continuer à lire les autres messages reçus. L'esprit ne travaille jamais mieux que lorsqu'il se consacre à autre chose après avoir été attentif.

Quand on y revient, le message est toujours là. On acquiert ainsi l'habitude d'un papillonnage qui n'a rien d'une dispersion. Il favorise

au contraire l'attention et la suite dans les idées, voire d'étonnants rapprochements. Il protège du vain bavardage et de la dispersion opposée dans l'empilement des explications, des précisions, des mises au point et des nouveaux malentendus qui cherchent à lever les premiers.

En somme, en rapprochant la pratique de l'écrit de la vivacité de la parole, il entraîne celle-ci, en retour, à acquérir la robustesse, la compacité et la longue portée de l'écriture.

L'idée de Douha, ou plutôt notre idée, puisqu'elle synthétise ses réflexions sur les ondes du torrent, et celles de Manzi et moi-même sur la grammaire, mais peut-être bien celle de Douha quand même, puisqu'elle a fait cette synthèse, son idée, donc, a trouvé quelque écho dans le département des structures désordonnées. Elle m'en rend compte après le silence qui a suivi ses remarques sur les paroles de son oncle.

Malgré le vent matinal qui commence un peu à tomber, mai apporte déjà sa chaleur, qui devient torride l'après midi. Sur la terrasse de la crêperie, la serveuse commence à préparer les tables. Du vent, nous ne sentons ici qu'un souffle frais qui n'est pas désagréable et ne dérange pas les parasols.

Étrange construction de bois massif teinté de noir, elle évoque à la fois le chalet suisse par les volets ornés de pots de fleurs, et la pagode par le double toit aux extrémités recourbées, avec une robustesse caractéristique de Bolgobol. Devant nous, sur un îlot qu'un pont de bois relie à la rive, un *darlabat* de bronze, sous un saule, regarde pensif le *sytrenx* qu'il tient à sa bouche plus qu'il ne semble y souffler dedans.

L'histoire d'Abu'l Wajid

Je ne sais quel chemin a pu suivre la pensée de Douha quand elle me dit : « Tu sais, *Islam* n'a jamais voulu dire *soumission*, mais *abandon*. » Je suppose que cette remarque est à mettre en relation avec le *Prophète Illettré*, et la laisse poursuivre.

« Un jour, un chevalier du Marmat demanda au Mâdhî Idris Abu'l Wajid de lui enseigner la voie. Ils étaient près du lac du Balgard, alors le mâdhî le poussa vigoureusement à l'eau. L'homme ne savait pas nager et criait en se débattant. »

« Abu'l Wajid le secourut juste avant qu'il ne se noie et lui demanda s'il n'avait rien appris. L'homme était effrayé et pensait avoir rencontré un fou. Le mâdhî le jeta à l'eau encore une fois avant qu'il

n'ait repris ses forces. Et il recommença, jusqu'à ce qu'on eût pu croire que ça n'allait plus finir. »

« À la fin, le pauvre homme en vint à préférer la mort plutôt qu'endurer encore cette torture. Il cessa de se débattre et se mit à prier, s'appêtant à quitter le monde. Son corps se mit alors naturellement à flotter. »

« Voilà une méthode pédagogique qui me rappelle plutôt le Tchan, dis-je. » Douha me semble plus jeune que Manzi, mais peut-être est-ce seulement la forte carrure de ce dernier qui le fait paraître plus âgé. À moins que ce ne soit son sourire, à elle, avec quelque chose de juvénile, qui la rajeunit.

« Es-tu croyante ? Lui demandé-je. »

« *Tant qu'islam et athéisme ne seront pas identiques nul ne sera un véritable musulman*, a dit Abû ul Khaïr, me répond-elle presque en riant. »

« Oui, dis-je, tu avais d'ailleurs déjà répondu à ma question à Bin Al Azar, à propos des signes et des choses ; comme Manzi dans sa thèse sur Ibn Sinâ. Il n'est qu'un seul monde. »

Le 12 mai

Les Fanatiques du Marmat

La traduction par *fanatique* de *motafana* est certainement contestable et confine au contresens, mais elle est littérale, construite sur la même racine arabe *fana* (extinction). C'est la voie de la non croyance, la voie de la certitude construite sur sa seule expérience.

Abou Barid, le père du *motafana*, était à la fin du dix-huitième siècle un grand lecteur de Descartes et de Voltaire. Il découvrit ce dernier en correspondant avec une princesse turque qui en avait été l'amie et qui l'avait rencontré souvent en Europe. J'ai oublié son nom, mais on dit que c'est elle qui fit connaître à Voltaire l'ouvrage de Tabari dont on trouve tant d'emprunts dans *Zadig*.

Pendant la Révolution Française, Abou Barid se rendit en France et vécut quelques années entre Lyon et Paris. Il fréquenta Jean-François Lange, Louis Claude de Saint Martin, Champollion et Sady Carnot. Il y rencontra même Jefferson, alors ambassadeur des États-Unis.

Il rejoignit Martinès de Pasqually dans les Caraïbes à la chute de l'Empire, d'où il suivit les péripéties des Cent Jours, puis il rentra à Bolgobol, où il eut la charge de réorganiser l'enseignement de la philosophie à l'Université.

En ce temps-là, le « désert » et la laborieuse bourgeoisie urbaine — la région n'eut jamais d'autre source de richesse que le labeur — se retrouvaient dans une même sympathie pour les Révolutions Occidentales qui savaient marier le goût des grandes entreprises, la curiosité intellectuelle et l'austérité. La seule chose qu'acceptait mal Abou Barid dans ces lointaines contrées occidentales était leur presque complet manque d'esprit. Selon ses propres termes, c'était comme si « l'esprit se tenait bien au-dessus de leur tête, sous la forme d'un nuage de spiritualité ».

C'est ce qu'il pensait notamment de Saint Martin, avec lequel il resta en correspondance. Il admirait surtout en lui l'écrivain, qui savait s'émanciper des formes convenues, pour écrire des essais qui n'étaient jamais complètement des essais, des romans, des poèmes, des lettres ou des dialogues qui ne l'étaient pas davantage. Il accordait aussi beaucoup d'attention à ses expériences d'écriture automatique sous la dictée de *l'agent inconnu*.

La grande idée d'Abou Barid, quelque vingt ans avant Karl Marx, était que « la philosophie marchait sur la tête », et que, « si l'homme avait les pieds sur terre, il verrait qu'il est assez grand pour que l'esprit ne flotte pas au-dessus de lui ».

Il ne fut que le père du Motafana. Dans les années 1840, un groupe de ses élèves fonda la revue « Al Fana », qui devient la tribune des intellectuels de la gauche radicale.

L'un de ses principaux fondateurs, An Nawal, germanophone et correspondant de Stirner, traduisit *L'Unique et sa propriété* en arabe, qu'il présenta comme une « Essence de l'Islam » symétrique à *L'Essence du Christianisme* de Feuerbach. Le titre qu'il lui donna : *Al Wahid wa al Amânouha* — l'Unique (nom divin) et son dépôt (le dépôt divin), voir Coran 33/70 — montre assez dans quel sens sa traduction le tirait.

Tabrî, lui, traduisit l'un des essais que Charles S. Pierce écrivit en français : *Comment rendre nos idées claires*, avant de se retirer à Bin Al Azar où il finit ses jours à élever des moutons.

Le 13 mai

À l'université

J'ai été invité ce matin pour une conférence au Département d'Arabe de l'Université de Bolgobol sur le vin du Vaucluse. C'était naturellement une idée de Manzi que je soupçonne de n'être pas entièrement étrangère à un goût de la provocation. Quelques étudiants

refusèrent évidemment de goûter le vin que je leur proposais de déguster, malgré ma suggestion de le recracher après. Ce que je fis d'ailleurs moi-même pour garder l'esprit clair jusqu'à la fin de mon intervention.

S'il m'avait prévenu avant mon départ, je me serais fait un plaisir d'emporter quelques spécimens de Rastau, de Quairanne et de Gigondas, mais je dus me contenter de piquettes locales. Manzi avait eu cette idée en lisant sur mon site mes réflexions sur le langage et les perceptions sensibles, mes remarques sur le vocabulaire de l'œnologie, et ma traduction de *Symbolism*³ de Whitehead, qu'il lut naturellement dans le texte.

Je les entraînai donc à goûter le vin, à le voir et, en un mot, le lire, des yeux, du nez, de la langue, du palais et du gosier, puis à tenter de retranscrire tout cela dans le langage.

À la dégustation attentive, les piquettes se révélèrent bien plus délectables que je l'avais craint. La valeur que l'on donne à des crus renommés plutôt qu'à d'autres n'a d'ailleurs jamais été à mes yeux qu'une affaire de préjugés. Tout vin porte en lui son climat et sa terre, il ne dépend alors que de l'art avec lequel le viticulteur l'élève pour qu'il les conserve et les restitue.

Avec Manzi, nous abordâmes longuement la place du vin dans l'empirisme occidental, notamment chez Hume et surtout, dans sa théorie pragmatique du signe, chez Pierce, venu étudier en France l'œnologie ; et nous la comparâmes avec celle qu'elle tient dans l'abondante littérature arabe, plus soucieuse de l'ivresse que du vin lui-même.

À part le couple d'étudiants qui avait refusé de boire, tous semblaient déjà bien initiés à l'ivresse. Aussi furent-ils surpris quand je leur dis que je ne m'en souciais pas, et que les régions viticoles de France étaient celles où l'on comptait le moins d'alcooliques.

« Chez nous, on dit *qu'importe le vin pourvu qu'on ait l'ivresse*, mais on pense exactement le contraire : *qu'importe l'ivresse, pourvu qu'on ait le vin*. On le boit quand on est ensemble, et, de préférence, le cru du lieu. On l'emploie comme une façon de se sentir davantage ensemble là où l'on est. »

Une question inattendue me fit rire. L'un d'eux voulut savoir s'il y avait un rapport avec l'étendard de la Commune ou le rouge du drapeau tricolore. Je les ai amusés aussi en répondant à celui qui me

3 <http://jdepétris.free.fr/load/symbolisme/>

demandait ce que j'avais contre l'ivresse : « Oh rien, seulement contre la gueule de bois ».

La conversation se termina au restaurant avec quelques étudiants et un professeur de littérature française, dans un étonnant prolongement sur le dérèglement des sens tel que le concevait le Surréalisme.

L'éminent collègue de Manzi faisait remarquer qu'André Breton se référait davantage au *feeling* empiriste qu'au *Fühlung* romantique, citant plus souvent Berkeley et William James que Novalis ou Hölderlin.

Le 14 mai

Ici, je suis retourné à l'hôtel, mais je vois souvent Manzi. Fréquemment, nous dînons ensemble avec Douha. Et quand nous ne nous voyons pas, de toute façon, nous nous écrivons.

Un autre caractère de ceux qui pratiquent intensivement le courrier informatique dont je n'ai pas parlé avant hier, est qu'ils ne sont pas pressés de dire, et surtout de tout dire. À chaque instant, où qu'ils se trouvent, ils peuvent renouer le dialogue.

Le vrai *web* (« le tissage », plus que « la toile ») est celui des conversations. Il suffit de lancer son modem pour que se retissent instantanément les liens d'une quantité de dialogues à peine suspendus.

Parfois, bien après que des propos aient été oubliés, ou, du moins, considérés comme clos, ils traversent à nouveau notre route, réveillant des pensées peut-être trop vite abandonnées, changées par le chemin parcouru. À chaque instant, on peut revenir à des quantités de dialogues ou de forums, qui ne cessent à vrai dire jamais et, tout aussi facilement, s'en retirer sans n'en rien perdre. La parole s'y prolonge, se déplace ou se condense aussi bien que dans l'écrit, et n'a pas, comme dans l'oral, à se répéter.

Manzi travaille en ce moment sur les écrits de Jâbîr Ibn Hayyân. Jâbir est un cas plutôt rare de personnage devenu légendaire et dont on ne sache presque rien de certain sur la vie, mais dont les écrits sont demeurés nombreux et n'ont jamais cessé d'être accessibles, alors que le contraire est bien plus courant.

Manzi m'a envoyé par courriel cette notice biographique de la main de Ibn An Nadîm (dixième siècle, quatrième de l'Hégire).

« Il s'agit de Abû 'Abdallah Jâbir Ibn Hayyân Ibn 'Abdallâh Al Kûfî, connu sous le nom de Al Sûfî. Les gens sont en désaccord à son sujet. Les Chiïtes disent qu'il fut un de leurs dignitaires, un des *abwâb*. Ils prétendent qu'il fut un des compagnons de Ja'far Al Sâdiq (sixième imam, véritable fondateur de l'ismaélisme) — qu'il soit agréé de Dieu — et qu'il était habitant de Coufa. Un groupe de *falâsifa* (philosophes aristotéliens) prétend qu'il fut l'un des leurs, et qu'il a composé des ouvrages sur la logique et la philosophie. De leur côté, les adeptes de l'alchimie prétendent qu'à son époque, le magistère lui revenait et que ses activités étaient secrètes. Ils prétendent aussi qu'il se déplaçait d'un pays à l'autre, ne se fixant nulle part longtemps par crainte du pouvoir (*al sultân*). On dit encore qu'il faisait partie du groupe des Barmécides auxquels il était dévoué, et qu'il s'attacha à Ja'far Ibn Yahyâ. Ceux qui sont de cet avis déclarent qu'en parlant de son maître Ja'far, il désignait le Barmécide. Les Chiïtes déclarent qu'il entendait par là Ja'far Al Sâdiq. »

« Un groupe de savants et de conservateurs de bibliothèques a affirmé que cet homme n'a jamais existé. D'autres disent que, s'il a existé, il n'a composé que le *Livre des miséricordes* ; les ouvrages qui portent son nom auraient été composés par d'autres qui les lui auraient attribués. »

« Cet homme a existé, ceci est patent et reconnu, ses ouvrages sont très importants et nombreux. Il a également composé des livres sur la doctrine des Chiïtes, que j'énumérerai en leur temps, ainsi que des ouvrages sur des sujets scientifiques divers, ouvrages que j'ai aussi mentionnés dans ce volume. On dit qu'il était originaire de Khurasan. »

Il attend de mes lumières quelque documentation sur l'introduction des ouvrages de Jâbir en Occident. Jâbir y fut en effet connu sous le nom latinisé de Geber, et considéré, à l'égal d'Aristote, comme le plus grand maître de l'alchimie.

J'avais moi-même tenté, il y a plusieurs années, de comparer ses traductions latines avec les textes arabes, et je n'y avais trouvé aucun rapport. On n'en conserve que des éditions du dix-septième siècle et même du dix-huitième. Elles sont de toute évidence des faux, exploités par un libraire-imprimeur : il était fréquent en ce temps de vendre des livres en leur attribuant des noms d'auteurs célèbres et recherchés. Le texte paraît cependant plus ancien que l'édition, et l'imprimeur était peut-être de bonne foi.

C'est ce que je lui répons en lui joignant quelques URL, notamment celui de la thèse d'un étudiant minutieux qui a relevé toutes les références et les citations d'auteurs dans les œuvres de Giovanni Pico della Mirandola (1463-1494). (Mais Pico lisait l'arabe.)

Cahier VI

Toujours à Bolgobol

Le 15 mai

Lorsque la machine complice semble pouvoir lire dans nos pensées...

J'ai reçu la semaine dernière un message de France dont l'enthousiasme m'a surpris de la part d'un correspondant généralement moins prolix et qui ne m'avait jamais donné l'impression de se laisser éblouir par la dernière nouveauté.

Je le colle ici tel quel.

— — — Forwarded message follows — — —

From: BlueScreen <b-l-u-e-s-c-r-e-e-n@bluescreen.org> To: e-critures@yahoogroupe.fr/ Subject: Lorsque la machine complice semble pouvoir lire dans nos pensées.../ Date sent: Mon, 14 May 2003 16:18:06 +0200

Bonjour

Je me permets de vous écrire aujourd'hui pour vous faire part d'une découverte que j'ai faite cette nuit et qui est sans aucun doute à mes yeux l'expérience numérique la plus impressionnante qu'il me fut donné de faire cette année....

Si vous avez déjà expérimenté Dasher ce mail n'aura très certainement que peu d'intérêt pour vous. Sinon, allez vite à cette adresse :

<<http://www.inference.phy.cam.ac.uk/dasher/>>

téléchargez le programme (libre), et préparez-vous à pénétrer dans la science-fiction...

En quelque mot, il s'agit d'un système d'écriture sans clavier... Mais à l'usage c'est beaucoup plus que cela qui en ressort... Il ne s'agit bien entendu pas de cliquer sur un clavier virtuel... Non c'est beaucoup plus fort que ça, et il faut vraiment l'expérimenter soi-même pour percevoir ce que cela change...

J'ai toujours été très sensible aux différents moyens de communication entre homme et machine, matériels (périphériques d'entrée) et/ou logiciel, bref ce qui permet de toucher la donnée

numérique. En particulier lorsque cela permet de « transférer » la pensée dans un système numérique.

Déjà avec la souris, ou la palette graphique, il est possible d'aller très loin, de remettre en question le contact immatériel avec la machine, de toucher le virtuel... Certaines expériences sur le net exploitent d'ailleurs très bien cela.

Je prends aussi bcp de plaisir depuis qq semaines à expérimenter le Palm (Zire, le premier "palm du peuple") et son système d'écriture Graffiti. Il est en effet des plus étrange de pouvoir écrire de la donnée numérique avec un stylet et une écriture (presque) naturelle...

Je n'en suis pas encore blasé, et de voir les caractères numériques s'écrire au fur et à mesure que je griffonne des lettres majuscules sur un capteur, provoque une impression assez fantastique. Cependant, ce système n'apporte pas en soi une nouvelle approche ou habitude (par rapport à la feuille et le papier) puisqu'il se base justement sur un système qui est devenu pour nous naturel.

Il en est tout autrement pour le système Dasher... Car là il n'y a plus d'acte d'écriture manuscrite, à peine un léger déplacement de la main (si on utilise une souris ou une tablette).

Les lettres défilent et se positionnent spatialement, les mots se forment (pratiquement tout seuls), et en ressort une étrange impression que le logiciel lis dans votre pensée... Car ce qui est fort est non seulement l'ergonomie du logiciel (à laquelle on s'adapte en qq minutes) mais surtout le fait qu'il se base sur un « Training Text ».

Ce document permet au programme, de prévoir les lettres et/ou les mots que vous allez « écrire » et de ce fait de vous les rendre plus rapidement accessible... (par un système de positionnement spatial) De plus ce n'est pas l'utilisateur qui va vers les lettres (ou mot) mais celles-ci qui viennent à lui. L'utilisateur ne fait alors que modifier la fréquence (rapidité d'écriture) et orienter cette dernière vers tel ou tel mot, par un simple déplacement de la souris...

Ce que je dis n'est pas très clair sans avoir essayé ce programme, j'en ai conscience, mais vous comprendrez tout de suite en l'essayant...

Pour commencer à essayer le programme (en français) téléchargez ce fichier, et importez-le dans Dasher (qui par défaut utilise un training text en Anglais)

[<http://www.inference.phy.cam.ac.uk/dasher/download/>](http://www.inference.phy.cam.ac.uk/dasher/download/)

Ensuite, si vous voulez aller plus loin, personnalisez le training texte, en y plaçant par exemple l'ensemble de vos écrits, et des écrits dans le domaine qui vous concerne... Avec un training texte adapté à vos habitudes d'écriture et votre vocabulaire, et qq heures d'entraînement vous arriverez ainsi à une écriture aussi rapide (voir plus) qu'un clavier...

Je ne suis absolument pas en train d'essayer de dire que ce système surpasse le clavier, loin de là, ce qui m'intéresse dans son expérimentation est l'impression que cela provoque...

Étant conçu pour limiter au maximum les mouvements de la souris, ces derniers paraissent pratiquement inconscients, et ce n'est plus que le regard qui semble écrire... Quelle émotion formidable de voir s'écrire à l'écran ce que nous pensons, avec simplement le mouvement des yeux et le faible décalage de la main qui y est inconsciemment associé...

Essayez avec une palette graphique si vous en avez une... retour au stylo, mais pas tout à fait. Si le mouvement est encore plus naturel puisque c'est le contact du stylo, il ne s'agit plus du tout d'écrire avec ce dernier, tout à plus d'orienter la « pensée algorithimique » de la machine dans la direction des mots au moment où ils se forment dans votre esprit... Car ce qui est révolutionnaire c'est que ce n'est plus une adaptation de la machine à notre système d'écriture (cf Graffiti/Palm) mais bien un nouveau moyen d'écriture, de nouvelles habitudes, qui pourtant s'assimilent très vite et semblent étrangement fluides et instinctifs...

Veillez excuser mon emballement, mais cette expérience m'a vraiment bouleversé...

Imaginez maintenant le pilotage de ce programme avec un système de pointage oculaire... (celui qui à déjà essayé ne serait-ce que le système d'autofocus piloté par l'œil de chez Cannon (pourtant très faible), imaginez ce que peut donner un système de pointage oculaire performant associé à Dasher).

Là je pense qu'on arrivera à un niveau de « complicité » homme machine inégalable, provoquant une véritable matérialisation de la pensée (consciente) sous forme écrite... Pensez à une phrase, observez là en train de se former à l'écran, observez l'icône « imprimer », et attendez qu'elle sorte de la machine... (à ce sujet, si qq'un à accès à un tel système de pointage, je suis prêt à faire qq centaines de km pour pouvoir l'expérimenter qq jours...)

Bref, j'arrête là mon vomit textuel euphorisé, et vous laisse découvrir, si vous le désirez, ce nouveau rapport révolutionnaire à l'acte d'écrire...

Bien entendu ces qq lignes sont écrites « à chaud », c'est une première impression, nullement une réflexion réelle sur le sujet, mais je pense qu'en creusant un peu, sur les nouveaux rapports et les bouleversements qu'une telle technologie peut apporter, il y'a vraiment des choses à trouver...

@bientot

Bonne journée

ps : ce document a bien entendu été écrit à la souris ;-)

ps2 : si je vous conseille bien entendu d'essayer ce programme, je pense, pour avoir déjà eut à plusieurs reprises ces derniers temps qq problèmes aux articulations dus à un abus d'utilisation de la souris, que l'usage courant de ce programme (à la place du clavier) avec une souris peut être dangereux...

ps3 : lorsqu'on commence à utiliser Dasher très vite, et peut-être par un manque d'habitude, cela peut visiblement (enfin ds l'immédiat c'est mon cas) provoquer une sorte de nausée, je vais aller prendre l'air...

BlueScreen

<http://b-l-u-e-s-c-r-e-e-n.net>

<http://b-l-u-e-s-c-r-e-e-n.com>

— — — End of forwarded message — — —

Dasher ne fonctionne malheureusement pas sur mon système, mais j'ai pu sur le site observer tout à loisir de quoi il était question.

Dès l'ouverture de *Dasher*, sur le côté droit de l'écran, les lettres de l'alphabet sont positionnées en une ligne verticale. On les sélectionne à la souris et, tout de suite, tout s'accélère. Les lettres se déplacent et commencent à proposer les syllabes, les mots et même les groupes nominaux dont la suite est la plus probable.

Voulez-vous écrire « Hello how are you ? » (C'est ce que propose une animation.) Vous dirigez à peine la souris vers le 'h' que déjà le « how » se présente, et avec le 'a', le « are you » est déjà tout construit.

C'est en effet une idée géniale que celle d'associer à ce programme un système de pointage oculaire — technique déjà parfaitement opérationnelle — permettant alors au moindre déplacement du regard de remplacer celui de la souris.

Je crois moi aussi que ce programme peut être dangereux, et bien plus que ne le laisse penser l'auteur du message, mais comme l'est au fond toute invention efficace. Je suppose aussi qu'il doit favoriser les tournures stéréotypées, alors que les éviter demande peut-être à l'esprit de déployer le plus gros de son effort quand il utilise une langue ; mais c'est aussi bien le propre de la parole que de nous entraîner perpétuellement dans des lieux-communs en nous forçant d'y résister.

C'est comme un cheval que l'on dompte et qui tente de nous désarçonner, ou une vague sous une planche. Ce sont exactement les images que me suggère *Dasher*. Ce doit être en effet épuisant de l'utiliser. Ce doit être merveilleux.

Le 16 mai

« Ton écriture est terriblement classique, me dit Douha, qui s'intéresse toujours beaucoup à mes notes. Tu rédiges ton journal comme s'il devait n'aboutir qu'à un tirage papier. Il y a bientôt un siècle, André Breton préférait déjà le recours à la photographie qu'à la description dans ses romans. Pourquoi ne prends-tu pas des photos, et ne fais-tu pas des liens qui ouvrent dans tes pages des documents externes ? »

La chaleur de mai commence à devenir très forte dans la vieille ville où les ombres sont rares, et les Bolgoboldis commencent à se dénuder. Ils se dénudent par le bas, hommes et femmes gardant volontiers des chapeaux et des foulards sur la tête, des tuniques ou des chemises aux manches longues, retroussées tout au plus jusqu'à l'avant-bras, mais les femmes ont sorti leurs jupes ou portent des pantalons qui s'arrêtent à mi-mollet ou encore aux genoux, des hommes portent des shorts, et tous ont opté pour des sandales légères ou des mules.

La place en pente raide où nous prenons un café est coupée de larges escaliers. Toutes les tables étaient prises devant le bar, et nous nous sommes assis sur les marches parmi les nombreuses personnes qui avaient déjà fait comme nous.

« Si c'est ce que tu appelles une écriture classique, alors la mienne l'est bien plus que tu le crois. J'écris moins pour que mes mots soient imprimés que pour qu'ils soient prononçables, expliqué-je à Douha. Sinon, pourquoi écrire ? »

On va rarement nu-tête ici, ce qui s'explique aisément par la force du soleil quand le ciel se dégage. J'ai moi-même fait l'acquisition d'un couvre-chef dès ma première arrivée à Bolgobol — une sorte de chapeau mou aux tons sépia, orné d'un ruban gris —, et je me suis rendu compte très vite que l'attitude des gens à mon égard en était changée. Quelle que soit votre tenue, sans coiffure vous donnez l'impression d'être négligé. Un chapeau impose tout de suite plus de considération.

— À quoi bon, aussi bien, me demande Douha, à quoi bon prononcer ?

— Parce que la langue, comme son nom l'indique, est d'abord vocale. Un texte bien écrit devrait pouvoir être lu sans qu'on soupçonne qu'il le soit.

— Quoi que tu fasses, on n'écrit pas ni on ne parle de la même façon. Il a bien dû t'arriver de devoir corriger des retranscriptions de tes conférences pour des éditions, non ?

— Justement, je les écris très soigneusement et je les lis.

« Même avant-hier à l'université, insiste Douha ? — Bien sûr. Tu n'as pas vu mes notes devant moi ? Et tu n'as même pas remarqué que je mimais avec le capuchon de mon stylo le geste de souligner les mots sur lesquels je voulais insister. »

Elle me regarde étonnée en cherchant dans ses souvenirs : « Pourtant la discussion est vite devenue très libre. — Qu'importe, j'avais donné dès le départ le ton, le rythme et un niveau soutenu à la parole, qui ont d'ailleurs aidé l'assistance à la prendre. »

On se déchausse dans une mosquée, on se découvre dans une église. Pourquoi ? Le visage est le rapport immédiat aux autres — on montre « son vrai visage » —, les pieds sont le contact direct au monde. On semble aimer ici médier son rapport aux autres par l'intermédiaire du monde.

— Tu mimais le geste de souligner ? Reprend Douha incrédule.

— C'est le moyen que j'ai trouvé pour prononcer les italiques.

La petite boutique d'herbes et de parfums au-dessus de nous nous envoie ses effluves de tilleuls et d'hysope, en vrac dans des caisses sur l'étal, ou enveloppés dans de petits sacs de jute fins comme de la gaze.

— Il faudra que tu me donnes des conseils pour préparer mes cours, plaisante-t-elle.

« C'est une question de vitesse, dis-je en la prenant au mot. André Breton, justement, disait que la vitesse de la pensée n'est pas si rapide que la main ne puisse la suivre. En fait, sa vitesse n'est jamais que

celle avec laquelle nous manipulons des signes. C'est là qu'est la difficulté, peut-être indépassable : nous articulons des syllabes bien plus vite que nous n'écrivons des caractères, mais nous les lisons plus vite encore que nous ne pouvons les prononcer. »

« La pensée a au moins trois vitesses : celle des doigts, celle de la langue et celle des yeux. Nous sommes capables de poursuivre plusieurs pensées à la fois à des vitesses différentes, mais, comme sur les files d'autoroute, cela peut provoquer parfois de dangereux télescopages. »

— Si j'adopte ton point de vue, remarque Douha, il me semble que tous les langages ne permettent pas les mêmes vitesses.

— Certainement, il est possible d'écrire en arabe à la vitesse où l'on parle, si l'on n'inscrit pas les accents, ce qui est totalement impossible avec un alphabet latin.

— Je pense surtout aux langages mathématiques, ou même à ceux de la programmation. Dans ce dernier cas, du langage écrit par l'homme est lu à sa place par un programme, qui est lui-même du langage. C'est un pas essentiel dans l'histoire humaine, au moins aussi décisif que l'invention de l'écriture.

— Or, justement, on ne construit pas en sapant ses fondations. L'écriture ne fait pas l'impasse sur la parole.

« Dès l'école, continué-je, on s'habitue à lire du texte, à le lire très vite, sans le prononcer, sans l'entendre, reconnaissant le mot à quelques lettres, et interprétant la phrase à quelques mots. Il en résulte des distensions entre ses habitudes dénonciation et d'écriture, et l'on finit par ne plus bien savoir employer sa langue, à l'oral comme à l'écrit, ni la comprendre. »

« Alors tu préconises le retour à une écriture prononçable, qui n'ait pas besoin du recours à des ressources externes ? Tu proposes de se passer de tableaux, de graphes, de plans, de titres et de sous-titres ? » M'interroge Douha, qui ne paraît pas partager mon avis.

« Bien sûr que non, la rassuré-je, utilisons sans limites toutes les ressources que nous pouvons, mais pas pour pallier aux infirmités d'une langue devenue déficiente à ne compter que sur elles. »

« Je vais faire une comparaison : un bon code source n'est pas seulement un code qui s'exécute bien. Il est d'abord un code aisément lisible et bien commenté, permettant des corrections faciles, pour son auteur comme pour quiconque. C'est un code qui donne une idée intuitive de son exécution. Aussi, plus il est lisible et aisément

modifiable, plus il sera facile de le faire s'exécuter correctement. Un code source intuitif est l'équivalent d'un texte prononçable. »

« Il y a comme une forme de vie dans le langage... »

Je suis le regard de Douha. De petits nuages courent très vite dans le ciel, faisant passer parfois une ombre furtive sur la place. On peut voir, sur la montagne en face de Bolgobol, passer ainsi des taches qui rendent plus perceptibles les détails de son relief et font paraître l'espace plus pondérable.

Ce n'est pas cela qu'elle regarde. Il y a un rapace, à peine visible d'ici, point noir qu'on ne reconnaît qu'à son mouvement, qui plane sur la vallée.

Les aigles sont nombreux dans ces montagnes. On les capture et on les dresse pour la chasse.

Cahier VII Jâbir Ibn Hayyan

Le 18 mai

Le Marmat n'a jamais été un territoire

Le Marmat n'a jamais été un territoire, et les gens d'ici n'ont pas la fibre nationale. L'État-nation n'est qu'une administration territoriale. C'est un peu comme pour nous, en France, les régions. Imagine-t-on un nationalisme PACA ou Languedoc-Roussillon ?

Est-ce le Marmat qui détermine une appartenance ? Oui, en un sens, mais on se demande bien à quoi. Il n'a jamais davantage été un peuple. On ne donne pas de limite au Marmat. Quand Abou Barid était aux Caraïbes, il n'avait pas quitté le Marmat ; le Marmat était avec lui.

Apparu à la croisée des civilisations hellénistique, indienne et chinoise, le Marmat s'est toujours perçu comme une banlieue du monde ; mais une banlieue du monde entier. *Marmat* signifie d'ailleurs « frontière » en palanzi (même racine que *marmou*, col), pour autant que ce mot ait une quelconque signification ici, une autre signification que limite, frange entre la civilisation humaine et l'état de nature — entre l'esprit et le désert.

Géologie de la région de Bolgobol

Les massifs de granite bleu ont généré des sédimentations calcaires et schisteuses dans les vallées. On y trouve entre autres des schistes bitumineux dans celle d'Oumrouat, en face de Bolgobol, en amont de l'Ardor.

Ils y sont exploités par une raffinerie qui en tire une huile proche du pétrole et produit une essence très pure pour les moteurs. Les fragments de quartz récupérés du schiste sont utilisés par la fabrique d'ampoules et de composants électriques qui se trouve en aval de l'Ardor, à peu près à la hauteur de l'entrée Nord de Bolgobol.

Bolgobol est construit sur un massif de granite au quartz améthyste et au feldspath composé d'aluminosilicate de sodium. Les deux corps s'alternent dans la roche sous forme de stries tourmentées. C'est ce qui fait paraître les murailles plus sombres à l'œil qu'elles ne

le sont à une cellule photosensible, et leur donne comme un air hachuré.

Quand j'étais à Bor Argod, je souhaitais profiter de la ville. Maintenant que j'y suis, je ne rate aucune occasion de faire de longues marches dans les vallées environnantes. Je longe les rivières en regardant les pierres, qui racontent leur longue histoire de pierre.

Peu de fossiles ici, les sédiments ont bien trop été travaillés par les pressions et l'érosion. Les couches sédimentaires sont aussi convulsives que les roches éruptives.

Le 19 mai

Le séminaire de Manzi

La technique de raffinage du schiste bitumineux serait due à Jâbir Ibn Hayyan, peut-être venu lui-même à Bolgobol pour l'enseigner. Des manuscrits du dix-septième siècle l'attestent, mais on n'est nullement obligé de les croire.

Geber est l'un des philosophes les plus fascinants que l'humanité ait connu — à moins qu'il ne soit un savant, ou un mystique. Ses écrits sont pourtant revêches à la lecture contemporaine, regorgeant de termes techniques déroutants pour le linguiste comme pour le chimiste.

Je crois que ses livres avaient déjà ce même caractère à l'époque où ils furent composés, et que le temps n'arrange pas. Jâbir paraît en avoir été conscient lui-même, considérant que les obstacles qu'ils offraient à la lecture et à l'expérimentation, en facilitaient paradoxalement l'accès, même à l'ignorant.

« De même, si la teneur de ces livres apparaissait clairement aux hommes dès le premier abord, pendant ou après la lecture, en effectuant ou non les opérations matérielles, ils en seraient ensuite frustrés, et cela ne leur serait absolument d'aucun profit. » Il n'en pense pas moins être clair et lisible. « Par Dieu, j'affirme que si un chercheur en quête de cet art et de cette connaissance se trouvait ne pouvoir consulter qu'un seul livre, il pourrait être assuré d'avoir reçu un enseignement bien complet, tant ce que j'y mentionne est réel ou de compréhension facile, » écrit-il dans le *Livre des Trente Paroles*.

Manzi a organisé un séminaire interdisciplinaire avec l'Université des Sciences, pour travailler sur Jâbir. Le syndicat de la raffinerie de schiste en est aussi parti-prenante, les travailleurs paraissant prendre un réel plaisir à mettre à la disposition de l'équipe tous les

équipements et les matières premières dont on puisse rêver. Douha y participe également, apportant ses lumières en mathématiques.

Manzi, qui tient visiblement à tirer tout le parti de ma présence, m'a invité hier à venir parler librement dans son séminaire de la révolution scientifique de l'Occident Moderne à la Renaissance. J'ai bien tenté de lui expliquer que je n'avais pas le temps de préparer aussi vite une intervention, mais il a insisté, prétextant qu'un simple bavardage autour du passage d'un article que je viens de publier, était suffisant pour les stimuler.

Je lui ai dit aussi que je ne voyais pas non plus de rapport très évident entre mon article et Jâbir, si ce n'est que Pic de la Mirandole l'avait probablement lu, mais que je ne l'avais même pas vérifié dans la thèse dont je lui avais envoyé l'URL.

« Le rapport, m'a-t-il répondu, est qu'il n'y en a pas ; c'est ça qui m'intéresse. »

Éléments pour une nouvelle réforme de l'entendement

Je colle ici le passage de l'article qui a retenu son attention :

« Au début de la Renaissance, Pic De la Mirandole fut un des initiateurs d'une nouvelle façon de penser. Il se dit que si les grands savants musulmans, chrétiens et juifs, défendaient des vues si irréconciliables, c'est parce qu'ils construisaient leurs pensées sur des prémisses opposées qui n'acceptaient pas de critique. Il rompit donc avec l'attitude stérile qui consistait à remettre en doute des prémisses posées comme incontestables au profit d'autres qui ne l'étaient pas moins. Il était plus avantageux de se demander ce que tous ces savants voulaient dire effectivement à l'aide de ces prémisses. Pic De la Mirandole maîtrisait le latin, le grec, l'arabe et l'hébreux, pour l'aider dans cette nouvelle approche qu'on a pu appeler Néoplatonisme. »

« La principale critique vint de sa propre ville, Florence. On pourrait résumer les reproches de Savonarole ainsi : *La pensée ne vaut que si elle est intelligible à l'ignorant.* »

« Les riches marchands de Florence n'apprécièrent pas la défense des *modestes* par Savonarole, mais les riches en esprit réagirent très différemment, comme Pic, Ficin, Boticelli, qui pressentirent qu'on avait mis le doigt sur leur faiblesse, plus qu'ils ne surent vraiment la corriger. C'était pourtant la clé de la révolution galiléenne, quelques décénies plus tard. »

« La critique efficace de l'aristotélisme consistait à laisser tomber des masses du haut de la tour de Pise, offrant une vérification de l'accélération parfaitement intelligible à l'ignorant. »

Éléments pour une nouvelle réforme de l'entendement.
(<http://jdepetris.free.fr/essais/essai7.html>)

En relisant ces lignes, je sens s'effondrer l'argument que j'opposais à Manzi, considérant qu'il était peu probable qu'un savant proche du Sixième Imam ait été appelé pour travailler dans une région où l'Islam n'avait pas encore pénétré.

Le passage qui l'a décidé à m'inviter est cependant un peu plus bas :

« Est-il donc important de lire Pic De la Mirandole, Galilée et Savonarole ? J'aurais sans doute abouti à cette conclusion il y a quelques décennies. Il me semble pourtant que l'on peut parfaitement comprendre ce que je viens de dire en très peu de lignes, sans avoir jamais rien lu. Que vérifierait-on en revenant au texte ? Que mon interprétation est fautive ? Qui demande de me croire ? La Renaissance Occidentale est un événement considérable dans l'histoire de l'humanité, mais comme le Motazilisme damascènes, ou l'école de Lin-tsi et son implantation au Japon sous le nom de Rinzai. Il faudrait connaître tout cela. Mais le peut-on ? »

Le 20 mai

Les vêtements

J'ai acheté des vêtements au marché de Bolgobol. L'industrie textile, ici, se porte assez bien, et on n'importe que quelques fripes de l'étranger. Les vêtements locaux sont relativement chers, mais bien sûr, pas pour celui qui voyage avec des devises européennes. Aussi reconnaît-on les pauvres à leurs vêtements occidentaux.

Les syndicats font des pressions pour instaurer une aide au vêtement, craignant l'exemple africain. L'Afrique, en effet, n'exporte plus que des matières premières à bas prix, et importe des épaves de voitures, des vêtements usagés, et toute sorte de déchets dont les pays riches ne veulent plus. « Le monde n'est pas la poubelle de l'Europe. » Disent les syndicats.

Les vêtements sont chers, mais excellents, faits de pure laine ou de coton, de jute ou de lin. On n'aime pas beaucoup les couleurs. On préfère le blanc, le noir, qui vire au bleu en se délavant, ou la teinte naturelle des tissus. Leur finition est parfaite, comme leur robustesse. Ils protègent aussi bien du froid que de la chaleur qui, dans ces régions, peuvent devenir intenses au cours d'une même journée.

Des tuniques sans col sont portées sur le pantalon. Elles vont jusqu'en haut des cuisses et sont fendues sur le côté jusqu'au bassin. Les manches sont un peu courtes et larges sur le poignet, sur lequel on peut les resserrer à l'aide d'un bouton. On porte beaucoup de vestes de tissu sans manches, longs gilets de toile qui recouvrent les reins. On se couvre aussi de vestes et de manteaux de peau de chèvre retournée.

Les hommes aiment les larges pantalons de toile très solides. Ceux des femmes sont d'un tissu plus fin et taillés plus près du corps. Ils sont coupés entre le dessous des genoux et les mollets, sinon ils sont attachés aux chevilles. Les femmes portent souvent de longues tuniques par dessus.

On trouve aussi beaucoup de bottes, aux semelles qui résistent aux cailloux sans glisser sur l'herbe, et qui seraient redoutables pour les planchers si l'on ne se déchaussait pas. Sinon, on peut choisir des sandales de deux sortes : les unes solides et bien attachées, sont conçues pour la marche ; les autres, où l'on glisse les pieds, légères et tenues parfois par des lanières de tissu, sont pour la ville.

Il s'est aussi répandu une mode des tenues militaires — ici on dit *moujahid*. Souvent récupérées de l'armée, et moins chères, elles sont prisées par les étudiants. Cette mode touche même les femmes, qui portent leurs pantalons, aux couleurs camouflage et aux multiples poches, sous leurs tuniques, avec une veste militaire et un foulard noir sur la tête.

Les vêtements locaux donnent une belle prestance. Ma tenue marie tous les tons sable clair. Je penchais bien pour des noirs, moins salissants, comme Manzi, mais on ne peut changer la couleur de sa peau. À l'hôtel, devant la glace, je me trouve un air plus robuste, plus imposant que dans mon ancienne tenue. Le plus étonnant est que je me sens aussi réellement plus vigoureux : les gestes sont moins entravés, la taille moins serrée ; on sent beaucoup mieux son corps.

Le 21 mai

Une traduction de Jâbir

Si le dépôt divin est pris en charge par celui qui se rabaisse, celui-ci commet une grave erreur. L'homme, par son ignorance et sa folie, se chargeant d'un fardeau qu'il ne pouvait supporter, est pourtant appelé microcosme, par son intimité avec le monde qui, lui, peut le porter. Ce n'est pas là une vue purement personnelle, mais

Dieu — qu'Il soit béni est exalté — l'atteste, ainsi que son Prophète, qui a déclaré dans Son Livre irréfutable :

« Nous avons offert notre déposé/ Aux cieux, à la mer et aux montagnes./ Ils le refusèrent et tremblèrent sous le fardeau./ Seul l'homme l'a accepté./ Il est fou et ignorant. » (XXXIII-72)

Que te suffise donc la parole de Dieu — le Puissant, le Sublime ! Il convient donc que l'homme garde à l'esprit sa charge, s'en étant porté garant, l'ayant fait sienne en s'y engageant. Le désir exclusif envers une chose offre toujours de grands résultats.

Voilà quelques-unes des premières lignes du *Livre des Trente Paroles* de Jâbir que j'ai traduites librement mais, je crois, dans l'esprit de l'auteur. Quelle introduction pour un traité de chimie !

Ma réflexion pourrait surprendre : elles font revenir à ma mémoire l'exaltation qui m'avait saisi dans mon enfance quand je lisais des encyclopédies scientifiques pour la jeunesse. Je sortais la nuit sur le seuil reconnaître les astres, je ramassais des roches dans la montagne. Je me découvrais vivre dans un monde chaotique, illimité et unique, et pourtant décomposable en un nombre fini d'éléments, nombrable par un nombre fini de chiffres, dicible par un nombre fini de lettres et de phonèmes, d'ailleurs arbitraires.

J'y ai découvert l'athéisme. Je l'ai découvert comme une révélation. Je détournerais bien la parole d'Abu-l Khaïr : « Tant qu'athéisme et révélation ne seront pas identiques, pas un homme ne sera un véritable athée. »

Ziddhâ m'a offert l'hospitalité.

Voyant mon goût pour les lieux sauvages, Ziddhâ m'a proposé de venir travailler avec elle dans une maison que possède sa famille dans la vallée de l'Oumrouat (prononcer oumroua, avec un 'r' coulé). Elle craignait de rester seule dans un lieu éloigné du plus proche village encore déserté en cette saison.

Sa proposition m'a tout d'abord troublé. Est-il bien convenable qu'un homme et une femme se retrouvent ainsi seuls sous le même toit ? Puis je me suis rappelé que j'étais un occidental progressiste, et elle, une jeune étudiante de Manzi ayant reçu une éducation musulmane, et qu'on aurait pu, en toute logique, s'attendre à ce qu'une telle proposition vienne de moi sans arrière pensée, et que ce soit elle qui en soit effarouchée.

La proposition m'avait été faite devant Manzi et Douha, qui n'avaient d'ailleurs manifesté aucune forme de surprise. « Tu essaieras de ne pas trop fumer le soir, avait ajouté Ziddhâ comme pour forcer

ma réponse en la détournant. Les nuits sont encore froides et il est difficile d'aérer les chambres. »

Je suis peut-être plus rétrograde que je le crois, mais j'ai la plus grande peine à imaginer qu'une telle proposition soit entièrement dépourvue d'arrière pensée. Je me demande dans quoi je m'engage, mais je n'avais ni l'envie, ni la moindre raison de refuser.

Le 22 mai

Les femmes du Marmat

Les femmes du Marmat sont très belles. C'est du moins ce qu'elles pensent, et dont elles parviennent à convaincre à peu près tout le monde avec elles. Pour offrir le moins de prise possible au doute, elles cachent souvent leur corps, montrant plutôt leur visage dont elles mettent en évidence la bouche et les yeux. Elles se maquillent cependant discrètement, leurs cils étant naturellement longs et leurs lèvres dessinées et charnues.

Quiconque est doué de raison sait bien qu'une bouche ou des yeux ne seraient, en soi, ni beaux ni laids, s'ils n'avaient ni voix ni regard. Elles cultivent leur regard. Il guide leur port de tête, et c'est comme si elles en meublaient d'abord l'espace où elles se déplacent.

Elles n'ont pas moins de coquetterie dans la voix, notamment dans leur appui très particulier sur le *sukkum* qui, quand elles parlent l'arabe, le fait sonner comme le farsi. Émouvoir les hommes semble être pour elles l'occupation la plus raffinée.

Peut-être cachent-elles moins leur corps, pour être exact, qu'elles ne le mettent en valeur en le corrigeant. Elles n'hésitent pas à en montrer ce qui leur convient : qui a de belles jambes portera son pantalon au genou, qui a le ventre plat montrera son nombril, qui découvrira ses épaules, ou, au contraire, s'enveloppera d'une longue tunique qui a une silhouette élancée. Les effets sont souvent saisissants, mais ne trompent pas l'homme mûr.

Le 23 mai

Al Jabr

Muhammad Ibn Mussa Al Khawarizmi (780-850), qui a donné son nom aux algorithmes, est le véritable inventeur de l'algèbre, avec son ouvrage *Al Jabr wa al muqabalah*, et celui qui a introduit l'usage du système décimal indien

Al jabr est un vieux mot arabe qui n'a jamais été traduit — il a seulement été latinisé par « algèbre » qui n'en est en aucun cas une

traduction. *Al jabr* est le mot arabe qui sert à traduire « idée » chez Platon, par exemple. C'est un mot qui peut en effet traduire idée, si ce n'est qu'il est dépourvu de toute dénotation comme de toute connotation psychologique.

Cette idée ne se situe pas dans l'âme, ni même dans l'imagination. Elle se situe dans une seule et unique réalité, elle s'inscrit même dans la réalité matérielle, comme les lettres que je trace en ce moment même sur mon cahier, puis que je vais saisir sur mon disque dur, avant de les envoyer sur mon serveur, et d'où, peut-être, quelques proches, qui sont seuls à en connaître l'adresse exacte, pourront les lire sur leur écran, ou les imprimer, alors qu'elles demeureront essentiellement les mêmes lettres. Mieux encore, seulement ce qui demeurera identique, et identiquement réitérable, quels qu'en soient le support, la police, la présentation, la substance... est proprement ce que j'écris.

J'appellerais cela « objet logique » : quelque chose de bien plus vide qu'une idée, un concept, ou même une vague notion, de bien moins circonscrit et exact qu'un nombre, et pourtant d'aussi pondérable et d'aussi propre à produire des effets qu'un objet concret.

Ce paradigme traîne dans le monothéisme depuis l'origine. Il exerce une dangereuse tentation à l'idéalisme. Je crois qu'Al Jâbîr a été à la source d'une des plus intelligente tentative d'avancer dans une autre voie, Al Khawarizmi aussi.

La programmation est un pas décisif dans celle-ci. Von Neumann n'aurait pas inventé l'ordinateur si Gödel n'avait pas ruiné ses convictions formalistes.

*Ceux dont les croyances sont basées sur l'hypocrisie
Veulent faire une distinction entre l'âme et le corps.
Moi je sais que le vin seul a le mot de l'énigme
Et donne conscience d'une parfaite unité.*

Disait un autre mathématicien, Omar Khayyâm (1050-1131).

Ziddhâ m'a envoyé un courriel avec quelques liens sur l'origine de l'algèbre et les études de Fibonacci en Orient. Fibonacci fit imprimer, à Pise en 1202, son ouvrage, *Liber Abbaci*, qui introduisit l'usage du système décimal indien en Occident. Elle a signé avec ce quatrain, allusion sans doute à mon intervention à l'université, où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

Le souvenir de ce que j'ai dit ce jour-là, d'ailleurs, me fait redécouvrir ces vers sous un éclairage tout nouveau, qui ne suppose plus nécessairement l'ivresse.

À BOLGOBOL

Khayyâm, auteur d'une classification des équations du deuxième et du troisième degré, et de leur résolution géométrique (traduite en Français en 1851), fut aussi un proche du Vieux de la Montagne et de la confrérie d'Alamût (celle-là même dont, précisément, un obscur nouveau philosophe prétendait ces derniers temps sur *France Culture*, qu'elle était l'archétype du terrorisme islamiste contemporain).

Cahier VIII Chez Ziddhâ

Le 24 mai

Les Questions de Milinda

- OÙ demeure le vent ?
- Nulle part.
- N'existe-t-il donc pas ?

Milinda Pañhia

Le *Milinda Pañhia* — les *Questions de Milinda* — est un classique du Theravada datant du deuxième siècle avant l'ère chrétienne, soit peu après la retranscription en langue pâli du *Tipitaka*, la parole de Gautama, le premier bouddha, retransmise oralement depuis sa mort (543 avant JC ?).

Milinda est le nom indien du roi grec Ménandre, fils de Démétrios, lui-même successeur d'Euthyménès de Magnésie, descendant de Séleucos Nicator — le Maurya des Indiens — fondateur de l'empire gréco-bouddhiste d'Asie, qui survécut à l'effondrement de celui d'Alexandre, et dont les langues officielles étaient le grec et l'araméen.

Les *Questions de Milinda* est aussi un livre écrit en pâli, dans lequel Ménandre et le bonze Nâgasena se livrent à un duel rhétorique. On y retrouve à la fois les traces de Platon et les prémisses des écoles du Tchan chinois.

« Vénérable Nâgasena, je vous interrogerai. — Interroge, Mahârâjâ. — Je t'ai déjà interrogé. — Et je t'ai déjà répondu. — Que m'as-tu répondu ? — Que m'as-tu demandé ? »

Les peuples du Marmat s'assimilèrent d'autant plus volontiers à l'empire gréco-bouddhiste qu'il faisait cesser pour eux les menaces des Aryens de l'empire achéménide, particulièrement agressif sous les règnes de Cyrus et de Darius. Nulle part ne fut si complet le syncrétisme entre l'Hellénisme et le Bouddhisme, allant jusqu'à l'assimilation de Dionysos-Apollon avec le Bouddha, dont les

sympathiques sculptures de darlabats sont les plus visibles survivances.

La vallée de l'Oumrouat

On sort de Bolgobol par le Nord, traversant la petite zone industrielle sur les rives Est de l'Ardor. La vallée est large sur une dizaine de kilomètres. Elle est sèche et parsemée de blocs, vestiges des moraines du quaternaire. Les rares champs sont entourés d'amas de pierres patiemment ramassées. Les traces d'avalanches sont nombreuses et la zone est dépeuplée.

On atteint ensuite un large verrou rocheux. La vallée de l'Ardor bifurque vers l'Est tandis qu'on se trouve en face des gorges qui ouvrent celle de l'Oumrouat. À leurs pieds, la raffinerie s'étend sur les deux rives.

On pourrait, de là, prendre la vieille route en lacets de l'autre côté du pont métallique, mais Ziddhâ préfère remonter encore l'Ardor sur quelques kilomètres pour emprunter la nouvelle, qui longe, toute droite, les pentes de l'Aflor jusqu'à l'entrée de l'Oumrouat.

La vallée de l'Oumrouat s'enfonce en arc de cercle jusqu'aux pieds du mont Iblis, au début en direction Nord-Ouest, puis plein Ouest.

La vallée est double. Un nouveau verrou la ferme à mi-parcours. Elle devient très étroite sur un kilomètre, et la dénivellation forte. L'Islam n'a pas pénétré au-delà, et le fond de la vallée est resté bouddhiste.

La maison de Ziddhâ est à quelques centaines de mètres d'un hameau ensoleillé aux pieds de l'Aflor, dont nous avons emprunté la route qui grimpe le versant opposé.

L'Aflor est un massif rocheux de schiste calcaire qui, surplombant l'entrée de la vallée, s'étire sur une demi-douzaine de kilomètres. Les pentes, au début caillouteuses, parsemées de genévriers et de sapins clairsemés, atteint à mi-hauteur les parois verticales d'une roche aux tons roses et bleu pétrole. Leur sommet fait un long plateau boisé. On le voit d'ici. Ziddhâ m'a dit qu'on y trouve un lac. On a décidé d'y aller.

À quoi ressemble Ziddhâ ?

Elle a des yeux légèrement bridés, un nez petit. Elle est à égale distance du type asiatique et caucasien, et ses attitudes ou encore la façon dont elle coiffe ses longs cheveux noirs, accentuent tour à tour l'un ou l'autre.

Je lui trouve quelque chose de mongol, mais c'est certainement à cause des montagnes où elle habite. L'aurais-je rencontrée parmi des palmiers que je lui aurais trouvé quelque chose de malgache ou de cingalais, quoiqu'elle ait la peau assez pâle. Allez comprendre les combinaisons dont sont capables des gènes.

Pour être tout à fait franc, je l'ai d'abord trouvée désagréable la première fois que je l'ai vue : trop volubile, trop prompte aux réponses toutes faites, et un peu poseuse.

De toute évidence, Ziddhâ se plaît et se tient en haute estime, mais elle n'a pas besoin pour cela, comme tant de personnes qui ne sont pas aussi bien assurées de leurs qualités, de se croire supérieure à quiconque. Au contraire, elle a une propension à considérer candidement tous ceux qu'elle rencontre comme des êtres exceptionnels — ce qu'ils sont, naturellement.

Le 25 mai

Rome et la Chine

Avant l'ère chrétienne, l'Empire Romain s'était largement étendu en Europe et vers l'Asie, et l'Empire chinois des Han s'était consolidé à l'Est. Ces stabilisations créaient de nouvelles instabilités dans leurs périphéries. Les tribus Yue-Tche qui ne pouvaient plus pénétrer en Chine, se retournaient contre les Scythes d'Asie centrale et les repoussaient vers le Sud, jusqu'en Inde qu'ils envahirent en fondant l'empire Saka (nom indien des Scythes). Puis les Parthes, repoussés aussi, envahirent les Sakas. C'est un roi parthe, Gondopharès, que rencontra Paul dans l'Inde du Nord.

Les Yue-Tche continuèrent leur descente vers le Sud et fondèrent l'Empire Khushana. Vima Kadphisès réunit au deuxième siècle un empire qui s'étendait de l'Inde à la Mongolie et que son fils Kanishka étendit et affermit encore. Il contrôlait la route de la soie et consolida ses rapports avec Rome et la Chine des Han.

La route de la soie était aussi celle du Bouddhisme Mahayana, dont l'hégémonie ne fut pourtant que superficielle. Les Indiens percevaient de plus en plus comme une entité étrangère la religion qui était pourtant née chez eux.

Au cœur de ces bouleversements, le Marmat n'en fut pourtant pas profondément affecté. En complète anarchie pour les uns, géré par des *loyias* (assemblées) pour les autres, il devient un sanctuaire du Bouddhisme, dont le haut Oumrouat fut le centre.

La redoutable cavalerie scythe n'était pas à son avantage face aux fortifications naturelles autant qu'artificielles du Marmat, et ils furent vite contraints à renoncer aux invasions, mais aussi à accepter des accords commerciaux. Les Parthes durent faire la même chose, et le Marmat n'hésitait pas à lancer de sauvages incursions sur leurs arrières pour étayer ses arguments.

Le Marmat et les Huns

Au cinquième siècle, Attila fut considéré dans le Marmat comme un nouvel Alexandre. Les *loyias* s'engagèrent dans ses ambitieux projets comme pour une croisade. Ils ravagèrent avec lui l'Empire Byzantin entre 441 et 442.

Ils le suivirent en Gaule avec un peu moins de conviction, mais refusèrent carrément d'attaquer le royaume des Wisigoths en 451. Les Huns furent d'abord défaits par Alaric et Ætius aux champs Catalauniques, non loin de Troyes. L'année suivante, en 452, ils entrèrent en Italie et marchèrent sur Rome. Le Maître Godokanîya, de l'école de l'Oumrouat, et le Patriarche chaldéen de Bassora intervinrent alors pour aménager une entrevue entre Attila et le pape Léon 1^{er}. Elle ne déboucha sur aucun accord connu, mais les Huns cessèrent de piller l'Italie. L'Orient avait opté pour un monde multipolaire, comme on dirait aujourd'hui.

Le souvenir de ce qu'ils vécurent comme une trahison était encore vivace chez les Huns blancs de l'Altaï, quand ils descendirent jusqu'au Gandhara et dans l'Hindou-Kouch, entre 528 et 568. Encore une fois, ils durent contourner les montagnes du Marmat.

Au bord de l'eau

« Karl Marx a été le premier à employer deux paradigmes qui ne cessent de devenir toujours plus opératoires : celui de programme et celui de système. » Affirme Ziddhâ.

Nous sommes assis dans l'herbe, au soleil, sur les rives de l'Oumrouat, près du barrage de la cluse qui ferme le fond de la vallée. La politique des petits barrages permet une autonomie locale de l'énergie, avec de très faibles déperditions, tout en prévenant les crues. Des stations d'épuration leur sont souvent associées, bien que l'extraction du schiste, en l'occurrence, ne soit pas polluante. Elle rend seulement terreuse sur quelques centaines de mètres l'eau de deux ou trois torrents.

— Je veux bien admettre que *système* et *programme* sont les deux concepts fondamentaux dans l'œuvre de Marx. Je t'accorde aussi qu'il

les emplois dans un sens qui n'est pas étranger à celui qu'ils ont dans l'informatique, mais je ne vois aucune solution de continuité entre le marxisme et la commande numérique.

— Ce n'est pas si exact, me répond-elle. Elle est seulement oblitérée par une lecture occidentale essentiellement sociologique, ou parfois tiers-mondiste et obsédée par la rente foncière.

— Ça ne change rien, insisté-je, le travail de Marx n'a pas apporté un grand secours aux inventeurs de l'ordinateur.

— Quand bien même, reprend Ziddha, ça ne donne que plus de portée à son approche, en émancipant ces deux paradigmes du seul champ d'une technique dans laquelle ils trouvent aujourd'hui leur application expérimentale.

Le barrage crée un plan d'eau avant le verrou rocheux. Il élargit la rivière et ralentit le courant qui reste cependant assez vif pour empêcher l'eau de croupir. Elle est fraîche, malgré le soleil chaque jour plus haut, mais supportable en nageant vigoureusement.

Nous nous laissons sécher maintenant sur la rive en déjeunant. Nous avons pris grand soin de protéger nos vêtements des sauterelles déjà nombreuses et particulièrement voraces. Une guêpe gourmande vient parfois voler sur notre repas, apparemment insoucieuse des toiles d'araignées tendues entre les branches basses et la rivière. La dépense de calories et la vision de tout ce petit monde affamé m'ont ouvert l'appétit.

— Tu ne trouves donc pas que le Marxisme soit dépassé ?

— Dépassable, sans doute, mais dépassé, certainement pas ; même pas critiqué.

J'ai du mal à cerner la pensée de Ziddhâ, comme d'ailleurs la façon de penser de la plupart des gens que je rencontre ici. Nous avons tous une façon de voir qui dépend d'où nous voyons, et il est souvent difficile de la distinguer d'une façon plus personnelle de penser à partir d'où nous sommes. Je sais bien que j'ai moi-même une façon très française de penser, mais je ne pense pourtant pas comme n'importe quel Français. Il est dur alors de comprendre quelqu'un quand on ne perçoit pas encore de telles différences. J'interroge donc Ziddhâ.

Les réponses de Ziddhâ

— Ziddhâ, je t'interrogerai. — Interroge, Ar Rummy. — Je t'ai déjà interrogé. — Et je t'ai déjà répondu. — Que m'as-tu répondu ? — Que m'as-tu demandé ?

— En quoi le marxisme est-il dépassable, s'il doit être dépassé ?

— Il est tout d'abord dépassable dans l'articulation sur laquelle il repose entre des infrastructures — disons, industrielles — et des superstructures — disons, institutionnelles. Karl Marx n'a pas pu concevoir, entre les deux, les fonctions du langage, et la construction, d'un côté, de paradigmes utilisés dans l'autre. Il y aurait eu alors une rencontre des plus fertiles avec les travaux de son contemporain Charles Sanders Pierce. Une telle théorie du langage aurait donné aux concepts de système et de programme toute leur force opératoire.

Au lieu de cela, il a plutôt réduit les infrastructures à de simples rapports socio-productifs, donc à des rapports entre les hommes, plutôt que d'y voir essentiellement des rapports techniques de l'homme et la nature.

— Je crois qu'il avait devancé de telles critiques dans les *Manuscrits de 1844*. Mais je ne voulais pas interrompre ton explication, dis-je en me reprenant.

— Tu as raison, au contraire, c'est en ce sens qu'on doit aller plus loin que lui. Il manque un terme entre, d'un côté des rapports des hommes à la nature que sont le travail, les techniques, les sciences, et de l'autre, les rapports de pouvoir entre les hommes.

— De fait, la critique marxiste de l'économie n'étudie-t-elle pas le capital comme un langage ?

— Oui, comme un langage système justement. Je te renvoie donc à tes premières remarques : ne trouves-tu pas que ça ne débouche alors sur rien de bien consistant ? Il n'y a même pas un rapprochement avec la théorie pragmatique du signe.

Il me vient à l'idée d'évoquer les écrits de Sorel, de Bernstein et même de Dewey, mais je me dis que nous nous retrouverions alors dans la même situation que Socrate et Protagoras dans le dialogue de Platon, chacun finissant par défendre le point de vue qu'il attaquait au départ. Je suis de toute façon d'accord avec sa dernière remarque.

— Marx attendait des travailleurs qu'ils cessent d'être déterminés par un système d'exploitation jusqu'à en être hallucinés, pour en devenir les programmeurs ; mais, continue-t-elle, sa critique de l'économie à finalement tourné court, et n'a pas échappé à l'idéologie économiste qu'elle prétendait dépasser.

— Oui, je comprends que ce principe programmatiste a une longue portée. Il remet au moins en question le dilemme fondamental de la « philosophie naturelle » (puisque c'est ainsi qu'on a d'abord appelé la philosophie de la science) : cette insoluble contradiction entre un déterminisme qui n'est qu'une forme sophistiquée de

fatalisme, et la liberté de l'esprit sur laquelle la science se fonde tout en la renforçant.

— En effet, la programmation ordonne la causalité, dans le sens où elle l'article comme un langage et qu'elle la commande. C'est rendre à l'homme ce qu'on avait prêté à Dieu.

C'est à la fois une libre interprétation (*ijtihad*), un acte existanciant (*ijâd*) et une lutte du travail (*jihad al a'mal*). Je traduis ici comme je peux, car elle vient d'abandonner l'anglais pour l'arabe, en employant des termes historiquement connotés, qui n'ont pas d'équivalents bien définis et que je ne comprends pas parfaitement.

Je l'interrogerai peut-être une autre fois. Pour l'heure, les branches sur nos têtes ne nous protègent plus du soleil qui frappe ici dangereusement.

Il y a des gens dont on ne voit pas le corps. Même en maillot, on ne voit que leur maillot. Même nus, parfois, on ne voit que leur nudité. Avec Ziddhâ, c'est le contraire. Même entièrement vêtue, on perçoit son corps, on le sent très nettement sous la toile. Je me demande bien comment une telle chose peut s'expliquer, ou seulement se décrire.

Son corps est pourtant fin, presque fragile quoique vigoureux, mais les vêtements dont elle le vêt ne le masquent pas. Ce doit venir de la façon dont elle se tient. C'est ce que je me dis tandis qu'on se rhabille après avoir séché.

Le 26 mai

Le Haut Oumrouat

La vallée de l'Oumrouat est plus profonde que celle de Bin Al Azar. C'est sans doute une raison pour laquelle le Bouddhisme y a survécu. Le haut de la vallée est très riche en schiste. J'observe une fois encore cet art qu'ils ont ici pour bouleverser les paysages grandioses, par leur architecture et les installations industrielles. Des carrières ont déjà largement croqué les pans de la vallée, la jonchant de leurs hangars de tôle, leurs tuyaux de drainage, leurs tapis roulants et leurs excavatrices. Pour être honnête, le paysage n'en est pas moins grandiose. Seulement un peu plus étrange, dirais-je.

De petits villages noyés dans des trous de verdure sont perdus dans l'immense vallée, sèche et caillouteuse. Des pointes de stupas dépassent parfois des toits, comme des clochers des Alpes.

Le fond de l'Oumrouat paraît plus sauvage que la vallée de la Barsse. Les maisons sont plus basses et plus massives. Les granges en bois y semblent posées comme sur des socles de pierres, et des fagots colmatent parfois les espaces vides entre des planches.

Ils font des barrières de fagots qu'ils attachent à de longues branches pour protéger des bêtes leurs potagers ; ou encore des murs de fagots, solidement fixés à des pieux, pour retenir la terre.

Les stupas sont des monuments funéraires ou commémoratifs du bouddhisme, en forme de dôme plein, élevés sur des reliques de saints ou de religieux éminents. Ils ont ici la forme de tours carrées de tailles variables. Des toits en flèche les surmontaient à l'origine, dont les extrémités basses étaient retournées vers le haut, dans le style extrême-oriental, et dont la pointe était rompue d'un ou de plusieurs bulbes. Le temps les a fait disparaître, et seuls les plus récents ressemblent de loin à des clochers, à moins que ce n'en soit quelques-uns qui aient été restaurés.

Leur granite porte des bas-reliefs relatant la vie de bouddhas, parfois des mandalas. La mousse les recouvre, mais la pierre a bien résisté.

Le Mont Iblis

Nous avons roulé jusqu'au fin fond de la vallée, et avons marché encore jusqu'au monastère Mérou Anta, le plus important sanctuaire du Bouddhisme du Marmat, juste en face du mont Iblis. Ziddhâ voulait me faire voir les stupas creux.

Les stupas de Mérou Anta sont des mégalithes de trois mètres environ, sans aucune gravure ni inscription. Ils sont là, plantés sans ordre apparent au milieu des éboulis, derrière le monastère, parmi un entrelacs de sentiers qui grimpent jusqu'au massif.

Ils se prolongent sans transition parmi les gigantesques blocs au pied de la paroi. Les stupas sont alors taillés directement à même le roc, dont ils restent solidaires, puis, peu à peu, leurs mêmes formes sont excavées : les stupas sont taillés en creux dans le granite.

Aucune végétation ne pousse en ce lieu. On l'appelle *Le Jardin des Stupas de Vacuité*. Le dos à la falaise, on est en face du mont Iblis. C'est de là qu'on distingue le mieux les gigantesques éoliennes qui fournissent l'électricité aux villages du haut de la vallée et aux exploitations de schiste.

Encore une fois, je crierais bien au vandalisme. Pourtant ces longues pâles qui tournent lentement me bouleversent et m'apaisent

plus qu'aucune autre chose ne pourrait le faire ; surtout quand on entend soudain les voix des moines entamer un soutra, et déverser dans la mer de montagnes et de nuages qui nous fait face, ces paroles monotones, égrainées sans autre mesure que celle des grandes ailes blanches.

Cahier IX

L'Oumrouat

Le 27 mai

Avant l'empire d'Alexandre

Indra est un très ancien Dieu de l'Inde Arienne, dont on ne trouve trace que dans les premiers Védas. Dieu des montagnes et de la chasse, il était très important dans la civilisation védique, puis semble avoir été complètement oublié. Armé d'un arc, il est l'époux de Parvati, mais est parfois présenté comme celui de Kali, la déesse de la mort et de la destruction. Les textes qui en font mention remontent à la civilisation de la vallée de l'Indus, mille ou deux mille ans avant le Christ et même avant le Bouddha. Indra aurait donc cédé la place à Shiva, tandis que la religion védique se décentrait vers l'Est et que le Bouddhisme la remplaçait en s'étendant vers le Nord.

Le Bouddhisme Mahayana pourtant ne l'oublia pas. Il l'associa même aux grands Boddhisatva sous le nom de Vajrapani. Il est possible aussi que le culte d'Indra ait pu ouvrir la voie à celui d'Apollon et de Dionysos, avec lesquels il partage quelques caractères et quelques attributs.

On n'a pas découvert beaucoup de traces de la religion du Marmat avant l'empire d'Alexandre : quelques représentations sur des poteries et des pièces de monnaie. On y retrouve le même type de visage, imberbe mais parfois barbu, parfois portant une fine et longue moustache, accentuant les extrémités des lèvres étrangement recourbées vers le haut.

On reconnaît cette forme très particulière des commissures sur la plupart des statues du dieu Hermès et du bouddha Gautama dans des cultures différentes.

Les dieux des polythéismes sont toujours la figuration sous les traits d'une personne du rapport des hommes et de leur terre. C'est pourquoi ils sont si nombreux : chaque fois que ce rapport change, que cette intimité entre les hommes, le lieu et la vie quotidienne qu'ils y façonnent change aussi peu que ce soit, le dieu change. Il devient un

autre, même s'il porte parfois un même nom. Même s'il arrive qu'il demeure en principe le même dieu, sa physionomie change, et avec elle des éléments de sa mythologie.

Le dieu polythéiste n'est sous certains égards qu'une image, une représentation synthétique, non pas d'une société ou d'une culture, mais plutôt d'une vie quotidienne, d'une façon particulière d'être humain.

Les Grecs ont été les premiers à avoir corporalisé une telle image dans les seuls traits d'une personne. Ils ont fini par s'interdire le recours à tout attribut. On reconnaît Poséidon sans son trident, Athéna sans chouette ni casque, Artémis, sans arc ni chevreuil.

En représentant ainsi la divinité, les grecs disaient beaucoup du corps humain. A-t-on songé à partir de quelle distance on peut identifier quelqu'un à sa seule démarche, alors qu'on l'aperçoit à peine ? Les statues des dieux grecs ni ne marchent ni ne parlent. On les reconnaît à leur physionomie, une expression, une attitude, un port de tête, un regard, ou plutôt une synthèse de tout cela, que le dessinateur virtuose et même le photographe savent combien elle est dure à saisir.

Cette statuaire nous dit beaucoup de l'humain, de la physionomie — il manque manifestement un mot pour cela : ni corps, ni âme, ni caractère, ou personnalité, mais quelque chose de plus vide, de plus proche du rien ; une apparence, une forme, mais infiniment et absolument différente d'une autre, et qui fait que chacun est reconnaissable parmi une foule.

Prenons maintenant la proposition : « il n'est pas d'autre dieu que Dieu ». Entendons la comme une proposition de logique : Il existe x , tel que x appartient à l'ensemble Dieu ; cet ensemble ne contient qu'un seul élément.

Considérons les statues des dieux avec cette définition. Nous pourrions dire alors que le Dieu que représente la sculpture n'est pas tel ou tel dieu, mais cette absolue et infinie différence entre tous les corps : cette unicité.

Dans ce cas, je peux déduire en effet qu'un tel Dieu est amour — amour charnel, bien sûr, éros, qui fait qu'au corps que je désire, aucun autre ne peut se substituer. (Je ne serais pas pour autant indifférent à d'autres corps, de par leur unicité même.)

L'introduction de l'Islam

Les Goths étaient des monophysistes. Jésus était pour eux un prophète et non le fils ou l'incarnation de Dieu.

Les Goths n'étaient pas des ethnies. Les hordes étaient composées d'hommes et de femmes de toute origine, venus des fjords ou des plaines d'Asie centrale. Parfois les chefs restaient fidèles à des cultes locaux ou n'avaient pas de religion, mais la masse des Goths était disparate, et la plupart étaient chrétiens.

Ce que voulait dire être chrétien aux premiers siècles pourrait se résumer ainsi : « J'ai mon propre seigneur, et je ne reconnais personne pour mon maître. » Ils ne se reconnaissaient que des chefs de guerre. Les chrétiens étaient en guerre contre l'esclavage, et en cela, les Goths étaient chrétiens, fût-ce à y être contraints par la poussée des Huns. Rome aussi, pourtant était chrétienne.

L'esclavage se dissipa plus qu'il ne disparut vraiment, et on se disputait sur la divinité de Jésus. Les esclaves devinrent des serviteurs, il demeura des maîtres, et une Église Romaine pour les bénir.

Les Goths s'étaient répandus sur le pourtour occidental de la Méditerranée : les Ostrogoths en Italie et en Sicile, Les Wisigoths en Occitanie, les Vandales, en Ibérie et au Maghreb. Ils se reconnurent naturellement dans la *Oumma* Musulmane (la Communauté des croyants).

On comprend cela, comme on comprend aussi pourquoi l'Occitanie et l'Ibérie se tournèrent vers le saint Empire quand le Maghreb se mit à voir en Europe un réservoir d'esclaves. Comment comprendre aussi l'introduction de l'Islam dans le Marmat ?

L'Islam pénétra dans le Marmat au douzième siècle. Il ne s'introduisit certainement pas en apprenant que le monde n'avait que cinq mille ans à des gens qui avaient appris à compter le temps en *Kalpas*, ou en prétendant que la terre était au centre de sept cieux à qui n'avait pas changé la cosmogonie pythagoricienne héliocentrique pour celle de Ptolémée. Le monde, tel que même un berger le voyait, aurait pu paraître plus grand que le Créateur qui était proposé.

L'Islam pénétra dans le Marmat en sapant ce qui était le fondement du Bouddhisme : la cessation de *dukkha* — la cessation de la douleur. Le Bouddhisme enseigne la cessation de la douleur par le renoncement aux désirs. La douleur obscurcit l'esprit et lui empêche l'accès à l'éveil (bodddhi). Le Chiisme enseignait une tout autre voie de l'éveil : celle de l'effort et de la fermeté, celle du non renoncement.

L'Islam opposait une posture stoïcienne à l'épicurisme bouddhique, plus proche des mœurs du Marmat au douzième siècle.

La Voie (*tarikat*) des soufis est la voie du désir, et celle, d'abord, du désir amoureux. « Celui qui n'a pas su se conduire en jeune-homme, ne sait être un sage. » Disait Ibn Hambal, quand le monde almoade d'Espagne céda sous les coups convergents des Almoravides et des Croisés. Le fondateur du rite hambalite, beau-père de Ibn Arabi, était un contemporain de Abd Al Tariq, qui introduisit l'Islam dans le Marmat, et le radicalisa.

La doctrine du Désir Exclusif selon Abd Al Tarik

L'enfant volette comme un papillon d'une envie à l'autre, et pleure quand il n'obtient pas satisfaction. Dès qu'en grandissant il rencontre l'amour, tous ces papillons se dispersent, et il connaît un désir exclusif.

Rien n'est plus fort qu'un tel désir qui abolit toute distinction entre corps et esprit, et ne se laisse arrêter ni par la peur ni par la souffrance. Sur le chemin qui le conduisait vers Laïla, Madjnoun ne songeait pas à ôter l'épine qui s'était plantée dans son pied, car cette douleur le rapprochait aussi de l'aimée.

Par cette voie, Abd Al Tarik prétendait apprendre comment la volonté domestique les contraintes. C'est ainsi qu'il introduisait à son livre le plus célèbre : *La Mécanique du Marmat*.

Il écrivit aussi sur la musique, la grammaire et la littérature. Il traduisit en arabe les traités et les cours de rhétorique de Sénèque le père. Toujours il montrait comment les règles et les contraintes produisent liberté et possibilité pour celui qui sait s'en servir.

Il développa une théorie sur la détermination, où il démontrait par l'algèbre que la multiplication des causes et la canalisation des effets produit une démultiplication des possibles. Il disait que le possible est un attribut du réel, et que la réalité était l'infinie profusion du possible.

Une *fatwa* le condamna à mort en 1178, mais on dit que tous ceux qui furent envoyés pour le saisir furent séduits et convertis. Il construisit beaucoup de moulins dans le Marmat. Il paraît qu'il en est un sur l'Ardor, entre Bolgobol et l'Oumrouat, qui fonctionnait encore au début du siècle dernier.

La maison de Ziddhâ

Les pierres sont si chaudes devant la maison que je dois reculer et enfiler mes sandales dont je croyais pouvoir me passer pour marcher

jusqu'au bassin. Malgré la chaleur torride des journées, la maison reste fraîche, et le froid des cimes commence à descendre dès que l'ombre s'étend sur la petite plaine. Les nuits sont glacées.

Le feu de la cheminée, renforcé du chauffage électrique artisanal, n'a pas mis trop longtemps pour rendre le lieu accueillant à notre arrivée, mais la condensation a couvert les murs d'humidité jusqu'au lendemain, nous privant d'ordinateur le premier jour. Les variations thermiques ici exigent beaucoup de prudence avec le matériel électronique.

La maison appartient à la famille de Ziddhâ. Elle n'est plus habitée qu'en été, quand des parents viennent de la ville aider aux travaux des champs. Elle n'est d'ailleurs plus très habitable. Le poids de la neige a cintré dangereusement des poutres du toit, dont chaque année, on vérifie quand même l'étanchéité. On remplace éventuellement une ardoise cassée avec le fer d'une boîte de conserve, beaucoup plus facile à trouver et surtout à découper.

La cheminée ne chauffe que deux pièces, à l'est, séparées seulement par un mur de tapis. Deux chambres sont à l'Ouest, qu'on rejoint en traversant la grange, et dans lesquelles l'effet du chauffage électrique me paraît surtout psychologique. Nous vivons donc presque exclusivement dans les pièces de l'Est.

Pour salle de bain, nous n'avons que des toilettes à la turque qui se transforment en douche en rabattant une grille. Ce système me conviendrait si, pour avoir de l'eau chaude, on ne devait attendre une heure avancée de la matinée, après que le soleil ait tapé suffisamment longtemps sur la caisse à eau. Je préfère souvent aller me laver comme les chats à la fontaine. Nous nous baignons d'ailleurs assez fréquemment dans la rivière ou dans l'étang.

L'intérieur est principalement meublé de quelques tapis et de beaucoup de peaux ou de fourrures. Les meubles en bois brut sont teintés aux noix. Sous les murs blancs, on perçoit par endroit le bombé des pierres sous le crépi. Entre les tapis et les peaux, on voit parfois le plancher de bois brut.

La maison est en début de côte près du hameau. Un escalier de pierres descend à une fontaine qu'on entend la nuit et qui berce le sommeil. Elle est à l'entrée du jardin. Le bassin de deux mètres sur trois était vide quand nous sommes arrivés. On ne le remplit que l'été, où son eau glacée rafraîchit agréablement son voisinage.

L'eau est conduite de la fontaine au bassin par un tronc creusé. Il est simplement posé sur des pierres et, en le déplaçant légèrement, il

est facile d'en modifier ou d'en arrêter le débit afin d'avoir en quelques heures une petite piscine d'eau tiède. Ziddhâ parut surprise de devoir m'expliquer le procédé, lorsque j'exprimai mon regret que l'eau du bassin soit toujours si froide.

Le jardin est une longue terrasse herbeuse qui descend par paliers, ombragée de noyers, de poiriers, de pruniers. À partir de la source, un ruisseau serpente dans des cailloux et alimente des massifs de groseilliers et de framboisiers.

Au pied du jardin passe un cours d'eau qui longe le flanc sud de la côte, pour aller rejoindre l'Oumrouat à l'autre bout de la plaine, peu avant les gorges. Il coule mollement, s'endort sur ses bords marécageux et nous gratifie d'un étang dont l'eau, l'après-midi, avoisine les vingt degrés et davantage.

Nous vivons dehors tout le jour, et ne rentrons dîner qu'au vent du soir. Mon portable nous permet de travailler dans le jardin, où nous avons installé une longue table et tendu une bâche entre les troncs au-dessus d'elle pour retenir tout ce qui peut tomber des arbres sur un clavier. De là, on voit bien, vers le fond de la vallée, la pointe neigeuse du mont Iblis entre les cimes.

— Dis-moi Ziddhâ, lui ai-je demandé cet après-midi, Iblis est le nom du diable en arabe. Pour des Musulmans comme pour des Bouddhistes, n'est-il pas curieux de l'avoir donné à cette montagne ?

— C'est vrai. Je n'en sais rien, je n'y ai jamais pensé.

Le 28 mai

Manzi m'a écrit que les arbres que j'appelle des peupliers depuis le début de mon journal sont en réalité des bouleaux. Je lui fais confiance. Je ne suis pas un bon botaniste.

Le 29 mai

La voiture chauffe terriblement sur ces routes de montagne, nous obligeant à de fréquents arrêts à l'ombre de mélèzes. Nous transportons dans le coffre plusieurs bouteilles d'eau avec lesquelles nous remplissons plusieurs fois le radiateur au cours d'un trajet.

Cette voiture n'a plus d'âge. D'origine approximativement sino-soviétique, elle a été rachetée à l'armée par le père de Ziddhâ à une époque imprécise. La rouille a bien entamé la carrosserie, et en soulevant le tapis, on peut voir la route défiler sous ses pieds.

Le moteur tourne cependant très bien et démarre au moindre tour de clé. Pour le premier voyage qui nous a conduit dans l'Oumrouat, je fus pris au dépourvu, mais à l'arrivée, je me suis assuré moi-même qu'elle n'était pas dangereuse par une vérification complète.

Il y a partout ici des garages cantonaux où sont mis en commun des outils coûteux, et qui offrent l'usage d'une petite fosse sur laquelle on peut avancer la voiture et accéder au châssis sans se traîner par terre.

Ce moteur est un régal. Tout est accessible à la main sans acrobaties, on ne s'embête pas pour tourner une clé, et j'ai pris un plaisir depuis longtemps oublié à régler la combustion et l'allumage.

Maintenant, Ziddhâ a tendance à caler quelquefois et je tente de lui expliquer qu'elle manque de souplesse en appuyant sur l'accélérateur et en lâchant l'embrayage. Mes réglages conviennent parfaitement aux routes de montagne et aux chemins caillouteux, et elle ne devrait plus tarder à devoir reconnaître qu'ils font consommer un tout-petit peu moins d'essence.

Ziddhâ, qui ne se doutait même pas que je savais conduire, est surprise de mes talents de mécanicien. Il est vrai que je n'aime pas particulièrement conduire, mais les moteurs ne servent pas seulement à faire rouler les voitures sur des routes qu'on ne peut pas quitter.

J'ai souvent bricolé des moteurs de machines ou d'engins de chantier. J'aime ce dispositif qui produit de la puissance à partir de rien. « De rien ? » me demande Ziddhâ. « Oui, aujourd'hui Lao Tseu dirait : Les parties du moteur sont nombreuses, mais c'est le vide du cylindre central qui fait avancer le tracteur. »

Cassinda, village bouddhiste

À peine cesse le bruit du moteur que j'entends retentir un son clair métallique, prolongé comme celui d'un gong mais haut comme celui d'une clochette. Il me semblait bien avoir entendu le même avant que nous nous garions.

Ce village se trouve bien à huit cents mètres au-dessus de Tawil, le hameau de Ziddhâ, et nous sommes sur l'autre versant de la montagne qui lui fait face. Le village semble complètement endormi dans la chaleur de midi, et ne résonne que le bruit d'une fontaine.

L'eau ruisselle d'un amas de roches moussues enchâssé dans la verdure, coule sur une ardoise légèrement incurvée, et plonge dans un bassin de pierre grise avec un bruit agréable. L'ensemble paraît

naturel, bien qu'il ait sans doute été savamment aménagé et soit scrupuleusement entretenu.

Un homme descend lentement la rue, l'air absent, tenant à deux mains devant sa poitrine une louche de métal. Il est coiffé d'un invraisemblable chapeau, genre de haut-de-forme à bord plat mais dont le tuyau paraît être d'une sorte de tulle transparent. Il nous sourit poliment en passant devant nous et continue sa route jusqu'à la fontaine.

Il s'y tient immobile un instant devant un gobelet d'argent posé sur les pierres, que je n'avais pas encore remarqué.

Un nouveau son retentit, il vide l'eau du gobelet par terre, puis le remplit à l'aide de sa louche. Le son retenti encore, et il s'en va comme il était venu, souriant poliment quand il passe encore une fois devant nous.

— Heureusement que nous sommes arrivés au bon moment, dis-je à Ziddhâ. J'aurais cru autrement que le gobelet servait à boire à la fontaine. — Il sert à boire à la fontaine, me confirme-t-elle.

Cahier X

Éthique, esthétique et technique dans le Marmat

Le premier juin

L'éthique d'Abd Al Tariq

Dans son dernier courriel depuis notre retour à Bolgobol, Ziddhâ m'a envoyé en pièce jointe un long extrait de l'introduction à *la Mécanique du Marmat* d'Abd Al Tariq. Il confirme ce qu'elle m'en avait appris, que sa physique est d'abord basée sur une éthique, et cette dernière sur le désir.

Chacun sait bien que le plaisir fait naître le désir. Chacun sait que le désir se renforce en se nourrissant et devient volonté. Chacun sait aussi que la volonté, dans l'âme qui s'affermi, devient devoir.

Hélas, le plaisir est faible devant la douleur, et le désir ne tarde pas à s'incliner en face du besoin. La volonté manque de ressources pour s'opposer à la contrainte, et le devoir se retrouve sans arme, confronté à la nécessité.

Que vaudrait une morale qui en resterait là ? Sans doute verrait-elle le souverain bien dans la libre jouissance des plaisirs, et le souverain mal dans la contrainte et la souffrance. Belle morale en vérité qui n'aurait rien d'autre à offrir devant ce qu'elle nomme le mal, comme le confirment les mœurs de ceux qui la professent.

Il n'est que trop évident que, tout au long de cette échelle, le pôle de ce qui ne dépend pas de toi : la souffrance, le besoin, la contrainte et la nécessité, domine ce qui dépend de toi : le plaisir, le désir, la volonté et le devoir ; et qu'aucune morale n'est encore viable. Et en effet, ne voit-on pas toujours se soumettre le devoir à la nécessité, qui se transforme alors en contrainte à laquelle se plie la volonté, et ainsi jusqu'au plaisir que détruit la douleur ?

Suis-je en train de construire des sophismes ? Que dire alors des sophismes des bonzes ? Ils consistent à nier que ce soit encore et toujours à la souffrance qu'aient à se mesurer le désir, la volonté ou le devoir, et non pas à la fuir.

Or c'est bien cela qui est au cœur de toutes les éthiques depuis les plus antiques écoles. Le devoir n'a pas à s'opposer à la nécessité qu'il a fait apparaître, mais à triompher de la douleur qui menace le plaisir. Opposé à la souffrance, le devoir est bien alors le pôle dominant. Il a été bien des fois prouvé qu'il était seul capable de la vaincre. Nul ne doutera non plus que la volonté puisse dominer le besoin, ni que le désir soit plus fort que la contrainte. Quant au plaisir, chacun sait qu'il peut se rendre maître de la nécessité. La liberté n'est rien d'autre.

La souffrance, quant à elle, n'apporte aucun enrichissement moral. Il n'est ni vice à l'infliger, ni vertu à la subir. Cependant il n'y aurait de vertu qui ne sache l'affronter et la vaincre.

La liberté est l'intelligence de la nécessité, ont dit les Motazilites. Cette intelligence-là est la fille du plaisir ; du plaisir qui se fraye un chemin dans la nécessité. Ainsi l'air résiste à l'aile de l'oiseau, comme la nécessité à ton désir. Elle fait obstacle à son vol, mais cet obstacle est son support ; sinon il ne deviendrait pas aussi ferme pour lui que l'est la terre pour toi.

Voilà donc où est la source de l'intelligence : dans le plaisir qui joue de la nécessité et en fait son appui. C'est ainsi que le travail rend les choses impondérables aussi solides à ton esprit que l'air sous l'aile de l'oiseau. Le travail et la science sont ainsi les premiers arcanes de la liberté et de la vertu. Ils sont à la portée d'un enfant, et c'est pourquoi on forme son esprit par le jeu.

Par là, le tout petit enfant commence à se mesurer au monde, qu'il ne distingue pas encore très bien entre le monde des choses et le monde des hommes. Mais il apprendra vite à faire triompher son désir des obligations, et entrera dans l'adolescence, où il mûrira son sens moral. Apprenant qu'il peut désobéir aux grands, il apprend qu'il doit obéir à lui-même. Il découvre que nul autre que lui ne peut donner un frein à ses désirs, et qu'il a son propre Seigneur pour décider de ce qu'il doit s'interdire et de ce à quoi il ne doit renoncer.

Il apprend à enfreindre les règles et à échapper au châtement des autres. Il découvre alors le remord. Le rôle du pédagogue est difficile pour ne pas briser une âme encore frêle, mais qu'il doit pourtant tremper pour qu'elle ne devienne servile ni veule. Cependant il s'aperçoit vite que, quoi qu'il fasse, son pupille lui échappe, et que ni récompense ni punition n'ont plus de profonde emprise sur lui, qui devient homme et n'obéit qu'à son Seigneur.

Affermi au devoir, l'homme alors ne craint rien : ni les souffrances de la chair, ni les angoisses de l'esprit ; et ni la force des choses, ni la volonté des autres ne le feront renoncer. Quand un tel homme alors se tourne vers Dieu, ce n'est plus comme vers une idole. Ce sera pour qu'Il l'inspire, et non pour qu'Il agisse à sa place. Voilà ce qu'est la vertu et ce qu'est la liberté.

La compassion — peut-être aurais-je dû aussi parler de la compassion. Mais celui qui triomphe de la douleur et de l'angoisse la connaît forcément.

Je remarque avec surprise les multiples emprunts au vocabulaire comme aux raisonnements de l'épicurisme et du stoïcisme latin, dont Abd Al Tarik fait une saisissante synthèse. On remarquera aussi comment la posture déterministe et objectiviste du Motazilisme se voit fondée ici sur l'éthique stoïcienne qui distingue d'abord ce qui dépend de soi et ce qui n'en dépend pas, comme on peut le lire dans les premières lignes du *Manuel* d'Épictète.

Le 2 juin

Bolgobol

L'herbe qui pousse entre les murs et les trottoirs est presque partout devenue jaune avec cette sécheresse qui se prolonge. En tout cas, il est pratique d'avoir toujours des brindilles à portée de main ; depuis que je suis dans la région, je n'ai plus acheté d'écouvillon pour nettoyer ma pipe.

L'œuvre d'art nous cache l'art

« L'œuvre d'art nous cache l'art, dit Douha. » Manzi et moi, nous suivons sa conversation avec Ziddhâ, tous les quatre attablés sur une curieuse plateforme de bois plantée sur des pilotis au bord de l'Ardor.

Nous sommes dans le quartier *Kaveh*, l'un des plus populaires de Bolgobol : places ombragées, ruelles parfois non goudronnées, maisons basses, souvent d'un seul étage, petits jardins, cafés traditionnels, étalages envahissant le seuil des petites boutiques, enfants jouant bruyamment dans les rues.

Le quartier longe la rivière avec une enfilade de petits restaurants où l'on peut apaiser sa faim à peu de frais. La déclivité est faible, et les berges sont occupées par des baigneurs. L'Ardor s'étend parmi de larges plages de galets où elle se ramifie. De petits barrages de pierres font des plans d'eau acceptables pour quelques brasses.

Les restaurants, les buvettes et les terrasses dominent les rives de deux ou trois mètres, où l'on descend par de nombreux escaliers. Les crues parfois recouvrent les grèves au printemps, lors de la fonte des glaces, malgré les barrages en amont ; aussi, on n'y construit rien d'autre que des plateformes de bois, qui parfois avancent sur l'eau.

Il en est qui sont comme de petites îles auxquelles on ne peut accéder qu'en se trempant les pieds. Nous sommes sur l'une d'elles.

« L'œuvre d'art nous cache l'art ? reprend Ziddhâ. Que veux-tu dire ? Que l'art n'est pas dans l'objet d'art, que la poésie n'est pas le poème ? »

« Non, il n'y est pas plus que les mathématiques ne sont dans les ouvrages et les universités. L'art, de même que les mathématiques, est partout, dans tout ce que nous faisons, comme dans les choses de la nature avant que nous y touchions. »

« Il y a pourtant des mathématiques pures, ajoute Ziddhâ. Tu es bien, toi-même, chercheuse et enseignante. »

« Et alors, Manzi est grammairien, et ça ne l'empêche pas de compter, ni nous de faire des phrases grammaticalement correctes. »

« Je comprends ça, répond Ziddhâ, mais j'ai cru comprendre aussi qu'on n'a fait proprement des mathématiques qu'à partir du moment où l'on a abstrait des valeurs pures, indépendantes de toute technique empirique. On ne peut, par exemple, faire passer qu'un nombre fini de fils par le chas d'une aiguille, quand on peut faire passer une infinité de droites par un point. C'est du moins ce qu'on m'a appris. »

« Tu as dit le mot, reprend Douha : on abstrait. On ne retient qu'un aspect des opérations, des fonctionnements et des dispositifs empiriques. On peut aller très loin avec de telles abstractions, mais encore doit-on les tirer de procédés expérimentaux, et, finalement, les y réintroduire. »

Ziddhâ réfléchit, hésite. Elle doit se demander jusqu'à quel point l'esprit peut fonctionner avec de pures abstractions. Moi, c'est en tout cas ce que je me demande, et je me répons, bien sûr, qu'il ne peut aller loin qu'en donnant à ces abstractions la forme de signes et la structure d'un langage. Qu'en est-il de leur autonomie envers tout usage empirique, ou alors, en quoi l'usage d'un langage est-il lui-même empirique ? Cette réflexion me ramène au point où s'était interrompue ma dernière conversation avec Douha. L'aigle qu'elle avait aperçu suspendu au-dessus de la vallée de Bolgobol avait laissé ma phrase dans un même suspens : « Il y a une forme de vie dans le langage... »

« N'allons pas dans tous les sens, reprend Manzi. J'aimerais comprendre comment l'œuvre cache l'art. »

« L'œuvre d'art séparée est d'une invention récente, dit Douha. Tout ce qui, dans des musées d'art, date de plus de deux ou trois siècles n'a pas vraiment été conçu comme des objets d'art, et certainement pas, en tout cas, pour être exposé dans des musées. »

« En somme, poursuit Manzi, si l'on était cohérent, on devrait au moins faire un choix terminologique. Soit on dit que l'art est d'une apparition récente, tout au plus contemporaine de la modernité. Soit on dit que l'art existe depuis l'apparition de l'homme, et l'on doit alors en avoir une conception qui le recouvre tout entier. Si Douha l'entend ainsi, alors je suis d'accord que l'œuvre d'art, telle qu'elle est aujourd'hui séparée des autres activités, nous cache l'art tel qu'il existe dans toute activité humaine depuis que l'homme existe. »

Le marché de l'art

La plateforme sur laquelle nous sommes installés est un heptaèdre d'à peu près trois mètres de diamètre, entouré sur sept côtés d'une rampe de bois. En ce milieu de matinée, les deux autres sont désertées.

Une armature métallique légère maintient au-dessus de nos têtes une bâche que la brise agite légèrement. En me penchant à peine sur ma chaise, je pourrais toucher l'eau de ma main.

« La mathématicienne compare l'art aux mathématiques, dit Ziddhâ en se tournant vers moi, le grammairien veut définir les termes. Qu'en pense le poète ? »

« Je penserais un peu comme Douha et Manzi, si ce n'est que je ne suis pas sûr que l'œuvre d'art soit aussi séparée qu'ils le laissent entendre. » Leur regard interrogateur m'incite à être plus précis : « L'art fait partie des institutions muséales, il fait partie du marché. En fait, l'art contemporain est dans le marché, comme l'art sacré a été dans les temples, dans les rites, ou l'art pariétal dans les grottes. »

Il y a des quantités de papillons bleus sur les galets de l'Ardor. En arrivant, tandis que nous marchions vers notre plateforme, une nuée s'en est élevée, qui devait boire dans les flaques.

Il y en avait aussi beaucoup dans l'Oumrouat, surtout entre le dernier barrage et le gisement de schiste, là où des ruisseaux coupent la route de terre battue. Une simple rigole de ciment leur sert de lit, et les pneus des camions creusent de part et d'autre des traces boueuses où s'agglutinent les papillons. J'aimais quand, à notre arrivée, ils s'élevaient tout autour de nous.

Douha, qui a l'esprit de géométrie, trouve pertinente ma remarque : « L'art est dans le marché, oui. Ce n'est pas tant que l'art serait en lui-même devenu une activité séparée, c'est l'œuvre qui serait devenue une marchandise, un produit, un produit séparé de la vie, » poursuit-elle, sans qu'on puisse bien distinguer dans le ton de sa phrase si elle est une question ou une affirmation.

— Oui, précisé-je, si ce n'est qu'on pourrait commencer à employer le passé.

— Tu crois que ce n'est déjà plus le cas ? Me demande Ziddhâ.

« Plus la production de biens culturels devient une part importante du marché, plus ils bâtissent un monde de mirages, plus ils deviennent futiles et stériles : plus on a d'ivresse, moins on a de vin. »

« Que retirons-nous réellement d'une œuvre d'art ? Rien peut-être, tant que nous la contemplons. Quand nous la quittons des yeux et les tournons à nouveau sur le monde, elle nous le fait alors découvrir différent. C'est à l'acuité qu'elle aiguise que nous mesurons sa valeur. »

— S'il n'y a plus d'art dans le marché de l'art, alors où est-il passé ? Interroge Manzi. — Dans le langage, je pense.

— C'est à dire ?

— C'est bien la question.

Les papillons de l'Ardor

« Je pense comme toi, reprend Douha en s'adressant à moi. Je disais à Bin Al Azar que la mathématique produit des enzymes pour la pensée, avec lesquels elle décompose tout ce à quoi elle s'attaque. Je crois que l'art fait le travail inverse. Il recompose, synthétise et rend intuitif. Autant dire que l'un est bien indispensable à l'autre. »

Les papillons sont précoces cette année. On m'a dit qu'ils ne sortaient d'habitude de leur chrysalide qu'à la toute fin du printemps, au cours de la semaine qui précède le solstice.

Les papillons, pas seulement ceux de Bolgobol, comptent parmi les dernières apparitions dans la chaîne de l'évolution. Ils sont à peu près contemporains des primates supérieurs, peut-être des hominiens.

Pendant longtemps, les esprits les plus critiques ont cru que l'évolution convergeait en une ligne droite allant des êtres primitifs jusqu'à la créature façonnée à l'image de Dieu. Lamarck n'a jamais imaginé que l'évolution pouvait rayonner dans la plus grande diversité, plutôt que converger vers ce qui lui paraissait la plus haute perfection. Darwin lui-même n'a pas remis en cause ce modèle. Il ne

croyait pourtant pas à un plan divin. Il lui avait substitué une sélection opérée par le hasard et la mort, qui n'aboutissait pourtant pas à un résultat sensiblement différent.

Pour tous, un insecte, et notamment un papillon, devait être antérieur, dans l'échelle de l'évolution, aux arachnides, aux crustacés, et, à plus forte raison, aux cordés. Je crois d'ailleurs que beaucoup de zoologues et de biologistes restent attachés à leur insu à de telles visions, qu'on pourrait qualifier de *téléoanthropomorphisme*. Lorsque j'étais étudiant, je me souviens qu'aucun professeur de science n'avait été capable de me donner une ébauche de tableau de l'évolution des insectes.

« J'aimerais quand même mieux comprendre, reprend Manzi, comment tu entends que l'art ne serait plus dans le marché, mais dans le langage. »

« De mon côté, j'aimerais mieux comprendre aussi votre polémique sur les différences de statuts entre les "données" et le "code sources" à propos des textes. Quelque chose me dit que ces questions sont liées. »

L'art au Marmat

Comme il n'y a aucune forme de marché de l'art dans tous les territoires du Marmat, et moins encore dans la République Tasgarde, mes remarques ont pris un ton inédit pour mes amis.

Il y a bien ici autant de musées que partout ailleurs dans le monde, mais bien peu sont consacrés aux beaux-arts. Dans ces régions d'Asie Centrale, les lettres et la poésie furent toujours associées autant au chant et à la musique — et alors elles restent vivantes et populaires —, qu'à la pensée philosophique, métaphysique et même scientifique. Les arts plastiques, depuis longtemps non figuratifs, étaient liés, eux, à l'architecture, et leur histoire se confond à celle des techniques.

À l'instar d'un Léonard de Vinci, les ingénieurs, les mathématiciens et les savants consacrèrent toujours une part de leurs ouvrages à la production esthétique. Le musée de la technique du parc Ibn Roshd est lui-même très riche en manuscrits enluminés ou en reproductions de calligraphies architecturales.

Il contient un important département sur l'art industriel contemporain, qui donne une place centrale aux travaux de Malévitch, au Bauhaus de la république de Weimar, et aux constructivistes russes, notamment aux recherches de Jacobson, de la

poésie futuriste à ses retombées sur le calcul de l'information et la téléphonie.

Cahier XI

Le langage et le vivant Selon Manzi

Le 3 juin

Le lendemain au même endroit avec Manzi

Bien que la chaleur ait été précoce cette année — c'est du moins ce que je me suis laissé dire, car je n'ai naturellement aucun élément de comparaison — les matinées sont fraîches. Aussi les rives de l'Ardor sont envahies par les pêcheurs avant d'être abandonnées aux baigneurs.

Ce matin, Manzi n'a pas de cours. Il en donne très peu. Nous avons convenu de prendre ensemble notre petit-déjeuner où nous nous étions rencontrés hier. Je me dis, en regardant la rivière qui tourbillonne sous nos pieds, qu'on aurait pu penser à prendre des cannes à pêche.

Qu'est-ce qu'une sensation ?

Les inévitables papillons qui se sont envolés à notre approche ont éveillé chez lui des pensées qui devaient mûrir depuis longtemps. « Avant de ramener les sensations à des organes des sens, m'explique Manzi, il serait plus avantageux de prendre en compte les propriétés d'un milieu qu'elles mettent en œuvre. »

« Nous en dénombrons immédiatement trois. Nous avons d'abord les propriétés mécaniques. Celles-ci sont perçues par le toucher et l'ouïe. L'ouïe peut alors être considérée comme un toucher éloigné. Nous percevons par les oreilles les vibrations mécaniques du milieu, mais d'autres animaux les perçoivent par le corps tout entier, comme le requin, ou par la langue, comme le serpent, ou encore par les articulations des pattes sauteuses, comme la sauterelle. »

« Ensuite, nous percevons les propriétés chimiques. C'est le goût et l'odorat qui décomposent les propriétés chimiques des molécules. Encore une fois, on peut considérer l'odorat comme un goûter éloigné. »

« Nous avons enfin la perception des propriétés lumineuses. Celle-ci ne passe pas nécessairement par des yeux. Les huîtres ont des capteurs lumineux sur les membranes qui ferment leurs coquilles. Les

feuilles des végétaux perçoivent aussi la lumière. Percevoir la lumière ne signifie pas, pour autant, percevoir ce qui la renvoie, c'est à dire ce qu'elle éclaire, ni non plus percevoir les couleurs. »

De la perception aux signes

Je me demande comment Manzi parvient à entretenir sa musculature. Malgré leur relative diversité, ses activités le contraignent à rester assis devant un clavier, devant des livres ou devant une audience, et depuis mon arrivée, je ne l'ai vu pratiquer aucun sport. Je sais combien il est difficile pour des gens comme nous de se maintenir dans une forme convenable.

Je ne distingue pas encore très nettement pour l'instant le propos qu'il poursuit. Je sens toutefois qu'il est parti pour un long développement. Je devrais m'efforcer d'être attentif.

« Il existe cependant d'autres propriétés du milieu qui sont susceptibles de produire des perceptions, poursuit-il ; par exemple, les variations thermiques, ou encore électriques. »

« Nous percevons les variations thermiques par les organes du toucher, et celles électriques, par le toucher et le goût, mais le poisson torpille paraît avoir des capteurs spécifiques pour l'électricité. De même, un serpent perçoit des quantités de choses avec sa langue : les goûts, les odeurs et les sons. »

Il est vrai que rien n'est moins clair que le concept de perception, dans lequel on entremêle à plaisir les choses perçues, les propriétés naturelles du milieu qui véhiculent ce que nous en percevons, les organes qui traitent ces données sensibles et le sujet qui perçoit.

« Une fois que nous avons posé la nature de ce qui véhicule nos sensations, reprend Manzi, nous devons considérer aussi dans quelle mesure nous pouvons utiliser les mêmes propriétés pour émettre des signaux qui peuvent être reçus comme des percepts. Nous devons nous demander si nous pouvons les émettre délibérément, et encore contrôler ces émissions. Par exemple, le poisson torpille perçoit l'électricité, mais il peut aussi en émettre, contrôler cette émission et l'utiliser même pour sonder son milieu. La chauve-souris fait à peu près la même chose avec son cri. Elle projette un son et récupère en retour des informations sur son milieu. »

« Il est utile aussi de comprendre comment l'émission et la réception sont liées. Par exemple, nous émettons et nous percevons des sons par des organes distincts, mais qui sont très proches et fonctionnent en partie de concert, comme la gorge et le tympan. Il en va de même pour les sauterelles qui émettent des sons en frottant

leurs pattes sauteuses contre leurs élytres, et les reçoivent par les articulations de celles-ci »

« Les articulations des élytres ? l'interrogé-je. — Non, l'articulation des pattes sauteuses, dont la partie antérieure est munie de dents qui n'ont d'autre utilité que produire des sons. »

« Les élytres et les pattes sauteuses sont donc bien des organes de phonation chez les sauterelles et les criquets, à égalité avec leur autre fonction ambulatoire, comme chez nous la bouche, la langue, les dents, le palais et le tympan. » Précise-t-il avant de reprendre le fil de ses idées.

« Les yeux des vertébrés et de nombreux mollusques sont des organes très spécialisés pour percevoir des sources lumineuses, mais les vertébrés peuvent utiliser leur corps tout entier pour émettre des signaux visuels. Des parties du corps peuvent aussi être spécialisées. La queue du paon, par exemple, n'a aucune autre fonction que celle d'être vue. »

« Beaucoup de vertébrés ont des visages très mobiles, où des quantités de muscles contribuent à changer un regard. De ce point de vue, un visage, un regard, peuvent être considérés comme des organes spécialisés pour l'émission de signaux visuels. »

« Il est dur d'imaginer des propriétés équivalentes chez des insectes. La chitine qui recouvre leur corps ne peut pas offrir la même richesse de mobilité qu'une peau. Quant aux mollusques, il risque bien de leur manquer la rigidité d'un squelette. »

« C'est ici un point sur lequel il me faudrait insister, que cette nécessité d'une architecture rigide pour permettre le plein déploiement de la souplesse et de la mobilité. Comme dans la grammaire, comme dans la musique, un squelette ou une carapace rigide sont nécessaires à la variété et à la souplesse de mille variations. »

Cette incise pique ma curiosité. J'aimerais demander à Manzi de développer son idée tout de suite. Je pense intuitivement au rigide quadrillage des portées sur une partition musicale, ou à la rigidité des vers et des rimes en poésie.

« Bref, il est peu probable, continue-t-il, que les insectes émettent beaucoup de signaux visuels par leur visage, mais on ne sait rien des possibilités que leur offrent leurs mandibules, trompes, antennes, palpes et crochets. De toute façon, leurs yeux ne permettent certainement pas des perceptions comparables à celles des vertébrés,

quoiqu'ils puissent être parfois des organes aussi complexes et même davantage. »

« Les insectes utilisent plutôt des signaux olfactifs. Nous autres humains sommes particulièrement infirmes sur ce point. Nous avons un très faible odorat, mais nous sommes de surcroît à peu près incapables d'exercer un contrôle sur nos émissions olfactives, parfois à notre grand désarroi. Les antennes des papillons, elles, sont capables d'émettre et de recevoir sur plusieurs kilomètres de très riches nuances odorantes. Il s'agit proprement d'un langage, dont il serait bien dur d'évaluer la richesse, si toutefois quelqu'un s'en souciait vraiment. »

D'une philosophie du vivant à la philosophie du langage

« En résumé, nous pouvons distinguer trois principaux vecteurs des sensations. Ce sont les propriétés mécaniques, chimiques et lumineuses des matériaux. Nous pouvons encore diviser ces perceptions en trois types. D'abord, les perceptions directes. Ce sont pour nous le goût et le toucher, par opposition avec l'odorat et l'ouïe, qui sont les mêmes, éloignées. Par exemple, les végétaux ont une sensation directe de la lumière, mais pas de perception des sources lumineuses éloignées, de même que les huîtres et les moules. »

« Nous avons ensuite la perception éloignée : vision, odorat, ouïe. »

« Puis, nous avons enfin l'émission-perception délibérée de signes. L'être vivant utilise alors les propriétés mécaniques, chimiques, lumineuses du milieu, ou, éventuellement, d'autres propriétés, comme matériaux pour bâtir les éléments d'un langage. »

« L'homme n'utilise pratiquement que deux de ces vecteurs : mécanique et lumineux. Les langues humaines les utilisent conjointement et ont toutes une double nature, visuelle et sonore. Elles mettent en œuvre des signes sonores, les phonèmes, et des signes visuels, les caractères. Tous les arts emploient l'un ou l'autre de ces vecteurs, mais bien que nous ayons quelques limites dans la maîtrise des arômes, nous avons aussi cultivé la gastronomie, la parfumerie et l'œnologie. »

« En comptant bien, nous avons donc neuf types distincts de sensations, selon le vecteur qu'elles utilisent, et selon qu'elles soient directes, éloignées, ou émises comme signes. »

Je suis admiratif devant l'esprit d'analyse de Manzi. J'ai toutefois peine à croire qu'il ait improvisé ce véritable cours devant moi. Je n'ai pourtant nulle part rencontré l'énoncé d'une semblable théorie, à la

limite d'une philosophie zoologique et d'une philosophie de la grammaire.

Le signe et l'objet

« On pourrait ajouter que de nombreuses espèces se servent d'objets étrangers à leur corps pour émettre des signes, et, dans ce cas, certaines parties de leur corps peuvent également se spécialiser pour produire ces objets, par exemple les mains pour l'homme. L'homme est loin d'être le seul animal à utiliser ou réaliser de tels objets, mais aucun autre n'en crée en une telle quantité, ni avec une telle complexité. »

« Ces objets soulèvent des questions complexes, car ils sont en général comme ces organes qui ont une double fonction : notre bouche, par exemple, qui sert à la fois à manger et à parler, ou les membres postérieurs des sauterelles, qui leur permettent à la fois de sauter, d'émettre des sons et de les entendre. »

« Parfois, les relations entre ces deux sortes de fonctions peuvent devenir extrêmement complexes et entremêlées. C'est tout particulièrement le cas des objets avec lesquels l'homme sait, plus que toute autre espèce, prolonger les aptitudes de son corps et se faire des prothèses. »

« Considérons, par exemple, un petit dispositif matériel comme une balance à fléaux. La balance n'est qu'une application du principe mécanique du plan incliné, dont l'utilisation la plus élémentaire est le levier. En somme, une balance est un levier étalonné. Observe alors comment s'articulent inextricablement le fonctionnement mécanique du dispositif, et l'étalonnage sémantique et numérique des unités de mesure. »

« Le boulier est encore un objet de cet ordre, comme la machine à calculer ou, enfin, l'ordinateur, dans lequel de telles intrications deviennent proprement vertigineuses selon comment on les regarde. »

J'observe que parler n'a pas empêché Manzi de manger. Nous avons commandé un petit-déjeuner paysan, composé principalement de fromage de chèvre et de fruits secs : raisins, noix, noisettes, accompagné de lait caillé.

Comme nous avons terminé, je l'interromps pour lui suggérer de commander un café. Ce qu'il fait sans bouger de sa chaise, d'une voix à réveiller les morts.

Qu'est-ce qu'une image ?

« Maintenant que nous en sommes là, avant d'aller plus loin où que ce soit, reprend-il, il est devenu nécessaire de se demander ce qu'est réellement une perception. Ce que nous appelons pour nous-mêmes une vision, est-elle bien la même chose pour un insecte ? Nos yeux nous permettent de construire une image, une image visuelle, de notre environnement. Si l'insecte a une telle image, une image comparable, devons-nous penser qu'il la construirait avec ses yeux ? Ne construit-il pas plutôt ce que nous pourrions appeler une image olfactive ? »

« Il est très difficile de l'imaginer, mais pouvons-nous concevoir que les odeurs lui permettent la construction d'un schème spatial comparable à celui que nous construisons à l'aide de rayonnements lumineux ? Si nous avons des yeux à facettes, il nous serait certainement impossible d'imaginer une représentation spatiale telle que nous la connaissons. »

« Tu veux dire, l'interrogé-je, que ce que nous appelons une image est essentiellement déterminé par la production d'un schème spatial ? »

« À vrai dire, chacun est bien libre de donner aux mots qu'il emploie le sens qu'il veut. On s'arrangera toujours pour les interpréter selon leur fonction dans leur contexte. Je ne saurais pas te donner une définition du mot "image" pour toutes les fois où je l'ai entendu, notamment à propos d'image sonore ou d'image mentale. Dans l'usage le plus courant, en tout cas, image renvoie à une représentation visuelle propre à l'homme ou à l'animal proche de l'homme. Une telle représentation visuelle est indissociable d'une certaine organisation spatiale, pour l'homme du moins. Je suppose que celle-ci doit être produite, pour des organismes aveugles ou mal voyants, par d'autres données des sens. »

« Les yeux à facettes des insectes servent surtout à identifier des mouvements, continue-t-il. Ils permettent de percevoir des mouvements extrêmement rapides, bien trop rapides, notamment, pour permettre d'identifier des images mobiles sur un écran. Avec de tels yeux, nous percevrions sûrement le balayage qui rafraîchit les points lumineux, mais pas une image. En tout cas, ce que perçoivent les insectes avec leurs yeux est certainement tout ce qu'on veut sauf ce que nous convenons d'appeler une image, une vision. Jusqu'à quel point pourtant pourrait-on appeler image ce qu'ils perçoivent à l'aide de leurs antennes ? »

Je ne comprends pas parfaitement ici comment Manzi semble distinguer la représentation spatiale et la perception du mouvement, ou peut-être du temps, mais j'hésite à l'interrompre encore.

« Ceci pose la question de comment nous produisons nos sensations à l'aide de nos capteurs. En lui-même, le rayonnement lumineux ne produit en rien ce que nous pourrions appeler une image, ni davantage les différentes parties de l'œil, ou encore leur ensemble. Où est l'image que nous percevons ? »

« Pouvons-nous dire pour autant qu'elle soit dans le cerveau ? Nous pourrions avec autant de raisons, et même davantage, dire qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'image, ni une quelconque représentation ; qu'il n'y a rien d'autre qu'une apparence du monde et que nous y sommes sensibles grâce aux propriétés de la matière. Comme l'insecte fait à peu près la même chose que nous, fût-ce avec des organes très différents, il est probable qu'il accède à la même apparence, et qu'il perçoit le même monde à peu près comme nous le percevons. »

Je me souviens de mes lectures de Lamarck, qui ne partageait pas du tout cet avis. Pour lui, il ne faisait aucun doute qu'à l'organe correspondait un mode de perception, et il était par conséquent exclu que des données des sens différentes donnent une même image du monde.

En condamnant ceux qui prétendaient cela, il nous apprenait au moins qu'ils existaient, mais il ne les nommait pas. Ils étaient peut-être bien connus à l'époque de la Révolution Française. Il devait faire allusion à de lointains disciples de Lucrèce et de sa difficilement compréhensible théorie de "simulacres", elle-même empruntée au matérialisme antique.

Je suppose que le *De Natura Rerum* nécessiterait un plus gros effort de traduction. « Simulacre », dans son contexte, ne veut à peu près rien dire en français, si ce n'est une certaine objectivité, voire une réalité, des apparences.

L'image, le signe, le réel

« Envisager cette possibilité de voir, avec des organes différents, le même monde, nous amène à nous demander ce que signifierait percevoir de la même façon. Je pense qu'en définitive on ferait mieux alors de ne pas s'en tenir aux seules données sensibles. »

« Je vais prendre un exemple simple que je crois éclairant. Nous voyons un homme en blouse blanche et nous croyons qu'il est un

peintre en bâtiment. Nous le voyons donc ainsi jusqu'au moment où nous apprenons qu'il est en réalité le dentiste qui va nous arracher une dent. Nous le voyons alors d'une façon totalement différente sans qu'aucune donnée sensible n'ait été modifiée dans notre environnement ni dans notre organisme. »

« Dans ce sens, alors, on peut penser que les perceptions d'une même réalité puissent être profondément différentes, que ceux qui les perçoivent aient ou non les mêmes organes de perception. Un papillon ne verra jamais Douha comme je la vois, ni moi comme il voit sa femelle. Dans ce sens-là, bien sûr, ma perception du monde est très différente de celle d'un insecte. »

« Voilà, je crois, le minimum de réflexions qu'on est en droit d'attendre de celui qui se préoccupe d'écriture, d'esthétique, ou même d'interface. »

J'ai suivi le long raisonnement de Manzi sans même l'interrompre, du moins sans en modifier le cours par les rares questions que je suis parvenu à glisser. Quand il assène sa conclusion, je ne peux retenir un éclat de rire.

Il reste un court instant impassible, sans même paraître ressentir de la surprise, et part aussi d'un grand éclat de rire.

LES RENCONTRES D'AGGHADAR

Cahier XII

Trois semaines plus tard

Le 19 juin

Retour de Marseille

Après être retourné pour quelques semaines à Marseille, je suis revenu hier à Bolgobol. Sachant bien mieux cette fois à quoi m'attendre, j'ai opté pour une location.

Les gens d'ici ont fortement tendance à migrer de la ville à la campagne selon les saisons et les travaux des champs, et beaucoup d'appartements sont vides en été. J'ai trouvé un petit deux pièces dans un quartier ouvrier du sud, et qui offre l'avantage d'être situé face au lavoir, où je pourrai faire laver mon linge.

Si l'eau courante, l'électricité et le téléphone sont bien distribués, les machines à laver sont un luxe assez rare. Les grands immeubles récents en ont de collectives, et l'on trouve aussi beaucoup de laveries, mais les lavoirs publics sont encore très courants dans les vieux quartiers populaires.

Le quartier Al Watan est plaisant, avec son dédale de petites rues, dont beaucoup sont inaccessibles aux voitures. Les habitants aussi sont agréables, au point de me faire oublier que je ne parle pas un mot de palanzi. De nombreux jeunes gens connaissent cependant assez bien « l'indien ».

Le café Shamsella

Je suis en train de prendre ces notes sur mon *Powerbook* au café *Shamsella*, que j'ai découvert avant-hier, juste en bas de ma rue, après être arrivé.

Contrairement à ce que laisse supposer son nom, le café *Shamsella* n'est pas ensoleillé, du moins en cette saison où les ramures ne sont pas avares d'ombre, et la fraîcheur y est très acceptable en début d'après-midi pour prendre un café en fumant une pipe. Il est situé au bas de la rue Al Kobra, là où elle s'élargit en une petite place qu'ombrage un noyer, presque au croisement de la rue Al Watan, à quelques mètres des berges de l'Aldor.

La rue Al Kobra a été construite de part et d'autres des rives d'un petit cours d'eau dont elle porte le nom, et que longent deux larges escaliers, le laissant, entre eux, couler dans son état originel. Si l'on y trouvait encore du poisson, des gens pourraient pêcher directement de leurs fenêtres. Il y coule peu d'eau, et il n'est pas très difficile de le traverser en sautant entre deux pierres, surtout en juillet où il est presque à sec.

En début d'après-midi, le café *Shamsella* est presque entièrement désert. C'est l'heure aussi où la lumière crue qui tombe sur la rue Al Kobra, à l'est, et dans un petit patio que recouvre partiellement une treille, à l'ouest, rend la pénombre de la salle plus profonde et la fait paraître plus fraîche. La traverse un léger courant d'air, que provoque la différence de pression entre la rue et le patio, et qui transporte de subtiles effluves des vergers. Il disperse la fumée de ma pipe avant qu'elle devienne trop pesante.

Quelques arbres, dont des noisetiers, et des buissons, notamment des framboisiers, poussent, sauvages, au bord du cours d'eau, bruissant agréablement et attirant les oiseaux. Le courant relativement rapide s'entend de ma chambre et favorise le sommeil. Le noyer, devant le café, ombrage quelques tables.

En fin d'après-midi, les habitants sortent avec des chaises devant les portes et bavardent interminablement.

Le Powerbook 1400

Je me suis équipé pour ce voyage d'un *Powerbook* 1400 de 166 mégahertz, embarquant 48 mégaoctets de mémoire. Il fut en son temps une des plus belles réussites d'Apple, mais il n'est plus aujourd'hui de nature à exciter les convoitises, même ici, où il est pourtant encore une machine relativement puissante.

J'ai opté pour la version 8.1. de MacOS, datant de 1998, particulièrement bien finalisée et peu gourmande en mémoire, et j'ai choisi des applications qui n'en demandent pas beaucoup non plus. J'ai installé une ancienne version de Nisus Writer, la 4.1, à laquelle j'ai rajouté un correcteur orthographique français, dont elle est dépourvue, Excalibur, sous licence GNU, et un correcteur grammatical, aussi en français. Avec ses 6 Mo de mémoire vive nécessaire, Nisus Writer laisse loin derrière lui par la richesse de ses fonctionnalités et sa gestion des langues à alphabet non latin, tous les traitements de texte que j'ai déjà utilisés.

J'ai pris aussi une version *lite* de BBEdit de Barebone, une version 4 d'Eudora pour le courrier, et ICab pour la navigation, dont la

dernière version n'est pas finalisée, mais qui est pourtant complète et rapide, sans prendre beaucoup d'espace ni de mémoire. J'ai pris à tout hasard une version anglaise de l'éditeur de texte japonais QuoEdit, dans l'éventualité où il serait utile de manipuler du code en d'autres alphabets que l'ISO-Latin, et un petit logiciel d'image gratuit, Future paint, développé par Stazsoftware, qui tient décompressé sur une disquette. Il n'en possède pas moins les principales fonctionnalités d'un traitement d'image, gère une grande quantité de formats et travaille très vite.

Si mon *Powerbook* n'excite pas l'envie, il éveille la curiosité. Mon logeur, un jeune père de famille qui travaille à la centrale électrique, a souhaité l'essayer, et il n'a pas été peu surpris par sa réactivité. L'absence de port parallèle, USB et Firewire a cependant vite fait tomber son intérêt. C'est exactement ce que j'espérais. Je ne tiens pas à susciter un cambriolage.

Le 20 juin

Deux critiques du contrat social

J'ai fait la connaissance aujourd'hui d'un militant du Parti Populaire Scythe — un groupuscule d'extrême droite. Je ne savais même pas qu'une telle engeance existait par ici.

Un jeune homme d'une trentaine d'année, vêtu à l'européenne d'une chemise de bûcheron et d'un *bleu jean*, à engagé la conversation avec moi à propos du livre que j'étais en train de lire au café *Shamsella*. J'étais plongé dans les *Two Treatises of government* de Locke dont j'ai, en arrivant, trouvé l'édition *Everyman* d'occasion chez un droguiste. Comme il parlait très bien l'anglais, je lui ai offert de prendre un café avec moi. Il opta pour un thé.

Nous commençâmes évidemment par parler du contrat social, sur lequel nous partagions visiblement un regard critique, ou plus exactement, envers lequel nos critiques se croisaient plus qu'elles ne convergeaient.

Pour ma part, je n'ai jamais été convaincu par l'idée d'un contrat social, avec ce qu'il suppose de coercition, là où le simple bon sens, doublé d'une connaissance de la nature, me paraissent suffisants.

Les langues naturelles, par exemple, ont des lois très strictes tout en reposant sur bon nombre de choix arbitraires. A-t-on pourtant jamais vu un pacte quelconque sur l'emploi de ces règles ou sur de tels choix ? Et, plus encore, a-t-on jamais vu des polices, des tribunaux et des parlements du langage ? Toutes les langues ont été

parlées et parfaitement comprises avant même que quiconque entreprenne d'en formaliser les grammaires, et je ne crois pas que la particularité française d'une académie ait apporté quoi que ce soit qui manquerait aux autres.

L'idée qu'il serait nécessaire de s'entendre avant même de comprendre le monde où l'on vit, me semble, de plus, une collusion dangereuse. On pourrait s'entendre pour dire que la terre est immobile et que le ciel tourne autour, et fonder ce principe sur l'autorité des prêtres, du prince ou du peuple souverain... pourtant elle tourne.

Mon interlocuteur y voyait au contraire une perversion de l'esprit aryen, une perversion littéralement masochiste. Se référant largement à la vie et à l'œuvre de Sacher Masoch, il m'expliqua que pour jouir des humiliations et des mauvais traitements, le masochiste a besoin d'établir par contrat la relation avec celui qui les lui inflige.

Un tel rapprochement ne m'avait jamais effleuré l'esprit, et je ne le trouvais pas dénué d'intérêt, bien que je ne sois pas très porté aux explications psychologiques. Ses arguments raciaux me parurent cependant nettement moins sympathiques, et ses références quelque peu forcées à Nietzsche et à Mohammed Iqbal. (Mohammed Iqbal, intellectuel pakistanais et poète, fut artisan de l'indépendance de son pays et en devint le premier ministre de la culture. Fin lecteur de Nietzsche, on lui doit notamment *La Plume de Gabriel*.)

Notre conversation aurait pu tourner à l'altercation, mais trois raisons au moins contribuèrent à la rendre courtoise, et même attentive. La première tenait à l'atmosphère très particulière du café *Shamsella* aux premières heures de l'après-midi.

La seconde tenait à moi. Avec l'âge, j'ai appris qu'à peu près tout ce qui pouvait être formulé finissait par l'être, et que, de toute façon, les actes suscités par les mots étaient presque toujours inattendus. Je suis donc prêt à entendre sans m'émouvoir à peu près n'importe quoi. La troisième raison, enfin, tenait à mon interlocuteur lui-même. Si mes propos dénotaient chez moi tout ce qu'il pouvait exécuter, il voyait dans mes traits les stigmates de la pure race aryenne.

L'Extrême droite du Marmat

Je ne voudrais pas caricaturer des idées parce qu'elles ne sont pas les miennes ; je vais donc tenter de les résumer correctement, car elles valent leur pesant d'octets.

Il est bon de savoir d'abord que l'ancienne population de l'Asie centrale, celle du moins dont ne manquent pas les traces

archéologiques, était des nomades scythes. Malgré l'absence d'écriture et d'architecture, si ce n'est funéraire, on sait quantité de choses d'eux. On connaît surtout leurs sculptures, qui nous apprennent qu'ils étaient barbus et chevelus et avaient une physionomie de toute évidence européenne. On ne peut douter non plus de leurs goûts pour la guerre et la chasse. Toutes leurs figures représentent des combats, ou des prédateurs déchiquetant leur proie. Ils furent aussi le premier peuple à dompter des chevaux, dont ils ornaient le crâne de cornes postiches. Tout dans leur culture pourrait donc nous laisser croire que les Scythes sont les lointains ancêtres des concepteurs des modernes jeux vidéo.

Ceci est pour l'histoire et ne nous fait remonter que quelques milliers d'années. Dans la préhistoire, tout semble indiquer que l'Asie Centrale, et peut-être l'Asie tout entière, était occupée par des peuples de type caucasien. D'où venaient donc ceux de type asiatique ? Selon toute vraisemblance d'Extrême Orient. Ce n'est pas l'avis de quelques chercheurs, dont s'inspire le Parti National Scythe. Pour eux, ils venaient d'Amérique par le détroit de Béring.

J'ai dit que j'exposerai honnêtement des idées que je ne partage pas, et je m'y tiens : cette thèse n'est pas aussi folle qu'on pourrait le croire. Il n'existe aucune certitude sur l'époque où l'Amérique fut peuplée. Elle aurait pu l'être au cours des glaciations du paléolithique, soit entre cent et dix mille ans, avant que les deux continents ne restent coupés l'un de l'autre au cours du réchauffement du néolithique. Un type humain se serait alors stabilisé pendant plusieurs milliers, ou dizaines de milliers d'années, sans aucun contact avec le reste de la planète. Puis, au cours d'une nouvelle courte glaciation, le passage se serait à nouveau ouvert, permettant l'invasion de l'Asie. Les envahisseurs venus des Amériques auraient repoussé les peuplades caucasiennes jusqu'en Asie Mineure, et même en Océanie. Ces coups de boutoir auraient été prolongés jusque dans des périodes relativement récentes avec les Huns et les Mongols. Ce point de vue n'est à mes yeux ni plus stupide, ni plus improbable qu'un autre.

À partir de là, le Parti Populaire Scythe déduit la nécessaire suprématie d'une race aryenne commune aux Scythes, aux Indiens, aux Iraniens, aux Gréco-Romains et aux Goths qui ont conquis l'Europe.

À quelques variantes près, on ne retrouve là rien de très original par rapport à l'extrême droite européenne. Si, pourtant : notre ami, si

j'ose dire, soutient radicalement le sionisme et les USA, bien qu'il s'avoue antisémite.

Le paradoxe n'est qu'apparent. Son parti distingue race, culture et religion. La tradition arienne, d'après Georges Dumézil, (c'est lui qui l'affirme, je n'ai pas vérifié) distingue nettement le religieux du politique par des castes distinctes, ce qui se traduit pour lui dans la modernité par les principes de la laïcité. Que les trois monothéismes soient d'origine sémite, comme la roue ou le papier sont chinois, n'empêche en rien que la civilisation arienne se les soit appropriés. « À ce compte, les origines du Bouddhisme sont purement aryennes », observe-t-il très justement. Pour lui, le peuple d'Israël est majoritairement composé d'Aryens, ses élites sont germaniques, sa culture et ses institutions sont européennes.

Quand je lui fais remarque que l'Europe du milieu du siècle dernier n'était pas vraiment de son avis à propos des Juifs européens, il m'avoue qu'elle a en effet commis une injustice envers les Juifs allemands (sic), mais que celle-ci a au moins eu le mérite de les forcer à assumer leur sang.

Qu'est-ce qui caractérise alors cette culture arienne, à part la laïcité ? La démocratie ? Non. Pour lui, la démocratie est perverse, et il se réfère à Platon pour me prouver qu'elle engendre le totalitarisme. Pour lui, la forme politique parfaite est le féodalisme. Il me le définit en quelques mots : le féodalisme est la fidélité et l'obéissance aux chefs, et la sélection de ceux-ci par le mérite. Pour lui, la mondialisation de l'économie est en train de reconstruire le féodalisme à l'échelle de la planète.

Il revendique bien sûr un nouveau féodalisme, un féodalisme jeune, non plus basé sur des vertus militaires, mais sur la gestion et la gouvernance. Celui-ci ne serait d'ailleurs pas aussi contraire à la liberté, l'égalité, ni même à la fraternité que je parais le croire, puisque sans une certaine liberté de mœurs et de pensée ni une égalité des chances, une telle sélection ne pourrait s'accomplir.

Il s'exalte un peu en évoquant l'attaque du *World Trade Center*, dont il compare la gestion à celle de l'incendie du *Reichtag*, et les pillages des musées irakiens à des autodafés.

Quand je lui demande comment il imagine cette domination raciale, s'il pense à des déportations et des exterminations, il m'affirme, choqué, que rien de cela n'est nécessaire. L'idée même de territorialité est pour lui dépassée. Les richesses ne sont plus

terriennes, et la domination sera mondiale. Il suffit de remettre sur pied à travers l'organisation économique de la monnaie et de l'emploi, les structures féodales traditionnelles pour que tout rentre dans l'ordre. Pour étayer son point de vue, il me fait remarquer qu'en Europe le milieu de la finance et des entreprises est déjà largement constitué d'aristocrates.

Je m'étonne malgré tout que des gens se revendiquant du nationalisme n'aient pas l'impression de trahir leur pays où les yeux bridés et les pommettes saillantes sont malgré tout nombreux. Il me répond que ce sont eux, au contraire, qui le trahissent, en sabotant l'économie et en se complaisant dans une production agricole et industrielle autarcique, plutôt que de chercher à s'introduire dans le marché mondial. « Quand ils ne s'adonnent pas, ajoute-t-il, à une littérature stérile où l'on ne trouve que des auteurs et aucun public, ou à une programmation qui non seulement n'est pas commerciale, mais concurrence le commerce. »

La conversation m'avait quand même agacé, et quand il m'a demandé si, Marseillais, je descendais des Romains, des Francs ou des Wisigoths, je lui ai répondu sèchement que, comme mon nom l'indique, mes ancêtres venaient de l'ancienne ville de Petra, en Jordanie.

Cette rencontre a commencé par entamer mon moral, puis elle a fini par m'inquiéter. De tels propos ne sont-ils pas dangereux à tenir dans un lieu public, ou même seulement à écouter et surtout à noter, quand on est un étranger ? Pourquoi cet homme a-t-il pris le risque de parler avec quelqu'un dont il ignorait tout ? Et si mon aspect pouvait lui inspirer une telle confiance, alors ne suis-je pas en danger dans ce quartier populaire où ses vues ne sont certainement pas largement partagées ? J'ai jugé sage de prendre conseil auprès de Manzi ou de Ziddhâ, que je n'avais pas encore prévenus de mon arrivée.

Cet événement m'irrite. Je souhaitais me retrouver seul, comme si je ne connaissais encore personne ici, et je commençais à m'y sentir chez moi, quand cette rencontre m'a plongé dans un univers entièrement différent, sans que rien de tangible, pourtant, n'ait changé.

Le 21 juin

Je retrouve mes amis

« Et alors, tu as oublié de lui demander comment la Race des Seigneurs s'est faite chasser par des Asiatiques ? » Me demande Manzi impassible.

Mes troubles me paraissent idiots maintenant. Je me sens un peu ridicule.

En envoyant mon courriel à Manzi, j'en recevais un de lui. C'était une invitation à une rencontre internationale de poésie dans les régions asghodes du nord. Il ne savait pas si j'étais encore en Europe ou si j'en étais reparti, et il me suggérait, dans le premier cas, de le faire savoir autour de moi et de ne pas revenir seul.

Une rencontre internationale de poésie dans les régions du Marmat, voilà qui me laisse pantois. Qui l'organise ?

Manzi ne comprend pas bien ma question. Organiser quoi ? Il suffit d'une date et d'un lieu, et l'on vient. Et c'est où ?

Près du grand lac d'Aggadhar, dans les ruines d'une *madrassat* abandonnée. Et où logera-t-on ? Là encore, pour Manzi, loger n'est pas un problème en cette saison. Le problème est celui de l'installation et de la protection des matériels électroniques. Lui monte avec Douha et Ziddhâ quelques jours à l'avance pour tout préparer. Il me propose d'y aller avec eux.

« Nous avons besoin de spécialistes de la sécurité électrique et de la protection contre l'incendie, me précise-t-il. Je crois que tu as déjà travaillé là-dedans et que tu as même une formation de pompier, ajoute-t-il. Tu pourrais te rendre précieux. »

J'espère que je ne suis pas le seul, mais il me rassure. « Tu as vu nos installations. Pour pratiquer la littérature ici, on doit être capable de tirer correctement des lignes électriques et téléphoniques, et de les protéger de la foudre. Nous avons beaucoup de poètes pompiers dans les vallées. »

Tant pis donc pour mon appartement loué. Je l'informe quand même que « poète pompier » peut aussi avoir une autre acception en français, avant de nous entendre sur les conditions du départ.

Je n'ai même pas songé à lui demander qui pourrait bien participer à un festival international de poésie dans les régions du Marmat.

Cahier XIII Vers Algarod

Le 22 juin

En route

« Je n'écris pas pour une petite élite dont je n'ai cure, ni pour une entité platonique adulée qu'on surnomme la Masse. Je ne crois pas à ces deux abstractions, chères au démagogue. J'écris pour moi, pour mes amis et pour adoucir le cours du temps. »

Fait exceptionnel, j'ai trouvé un livre en français, *Le Livre de Sable* de Jorge Luis Borges, dans la station-service à la sortie de Bolgobol. Je ne l'avais jamais lu. Je n'en connais maintenant que ces quelques lignes sur la quatrième de couverture, que Manzi tente d'interpréter. Il a déjà fait de réels progrès dans notre langue.

Nous roulons vers le nord. Nous avons décidé de monter avec deux voitures, ce qui double nos frais mais accroîtra notre autonomie sur place. Nous nous relayerons par deux au volant.

Je conduis la voiture de Ziddhâ, qui est montée avec Douha. Elle n'est toujours pas convaincue par mon réglage du carburateur et de l'embrayage, mais Manzi apprécie beaucoup les reprises sur les routes de montagne. Nous nous sommes donc momentanément appropriés son véhicule, et je réglerai l'embrayage à mon départ pour qu'il soit plus souple — je n'ose pas dire plus mou.

Ces lignes semblent te plaire, me demande Manzi.

J'avoue écrire moi aussi pour moi-même et pour le plaisir de mes amis, mais je ne suis pas sûr qu'il soit pertinent de distinguer une élite de la masse dans le cas contraire. Pourquoi n'emploie-t-il pas le terme plus général de public ou de clientèle ? Que cette clientèle soit une élite ou une masse ne change à vrai dire pas grand chose. Je me demande aussi s'il y a beaucoup de sens à préciser qu'on n'écrit pas pour un public. C'est comme annoncer qu'on ne parlerait pas à la cantonade. En somme, Borges emploie beaucoup de mots pour dire tout simplement qu'il écrit.

À propos, qui sont les poètes invités à ces rencontres ? Tous les poètes du monde qui veulent venir, me répond Manzi. Et quel sera le public ? Manzi tourne vers moi un regard amusé : « Je te trouve parfois très inconséquent. »

Nous approchons d'Algarod

Pour rejoindre la République du Gourpa, dont le lac d'Agghadar dessine une bonne part de la frontière, nous devons d'abord monter vers le nord et atteindre la ville d'Algarod, à deux mille cinq cents mètres d'altitude. La végétation est devenue moins dense : des bosquets de sapins au milieu de prairies à l'herbe très rase, du type toundra, des éboulis, et une merveilleuse odeur que je ne saurais définir, mêlant résine et pierre humide.

Nous contournons par l'est le massif du mont Iblis. En trois heures, le radiateur de la voiture a déjà consommé une bonne dizaine de litres d'eau, qui, heureusement, ne manque pas le long de la route. Où que nous tournions nos regards, l'horizon est barré d'immenses massifs rocheux qui me donnent le vertige à seulement les contempler.

Les fréquents arrêts pour remplir le radiateur et laisser refroidir le moteur nous retardent, et je ne garde plus beaucoup d'espoir de déjeuner à Algarod. Nous approchons de midi, et j'estime la chaleur à quarante degrés. Manzi m'apprend pourtant que la route est verglacée à l'aube en cette saison.

Nous atteignons le Col du Gargon vers midi et quart. Il nous reste encore vingt-cinq kilomètres à parcourir, ce qui, même à la descente, nous prendra certainement plus d'une demi-heure.

Le Col du Gargon

Nous faisons une pause pour remplir nos jerricanes, laisser reposer les moteurs et sécher notre sueur. Un vent d'est très sec souffle ici, dont nous ne sentions rien dans la côte.

Le lieu paraît désert, malgré quatre grandes bâtisses dont une seule n'est pas en ruine : un rez-de-chaussée de murs épais, sans fenêtres, deux étages en bois, et un toit d'ardoise dont la surface est bien plus large que la base de la construction, et dont les extrémités sont légèrement recourbées vers le haut à la manière extrême-orientale. Elle a des volets de bois fermés, de grandes portes au rez-de-chaussée, fermées aussi, taillées pour donner le passage à des camions. Des traces de pneus ont d'ailleurs séché dans la terre. Sa sobriété a quelque chose de militaire.

Une autre bâtisse n'a plus de toit. Des deux autres, il ne reste que le rez-de-chaussée de pierres massives. Celle qui est intacte est presque au niveau de la route, les autres, plus haut, sur un début de pente où des herbes rares poussent parmi des cailloutis. Elles surplombent la très grande esplanade de terre battue où nous sommes garés près d'une fontaine et d'un bassin de pierre.

Nous nous dégourdissons un peu les jambes. L'eau s'écoule par la bouche d'un *darlabat* rigolard grossièrement taillé dans la pierre de la fontaine.

Mon attention est attirée par des plantes grasses, assez minuscules. Les tiges, faites de petits manchons enchâssés qui tirent sur le jaune, le rouge et le bleu, ne montent pas au-delà de dix ou quinze centimètres, où elles s'épanouissent en d'étranges fleurs en forme d'étoiles de mer. Elles poussent entre des jointures de pierres, presque sans terre.

« Le temps de rejoindre Algarod, dit Douha, d'entrer en ville, de trouver un restaurant et d'être servi, cela nous mènera au moins jusqu'à une heure et demie, si ce n'est deux heures. » Manzi propose de s'arrêter pour déjeuner aux sources chaudes. Les femmes trouvent l'idée bonne. Nous entamerons nos provisions, et les renouvelerons en ville.

Les sources chaudes

La route descend en lacets jusqu'à une vallée pierreuse, avec quelques bosquets de sapins seulement, à droite sur l'adret, au pied des parois rocheuses. Après quelques kilomètres, notre petit convoi ralentit pour emprunter un chemin de terre vers une construction de pierre qu'une brume estompe de la route.

L'architecture en est occidentale, elle m'évoque même le pur classicisme français. La forme en est approximativement celle d'un petit temple grec, mais sans colonne, ni décoration d'aucune sorte, un œil-de-bœuf ovale seulement surmonte l'unique porte. La pierre est du mauvais calcaire, légèrement poreux, que le temps et l'humidité ont déjà dégradé.

La brume qui baigne le lieu vient de plusieurs sources qui coulent dans de petits canaux en amont de la construction. L'une alimente un bassin de forme irrégulière devant l'entrée, l'autre plus bas, un lac dans une dénivellation de la roche. Il n'y a pas de végétation, même pas de terre, seulement du calcaire rose.

Les sources ne sont pas très chaudes. L'eau doit peut-être sortir de terre aux environs de vingt-cinq degrés. Elles rafraîchissent et

humidifient plutôt l'atmosphère, surtout dans la construction qui se révèle abriter un bassin.

— Ce lieu était sacré dans l'antiquité, me dit Ziddhâ. Il était dédié à Parvati, la compagne d'Indra, qui fut, plus tard, assimilée à Arthémis.

— La construction ne me paraît pourtant pas très ancienne, remarqué-je.

— Non, elle ne date que de la fin du dix-septième siècle. Le temple était plus bas, près du lac. Il fut détruit par des croyants. Il n'avait alors plus aucune signification pour les Bouddhistes. Il ne servait qu'à délasser les voyageurs. Les oulémas condamnèrent cette dégradation. Cela donna lieu à une fatwa de l'imam Basry qui fit jurisprudence. Elle disait que ce n'est pas l'idole qui fait l'idolâtrie, mais l'idolâtre, et qu'il suffit au fidèle de consumer l'image au feu de l'intelligence et de l'interprétation. — Belle formule, commenté-je.

Al 'âlam al Mithâl

Après le voyage que nous venons de faire, comment se retrouver devant un bassin sans s'y baigner ? Pendant que nous nous déshabillons, Ziddhâ s'est déjà jetée dans le plus proche. « C'est un des fondements de l'Ismaélisme Réformé, ajoute Manzi en arabe. Le monde créaturel (*al 'âlam al khalk*) doit être dissout dans celui de la présentation immédiate (*al 'âlam al mithâl*). »

« C'est bien idéaliste » dis-je en français, tandis que nous nous dirigeons vers le plus grand bassin en contrebas.

« Non, répond-il en anglais. Quand je te parle, tu n'entends pas proprement les objets sonores, mais tu perçois immédiatement leur signification. Moi-même, je ne suis attentif qu'à ma parole et non pas aux mouvements de mes organes qui produisent les sons. Quand tu reçois un courriel de moi, tu n'es pas plus préoccupé des impulsions que démodule ton modem. Tu ne te soucies même pas du *charset*, tu en confies la conversion à un programme. »

« Encore faut-il avoir appris à parler, tiré des lignes téléphoniques, construit des modems et écrit des programmes. » Dis-je en brassant.

Les poissons des sources chaudes

« Qui dit le contraire ? Poursuit-il. Encore doit-on d'abord avoir produit des langages pour faire tout cela. La structure du langage n'est pas à proprement parler celle du dispositif matériel, elle en diffère comme la *presentational immediacy* de la *causal efficiency*, pour reprendre la terminologie de Whitehead que tu connais bien. »

Je sens soudain comme une très légère piqûre à la jambe. En me retournant, je vois un minuscule poisson, de la taille d'un doigt, qui revient à la charge. Il est tout en longueur, d'une teinte saumonée piquée de pigments plus rouges dans ses zébrures. Je sens une nouvelle piqûre à l'épaule, et je vois qu'il y en a plusieurs. « Eh ! Il y a des poissons carnivores ici, lancé-je. »

« Aucun danger, répond Douha, qui nage un peu plus loin. Ils se contentent de nos peaux mortes. Tu n'as qu'à ne pas t'en occuper. Il paraît qu'ils guérissent les maladies de peau. Les gens, avant, venaient faire des cures. »

Mais comment peuvent-ils vivre ici ? D'où viennent-ils ?

Al ʿâlam al mithâl et presentational immediacy

Tandis que je reviens vers Manzi, il se cale contre des pierres en s'asseyant dans l'eau, et poursuit son propos : « Le monde créaturel (*al ʿâlam al khalk*) est l'empreinte du monde de l'intuition (*al ʿâlam al mithâl*), comme l'encre sur le papier est l'empreinte de ton texte. Naturellement, il doit s'imprimer pour exister. Il ne peut faire l'économie de son existence créaturelle, mais il n'existe aussi qu'en s'en émancipant, c'est à dire en faisant de cette existence un travail, l'œuvre qu'il accomplit. »

« Si l'existence de la création cesse de dépendre de son créateur, si l'existence du créateur se met au contraire à dépendre de l'œuvre, il ne tardera pas à disparaître avec elle. Est-ce si idéaliste ? »

« Je ne sais pas ce que penseraient les islamologues de ta traduction de *al ʿâlam al mithâl* par *presentational immediacy*, dis-je en m'asseyant près de lui. Henri Corbin propose *le Monde Imaginal*, et Michel Chodkiewicz traduit *mithl* par *likeness*. »

« Oublie les islamologues et parlons de grammaire, me répond-il. *ʿâlam*, monde, a la même racine que science, *ʿâlim*, qui renvoie à *ʿamal*, travail, œuvre, qui est de la même famille que *ʿalâma*, signe, symbole, voire caractère pour l'écriture. Tout ce qui peut se dire en une langue peut aussi se dire en une autre, mais les penseurs ismaéliens ont choisi l'arabe et le farsi, et nous devons bien tenir compte des jeux (*sets*) de langage qu'ils ont mis en œuvre et qui sont spécifiques à ces langues. »

Je commence à le connaître maintenant assez pour deviner où il veut en venir. Je choisis donc de l'interrompre. « La question est plutôt de savoir jusqu'à quel point un signe a besoin d'un référent, et s'il n'a pas besoin d'abord d'un support, disons d'une forme matérielle. C'est ce qui m'a d'ailleurs causé beaucoup de scrupules pour accepter

le choix de Dominique Janicaud et de Maurice Élie de traduire *presentational immediacy* par *présentation immédiate*, et non par *immédiateté de représentation*. On n'emploie pas le mot *présentation* dans cette acception-là en français. On dit *représentation*. Pourtant ce préfixe "re" est très gênant chez Whitehead, en ce qu'il suppose une relation qui n'est plus du tout immédiate. Il aurait mieux valu alors un autre mot, comme *figuration* ou *intuition*. L'idée, c'est qu'il n'y a pas une chose qui serait mise pour une autre, comme un signifiant pour un signifié, par exemple. »

Tout en poursuivant notre conversation, nous sommes revenus vers la voiture pour chercher de quoi manger. Nous nous sommes installés dans le petit temple, et les femmes se sont remises à suivre nos propos. Cependant la discussion est devenue trop savante au fur et à mesure que s'estompait la remarque qui l'avait suscitée et, le repas aidant, elle est retombée presque immédiatement.

Algarod

La température baisse nettement depuis le Col du Gargon. Entre les descentes et les côtes, nous n'avons pas dû perdre plus de trois cents mètres. Le paysage est plus pelé qu'au sud, dans la région de Bolgobol, et les massifs rocheux plus imposants, mais on voit encore de belles forêts de sapins et de mélèzes sur le flanc des vallées.

On aperçoit depuis le fond de la vallée d'Ar Roula les murailles d'Algarod, étendue sur le flanc sud d'un massif surmonté de trois pitons rocheux, chacun coiffé d'un fort.

La situation de la vieille ville concilie parfaitement la recherche de l'ensoleillement et l'intérêt stratégique. Ce massif ferme la vallée, contrôlant le passage vers le Col du Gargon. Il tombe presque à pic, au nord, sur l'Af Fawourâh qui coule quelques centaines de mètres plus bas. Une nouvelle ville industrielle s'est construite là, autour de ses rives.

Les Asghods ne sont jamais parvenus à prendre ses remparts pendant la Guerre de Quarante ans, et durent contourner la ville pour envahir les régions du sud. Ils n'arrivèrent pas davantage à isoler durablement de son arrière-pays, ni à circuler en toute sécurité dans les vallées avoisinantes. Plusieurs fois dans l'Histoire, face aux Scythes, aux Parthes, aux Huns blancs de l'Altaï, aux Mongols, aux Tatares, Algarod fut la clé de l'indépendance du Marmat.

La ville ne connut pas davantage les bouleversements de la Réforme. Fait exceptionnel, l'Islam y pénétra immédiatement sous la forme de l'Ismaélisme Réformé.

La Place des Darlabats

Les gens d'ici éprouvent un impérieux besoin de se retrouver seuls ; pas entre amis, pas en famille, pas en couple, mais seuls. Même les forteresses n'ont jamais eu de cantonnements en chambrées. Les militaires y disposaient de cellules, comme dans des monastères.

Cette coutume ne me déplait vraiment pas, et après la route que nous venons de faire depuis ce matin, je trouve excellente l'idée de nous séparer. Nous nous retrouverons d'ici une heure à une heure et demis Place des Darlabats.

Comme je ne connais pas la ville et que je ne parle pas la langue, on m'y dépose le premier en y garant la voiture de Ziddhâ. Puis ils partent tous les trois dans l'autre. Douha s'occupera de renouveler les provisions de route, Manzi ira chercher je ne sais quel appareil électrique oublié, et Ziddhâ n'éprouve même pas le besoin de se trouver un prétexte.

Façades de pierres sombres, toits d'ardoise grise, volets de bois plein teintés au brou de noix, peu de décoration, la ville a quelque chose d'austère que contraste l'abondance de végétation : jardins, arbres, fleurs aux fenêtres. Elle doit cependant paraître assez triste en hiver.

La Place des Darlabats doit son nom à sa grande fontaine. On y voit des faunes de pierre dans un décor étonnamment baroque. On se croirait en Italie, et non plus en Asie Centrale.

Le rideau d'une cascade couvre les ouvertures d'une grotte qui parcourt toute la largeur du bassin. On peut y pénétrer par les deux extrémités. Au milieu du plan d'eau, assis sur un rocher, un faune apprend à jouer du sytrenx à un adolescent efféminé, qui pourrait ressembler au jeune Dionysos, s'il n'était paré de bijoux et n'avait la tête cernée d'une auréole, évoquant plutôt un bodhisattva.

Je décide de m'installer au grand café qui fait face à la fontaine pour tenir mon journal. Les tables de bois offrent toute la place souhaitable pour un *powerbook*, une blague à tabac, le lourd cendrier de métal qui m'attend déjà, et le café et le verre d'eau que j'envisage de commander.

Je regarde d'abord les tourniquets de cartes-postales. Beaucoup sont des vues des remparts et des citadelles que je visiterais volontiers si j'en avais le temps. D'autres montrent les sources chaudes. L'une représente le grand bassin ; une autre, la roche poreuse baignée de vapeur.

Quelques livres sont rangés dans des présentoirs ou des boîtes de carton. La plupart sont en palanzi, et je n'en vois aucun dans une langue européenne. J'en feuillette un en arabe, et quelques lignes d'un dialogue qui oppose la raison aux sens, retiennent mon attention :

— *La couleur n'existe que par convention ; de même le doux, de même l'amer.*

— *Pauvre raison, qui prend chez nous tes arguments et t'en sers pour nous calomnier. Ta victoire est ton échec.*

Ceci me rappelle quelque chose. Je regarde la couverture : *Risalat* (Lettres, Épîtres) en gros caractères koufiques surmontent deux noms écrits sans leurs voyelles : *Ad Dmkrt wa Af Frtgrs*.

J'identifie dans le second la translittération de Protagoras. Le premier serait-il celle de Démocrite ?

Cahier XIV

En route vers Bisdurbal

Le 22 juin au soir

Sur la route

La température ne cesse de baisser depuis que nous avons passé le Col du Gargon. Nous longeons encore des forêts de conifères de part et d'autre des rives de l'Al Fawourâ. Nous roulons maintenant dans un paysage de prairie, et les cimes enneigées sont devenues lointaines. Bisdurbal n'est plus qu'à une soixantaine de kilomètres. Bien que nous soyons encore loin de la République du Gourpa, nous sommes déjà en plein pays Asghod.

Ici on élève des chevaux. Beaucoup d'Asghods vivent encore sous la yourte en parcourant le pays avec leurs troupes. Ils se déplacent en camions, par groupes d'une demi-douzaine de familles. Ils utilisent aussi des motos pour les petits déplacements.

« Tu achètes plus de livres que tu ne peux en lire, remarque Manzi. »

« Il est peu probable que la correspondance entre Protagoras et Démocrite soit authentique, poursuit-il tandis que je reste silencieux, les yeux plongés dans le livre que j'ai trouvé à Algarod, mais nous n'avons pas davantage la preuve du contraire. » Démocrite et Protagoras se rencontrèrent à Athènes à l'époque où Socrate commençait à y être connu. L'école atomiste d'Abdère, dont Démocrite était le principal représentant, était déjà célèbre, m'apprend-il. Protagoras était alors un jeune portefaix du Pyrée, et Démocrite, qui sans être très riche ne vivait pas dans le besoin, lui offrit de devenir son secrétaire.

On ne peut manquer de soupçonner ici quelque attirance homosexuelle, mais Manzi me corrige. Démocrite avait un penchant exclusif pour les femmes, et plusieurs fragments de ses écrits, ainsi que sa doxographie, laissent supposer qu'il était même assez impérieux pour lui causer des soucis.

Le jeune docker pratiquait la philosophie, pour laquelle il devait déjà manifester de belles dispositions. Le philosophe reconnu le

choisit comme disciple en lui donnant les moyens de gagner sa vie moins durement.

« Personnellement, je n'y étais pas, me confie Manzi devant les doutes que j'exprime sur ces détails biographiques, mais tous les hellénistes s'accordent là-dessus. »

Je suis surtout surpris parce que je n'avais encore jamais imaginé un quelconque rapport entre le matérialisme atomiste antique et le sophisme. « Ce rapport ne fait pourtant mystère pour aucun spécialiste, m'assure-t-il. Je peux te donner toute la bibliographie nécessaire pour t'en convaincre. Cette bibliographie est cependant fort mince comparée à celles de la plupart des philosophes antiques, car, je pense ne pas avoir à te l'apprendre, au cours des vingt-deux siècles qui nous en séparent, les efforts furent plus nombreux pour faire disparaître toute traces de ces deux écoles, que pour les conserver. Les pillages en Irak du trimestre dernier laissent augurer qu'on n'en a pas encore fini. »

Il est vrai qu'on a coutume de distinguer les philosophes antiques entre les présocratiques et ceux qui leur succèdent, ce qui conduit inévitablement à faire des premiers les précurseurs de Socrate, et à oblitérer les rapports avec leurs successeurs.

Je me dis aussi que Manzi finit par faire de l'impérialisme une affaire personnelle. À l'en croire, les sponsors du parti républicain US n'auraient d'autres soucis que de l'empêcher de travailler.

Bisdurbal, sur les rives de l'Af Fawourâ se trouve à la limite de trois zones géographiques contrastées. À l'est, on pénètre les régions semi-désertiques qui conduisent jusqu'au grand désert de Gobi. Au sud, d'où nous venons, la prairie et les forêts de conifères s'étendent vers les montagnes. Au nord-ouest, jusqu'au lac d'Aggadhar, nous allons trouver un pays à la fois vert et tourmenté, que mes compagnons de voyage m'ont déjà décrit comme évoquant celui de l'Écosse.

Le 23 juin

Remarques sur l'écriture et l'ordinateur personnel

Il est difficile d'écrire en voyage. Et pourtant, plus je me déplace, plus j'écris. Je suis donc contraint de prendre des notes sur un cahier plutôt que de les saisir directement sur mon portable. Ce n'est peut-être pas plus mal dans le fond, ça m'obligera à les filtrer davantage.

Finalement, l'écriture à l'aide d'un ordinateur ne progresse pas beaucoup malgré l'évolution des machines et des systèmes. Sous certains rapports, elle régresse même parfois. On a beau rajouter aux traitements de texte toute sorte de gadgets, feuilles de calcul, bases de données, modules de dessin ou diaporama, on n'en fait généralement pas de corrects outils pour écrire. On les qualifie d'ailleurs plutôt de « suites bureautiques », et ils sont en effet beaucoup plus adaptés au travail de bureau qu'à des activités littéraires.

Les machines elles-mêmes, de par leurs conformations physiques et leur encombrement sont plus adaptées aussi au travail de bureau. Il est vrai qu'on dispose aujourd'hui d'ordinateurs que l'on dit « portables », mais il serait peut-être plus exact de les appeler seulement « transportables ». Pas question de les manipuler comme des cahiers, ni de tenter de prendre des notes, ou simplement de les lire, dans une voiture en marche, ou même dans un train.

Ces machines craignent la chaleur, le froid, l'humidité, le sable, la poussière. Des batteries leur assurent en principe une certaine autonomie, mais elles se vident assez rapidement, et, surtout, elles s'usent. Bien avant que la machine ne devienne obsolète, on ne trouve plus à les remplacer. On a ainsi besoin de prises électriques partout, de prises de téléphone, sinon d'adaptateurs et de transformateurs. Le nomadisme posé n'est en somme qu'un nomadisme de salon.

L'usage de petits ordinateurs de poche à la manière des blocs-notes a certainement plus d'avenir, comme le suggérait Bluescreen dans son courriel du mois dernier, mais il y a encore des progrès à faire dans la reconnaissance de caractères tracés avec un stylet. Pour l'heure, ils ne peuvent pas réellement servir à écrire, même quelques brèves notes d'un journal de voyage.

J'ai longtemps cru en l'utilisation de stylos à mémoire. Ils interpréteraient et enregistreraient les mouvements de la plume, tout en écrivant normalement sur le papier. Il existe déjà des supports amovibles de la taille d'un capuchon de stylo, pouvant se connecter sur un port USB. Il serait alors facile d'entrer sur son traitement de texte ce qu'on aurait écrit à la plume pour continuer à le travailler, tout en s'aidant d'une première trace manuscrites.

Je sais que des recherches sont déjà en cours pour réaliser de tels outils, mais je crois de moins en moins à leur réelle utilité. Retravailler sur l'écran le texte déjà manuscrit ne demanderait sans doute pas un moindre effort que de le saisir.

On rencontre le même problème déjà avec la possibilité de dicter son texte au logiciel. Beaucoup ont testé la méthode, peu l'ont adoptée. En saisissant son texte, on corrige ce qu'on vient d'écrire, mais avec de tels procédés, on corrige seulement ce que la machine a écrit. Personne n'en est satisfait, si ce n'est quelques commerciaux, quelques employés de bureaux ou quelques gestionnaires de stocks. Croire que l'on pourrait écrire ainsi, c'est ne pas savoir ce qu'est écrire.

On n'a en fait pas d'autre alternative que d'écrire à la plume et saisir ensuite son texte au clavier, ou écrire immédiatement à l'écran et reprendre ensuite son texte imprimé à la plume. Par quelque bout qu'on choisisse de commencer, on passera de toute façon plusieurs fois de la feuille à l'écran, de la plume au clavier, et même à la lecture orale.

Cette dernière étape est importante pour moi. Je fais très fréquemment prononcer mes phrases par la machine. Mon traitement de texte sait lire en de nombreuses langues, bien plus que je n'en ai besoin, mais malheureusement pas en arabe.

Il ne lit pas très bien le français, ou, plutôt, il ne prononce pas si mal les phonèmes mais ignore les liaisons. La ponctuation de la phrase est assez bien rendue. J'ai un plus grand choix de voix pour l'anglais, dont quelques-unes d'une excellente qualité.

Une voix d'une excellente qualité n'est de toute façon pas indispensable pour faire prononcer un texte. Qu'il ne soit pas parfaitement dit n'empêche pas de vérifier qu'il soit bien écrit, au contraire. La prononciation d'un texte est une étape importante pour le corriger et bien le ponctuer. Elle ne manque pas de faire apparaître des fautes qui échapperaient à des correcteurs orthographiques et grammaticaux.

L'alphabet et l'écriture

Les principes de la numérisation des caractères latins seraient à revoir.

Les Chinois ont inventé le principe de l'imprimerie, mais ce sont les Coréens qui l'ont réalisée sous sa forme moderne de caractères de plomb mobiles. Pour y parvenir, ils durent d'abord modifier leur écriture. Les Chinois, eux, n'y étaient pas résolus. Les occidentaux n'ont presque rien eu à faire. L'alphabet latin était tout adapté à la nouvelle technique.

L'écriture arabe ne sut pas non plus s'adapter à l'imprimerie — plus encore les pratiques de l'écrit que l'alphabet. Peut-être

l'imprimerie était-elle arrivée trop tard. Aux premiers temps de l'Égire, elle eût favorisé la retranscription du Coran et la diffusion des Hadiths. Les caractères koufis, alors largement utilisés, se seraient bien mieux laissés couler dans le métal pour ne plus changer de forme selon la place qu'ils occupent dans les mots, que les maghrébis ou les baghdadis.

La pratique arabe de l'écriture avait pris une autre direction qui fut décisive dans l'histoire de l'humanité. Au seuil de la préhistoire, l'écriture ne fut d'abord qu'une notation de la parole. Un homme parlait, et l'on mémorisait ses phrases. L'écriture n'était que le moyen de cette mémorisation, mais elle ne participait pas à la mise en œuvre de la pensée. Elle n'évolua, comme on s'en doute, que d'une façon progressive. On ne saura sans doute jamais quand ni comment l'écriture commença. On sait dire tout au plus où et quand elle existait déjà.

Dans l'antiquité, l'écriture ne servait qu'à mémoriser la parole et à permettre sa restitution orale. Le prophète prêchait, le poète disait, le sage parlait, et le scribe notait. Bien plus tard seulement, le savant et le poète eurent pour principal outil le calame, la tige de roseau taillée pour écrire.

Ce n'est qu'à la fin de l'antiquité qu'on se mit à penser avec le calame, ou avec le pinceau, et non plus avec la langue. Plus encore, on ne se contenta pas d'écrire avec le calame, on s'en servit aussi pour lire. Le signe écrit devint l'instrument de la pensée, permettant de la remonter, de la parcourir et de la réorganiser, à la différence du flot à sens unique de la parole.

En ce temps-là, les étudiants recopiaient eux-mêmes les livres qu'ils étudiaient. Les intellectuels voyageaient entre les universités et les bibliothèques, et ils rentraient chez eux avec des bagages pleins de manuscrits.

Al Ghazaly raconte qu'en retournant de Damas, sa caravane fut attaquée par des brigands. Il supplia leur chef de prendre ce qu'il voulait mais de lui laisser les livres qu'il venait de copier. Le brigand lui répondit dans un éclat de rire : « Quel savant fais-tu, qui ne sait plus rien si on lui prend ses livres ? »

Dans les lettres arabes, il n'y a aucune discontinuité entre l'écriture, la copie et la lecture, pas plus qu'entre l'auteur, le copiste et le lecteur. L'arabe s'écrit très vite, à la vitesse de la sténo, à la vitesse de la parole, et demeure très lisible même en déformant les lettres. Elles se distinguent par quelques caractéristiques qui les identifient

parfaitement. Il n'en coûtait donc pas beaucoup de copier les livres et de recopier les copies. Il en résultait un mode de lecture particulièrement attentif.

Les auteurs arabes écrivaient aussi naturellement que Socrate parlait. Aussi écrivaient-ils énormément. Les ouvrages de chaque auteur étaient aussi immenses qu'ils étaient nombreux, et j'en connais bien peu qui ont été traduits et publiés dans leur intégralité. Les auteurs écrivaient pour d'autres auteurs qu'ils savaient être en nombre restreint et pourtant infini.

Ces pratiques ne correspondaient pas à l'imprimerie qui supposait qu'il y ait peu d'auteurs et beaucoup de lecteurs, mais en nombre fini, et même relativement prévisible ; et qui supposait aussi une stricte séparation entre auteurs, producteurs et lecteurs. L'évolution de l'imprimerie et de l'écriture dans la modernité ne fut pas pour rien dans la destruction de la civilisation arabe.

Aujourd'hui, je crois que l'écriture en alphabet latin est beaucoup moins adaptée à la numérisation qu'elle ne le fut à l'imprimerie ; et même que le peaufinage de cette adaptation lui nuit maintenant.

L'alphabet latin n'est pas très adapté à la numérisation, et la programmation n'est pas elle non plus parfaitement adaptée à lui. Il est déjà plus facile aujourd'hui de manipuler du chinois classique que du bon français. On n'est jamais sûr que les accents et les caractères spéciaux seront correctement affichés sur notre serveur ou chez le destinataire de notre courriel, soit à cause de notre inattention, soit à cause de la sienne.

La conversion des caractères au sein du même alphabet, entre Unix, DOS ou Mac, entre ASCII, ISO ou Unicode, sans demander des connaissances d'expert, peut devenir un petit casse-tête, d'autant qu'on ne peut rien vérifier aisément de chez soi. À l'origine de ces difficultés, il n'y a pourtant rien d'autre qu'une stupide concurrence commerciale.

Déjà des gens ici ont pensé qu'il était plus simple de réécrire un langage système en palanzi. Quand d'autres verront que ce serait plus simple aussi d'employer l'arabe, l'hébreux, ou le kanji, ceux qui croient que la langue française est aujourd'hui menacée par l'anglais commenceront à regretter le bon vieux temps.

À l'époque où régnait en France le culte républicain, ou encore sous le Premier ou le Second Empire, on aurait fait de cela une affaire d'État. Des polytechniciens, ou quelque corps d'ingénieurs de ce genre, auraient vite fait un système cohérent. Curieusement, ce sont

aujourd'hui les appareils d'états et les grands groupes commerciaux qui conjuguent leurs efforts pour produire la pagaille, et ce sont ceux qui, en d'autres temps, eussent passé pour des trublions, qui font que, malgré tout, on trouve des choses qui marchent.

La question principale n'est de toute façon pas là, mais dans l'usage que nous faisons de l'écriture.

On rencontre des quantités de stupas dans la région de Bisdurbal. On les voit de la route. Le temps les a penchés sur leurs bases, et la mousse ou le lichen en rongé patiemment les lettres. Plus personne ici ne sait de toute façon en lire la langue, et ils témoignent d'une religion et d'une culture que tout le monde a oublié. Dans le même temps, les lignes téléphoniques qui les surmontent, l'air lui-même, est parcouru de paquets de données, d'impulsions physiques si fugaces, si rapides, si imperceptibles, qu'elles paraissent inexistantes comparées aux stèles.

Ces deux formes d'existence apparemment opposées de l'écriture renvoient pourtant à la même question : comment les lire ? Et celle-ci en soulève une seconde : Qu'en fait-on ?

Réveil à Bisdurbal

J'ai passé la nuit dans la voiture. Pas question dans le Marmat de louer une chambre pour deux si l'on n'est pas en possession au moins d'un contrat de mariage temporaire. Ce sont mes amis eux-mêmes qui m'en ont prévenu comme s'il s'agissait d'une chose normale. J'avais pourtant l'intention de prendre une chambre seul, mais je ne tolère pas d'y être contraint par des règlements dignes d'un internat.

J'ai tapoté très tard sur mon *powerbook* branché sur la batterie de la voiture, et le froid du matin m'a saisi très tôt. Manzi m'a retrouvé à la terrasse de l'hôtel devant un café chaud et la correspondance entre Démocrite et Protagoras ouverte sous mes yeux. Il m'a salué d'un « bien dormi ? » que j'ai trouvé ironique.

Je connaissais surtout de Démocrite des préceptes de morale, et, bien sûr, ce qu'en dit Lucrèce dans son *De Natura Rerum*, mais je découvre ici un nouveau philosophe.

Atomisme et Sophisme

« Tout ce qu'on peut dire de l'atomisme antique et du sophisme fait forcément appel à l'imagination, tant sont rares et fragmentaires les documents que nous possédons, m'assure Manzi. Ces données nous viennent, pour leur plus grande part, de leurs détracteurs, et ceux-ci ne furent pas toujours honnêtes. »

« Le plus sage est encore de s'en tenir au vocabulaire, notamment au mot "atome". Atome, cela veut dire simplement : indivisible. Le principe de l'atomisme suppose donc qu'un nombre fini d'entités indivisibles peut constituer des suites infinies et surtout infiniment variées. La matière est composée d'un certain nombre d'atomes correspondants à un nombre fini de corps purs, qui peuvent aussi constituer un nombre indéfini d'éléments composites. Pour autant, un tel principe n'est pas nécessairement applicable à la seule physique. »

« Par exemple, les langues naturelles sont faites de suites d'entités indivisibles, les lettres ou les phonèmes. On peut toujours décomposer un discours, une phrase, un mot, une syllabe, mais pas une lettre, qui peut par ailleurs constituer un mot entier. Les nombres, l'infinité des nombres, sont eux-mêmes composés de la très petite suite des dix chiffres du système décimal, ou de la simple paire de 0 et de 1 du système binaire. »

« Si tu tiens compte de ce point de vue, tu vois que l'approche atomiste va au-delà de simple conception physique. Elle est métaphysique, mais pas au sens religieux, spirituel ou mystique, dont elle constitue plutôt l'antithèse. »

« Dans les fragments qui nous demeurent accessibles, poursuit-il, Démocrite et les autres philosophes d'Abdère nous présentent l'articulation des atomes un peu comme celle d'un langage. Nous avons manifestement les traces d'une ambitieuse théorie qui prétend unifier les phénomènes mécaniques, perceptifs, et sémantiques ; et cela, sans aucun recourt à une quelconque superstition, à des croyances ni à une transcendance. »

« Si tu as lu ma thèse sur le *non-aristotélisme*, tu comprends que si l'atomisme part d'observations physiques et le sophisme, linguistiques, la volonté unitaire les rend de toute façon parentes, si ce n'est complémentaires. »

Cahier XV

En route vers Agghadar

Le 22 juin

Sur la route d'Agghadar

« Se rendre à Saint Jacques de Compostelle à pied implique que le temps du voyage se déroule essentiellement avant l'arrivée. Prendre l'avion pour Bolgobol, au contraire, implique de voyager une fois arrivé, » a écrit Pierre-Laurent Faure. En fait, je ne suis pas arrivé par avion à Bolgobol, qui n'a qu'un minuscule aéroport à quelques kilomètres au sud. J'ai d'abord atterri à Tangaar, d'où j'ai pris le car.

Voyager, circuler, me donne envie d'écrire. Ce n'est pourtant pas très évident, surtout quand on conduit le véhicule.

J'écris certes beaucoup plus dans ma vie que je ne voyage, mais ces deux activités sont pour moi parentes, complémentaires, au point qu'elles se chevauchent et se bousculent quelque peu. J'aimerais écrire ce que mes mains sur le volant font surgir à mes yeux, mais quand mes mains prennent la plume, elles ont la légitime impression d'avoir déjà accompli ce travail. Le travail de la plume et celui du volant ont en commun de tracer des parcours, mais plus encore, en faisant cela, de déployer des territoires.

Bisdurbal est une ville asghode, même si elle est restée longtemps sous le contrôle du Marmat. Elle n'a été rattachée à la République Tangarde qu'à la fondation de cette dernière, à la fin du dix-neuvième siècle.

J'ai moi-même du mal à imaginer ce que signifiait un tel contrôle, puisque le Marmat n'a jamais constitué ce que nous pourrions appeler un gouvernement. Je suppose que cela devrait se traduire par une présence militaire pour protéger les voies de communication et les croyants des différentes communautés.

Bisdurbal a eu aussi ses fortifications, mais elle ne fut pas bâtie à flanc de côte. L'ancienne ville était en terrain plat, plus en amont de la nouvelle qui utilisa largement les pierres de ses murailles comme matériau de construction.

La route d'Agghadar nous replonge en plein pays Marmat. Ici l'Islam n'a pratiquement pas pénétré, c'est pourquoi la *madrassat* vers laquelle nous roulons est depuis longtemps abandonnée et partiellement en ruines. La quasi-totalité de la population est restée bouddhiste, ou plutôt a-t-elle largement abandonné toute forme de pratique et de croyance religieuse, ce qui, dans le fond, n'est pas très étranger au Bouddhisme du Marmat.

Ils ont cependant largement intégré ici la versification arabe, pour une raison qui devient évidente si on la connaît : nous sommes dans le Marmat équestre. Il y a des chevaux partout : dans les prairies, au bord des routes, ce qui est normal, mais même au cœur des agglomérations, attelés à des carrioles, portant des cavaliers, attachés devant les magasins.

La poésie est rythmée sur la marche, le trot ou le galop du cheval. Même quand les gens se parlent, ici, on en devine le rythme. Ils avancent d'abord au pas vers leur sujet, puis, lorsqu'ils l'ont délimité, ils l'approchent au trot, et ils l'emportent alors d'une charge au galop dont ils tirent manifestement plaisir et fierté.

On est sensible à de telles choses quand on ne connaît pas un mot d'une langue. Il semble que parler procure ici un bonheur caractéristique, différent de celui que l'on trouve, par exemple, à Marseille, ou dans d'autres régions où la parole procure aussi une joie certaine.

Notre convoi doit bientôt s'agrandir. Un ami nous attend près de Bor Bolgoby pour finir la route avec nous

Tchandji

« Alors les talibans ? » nous lance d'une voix forte Tchandji tandis que nous descendons de voiture. Manzi s'incline respectueusement et lui répond : « Quel grand homme sous un si petit chapeau ! » Puis ils se jettent dans les bras l'un de l'autre avec force éclats de rire et grandes tapes dans le dos.

Tchandji est un petit homme très vif aux yeux bridés. Je lui donne la cinquantaine si le soleil ne l'a pas prématurément ridé. Il porte une moustache et une barbiche très noires, peu fournies et mal taillées, qui lui donnent un petit air de gitan, avec ses bottes, sa veste élimée et son foulard qui bat au vent. Il est effectivement coiffé d'un assez petit chapeau de feutre à bords étroits.

On the road again

« Mais non, m'assure Tchandji qui est monté avec Manzi et moi, la Grèce n'a pas marqué profondément l'Asie. C'est le contraire. Tu

crois cela parce que tu pars de la philosophie grecque, et tu en pars parce que tu la connais. Si tu achètes tous les livres qui contiennent le nom de Protagoras, il est probable que tu vas déduire que le Sophisme tient une place considérable dans l'Histoire. Tous les Grecs dont tu parles venaient déjà d'Asie, et ils s'y sont même enfoncés beaucoup plus loin à partir du lieu où ils étaient nés. Démocrite a passé de longues années d'études entre la Caldée et le Panchir. »

« Songe au *Tetrapharmacum*, les quatre principes d'Épicure : *Rien à craindre des dieux. Rien à craindre de la mort. On peut supporter la douleur. On peut atteindre la félicité.* Ne te semblent-ils pas plus en résonance avec les *Nobles Vérités* du Bouddha Gautama qu'avec la tradition présocratique ? Quatre principes, ce n'est d'ailleurs pas un nombre très occidental. En Europe, tous les grands principes vont par trois. On n'y aime pas quatre, contrairement à la Chine. »

« À propos de Chine, tous les Européens sont convaincus que cynisme vient de chien, sans paraître s'étonner que le nom soit curieux pour une école de philosophie. Personne ne suppose qu'il pourrait venir de *Qin*, l'Empire Qin : l'Empire Chinois de l'époque, qui a donné définitivement le nom occidental de la Chine. »

« L'homophonie avec chien a été exploitée par ses détracteurs, même si les philosophes cyniques n'ont pas hésité à la reprendre à leur compte. Les Cathares d'ailleurs n'appelaient-ils pas les dominicains *Domini Canes*, les chiens de Dieu, sans que personne ne mette en doute que le nom venait de Dominique, le fondateur de l'ordre. »

« Je suppose, lui demandé-je, que tu vas me dire que toute la civilisation vient de la Chine. — Pas du tout. Elle vient de la steppe. Il n'y a pas qu'à Iéna où l'esprit allait à cheval. L'esprit de la Chine soufflait de la steppe. — Je suppose que pour Manzi l'esprit souffle des montagnes, et pour moi, il doit être un vent du large. »

Tchandji rit : « Tu m'as parfaitement compris, l'esprit souffle d'où l'on vient. »

Peut-être est-ce parce que je tiens le volant, l'idée de territoire ne cesse de me traverser l'esprit pendant la conversation, sans que je perçoive entre les deux un quelconque rapport, ni n'en cherche.

J'ai entendu dire que les Aborigènes d'Australie avaient des chemins qui correspondaient à des récits, ou peut-être à des sagesses, je n'en sais plus rien. En tout cas, ils étaient comme une forme d'écriture : une écriture avec des pas, dans un territoire.

Le concept de territoire est peut-être moins simple qu'il n'y paraît. Une surface non plane : voilà une idée sans aspérité, mais que la seule géométrie fractale peut venir sérieusement compliquer. Une telle surface est définitivement incommensurable. De toute façon, elle reste une abstraction tant qu'on ne considère pas ce qu'elle contient, ou qu'elle supporte.

Et d'abord, comment distinguer l'un de l'autre ? Le caillou, par exemple, est-il *sur* le territoire, ou en fait-il partie ? Et qu'en est-il de ce qui vit sur le territoire, de l'homme, et de tout ce qu'il y construit, son architecture, son agriculture, sa culture ?

Jusqu'à quel point alors ne peut-on pas penser que le travail humain produit lui-même son territoire. C'est le fondement même du droit romain dont s'inspirent directement les institutions modernes. Je ne crois pas qu'aucune autre civilisation ait eu une telle conception du territoire, ni en ait moins encore tiré sa tradition juridique.

Celui-ci n'est pas supposé exister avant la colonisation par l'homme. Et même si des hommes l'habitent déjà, ils ne sont pas sensés exister non plus s'ils ne ressortissent pas des mêmes institutions.

Le territoire n'existe que s'il est colonisé, exploité, aménagé, et dûment partagé entre les membres de la communauté. Et cette communauté elle-même n'existe que dans la mesure où ses membres sont agrégés à partir de l'unité de ce territoire.

Le territoire des États Unis n'est en effet plus tout à fait le même que les territoires de chasse des peaux-rouges. Oui, et non. Si un vieil indien revenait d'entre les morts et ne reconnaissait plus sa terre, ce ne serait pas tant parce qu'elle en serait une autre, mais parce qu'elle ne se laisserait plus saisir par les mêmes points de vue. Comme dit le haïku : « La lune est identique à la fenêtre, mais un rameau d'amandier change tout. »

J'ai souvent remarqué combien des régions assez semblables par la géologie, le climat et la végétation, étaient rendues très différentes par l'urbanisme. Je pourrais même utiliser le néologisme de *géourbanisme*, ou le terme de psycho-géographie, car il ne s'agit pas seulement de l'architecture des villes, mais de leur situation dans le territoire.

Les régions de Provence et de la Chine du sud ont beaucoup de points communs, mais leurs habitants ont de tout autres façons d'en occuper l'espace. Les Chinois aiment les lieux encaissés et humides,

qu'ils trouvent apaisants, alors que les Provençaux vont arguer les serpents, les moustiques, les rhumatismes ou Dieu sait quoi pour ne pas dire qu'ils les rendent inquiets.

Où les premiers construisent une pagode, les seconds feront une décharge. À l'inverse, les sites sauvages qui servent de décors dans les gravures chinoises, sont souvent, en Provence, occupés par une agglomération. Non contents de faire les lieux différents, les images, justement, dressent les regards à les voir plus différents encore.

De l'étrangeté du réel

Pour autant, on ne peut nier la persistante réalité d'une entité géologique, au point d'y soupçonner l'ultime réalité.

Une certaine conception du territoire invite à croire aux dieux, aux fantômes, à l'immortalité de l'âme, aux trolls, à la croissance économique ou aux races. Étrangement, ces mirages donnent à la persistante réalité du sol, sur laquelle on peut pourtant toujours poser fermement ses pieds, et dont on tire sa subsistance et ses connaissances, des airs de *surréalité*. Elle devient proprement le territoire du merveilleux et de l'incroyable.

Quand on trouva des pierres tombées du ciel, les esprits les plus érudits et les plus rationnels prétendirent que c'était impossible et incroyable. Quand on trouva des formes de vie disparues pétrifiées dans le sol, ils dirent la même chose. On crut au serpent de mer et au vaisseau fantôme, mais quand Pithéas décrivit les cétacés des mers du nord, on s'en moqua si longtemps que les Marseillais gardent encore une réputation de menteurs.

Nous conversons donc tranquillement en roulant dans l'incroyable.

Comme annoncé, le paysage est devenu plus vert et plus humide, mais la végétation est rase, composée de mousse et de toundra. Nous sommes pourtant cernés de régions sèches ou arides, mais la réalité ne cherche pas à convaincre. Elle s'impose et nous laisse le soin de l'expliquer. Si nous y tenons, nous finissons toujours par y arriver.

En bavardant, j'en apprends davantage sur Tchandji. Il est membre du Parti Communiste Marxiste-Léniniste du Marmat, qui n'est pas un groupuscule dans les régions du nord. On doit notamment à ses élus la politique énergétique des petits barrages, dont le but n'est pas seulement l'autonomie locale de l'énergie avec de très faibles déperditions, et la prévention des crues. Il est aussi la diffusion et la maîtrise des techniques de l'électricité au sein du peuple.

Il a passé plusieurs années en Chine, où il a étudié à l'université de Shangaï, et élevé des chevaux dans le Xinjiang. Il a ensuite enseigné quelques temps le chinois à l'université de Bisdurbal, puis est retourné vivre dans la steppe.

Pour autant, ni Tchandji, ni le PCMLM en général, ne sont particulièrement proches du Parti Communiste Chinois. Ils le sont davantage du Parti Communiste Népalais, le *United Marxist Leninist*, dont ils soutiennent fermement la guerrilla. Ils le sont aussi du Parti Communiste Indien.

La situation himalayenne

Je ne savais même pas qu'il y avait une guerrilla au Népal, dont je n'avais plus entendu parler depuis l'assassinat de la famille royale au printemps 2001 par le Prince héritier Dipendra, officiellement sous un coup de folie. La proximité de cet événement avec celui du 11 septembre me l'avait fait complètement oublier, alors qu'elle aurait dû au contraire, je l'avoue, susciter mon attention.

Il semblerait que le Pentagone arme depuis une théocratie militaire qui a ôté tout pouvoir au parlement depuis novembre 2001, et le cantonne dans le rôle de négociateur entre l'armée et les territoires libérés.

Toute la zone himalayenne, du Cachemire au Népal est donc extrêmement instable, mais, d'après Tchandji, plus loin que jamais de l'embrasement. Pour lui, seul le gouvernement US le souhaite, donnant ainsi aux Chinois et aux Indiens la meilleure occasion qu'ils aient jamais eue de s'entendre.

« Si les communistes constituent la force organisatrice de la résistance, celle-ci regroupe aussi des composantes hindouistes et bouddhistes. Elle ne permet donc pas non plus d'exploiter facilement les dissensions indiennes. D'autant plus que l'armée US est déjà dans une situation qui ne lui permet pas de se lancer dans une fuite en avant sans y réfléchir à deux fois. »

« Je te trouve bien optimiste, dit Manzi. — Je te trouve bien pessimiste, renvoie Tchandji. Le peuple n'a pas besoin de la lutte armée pour prendre le pouvoir, c'est l'impérialisme qui en a besoin pour le conserver. — Justement. »

Les moines guerriers du monastère Di-o Tche

Les agglomérations sont rares. La région n'est pas peuplée. Peu avant d'arriver au grand lac, nous devons passer à proximité le monastère Di-o Tche.

De loin, le monastère ressemble à une base aérienne. C'est ce qu'il est en réalité. Non, il n'a pas été réquisitionné par l'armée, ce sont les moines qui sont devenus militaires.

Depuis toujours, le monastère abrite des moines guerriers. Au début, on y maniait l'arc et le sabre, et les moines servaient d'instructeurs pour les laïcs. Tout jeune homme passait au moins une retraite de trois ans où il apprenait les Soutras de Gautama, le maniement des armes et les manœuvres de combat.

Le monastère abrite aujourd'hui quelques rampes de missiles, une escadrille de chasse, un régiment de parachutistes et une division blindée. De la route, on ne voit que l'aérodrome, mais il occupe une surface bien plus importante, et une grande part de ses effectifs est constituée des jeunes réservistes de la région, venus s'initier à la quête de la sérénité et à l'art de la guerre.

Les jeunes ont le choix entre le service militaire laïque et ce type de retraite. La plupart optent pour le monastère, bien que la vie y soit plus rude, la discipline plus stricte et l'entraînement plus dangereux.

La formation y est comparable à toute autre école militaire. On y apprend les armes, mais on apprend en même temps à les mépriser. Pour les moines, la supériorité en matériels et en effectifs est une illusion (illusion qu'on doit d'ailleurs apprendre à utiliser contre l'adversaire). Le guerrier vainqueur est celui qui impose la façon de se battre à son adversaire.

Une part importante de l'enseignement concerne la compassion envers l'ennemi. Si le guerrier l'ignore avant le combat, il pourrait être dangereux qu'il la rencontre pendant ou après. Il importe, dans la lutte, de ne pas être perturbé par des passions contradictoires : la haine qui fait perdre de vue les objectifs stratégiques, ou la pitié qui peut retenir le geste.

Les moines de Di-o Tche écrivent aussi des quantités de logiciels de stratégie. J'ai appris tout cela en me connectant sur leur site, et j'ai essayé un petit programme en ligne que j'ai d'ailleurs téléchargé.

Il ne marchera pas sur mon *Powerbook*, mais on pourra toujours l'utiliser sur les machines de mes amis, et peut-être, pourquoi pas, tenter de le porter sur Mac OS.

Le programme des moines de Di-o Tche

Je ne saurais dire le nom de ce jeu, puisqu'il n'est pas porté en anglais. Les règles en sont cependant si évidentes qu'il n'est besoin d'aucun mode d'emploi.

Au lancement, il ouvre un écran gris sombre sur lequel est tracé un ovale plus clair, et au centre duquel sont deux boules noires. De part et d'autre de l'ovale, dansent deux petites flammes claires.

À l'observation, le grand ovale central se révèle un cercle en perspective. Un clic de souris démarre le jeu. Il consiste à expulser la boule adverse du cercle. C'est un jeu de *Sumo* extrêmement minimaliste. On déplace les boules à la souris.

L'ambiance sonore tient une place importante. Le bruit des chocs donne très vite une impression de substance — substance métallique, bois, pierre, osier, gomme... En effet, les adversaires changent au fil du jeu, et l'on peut soi-même modifier les propriétés de sa boule, bien que l'aspect en reste toujours celui d'une sphère noire.

Les substances les plus massives ne sont pas nécessairement les plus difficiles à expulser du cercle. Tantôt celle que vous affrontez est légère et produit un son creux. Le moindre choc la projette en arrière. Tantôt elle est lourde et vous fait rebondir avec un bruit sourd. Tantôt elle est vive et furtive, tantôt lente et massive. Tantôt elle est souple et élastique comme de la gomme, tantôt dure comme du marbre.

Les deux flammes qui dansent des deux côtés de la piste varient d'intensité au cours du combat, selon l'énergie des adversaires ou leur degré de fatigue. Je ne suis toujours pas parvenu à comprendre quels algorithmes pouvaient mesurer ceux du joueur, mais j'ai bien remarqué qu'elle faiblissait lorsque je perdais le contrôle du jeu ou me déconcentrais, et devenait plus vive quand je reprenais le dessus.

Il se passe alors au cours de la partie quelque chose d'étrange. Votre main qui guide la souris disparaît, et aussi l'image sur l'écran. Vous devenez la boule, vous ne percevez plus que les chocs mécaniques, sonores et tactiles, et vous avez une sensation physique de l'espace de la piste.

Tout effet de texture et de relief serait bien inutile, et surtout moins efficace que cette piste grise et ces boules noires que l'on apprend à reconnaître. À proprement parler, nous n'avons plus de représentation : nous sommes. C'est une expérience fortement troublante.

Cahier XVI Agghadar

Le 23 juin

Le Lac d'Agghadar

Le lac d'Agghadar est très grand, et l'on a beau en voir les rives d'un bord à l'autre, on ressent une impression d'être devant la mer. Elle est encore renforcée par la légère salinité de l'eau.

À l'ère primaire, une suite de mouvements subsidents et de plissements a mis en place une alternance de couches marneuses conglomératiques et calcaires. Des formations volcaniques sont aussi apparues, et l'orogénèse a créé de nombreux chevauchements. On peut observer des phases détritiques continentales, souvent au détriment des formations volcaniques de l'ordovicien. Les formations géologiques enregistrent globalement un pendage sud-ouest.

Du carbonifère au lias, la sédimentation marine a dominé. Les dépôts du crétacé inférieur sont totalement absents, mais cette période a marqué le début d'une nouvelle phase d'émergence. Le crétacé terminal est constitué de dépôts fluviaux grossiers. À l'éocène sont apparues des formations continentales rouges avec des intercalages de calcaires lacustres.

Des dépôts de marnes, puis de mollasse et enfin de quelques calcaires ont eu lieu au miocène. Pendant le brusque épisode du méssinien la région d'Agghadar s'est inclinée profondément à l'Ouest. À la fin du méssinien et pendant le pliocène, les thalwegs précédemment créés furent comblés par des dépôts bréchiques ou fluviaux.

Le quaternaire a été une phase strictement continentale. La région s'inclina et forma un immense lac décalé vers l'ouest. Le volcanisme est aussi présent sous la forme de coulées basaltiques.

Premiers contacts

Il y avait peu de monde encore autour de la vieille *madrassat* quand nous sommes arrivés : quelques fourgons aménagés en roulottes, quelques yourtes, quelques tentes. Les syndicats de l'électricité et des télécommunications sont venus nous aider à

installer le lieu, ainsi que quelques moines de Di-o Tche en tenue militaire.

— En somme, vous travaillez bénévolement, ai-je demandé à Gondopharès, le délégué du syndicat de l'électricité.

— Oui et non, m'a-t-il répondu. De toute façon nous sommes payés au mois, et le travail, il faut toujours le faire, mais c'est vrai que ça nous fait une charge supplémentaire.

— Et vous ne gagnez rien de plus ?

— Pourquoi le devrions-nous ?

— Chez moi, les syndicats veillent à ce que tout travail soit payé.

— Chez moi, nous veillons à ce que tout travail soit libre, m'a-t-il renvoyé du tac au tac. Travailler librement, c'est faire ce qu'on doit faire, à quelque prix que ce soit, et refuser ce qu'on ne doit pas faire.

Que penserais-tu d'un médecin qui refuserait de soigner un homme malade sans être payé, et accepterait d'empoisonner un homme bien portant pour une forte récompense ?

— Que c'est un salaud.

— Moi, que ce n'est pas un homme libre.

La Madrassat d'Agghadar

La taille de la *madrassat* est impressionnante pour sa situation au cœur d'un lieu si isolé. Sa construction répondait, à l'évidence, à un projet démesuré de transmission des connaissances, et je ne m'étonne plus qu'elle fût très tôt laissée à l'abandon.

Son architecture est massive ; bien plus caractéristique du Marmat que des styles arabes et musulmans.

La Madrassat d'Agghadar est constituée de six ensembles de bâtiments. La mosquée, de base cubique et surmontée d'un dôme pointu en occupe le cœur. Elle est au centre d'une large esplanade, dont quatre tours carrées délimitent l'espace. Des galeries supportées par des colonnes les relient.

Entre le périmètre de la mosquée et le quai où devait débarquer presque tout ce qui était nécessaire à la vie de la communauté, légèrement en contrebas, un bâtiment tout en longueur repose partiellement sur des colonnes. Il contenait les salles de cours. À l'ouest, s'étagent trois hautes constructions où logeaient les *taliban* (étudiants).

Au-dessus de cet ensemble se dressent encore deux bâtiments : à l'Est, les salles de copie et à l'ouest, la bibliothèque. Ils sont eux aussi reliés entre eux par une galerie supportée par des colonnes. De larges escaliers conduisent de leur niveau à celui de la mosquée.

À l'est, séparé par quelques autres bâtiments de moindre importance, s'étendaient des vergers et des potagers, qui sont devenus une véritable jungle traversée de ronces impénétrables.

Dans une des salles du bâtiment au-dessus du quai, Tchandji et moi sommes assis devant un ordinateur qui affiche le plan des niveaux du site. Je lui dicte les chiffres et les opérations pour calculer la pression de l'eau à la sortie des manches à incendie. Le logiciel étant en chinois, je serais bien incapable d'y parvenir seul.

Comme je le craignais, elle est bien faible dans les bâtiments supérieurs. Je conclus qu'il serait nécessaire de demander du mouillant aux moines ou aux syndicats, ou éventuellement une vulgaire lessive liquide ou du produit de vaisselle, afin de modifier les propriétés dynamiques de l'eau et d'accroître sa capacité couvrante.

Dialogue avec Tchandji

Je profite que nous soyons seul pour poser à Tchandji la question qui me brûle les lèvres depuis hier : « Pourquoi nous as-tu traités de taliban ? »

« Ah, fait-il, c'est à cause des positions ultra-textualistes de tes amis », et il entreprend de m'instruire à sa façon sur la polémique entre les tenants du texte-langage pur et dur, et ceux de la performance et des textes procéduraux.

« Je suppose que nos amis maniaques de l'écran gris auraient pu rendre de grands services au gouvernement de Kaboul qui voulait faire une télévision sans image ni musique », ajoute-t-il. « Ils auraient pu y programmer aussi *Hurlement en faveur de Sade*. »

— Et pourquoi m'associes-tu à eux ?

— Parce que j'ai lu le compte-rendu de ton intervention à propos de Savonarole.

— Je suppose que tu ne partages pas ces points de vue, dis-je agacé.

— Je n'ai pas dit ça, s'excuse-t-il. Ce n'est qu'une plaisanterie. D'ailleurs je le regrette

— Quoi donc ?

— Je regrette qu'il n'y ait pas de Savonarole musulman capable d'engager la critique avec des Benivieni, des Ficini ou des Pic de la Mirandole contemporains. Il y a parfois des collisions intéressantes entre des rationalités.

« Que veux-tu dire ? »

« Comment se transmettent les idées ? De deux façons, poursuit-il sans attendre ma réponse. Elles se transmettent par des discours, des

paradigmes et des modèles, et par des techniques et des procédés applicables. Naturellement, les deux sont intimement liés, mais ils ne sont pas pour autant inséparables. On peut étudier des textes et même suivre des cours sans avoir la moindre idée de l'emploi technique et expérimental de ce que l'on apprend. On peut de la même façon apprendre à utiliser des objets sans avoir la moindre idée des représentations et des théories sur lesquelles leur existence repose. Il résulte parfois de cela des rencontres inattendues. »

« Quand, par exemple, les ingénieurs occidentaux acquièrent le calcul des forces par la circonférence et le nombre de pignons des engrenages, ils ne pouvaient intégrer le concept sanscrit de *dharma* et chinois de *tche*. La *philosophie naturelle* eut toutes les peines pour acclimater le nouveau savoir dans un monde soumis à la volonté d'un Dieu Créateur, et en faire Sa loi. Ils avaient déjà eu bien du mal à concilier leurs croyances avec une physique aristotélicienne. Ils en eurent sans doute plus encore à résoudre les bouleversements économiques et politiques qui en résultaient. »

« Or, cocassement, quand les Européens se mêlèrent de comprendre la pensée orientale, il ne leur vient pas à l'idée d'interroger les techniques qu'ils en avaient reçues. Ils tentèrent plutôt de la réinterpréter selon la grille du Catholicisme Romain. C'est ainsi qu'on en arrive même à voir des bouddhistes ou des musulmans finir aujourd'hui par réinterpréter leur propre religion selon les paradigmes de l'occident chrétien. »

« Conclusion paradoxale s'il en est, » lancé-je.

« C'est le propre de la domination du système marchand. Il organise d'une part le commerce d'objets techniques sous forme d'objets magiques. Il s'y prend de telle sorte qu'on ne puisse y découvrir les procédés et les connaissances qu'ils mettent en œuvre et qui y sont soigneusement protégés. Il organise en même temps le commerce de l'idéologie, qui n'est que le mode de consommation de ces produits de manière à ce qu'ils ne puissent jamais devenir producteurs de quoi que ce soit. »

« L'Europe occidentale ferait mieux de rester fidèle à la philosophie de Lucrèce et de Sade, songé-je à voix haute. — Oui, l'esprit souffle d'où l'on vient, lance malicieusement Tchandji. À propos, ton pseudonyme a-t-il à voir avec le général républicain romain ? — Ce n'est pas un pseudonyme. — Tu en descends ? — Exactement. »

Le 24 juin

Le vent a tourné

Depuis ce matin, le ciel est couvert. Un vent du sud-ouest souffle des nuages noirs. Malgré l'heure matinale et un fond de fraîcheur, on sent une moiteur lourde qui annonce l'orage.

C'est une bonne chose s'il pleut maintenant. Nous pourrions vérifier le bon isolement de nos installations avant le début des rencontres.

Je propose à Ziddhâ de venir promener avec moi le long des rives du lac. « Il va pleuvoir », me dit-elle.

« Et alors, nous ne fondrons pas. — La température va beaucoup refroidir. — Nous courrons. »

Comment fabriquer du mouillant

« Qu'est-ce que tu t'embêtes ? » m'a répondu Gondopharès quand je lui ai fait part de ma demande de mouillant. J'ai cru d'abord qu'il jugeait mes précautions inutiles, mais il m'a conduit à l'extrémité est du quai, où poussent, moitié dans l'eau, des champs entiers d'herbes aux fleurs roses.

Il en a arraché une, puis l'a écrasée entre ses mains après les avoir trempées dans l'eau. Elles se sont immédiatement couvertes de mousse.

« C'est une chose de faire de la mousse entre ses doigts, lui ai-je dit, c'en est une autre de la mélanger à l'eau des lances. »

« Combien en veux-tu de litres ? » M'a-t-il seulement demandé, tout en se dirigeant vers les petits bâtiments devant le verger abandonné. Il a déniché une faucille et commencé à faucher des herbes par brassées, en me demandant d'aller trouver de la corde et une grosse brouette ou une charrette à bras.

« Et maintenant ? » lui demandai-je quand nous eûmes solidement attaché une demi-douzaine de ballots. « On pousse. » Et nous voilà partis jusqu'au pied de la salle de copie.

Là, il ouvre la porte d'une sorte de petit hangar de pierres, au milieu duquel trônait ce qui me parut être un grand pressoir. À quoi pouvait-il servir ? À fabriquer du papier, évidemment. Sur quoi copiait-on les manuscrits ?

Je lui ai demandé s'il avait au moins des mélangeurs. « Je ne crois pas, m'a-t-il répondu. Mais on peut en fabriquer. Combien t'en faut-il ? »

Avec Ziddhâ au bord du lac

Le terrain accidenté ne rend pas la marche facile. Nous devons grimper très au-dessus du niveau de l'eau, découvrant un paysage grandiose. Je souhaiterais m'approcher du lac, mais les rives ne paraissent nulle part accessibles.

Je sens Ziddhâ nerveuse, qui pourtant, dans la vallée de l'Ourouat, ne m'est jamais parue effarouché par la nature sauvage. Il est vrai que l'étendue du lac et ce ciel lourd, l'absence de toute trace humaine aussi loin que porte le regard, et le sentiment de la distance que nous avons déjà mise avec la *madrassat*, pourrait en impressionner de plus coriaces.

Nous réussissons enfin à parvenir dans une petite crique. L'eau n'est pas très fraîche. Je propose à Ziddhâ de faire quelques brasses et comprends tout de suite qu'il n'en est pas question. Elle n'ose pourtant pas me dire qu'elle préférerait ne pas rester seule, et j'en profite.

L'eau refroidit très vite quand on s'éloigne du bord, et quand on plonge sous la surface aussi. Sa faible salinité rend d'ailleurs ce dernier exercice épuisant. Elle est claire et l'on y distingue plusieurs variétés de poissons, peu farouches mais vifs. La pente est raide depuis la rive, et le fond disparaît très vite au regard.

Je sens naître dans mon ventre, juste au dessous du cœur, une toute petite boule d'angoisse, et je me dis, non sans amertume, que je n'ai plus l'âge de prolonger encore longtemps cet exercice. Cette décision de mon esprit rassure immédiatement mon âme, et les deux, heureux de se comprendre si bien, se consolent de l'usure du corps.

« Des cordés ! » Lancé-je en rejoignant la rive.

« Des quoi ? » Me demande Ziddhâ. « Des amphioxus, si tu préfères. » Une petite plage de sable un peu marneux parsemée de cailloutis coupants m'a permis d'entrer dans l'eau. En rentrant, je vois, sur le fond qui ondulent, de petits animaux de cinq à sept centimètres de long.

Presque transparents, ils sont fusiliformes et aplatis latéralement. J'en attrape un sans peine, et bien que les premières gouttes de pluie commencent à tomber, Ziddha s'approche pour voir ce que j'ai trouvé.

L'amphioxus

L'animal a sur le dos une étroite frange de peau qui s'étend jusqu'au bout de la queue, s'y élargit, dessinant à plat une forme qui rappelle les dômes pointus des fortifications du Marmat, et revient par dessous jusqu'à l'anus. La bouche est une ouverture ovale située sous

le ventre et entourée de filaments. Une autre ouverture, située en avant de l'anus et appelée pore abdominale, sert à rejeter l'eau de la respiration branchiale.

L'appareil respiratoire comprend des vaisseaux sanguins, mais l'animal n'a pas de cœur et son sang est incolore. Un vaisseau, sous le sac branchial renouvelle le sang, et l'artère dorsale, contractile, le répand dans tout le corps.

Le squelette se compose d'un simple axe gélatineux, ou corde, au-dessus duquel se trouve la moëlle épinière. Son extrémité antérieure est dépourvue de tout ce qui pourrait ressembler à un embryon de cerveau.

— Et alors ? me dit Ziddhâ, en conclusion de mon petit cours de zoologie.

— Alors, je te présente notre ancêtre.

— Je croyais qu'on descendait d'un poisson.

— C'est l'ancêtre des poissons. Le genre des amphioxus, qui forme d'ailleurs à lui seul la classe des acraniens, est très exactement celui qui fait la transition entre les échinodermes et les vertébrés. Ces animaux sont dépourvus de membres, de crâne, de mâchoires, de cerveau et de cœur, et ils ont d'abord été considérés, par Linné et Lamack, comme des mollusques.

— Comment fais-tu pour savoir toujours tant de choses sur tout ?

La teneur de sa remarque me laisse supposer qu'elle ne perçoit pas bien l'intérêt de ce que je lui montre. « Ziddhâ, tu n'es pas sans savoir qu'on a distingué les espèces animales entre vertébrés et invertébrés », lui expliqué-je tandis que je libère l'animal et que nous allons nous abriter sous un rocher de la pluie qui maintenant devient forte.

Lamarck et Champollion

Un tel classement, qui nous a appris beaucoup de choses, n'était pourtant pas immédiatement des plus évidents ni des plus logiques. On aurait pu classer les animaux entre carnivores et herbivores, gros et petits, domestiques et sauvages, utiles et nuisibles, ternes et vivement colorés. Cette division fondée sur la présence ou non de vertèbres est non seulement peu évidente, mais même légèrement absurde pour qui ne serait pas prévenu des inférences qu'elle a pu induire.

Elles étaient celles de l'évolution des espèces, au fil de périodes si longues qu'il était bien difficile d'en parler ailleurs que dans la France révolutionnaire. Cette division supposait aussi de faire ce que la poésie classique appelle une synecdoque.

« What is a synecdoche ? » me demande Ziddhâ.

Une synecdoque est la figure qui consiste à prendre la partie, ou le matériau, pour désigner la chose tout entière : une voile pour un navire, le bout du fil pour le téléphone, croiser le fer pour se battre en duel. Le mot « vertébré » évoque un os, une simple catégorie d'os, la vertèbre, pour l'animal tout entier.

Tous les animaux qui possèdent des vertèbres ont aussi d'autres nombreux caractères en commun. Ils possèdent tous une tête et un corps, un cerveau et une moelle épinière, etc... Il suffit de désigner la vertèbre pour que tous les animaux qui en possèdent soient désignés, mais surtout, pour que le soit aussi l'ensemble des caractères qu'ils possèdent en commun.

On pourrait les appeler autrement. On peut d'ailleurs les appeler aussi « épineuriens ». Tous les épineuriens sont vertébrés, et tous les vertébrés sont épineuriens. Aussi nous pourrions dire que ces deux mots sont synonymes.

Le mot « épineurien » signifie seulement que le système nerveux passe au-dessus du tube digestif. Chaque fois que c'est le cas, ce système nerveux passe à l'intérieur d'une colonne vertébrale et rejoint un cerveau situé dans le crâne. Il se trouve aussi que ce crâne contient les principaux centres sensoriels, qu'ils y existent par paires et sont reliés aux organes. Ces animaux ont aussi un cœur entre deux poumons, ou des sacs branchiens, en avant d'un appareil digestif, et bien d'autres caractères que ne disent les mots « vertébré » ni « épineurien ».

« Et alors ? » demande encore Ziddhâ, mais avec cette fois une plus nette nuance de curiosité dans le ton.

Alors, cet animal que nous venons de voir, tout à la fois confirme la pertinence de la classification évolutionniste et la met en cause. Il est à l'évidence à la racine des vertébrés, mais en est-il déjà un, ou ne l'est-il pas encore ? Cette simple question de classification peut bien se régler comme pour l'ornithorynque, finalement placé parmi les mammifères, mais elle a des soutènements plus fondamentaux.

Dans la classification lamarquienne, il allait de soi que les vertébrés descendaient des invertébrés, que la vertèbre, et tout ce qui allait avec, supposait une forme supérieure de vie. Or, l'amphioxus est à l'évidence bien plus primitif que la plupart des invertébrés.

Il semblerait donc qu'une bifurcation se soit opérée, à partir des échinodermes, entre épineuriens et hyponeuriens (les animaux dont le système nerveux passe sous le tube digestif).

Dans ce cas, ce n'est plus la vertèbre qui devient le critère déterminant et discriminant, mais la place relative des systèmes nerveux et digestifs. Cette place est indécidable pour les échinodermes (l'oursin, l'étoile de mer), qui n'ont, à proprement parler, ni haut ni bas.

« Je ne vois pas bien ce que tu veux en conclure, m'interroge Ziddhâ. Qu'à ce moment-là, nous passons d'un modèle linéaire d'évolution à un modèle arborescent ? »

« Oui, mais pas seulement. Je veux surtout te montrer le rapport entre le langage et le réel. »

Cahier XVII

Poésie et mathématiques, liberté et lisibilité

Le 25 juin

L'avant-veille

J'imagine toujours difficilement la forme que vont prendre ces rencontres. J'entrevois quelque chose comme un grand forum.

Le lieu est si inattendu. Si ce n'était son excentricité, il est idéal en tout point, à la condition de l'utiliser pendant cette période chaude où les jours sont très longs. Il regorge de lieux ouverts sur au moins trois côtés, ne demandant donc aucun effort d'éclairage.

Je suis dérouté par l'absence d'organisation officielle, de presse, de public, et, plus généralement, de toute différenciation entre ceux qui y participent : tout à la fois intervenants, public, organisateurs, techniciens, et commentateurs sur leurs propres sites ou leurs propres imprimés.

Son caractère international me rend perplexe aussi, alors que, où que ce soit dans le monde, personne n'en parle ni ne semble en avoir entendu parler. Est-ce ironique ? J'en viens à m'interroger sur le terme même d'international, quand cette manifestation ne se fait sous l'initiative d'aucune nation, si ce n'est une qui n'existe pas, le Marmat, sur le territoire de la République du Gourpa, alors que presque tous ceux qui sont déjà présents, sont des ressortissants de la République Tasgarde toute voisine.

L'orage a grondé toute la nuit, mais le ciel était largement dégagé au petit jour, et l'air glacial. La température remonte maintenant très vite tandis que le sol sèche.

La région autour d'Aggadhar est beaucoup moins humide que les derniers territoires que nous avons traversés au nord de la République Tasgarde. Sa relative aridité doit pourtant plus, selon toute vraisemblance, à ses surfaces rocheuses et accidentées, qu'à sa seule hydrométrie. À moins que, peut-être, une raison que j'ignore attire systématiquement les nuages plus au sud.

Correspondance avec Pierre Petiot

J'ai encore du mal à me faire une idée de la forme que vont prendre ces rencontres. J'ai du moins compris qu'on attend des textes préparatoires de la part des participants. Mon récent essai, *Ce que pourrait être un art libre*⁴, avec ses airs de manifeste, me paraît convenir parfaitement. J'ai donc entrepris de le traduire en Anglais.

Le site de Zazie's Zone n'attendait que ça pour l'éditer, et j'ai placé un lien (<http://www.zazie.at/Langage/>) sur la page des Rencontres d'Aggadhhar, ainsi qu'un deuxième qui renvoie à mes écrits en langue anglaise.

Pierre Petiot <<http://ppetiot2.free.fr/>>, à qui j'avais demandé de relire la traduction, a choisi cette occasion pour m'envoyer une copie de la version française annotée et complétée de ses réflexions. Je m'apprête à la lui renvoyer avec ses commentaires commentés.

À propos de mes thèses sur l'art libre

J'avais d'abord appelé mon essai *Pour un Art libre*, mais j'ai craint qu'il paraisse alors seulement une prise de position pour les courants qui, aujourd'hui, veulent étendre à l'art les principes de copyleft, notamment avec la *Licence Art Libre* (<http://artlibre.org/>). Je ne les récuse évidemment pas, mais mon propos reste polémique même dans leurs rangs, et je ne veux pas donner l'illusion d'en être le porte-parole.

Il s'agissait de montrer que l'art moderne s'était si bien associé au marché qu'on ne pouvait plus seulement parler d'un marché de l'art, mais d'un art du marché, comme il y eut un art des cavernes ou un art sacré. Cette époque est révolue. Je ne crois justement pas que sur ce dernier point les tenants du copyleft seraient tous d'accord avec moi.

L'art ne vit plus dans le marché de l'art, de même que les lettres dans le marché du livre, ou la musique dans le marché du disque, et cela commence à se voir. J'assume évidemment la portée polémique de ma thèse, mais je ne tiens pas à y limiter mon propos. Le plus important est de comprendre où nous sommes déjà parvenus avant même d'y avoir sérieusement pensé, et d'ouvrir de nouvelles voies.

Bribes de correspondance

« 20. C'est ainsi que l'art sort du marché : en sortant de l'objet manufacturé, donc de la marchandise. » Dit mon texte, et Petiot commente : « Mais est-ce que ce n'est pas aussi le cas du prototype de

4 <http://depetris.free.fr/load/arlib.html>

tout objet industriel ? — Exactement, ajoutè-je. Et je pense que ça a beaucoup de conséquences ; notamment que la propriété devient principalement celle des connaissances : brevets, droits de reproduction, etc. »

Quelques paragraphes plus loin, je parle du livre : « 24. Dans le monde qui s'achève, l'œuvre véritable était le livre imprimé. Quelle est-elle aujourd'hui ? » À quoi Petiot ajoute : « Mac Luhan — qu'Evi m'a fait relire récemment — dit que l'imprimerie est le prototype même de la production industrielle. Et personnellement je le crois. Ce n'est pas la technique — toute sérigraphique — de production des circuits intégrés qui le contredira. »

Il y a en effet en tout cela des cohérences à longue portée. Et mon texte continue : « 25. Le marché s'adresse à une clientèle. Celle-ci peut être un cénacle d'amateurs éclairés comme un très large public populaire. Elle n'en demeure pas moins une clientèle. L'art marchand est essentiellement déterminé par une clientèle. S'il s'adresse à une clientèle d'avant-garde, il est d'avant-garde, s'il s'adresse à une clientèle populaire, il est un art populaire. »

« Là tu es génial ! » Commente-t-il. « Il ne reste en effet plus rien de populaire — au sens "folklorique" de "fait par et pour le peuple" — à l'art populaire que le fait qu'il s'adresse à une clientèle populaire. » C'est en effet une conclusion dont je n'avais pas mesuré la portée en écrivant. Même chose évidemment pour les avant-gardes !

Petiot me semble particulièrement épouser mon point de vue, qui reprenait d'ailleurs un certain nombre de ses thèses. Il est clair que tout ceci nous mène plus loin qu'à une simple critique des *nouvelles technologies* ou de la distribution des *biens immatériels*, pour autant que ces mots aient un sens, ou encore à la revendication d'une nouvelle forme, école, théorie ou mode esthétique ou philosophique.

Il s'attarde d'ailleurs très justement sur mes remarques concernant le langage et les mathématiques des paragraphes cinquante-huit à soixante-huit.

La libération de l'art et les mathématiques

58. *L'option tacitement choisie par la modernité semble bien être que plusieurs mathématiques sont unifiées par un seul langage. Ce n'est qu'une option tacite, qui pourrait fâcher si l'on cherche à la justifier. Rien n'est moins clair, dans la culture contemporaine, que le possible rapport entre langage mathématique et un éventuel référent.*

Petiot : *Comme j'ai été élevé dans « les maths modernes » et que je suis un élève docile, je dis La Mathématique. :-)* Mais plus précisément, si « Les Mathématiques ne sont qu'une immense métaphore » comme le disait Poincaré, c'est à dire modèles et ponts entre les modèles et des modèles de modèles, etc... Si des découvertes en Algèbre autorisent — établissent, prouvent — d'autres découvertes en « Topologie Algébrique » ou en « Géométrie Différentielle » (via la théorie des Catégories de GrothenDieck) quel sens cela peut-il avoir de parler encore des mathématiques devant ce qui ressemble en fait à une sorte de tissu ?

59. *Un langage unifié des mathématiques pouvait avec quelque raison être considéré comme une bonne chose au début du vingtième siècle. À la fin, on se demande si, contre toute attente, on ne doit pas une excessive complexité des mathématiques à ce qui aurait dû les simplifier.*

Petiot : *Je te comprends bien, mais l'existence des mathématiques comme tissu de métaphores de métaphores (de modèles de modèles) ne provient pas de l'unification du langage à la Bourbaki, mais de l'essence même — surréaliste au fond — des mathématiques et de leur mouvement, ce que fait remarquer Poincaré dans la citation que j'en fais plus haut. Or, on ne peut accuser Poincaré d'être un suppôt du Général Bourbaki, ni même du bon Hilbert :-).*

Moi : *En fait, je pensais plutôt à Frege. Ceci dit, je ne critique pas la complexité d'un langage mathématique, mais plutôt la croyance qu'il faudrait en trouver un seul et le bon. Voir plus loin le mythe de Babel.*

60. *Les mathématiques sont-elles autonomes de leur langage ? C'est un peu comme si l'on se demandait si le monde était indépendant de la langue française — le monde réel, naturel, imaginaire, irrationnel... —, pourtant, la langue française le décrit bien ; elle sait aussi décrire, expliquer ou paraphraser le langage des mathématiques. On pourrait penser que, dans certains cas, l'extrême difficulté des problèmes, et surtout l'extrême cloisonnement des diverses mathématiques, pourraient bénéficier d'un plus large recours à la langue naturelle.*

Petiot : *Oh ! Oui ! :-)*

61. *Les mathématiques seraient le langage, non pas de Dieu, comme cela put paraître évident à quelques esprits initiateurs de la modernité, mais de la nature. Reste à savoir jusqu'à quel point les*

mathématiques seraient un langage, et si leur rapport avec le monde physique est de nature linguistique.

Petiot : Personne ne s'interroge sur les capacités prédictives du langage tout court dans le simple domaine technique. Ils en veulent tous à « l'incroyable efficacité des mathématiques ». Mais en fait la situation est la même en mathématiques et en construction automobile : une voiture ne marche pas parce qu'elle est faite de matière, une voiture marche parce qu'elle est faite de langage (i.e de l'information qui la spécifie totalement). Ce sur quoi on peut et on doit s'interroger, c'est sur l'efficacité du langage humain. Autrement dit sur la puissance de la poésie dans le réel.

62. Jusqu'à quel point une preuve mathématique peut-elle établir une certitude ? Jusqu'à quel point preuve mathématique et certitude ne sont pas une contradiction dans les termes ? La certitude relève de l'intuition synthétique ; la preuve, de la déduction analytique. Tout le problème est d'établir la déduction sur l'intuition. (L'inverse est-il pensable ?)

Petiot : « C'est ça ! » est l'énoncé le plus commun de la certitude mathématique. Le point d'orgue de la démonstration. C'est en même temps la situation mentale la plus confuse qui soit : personne — à cet instant là — ne sait plus dire ce que c'est que « C'est », ni ce que c'est que « ça » ni même qui au juste prononce ou pense le « C'est ça » parce que c'est l'unanimité des mathématiciens prononçant le même « C'est ça ! » à propos de la même démonstration qui établit la vérité mathématique.

63. Les mathématiques contemporaines supposent une formidable confiance en un langage, une confiance qui excède largement le raisonnable. (« Le langage mathématique se révèle efficace au-delà du raisonnable », Wigner 1960.)

Petiot : Toute la technique, pas seulement les mathématiques s'appuient sur la même puissance de la poésie.

64. Le formalisme mathématique des débuts du vingtième siècle n'a pas offert ce qu'on attendait de lui, mais ce qu'on n'en attendait pas. Si l'on avait cru qu'il allait nous aider à penser, ou seulement à compter, on s'est trompé, mais il s'est révélé efficace pour faire calculer des machines à notre place.

Petiot : Exactement. Mais... Godement — par exemple — et pas mal d'autres l'avaient bien senti et même presque énoncé. Et on sait bien que les résultats de Gödel sont équivalents à ceux de Turing sur

la calculabilité. Quant à ce que penser n'est pas calculer : L'homme est ce qui se tient au-delà de l'algorithme — P. Petiot :-)

65. *Les machines ne calculent pas comme nous. Elles manipulent des suites binaires que nous avons la plus grande peine à déchiffrer. Nous ne nous y essayons pas, d'ailleurs, nous les convertissons en d'autres langages, qui tiennent à la fois d'une langue naturelle, l'Anglais, et d'un langage logico-mathématique : le code source.*

Petiot : *Nous ne calculons pas. Le cerveau humain — le mien surtout — est nul en calcul. Nous, nous poétisons. Nous allons de métaphore en métaphore et de modèle en modèle. C'est cela qui constitue le mouvement naturel incessant de notre esprit — mouvement brownien et surréaliste. Nous sommes des primates, nous construisons des modèles, nous imitons, nous singeons. Imiter, c'est faire opérer un modèle. L'intelligence n'est rien d'autre que la capacité de créer des modèles (oui, quand ils marchent c'est mieux... :-) et cette définition unifie l'intelligence dans les arts et l'intelligence dans les sciences).*

Moi : *Oui et non. Peut-être, en effet, ne comptons nous pas, mais nous ne faisons pas non plus qu'aller de métaphore en métaphore. Nous décomposons aussi. Je crois que c'est cela qui est à la base de l'attitude mathématique. Une capacité à réduire, à démonter, sans laquelle l'attitude poétique ne fonctionnerait pas, ou n'aurait pas de prise sur le réel.*

67. *Le langage formel des mathématiques ne fait pas ici fonction de langue universelle. Il n'y a pas de langue universelle, mais une floraison de langages, de divers niveaux, qui, cette fois, contrairement au mythe de Babel, ne semble pas diviser, ni décourager les bâtisseurs.*

Petiot : *On choisit — ou même on construit — un langage en fonction de ce qu'on a à faire. Et il le faut, car chaque langage définit un univers explorable tout comme un ensemble de transformations définit une géométrie. (Cf. Poincaré Pourquoi l'espace a 3 dimensions). Cela, les bâtisseurs le savent. Ils se savent au-delà du langage.*

68. *« Si la généralisation et le développement de systèmes d'exploitations basés sur des interfaces graphiques et métaphoriques de plus en plus perfectionnées, permettent de rendre l'usage de l'ordinateur accessible à celui qui n'a pas connaissance de son fonctionnement, ils nous éloignent et nous cachent la véritable nature*

du programme informatique et son potentiel métaphysique. » BlueScreen (<<http://www.b-l-u-e-s-c-r-e-e-n.net/>>).

Petiot : *Oh ! Sainte Dialectique...:-) Oui. Oui. Mais en « démocratisant » l'usage de l'ordinateur, ils rendent « une certaine connaissance de son fonctionnement » (même intime) accessible à tous, et d'une certaine façon ils révèlent « la véritable nature du programme informatique et son potentiel métaphysique » à presque tous les utilisateurs. J'en ai des preuves quasiment « industrielles ».*

Moi : *Il n'est pas sans intérêt de regarder les logiciels et les matériels comme autant de problèmes techniques travaillés par ces contradictions.*

Aparté sur la rapidité et la lenteur des choses

Il n'y a pas cinq ans que je me sers de l'internet, et je n'ai bien sûr pas appris à l'utiliser intelligemment tout de suite. Il n'y a pas quinze ans que j'ai un ordinateur. Je repense parfois au travail de Romain qu'on devait faire dans ma jeunesse, quand le prix des photocopies était prohibitif et leur qualité médiocre, avec la machine à écrire, le papier carbone ou les stens à alcool, pour accomplir ce qu'aujourd'hui je fais presque instantanément.

Petiot, lui, n'a pas connu la même évolution, puisqu'il était déjà ingénieur en informatique. Pourtant ce qui me surprend le plus, c'est de n'avoir pas l'impression d'une rupture, même pas d'une nouveauté. J'ai seulement trouvé l'outil pour faire ce que je faisais.

Liberté et lisibilité

72. *La finalité de l'écriture, avant, était la production d'un texte édité. Elle l'est maintenant d'un texte éditable — voire de musiques, d'images éditables.*

Petiot : *J'admire la cohérence entre la manière dont tu écris la théorie de ce que je suis en train de faire : éditer ton texte, et le contenu même de ce que je dis.*

73. *Le problème qui se pose en ce moment-même sur les droits d'utiliser librement, de diffuser, de copier et de modifier, est déjà un problème d'arrière-garde. Le problème actuel est celui de la possibilité (et non seulement du droit) d'éditer. Un travail intellectuel ne saurait qu'être éditable. Le concept d'édition remplace et unifie ceux de lecture et d'écriture.*

Petiot : *Waouh ! J'aurais bien voulu écrire celle là.*

74. *Personne ne sait très bien aujourd'hui ce qu'est un art libre. C'est une idée neuve, jamais évoquée avant. On a revendiqué un art révolutionnaire, un art engagé, un art pour l'art, un art pour tous et par tous, un art indépendant, un art populaire, un art démocratique, on n'avait jamais sérieusement pensé qu'un art pût être libre, ni comment.*

Petiot : *Espièglement, je ne peux que remarquer qu'en un sens inattendu — mais l'Histoire l'est souvent — nous sommes quand même sur les traces de l'I.S. Mais qui aurait pu penser que la suite du mouvement « ouvrier » passait par les mathématiques et l'informatique si honnies des situs et des écolos paresseux ?*

Moi : *Cela tient à une conception de la lutte de classes qui oublie que le mouvement ouvrier est, justement, ouvrier, et qu'il y a un rapport entre celui-ci, la technique et la recherche scientifique. Achimède et Spartacus sont complémentaires, sinon impuissants. Cf : La Gauche et la technique, P. Petiot ;-)*

75. *En partie, l'art libre s'inscrit dans le prolongement de la modernité du vingtième siècle et n'y apporte visiblement rien de neuf, en partie, il calque son principe sur ceux de la distribution des logiciels libres. Il y a donc un rapport, jusqu'alors impensé, entre libre et lisible. Reste à mieux penser ce que serait cette lisibilité pour l'art.*

Cahier XVIII

À la veille des rencontres

Le 26 juin

En quatre jours, le nombre de personnes qui sont déjà venues s'affairer autour de la *madrassat* s'est sensiblement accru. L'anglais demeure largement la langue de communication, mais déjà certains n'en parlent pas un mot. J'ai quelquefois reconnu de l'ourdou, et même du russe.

Je suis de plus en plus perplexe sur la forme que vont prendre ces rencontres, et me demande la place que je vais devoir y tenir.

La bibliothèque de la Madrassat d'Aggadhar

Je suis allé voir dans la bibliothèque. Le bâtiment a plutôt bien résisté au temps, mais il est évident qu'on l'y a aidé. La toiture et les combles ont été restaurés à plusieurs reprises, contrairement aux habitations qui sont largement en ruine et totalement inutilisables. La bibliothèque a eu un régime de faveur dont n'a même pas bénéficié la mosquée, et elle conserve une grande quantité d'ouvrages manuscrits. Aucune pièce unique, cependant, ni un manuscrit antérieur à sa construction, n'y est encore conservé, m'ont affirmé tous ceux qui m'en ont parlé.

La *madrassat* n'a pas fonctionné longtemps, une génération tout au plus, et jamais elle n'abrita le nombre d'étudiants pour lequel elle avait été construite. L'idée de bâtir une telle université, loin de tout, coupée du monde, ne s'est pas révélée viable, et il est bien dur d'imaginer comment et pourquoi elle a pu être conçue.

Parfois des hommes s'isolent pour se protéger du pouvoir. Ils se regroupent derrière des montagnes, des déserts ou des mers. Se créent alors des centres dérobés — comme on dit passage dérobé —, dont parfois même la mémoire s'efface, mais pas l'empreinte dans l'Histoire. Parfois ces centres paradoxaux — dans tous les sens du terme — font de violents retours en force.

Sinon, la fuite du monde sans autre intention que de ne pas se laisser distraire par lui n'a jamais été une voie fertile, et je conçois mal

quelle autre raison aurait pu inspirer la construction d'une *madrassat* à Aggadhar.

Je soupçonne même que cette concentration d'intellectuels oisifs était le meilleur moyen de mettre un terme à l'extension de l'Islam, comme la suite a paru le confirmer. Ne produisant rien d'autre qu'une part de leur nourriture, leur encre et leur papier, ni ne se préoccupant davantage de combattre et de se défendre, ils ne faisaient qu'accroître leur distance avec leurs contemporains, en prétendant sans doute œuvrer pour les autres.

Je me demande si, aujourd'hui, l'immense industrie des biens culturels ne risque pas d'aboutir au même résultat pour l'expansion occidentale.

Leïla Abindra

À défaut de compatriote, j'ai trouvé une francophone, et qui vient, elle aussi, de Marseille, plus précisément de sa forte communauté comorienne. Une lointaine ascendance du Kérala indien donne à Leïla Abindra des traits plus méditerranéens qu'africains et une peau très noire. Elle parle avec effort un excellent Français, qu'elle a appris au lycée de Moroni, et en saisit toutes les finesses si l'on se donne la peine de prononcer avec lenteur des phrases bien construites, quelle que soit leur complexité. Elle l'écrit parfaitement.

Elle va bientôt entreprendre un stage d'insertion en suivant des cours d'alphabétisation. Comme je m'en surprends, elle m'explique qu'elle voulait étudier l'anglais, mais les travailleurs sociaux ont jugé qu'elle ne les comprenait pas bien quand ils parlaient, et qu'ils ne la comprenaient pas bien non plus. Je la rassure en lui apprenant que je suis exactement dans le même cas, et lui recommande surtout de ne pas perdre son excellent français. Ça la fait rire.

Elle possède aussi un arabe littéral très classique qu'elle parle comme si elle venait du Hidjâz. Elle doit d'ailleurs s'efforcer d'en simplifier la syntaxe quand elle souhaite que je la comprenne. Elle a un peu écrit en ces deux langues, mais son œuvre est essentiellement en comorien.

Elle ressemble à une princesse dans son sari aux couleurs éclatantes. Peut-être en est-elle une.

Les rencontres de demain

Il commence à m'apparaître que ces rencontres vont prendre la forme de tables rondes, ou de petits séminaires, sur des sujets précis autant que divers. Les intervenants mettent en ligne de la documentation et des textes avant leur intervention, et chacun peut

ajouter librement les siens, ou insérer des commentaires. Il est seulement demandé de ne pas donner des documents trop longs à parcourir. Parfois une liste de diffusion est proposée pour la préparation de la table ronde.

Quand les participants se rencontrent, ils ont déjà une idée très précise de quoi ils vont parler, et des points de vue de chacun.

En fait de table ronde, il n'y a pas de table du tout, seulement des tapis, carrés, où prennent place, sans ordre défini, une ou plusieurs douzaines de personnes qui discutent alors librement. Dans certaines salles, des groupes utilisent du matériel informatique, parfois des matériaux, ou des instruments de musique, traditionnels, parfois rien du tout.

Manzi va intervenir sur les théories de la grammaire et de la musique de Al Farabi à Al Kindy. Je suppose qu'il y pense depuis qu'il m'en a parlé à Bin Al Azar. Son texte préparatoire, en arabe, fait accessoirement allusion à l'incidence des travaux des philologues motazilites sur l'origine de la chimie. *Al Kimiya*, vient de l'adverbe *kam* (combien) pour désigner une science des mesures, des proportions et des combinatoires. Le thème du groupe est *l'intelligible, le sensible et la puissance sur le réel*.

Gondopharès, le délégué de l'électricité, y interviendra aussi sur *l'instance du souffle et du signe dans le Sepher Yezirah et les Upanishads du Yoga*.

Je savais qu'il n'était pas musulman, et son nom m'avait fait tenir pour évident qu'il était bouddhiste. Gondopharès était en effet le roi Parthe qui fit du Bouddhisme la religion de son empire, puis envoya des missionnaires dans toute l'Asie du Sud-Est et une part de l'Asie Centrale, donnant ainsi naissance aux écoles du Hinayana. Je ne fus pas peu surpris quand il m'a appris qu'il était juif. Quoique peu nombreux, les Juifs ne sont pas absents du Marmat. Leur nombre s'est même sensiblement accru au début du vingtième siècle avec des réfugiés d'Europe de l'Est, pour baisser ensuite avec la création de l'État d'Israël, qui fait fonction de sas à des juifs d'orient pour immigrer, cette fois, en Europe.

Gondopharès descend, lui, de la très ancienne communauté juive du Marmat, originaire depuis l'antiquité des régions de Bactriane, du Gandhara, de l'Hindou-Kouch et du Sakestan. Il n'est pas croyant, mais reste très attaché à sa culture, à la fois à travers la gnose kabbaliste, et les minorités des révolutions européennes : Gustav

Landauer, Rudolph Rocker, Erich Mühsam... En plus de l'hébreu, il manipule un peu de yiddish, et donc l'allemand.

Un retour de courriel de Manzi

Salut Jean-Pierre,

On Wed, 25 jun 2003 08:22:49, jdepetris Wrote:

> Cher Manzi,

> Tes remarques sur une éventuelle origine arabe de la chimie (alchimie) ne semblent pas tenir compte que le mot Kimia existait déjà bien avant en grec.

Oui, mais existaient déjà l'arabe, l'araméen et l'hébreu, toutes langues qui se partageaient la même racine "kam".

La chimie aux temps de Zozime d'Alexandrie concernait la teinture des tissus, et presque tous ses contemporains se préoccupaient de combinaisons de pigments. La chimie était alors celle des couleurs, et n'avait encore rien de commun avec une théorie de la matière comme chez Al Kindy ou Jâbir.

SYS, Manzi

P.S. Je ne t'apprendai pas que "vers" se disait "carmina" en Latin.

Une nouvelle forme d'organisation humaine

Je me rends compte qu'il est absolument impossible que chacun communique avec tout le monde. La barrière des langues l'interdit, mais elle n'est pas la seule. La population qui se rassemble forme des groupes relativement fermés. Même avec une langue commune, on les imagine difficilement se comprendre, ou seulement avoir quelque chose à se dire. Individuellement, pourtant, des rencontres improbables ont lieu.

On trouve un curieux mélange de bardes folkloriques, faisant vivre, envers et contre tout, leur langue, leur littérature et leurs instruments traditionnels, comme de jeunes gens qui ne savent plus écrire qu'avec un clavier, des performeurs excentriques et des adeptes du texte pur et dur, que sais-je encore ?... On chercherait pourtant en vain ce qui ressemblerait à une barrière entre les anciens et les modernes.

Tous ces groupes, aux contours d'ailleurs mal définis, s'ignorent largement, du moins en apparence. En y regardant mieux, beaucoup d'individus peuvent être de plusieurs à la fois.

Cet ensemble sans ordre, mais non sans cohérence, me fait entrevoir plus concrètement que jamais la possibilité d'une nouvelle forme d'organisation humaine tout à fait viable, à la fois plus

complexe, plus riche d'infinies connexions, et, somme toute, plus simple à gérer que la traditionnelle division en groupes et en représentants de groupes.

L'architecture de la Madrassat d'Aggadhar

La *madrassat* est bâtie avec du calcaire rose, assez semblable à celui qui a servi à la construction du petit temple des sources chaudes près d'Algarod. Les passages couverts font un feston de colonnades qui relie entre eux tous les bâtiments. Ces arcades constituent une efficace protection contre les intempéries, et devaient être appréciées des *oulémas* (savants) et des *taliban* (étudiants), quand ils arpentaient leurs galeries, les bras chargés de livres. On soupçonne vite, pourtant, qu'elles avaient une fonction plus fondamentale. Elles offraient une remarquable transition entre les différents espaces d'activités et l'extérieur, et faisaient un idéal lieu de rencontre. Très différents de ces espaces dans lesquels on doit se rendre délibérément pour se rencontrer quand on n'a rien d'autre à faire qu'à tuer le temps en vains bavardages, ils favorisent la rencontre fortuite, où l'on retient un ami parce qu'on veut rester un moment avec lui.

Les nombreux bancs de pierre, les petits parterres qui devaient laisser s'épanouir des plantes et des fleurs, les bouches de fontaines aujourd'hui à sec, confirment l'intention délibérée de l'architecte, comme ces avancées des murs entre les bancs, servant de portants à des ogives, et qui pouvaient faire office de séparations, aussi bien que de tables pour lire ou écrire en plein air.

En avant-corps devant les façades ou en chemins couverts entre les corps de constructions, les portiques sont soutenus par d'épaisses colonnes rondes, qui finissent en ogives galbées en forme de bulbe traditionnel de l'architecture du Marmat.

La décoration n'abuse pas de la calligraphie, mais tire au contraire parti des surfaces aveugles et des aplats. Les lettres ne sont pas gravées, mais dessinées en mosaïque à l'aide de blocs calcaires carrés aux tons différents.

Les épais caractères koufis sont aux antipodes de l'arabesque. Il est souvent très difficile de reconnaître une écriture dans ce cubisme abstrait occupant des surfaces carrées, ou en heptaèdres, de deux à six mètres de côtés. On imagine d'abord le plan d'un labyrinthe ; peut-être celui du site lui-même, gravé sur le mur pour aider le promeneur égaré. C'est ce que j'ai cru devant la première inscription que j'ai vue. Je m'amuse depuis, devant chacune, à imaginer la perpétuelle mutation du lieu que je parcours.

Sur la page de Gondopharès

Le mot sanscrit *yoga* signifie d'abord « attelage ». On le rencontre dans les textes védiques où il désigne l'attelage du char d'Indra ou de Sârya (le Soleil). Maîtrisés par la main du cocher, les chevaux sont dits *yukta*, c'est à dire contrôlés, dans le sens où leurs efforts sont coordonnés. Le mot *yoga* prend aussi dès l'origine le sens complémentaire de « méthode », appliqué à n'importe quelle activité intellectuelle.

Les mots *atman* et *brahman* désignent deux idées qu'il est bien dur de comprendre séparément. *Atman* signifie « âme », au sens très large de « vie ». C'est donc ce qui caractérise un être vivant, en ce qu'il a un minimum d'intuition de lui-même, de souvenir de son histoire et de son identité ; mais c'est aussi l'âme universelle, le vivant, non pas en tant que principe, mais en tant que réalité unique qui anime tout ce qui vit. La métaphore de la jarre est alors souvent employée, dont l'espace intérieur épouse la forme, mais n'est pas affecté si l'argile se brise.

Qu'on songe aux vers de Hugo : *Pourquoi mettre au-dessus des êtres des fantômes ? / Les clartés, les éthers ne sont pas des royaumes, / Place à l'atome saint qui brûle ou qui ruisselle ! / Place au rayonnement de l'âme universelle !...* (*La Légende des Siècles - Le Satyre.*) Je le cite délibérément parce qu'il a été explicitement assimilé par la vieille religion jaïniste, l'une des plus anciennes de l'Hindouisme.

Comme on pourrait traduire *atman* par « âme », à la fois source de l'identité et sans identité, on pourrait traduire *brahman* par esprit. Le *brahman* est l'idée, l'absolu, l'abstrait. Entendons par là qu'il est la seconde condition de la conscience.

L'*atman* correspondrait à l'arabe l'*anniya*, l'ego latin, mais certainement pas le *self* (soi), même pas *myself* (moi-même), plutôt un *Iness* (je-ité, je-itude ?) ; tandis que le *brahman* serait *al furqân* (la discrimination). Le *brahman*, c'est ce qui reconnaît, par exemple, une couleur, disons le rouge, alors que cette couleur n'existe jamais que comme attribut d'un objet particulier coloré, et qu'il n'y a pas deux rouges absolument semblables. C'est aussi bien la conception de la couleur, alors qu'il n'y a pas de couleur dans l'absolu, mais seulement des couleurs particulières. De même qu'il n'y a pas le nombre en général, mais seulement des nombres, et au fond, même pas des nombres, seulement du nombrable, du nombreux.

Le *yoga* doit se comprendre selon ces deux concepts, dont il se fait la méthode de coordination. Qu'est-ce qui va alors faire fonction

d'attelage ? le corps : très exactement le souffle du corps, la parole. C'est précisément ce qui nous intéresse ici, plus que les prémisses de la langue, de la culture et de la métaphysique indienne.

Comprenons bien ici la différence entre parole et langage. Ce dernier désigne seulement une articulation de signes et de significations. La parole émane du corps, du vivant.

Le corps est l'instrument. Chacun sait que la musique n'est pas l'instrument, qu'elle n'est même pas *dans* l'instrument. On la produit en apprenant à se servir de celui-ci. Au cœur d'un instrument, au cœur d'une machine, il n'y a généralement que du vide, comme au centre du corps, il n'y a que la contenance des poumons, et le creux central du cœur et des vaisseaux sanguins.

[...]

La goutte d'ambrosie (Amrtabindu Upanishad)

13/ *Oui, l'atman est comme l'espace/ enfermé dans la jarre : nombreuses celles-ci/ et pourtant lorsqu'une jarre est détruite/ on ne pense pas que l'espace/ qu'elle enfermait est détruit avec elle/ car on sait que l'espace est éternel.*

14/ *Captif des prestiges du Verbe/ on ne va pas au but suprême/ pas plus qu'on ne trouve un lotus/ en le cherchant dans les ténèbres/ mais que l'on s'en délivre/ et l'on voit aussitôt l'Unité.*

15/ *Pourtant on dit que le Brahman/ c'est le verbe, la Parole articulée/ en fait lorsque la parole est détruite/ ce qui reste est le Verbe Pur/ la résonance primordiale/ sachant cela on peut méditer sur le Verbe/ si l'on désire la paix de l'atman.*

16/ *Ce sont là deux doctrines/ dignes l'une et l'autre d'être connues/ car le brahman est à la fois le verbe/ et l'absolu après le verbe./ Il faut d'abord connaître le verbe-brahman/ puis dépasser le verbe et chercher l'absolu.*

Le son immortel (Amrtanâda Upanishad)

24/ *Il est le son par excellence/ l'impérissable qui se situe/ au-delà de toutes les catégories :/ voyelles ou consonnes, sourdes ou sonores/ palatales ou gutturales/ labiales ou nasales/ semi-consonnes ou aspirées,*

25/ *et c'est par lui/ que l'adepte discerne le chemin/ sur lequel il conduit le souffle/ il faut donc qu'il le pratique sans cesse/ pour ouvrir le chemin au souffle.*

Historique

Ces *upanishads* sont écrites en sanscrit classique, et versifiées sous forme de *sloka* : strophes de quatre octosyllabes. Cela ne veut pas dire qu'ils soient, à notre goût, toujours poétiques, et leur traduction n'arrange rien. On est loin de la rigueur des *sûtras* ou de l'exactitude des *bhâsya*. Anonymes et non datées, elles imitent la langue et le style des *upanishads* des Védas, au moins antérieures au sixième siècle avant J-C. Elles leur sont pourtant très postérieures. On peut imaginer que les auteurs de ces textes quelque peu hérétiques voulaient, au moins par leur aspect formel, s'attribuer une caution védique, mais on peut penser aussi que ceux qui les lisaient ou les entendaient en leur temps étaient parfaitement renseignés sur l'archaïsme de leur style et la modernité de leur contenu.

Des remarques semblables peuvent être faites à propos du *Sepher Yesirah*. Sans date ni nom d'auteur, il est parfois présenté comme remontant à la captivité à Babylone. Si c'était vrai, il serait alors contemporain des textes védiques qu'imitent les *Upanishads du Yoga*, mais il est de toute évidence, comme eux, bien plus tardif.

Il serait amusant qu'on parvienne à établir un jour qu'ils sont contemporains les uns des autres. Je n'en serais pas autrement surpris.

Premières lignes du premier chapitre du Sepher Yezirah

« C'est selon les trente-deux voies de la Sagesse, les trente-deux Mystérieux Sentiers, que le Seigneur des Armées, Dieu-Vivant et roi de l'Univers, Dieu de Miséricorde et de Grâce, Dieu Sublime séjournant dans l'Éternité a formé et créé l'Univers par trois *Seapharim* (numération) : *Séphar* (le nombre), *Sipour* (le nombrant), *Sépher* (le nombré), contenus dans dix *Séphithoth* (propriétés) qui sont un et identiques en Lui. Les trente-deux Mystérieux Sentiers de la sagesse consistent en cette décade sortie du néant et en vingt-deux lettres fondamentales... »

Il est temps d'aller se coucher

Gondoparès, mais aussi la bibliothèque de la *madrassat*, et ce voyage tout entier, m'entraînent dans un monde qui me donne le vertige. Partout dorment des sommes d'écrits dont l'archivage et la cartographie dépassent l'imagination. La somme des littératures occidentales m'apparaît soudain dérisoire, avec son antiquité dont il ne reste presque plus rien — celle, pour reprendre la phrase de Paul Valéry, de « cette péninsule du continent asiatique ».

C'est peut-être la raison pour laquelle l'imprimerie, venue pourtant d'Asie, a si bien réussi en Europe. Plus encore qu'un moyen de

À BOLGOBOL

diffusion du texte, elle était celui de son contrôle et de sa régulation : une façon de décider de la venue ou non à l'existence d'un texte, autrement que par sa seule écriture ; de contenir la profusion, le palimpseste et le détournement.

Cette attitude me semble voir son terme, emportée par son propre produit : la numérisation des données et l'internet. Est-ce pour cela, comme le pense Manzi, que les bibliothèques irakiennes ont brûlé, pour détruire ce qui peut encore l'être ?

Cahier XIX De retour

Le 5 juillet

Une semaine plus tard

Le soleil se lève trop tôt maintenant pour que je sois plus matinal que lui. C'est aussi bien, car, si les journées sont chaudes, les aubes sont glacées. Tard encore, les feuilles étaient couvertes de minuscules gouttelettes de rosée blanche, près de la cabane, de l'autre côté du verger abandonné, où nous avons campé pendant une douzaine de jours.

Je n'ai plus tenu mon journal depuis le début des rencontres, ou plutôt, tout ce que j'ai écrit à cette occasion n'y aurait plus sa place. On peut de toute façon en trouver une part substantielle en cherchant sur le site de la manifestation. (Il suffit d'interroger un moteur de recherche en rentrant « rencontres d'Aggadhar » en palanzi.)

À Algarod

Ce matin encore, assis sous les arcades de la *madrassat* déserte, je méditais sur ces portiques qui ont donné leur nom dans deux langues différentes à deux écoles de philosophie, qui n'en font qu'une à deux moments différents. Épictète était bien un Grec de Damas, devenue plus tard la capitale de la *falsafa*.

Nous voilà déjà ce soir à Algarod pour passer la nuit. Je ne sais pourquoi, il est des lieux auxquels on s'attache plus qu'à d'autres. À l'aller, je ne me suis pas attardé plus de deux heures sur la Place des Darlabats, et cette ville m'est devenue familière.

Une impression de bien-être m'envahit parmi ces murs de pierres grises, ces toits d'ardoises aux festons de bois, ces volets pleins, dont les fleurs à toutes les fenêtres compensent l'austérité. Est-ce son assise fortifiée, ses citadelles en surplomb, qui donnent irrationnellement un profond sentiment de sécurité ?

Le 6 juillet

Petit déjeuner à Algarod

« Finalement, me demande Manzi, qui fait des progrès en Français de jour en jour, et sait de mieux en mieux lire mon journal, ta famille est-elle originaire de Jordanie, ou descend-elle d'un général romain, qui était Catalan, je crois ? »

« Ni l'un, ni l'autre. Je plaisantais. Elle a toujours été de Marseille, de la même lignée que Pétrone, le premier romancier occidental, qui n'habitait d'ailleurs pas loin de chez moi, de l'autre côté du Vieux-Port. »

« C'est vrai ? s'exclame-t-il. »

« Bien sûr, mes ancêtres étaient déjà là au néolithique. À la veillée, j'entendais des histoires qui se transmettaient de génération en génération, et qui remontaient jusqu'à l'époque de la grande glaciation. Il y avait alors des villages dans toutes les calanques, et le niveau de la mer était plus bas... »

« Allons, réfléchis un peu. Qui peut faire remonter sa généalogie sur une vingtaine de siècles ? Je n'ai même jamais connu mon grand-père. Ma grand-mère vivait dans une communauté anarcho-syndicaliste et elle fût sans doute la seule à savoir qui c'était. »

« C'est vrai ? répète Douha. »

« Va donc savoir. »

« Il descend d'un amphioxus, ajoute Ziddhâ. »

Une expérience psycho-géographique

La vallée de l'Ar Roula, qui remonte jusqu'aux Sources Chaudes et, de là, au Col du Gargon, parvient à concilier dans ses paysages des impressions contraires. À la fois hiératiques et souriants, démesurés, accueillants et sauvages, ils sont particulièrement variés avec des forêts épaisses, des zones rocheuses et pelées, des prairies vallonnées, des parois déchiquetées. La ville d'Algarod, qui en ferme l'entrée, en conserve quelque chose.

Ses murs, son architecture en sont-ils réellement porteurs, comme si la ville était la « conversion » au *format* urbain, de celui de la nature ? Ou bien est-ce parce que mon image de la ville est contaminée par les territoires qui l'entourent ? L'appréhension que nous avons des lieux est au moins aussi changée par les trajets que nous traçons autour, que le sens d'un mot l'est par son contexte. (Cette remarque complète bien celles que j'avais faites à l'aller.)

D'ailleurs, le chemin du retour m'a fait découvrir des paysages sensiblement différents. Quand je voyais dans un sens des régions qui m'évoquaient déjà la steppe mongole ou la taïga sibérienne, au retour,

je reconnaissais au même endroit les prémisses des contreforts himalayens.

Ces réflexions m'ont donné l'idée ce matin d'entraîner mes amis dans une expérience amusante.

Le stylo, c'est l'homme

Nous nous munissons chacun du nécessaire pour prendre des notes et des croquis. Manzi et Douha emportent aussi leur appareil photo : un Zénith soviétique, excellent reflex qui doit être plus vieux que Ziddhâ, et que j'ai déjà utilisé quand on était dans la vallée de Bor Argod. Puis nous nous engageons au hasard dans les rues d'Algarod.

Je remarque alors avec horreur que Ziddhâ s'est munie d'un stylo bille en plastique. J'avais bien quelquefois observé qu'elle prenait des notes avec n'importe quoi quand nous étions ensemble au travail devant l'écran, mais ce n'était pas proprement écrire.

« Tu ne vas pas me dire que tu vas te servir de ça ? » Elle me regarde étonnée. « Enfin, Ziddhâ, le stylo, c'est tout » insisté-je. « Tu n'exagères pas un peu ? »

« Pas du tout, crois-moi. Le style, la qualité du papier, les documents, la culture personnelle, l'ambiance, le confort, les idées, le talent, l'imagination, tout cela n'est rien, rien du tout sans un bon stylo. »

« L'écriture a besoin du plaisir d'écrire, et ce plaisir est physique. Si l'on n'éprouve pas du plaisir à tenir un stylo entre ses doigts et à faire danser la plume sur la surface qu'elle noircit, que pourrait-on écrire de bon ? Et ne viens pas me dire qu'un bon écrivain n'a besoin de rien de tel. A-t-on déjà vu un bon cavalier chevaucher un âne ? On ne pense pas bien si l'on écrit mal, et l'on n'écrit pas bien si l'on ne sent pas ses doigts épouser le fil de sa pensée et tresser le contour des lettres. Sans le plaisir que donne un bon stylo, l'esprit se vide et se dessèche, on n'est plus rien, rien du tout. »

« Eh bien je n'ai rien d'autre », me répond-elle inconsciente. « Qu'à cela ne tienne », dis-je en lui saisissant le bras à la recherche de la plus proche papeterie.

« Un bon stylo doit avoir un certain poids et être composé dans un matériau agréable au toucher : ébonite, cuivre, acier, bois, or, bachelite, tungstène, platine... Il n'est pas nécessaire qu'il soit précieux et cher, il doit être sensuel. Il importe aussi que la plume ne sèche pas si on la laisse décapuchonnée un certain temps. »

« On peut bien préférer une plume fine ou large, qui fasse un trait délié ou uniforme, qui soit souple, ou dure comme un poinçon. Tout ça n'est que question de goût, mais l'encre doit couler fluide et généreuse. Rien n'est plus insupportable qu'un trait qui a des ratées. »

« On n'est pas obligé toutefois d'écrire avec un stylo. On peut utiliser une plume d'oiseau, un pinceau, un roseau, mais ce n'est pas très pratique. On peut préférer un crayon, ou une mine de plomb. Dans tous les cas, on doit choisir un parfait instrument, apprécié par sa main. On ne m'a pas attendu pour rédiger des traités apprenant à tailler une plume d'oie ou un roseau, ou à préparer son encre sur une pierre. Sais-tu qu'il existe peut-être plus de manuels à ce propos que de traités de grammaire ou de rhétorique ? C'est comme aujourd'hui les ouvrages sur l'édition et l'encodage de texte, sur le HTML, les CSS ou le PHP, ou encore les manuels de traitements de texte. Utiliserais-tu n'importe quel traitement de texte pour écrire ? »

« T'es-tu déjà servi d'un pinceau et d'une pierre d'encre ? Crois-tu qu'on ait inventé le stylo-plume pour se mettre, après tant de progrès, à écrire comme des cochons ? Non, le stylo est l'apothéose de dizaines de siècles, de centaines même devrais-je dire, car l'écriture ne serait rien sans le dessin, le trait, l'inscription sous toutes ses formes. »

« C'est très important, continué-je en me tournant vers Manzi et Douha, surtout pour vous qui avez des enfants. Que faut-il pour réussir des études ? Un bon stylo. Qu'importe même d'écrire à genoux et sur du papier d'emballage ? L'élève remplit alors ses pages d'équations, de rédactions, de versions... pour le seul plaisir de s'en servir. »

« Croyez-vous que si les hommes choisissaient mieux leurs stylos, le monde irait comme il va ? Croyez-vous qu'il y aurait tant d'enfants et d'adultes illettrés ? Ne soupçonnez-vous pas le complot du baron Bic contre l'éducation libre et gratuite ? Et pourquoi nos ancêtres auraient pris la Bastille, si leurs enfants devaient écrire au stylo bille ? »

Sur ces deux alexandrins, la vieille ville n'étant pas bien grande, nous débouchons sur la Place des Darlabats. C'est alors que je vois, tout à côté du café où je m'étais assis une première fois sans y prêter la moindre attention, écrit en grosses lettres koufiques sur la devanture : *Dar al Kalam*, et dessous, en plus petites lettres latines : *The Fountain Pen Home*. Le destin a parlé : « Maison du Stylo ».

« L'important, dis-je encore en entrant, ce n'est pas seulement de trouver un bon stylo, mais de trouver le sien. »

Mon stylo

Acquérir un stylo est une opération difficile, et cela pour deux raisons principales. La première est que les vendeurs ont tendance à se prendre pour des bijoutiers. La beauté de l'objet n'est certes pas négligeable. Elle est nécessaire, mais loin toutefois d'être suffisante. On ne se contente pas de le contempler ; on écrit avec. Le plus important est donc ce qui se voit le moins : le système d'alimentation qui conduit l'encre jusqu'à la plume. Celui-ci doit laisser passer un peu d'air, permettant de contrôler le débit de l'encre et d'éviter qu'elle ne se répande indûment. On ne peut se livrer à une telle vérification chez un marchand, qui ne nous laissera jamais utiliser la pompe, ou placer une cartouche d'encre dans un stylo neuf. On ne pourrait de toute façon pas s'assurer de son bon fonctionnement sans un assez long usage.

Le seul critère pourrait encore être le prix. Si l'on suppose qu'un bon stylo soit plus cher qu'un mauvais, qu'on se détrompe. Et c'est la deuxième source des difficultés, qui n'est pas sans rapport avec la première. Les différences de prix entre des stylos sont proprement extravagantes. Elles s'expliquent principalement par la préciosité des matériaux, mais cette dernière n'a généralement pas d'autre fonction que cosmétique.

Si les stylos hors de prix, qu'on utilise surtout pour signer des contrats et des chèques, marchent généralement bien, et si les bon-marchés qu'on réserve aux écoliers sont presque toujours inutilisables, il est à peu près impossible de savoir à quoi s'attendre avec ceux qui ont un prix raisonnable.

Celui que j'utilise en est un bon exemple. Il y aura bientôt une dizaine d'années, j'ai acheté une parure complète, composée du stylo-plume, du stylo-bille et du porte-mine, dans une grande surface. En fait, seul le porte-mine m'intéressait, mais le prix dérisoire auquel l'ensemble était soldé faisait du lot une meilleure affaire que d'acheter un porte-mine seul.

Je supposais que le stylo-plume serait un jouet inutile, mais je fus surpris de voir qu'il écrivait bien et, en cuivre laqué, qu'il se tenait bien en main. À l'usage, je découvris qu'il ne séchait jamais, aussi longtemps que je le laissais sans capuchon, et que sa plume, en iridium bicolore, était tout à fait à mon goût, dure et d'épaisseur moyenne. Son seul défaut était que sa bague, trop fine pour mes

doigts, me fatiguait la main à l'usage. Je ne l'utilisai donc que pour corriger des épreuves à l'encre rouge.

Plus tard, j'en acquis un nouveau, dont la forme et la substance m'avaient séduit, mais le bas prix me laissait prévoir le pire. Dans le style des années cinquante, d'un beau noir laqué comme le précédent, il était beaucoup plus large et me permettait d'écrire sans fatigue.

Je ne me servis plus que de lui pendant quelques mois, mais, au-delà de cette période, l'alimentation de l'encre commença à me jouer des tours. Je découvris alors que le pas de vis du système d'alimentation était exactement le même que celui du précédent. Je les échangeai donc. Je gagnai même un ou deux millimètres qui éloignaient mes doigts du papier et rendaient plus souples leurs mouvements, sans gêner la fermeture du capuchon.

J'utilise maintenant un stylo absolument unique, et je dois dire qu'entre temps j'en avais acheté plusieurs dont le prix était bien supérieur à la somme des deux dont j'avais fait un seul.

Ad Dar al Kalam

Dans la boutique, je prends les choses en main et détaille mes exigences à la jeune vendeuse, au demeurant fort compétente, qui nous renseigne longuement sur les systèmes d'alimentation de l'encre. Elle me conseille des stylos de fabrications locales en nous entraînant vers leur présentoir : une vitrine aux montants de bois ciré, dans laquelle, sur trois niveaux coulissants lorsqu'on ouvre l'élégant petit meuble, ils reposent dans des cannelures tapissées de velours ocre.

De ma vie, je n'en ai jamais vus de semblables. D'un très bel acier, ils m'évoquent des canons d'armes anciennes. Leurs tailles sont à peu près égales, mais leurs formes et leurs couleurs diffèrent : certains sont cylindriques, d'autres biseautés. Il y en a d'acier clair, noir, et moiré. Quelques-uns sont ciselés. Quelques-uns ne sont qu'un tube droit, coupé net aux extrémités. D'autres ont, vissées, des bouchons en forme d'ogives, ou en tubes de moindre gabarit.

Ma main se porte spontanément vers un noir moiré, biseauté sur huit côtés, et dont le capuchon est ciselé d'une calligraphie de style floral, si ramifiée que je ne parviens pas à la déchiffrer. « L'important n'a aucune importance, » lit Ziddhâ en arabe.

« C'est un *hadith* du Prophète, » complète la jeune femme en nous invitant à dévisser le capuchon. « Je croyais que c'était un *hadith* de John L. Austin, » intervient Manzi. Moi, j'avais pensé à un fragment de Démocrite, mais j'ai tendance à lui faire confiance.

Le stylo se tient par une bague de bois. « De merisier, » précise la vendeuse. Me le prenant des mains, elle le dévisse encore. Il contient une pompe, amovible si l'on préfère utiliser des cartouches. Elle la retire et dévisse l'embout qui emprisonne la plume, entraînant avec lui tout le corps d'alimentation de l'encre.

« Si vous voulez l'essayer, nous dit-elle, ils ont tous le même dispositif d'alimentation, et nous en avons un de prêt. » Joignant le geste à la parole, elle en visse un autre, prolongé d'une cartouche pleine. Tandis que Ziddhâ s'en saisit, je m'inquiète du poids de l'objet pour de fines mains féminines. Je le trouve d'autre part un peu viril pour elle. Il n'en fallait pas davantage pour qu'elle ne veuille plus s'en séparer. Elle hésite à reconnaître que le trait est épais pour son goût, mais l'admet quand on lui dit qu'on peut changer la plume.

Ceci fait, je lui suggère d'acheter des cartouches, de le remplir et de l'essayer à nouveau ici même, afin de pouvoir l'utiliser sans délai. J'en profite pour régler discrètement la facture, qui ne me semble pas excessive, même pour le pays.

« C'est un beau cadeau que tu m'as fait là, dit-elle quand on se retrouve sur la place. Il faudra que je t'en fasse aussi un en retour. »

« En attendant, ajouté-je alors que nous longeons la fontaine, ne tombe pas à l'eau avec. Tu ne remonterais pas. »

À travers la vieille ville

Nous commençons par monter en direction des forteresses. Les rues deviennent plus étroites, plus serpentine, se prolongent d'escaliers, s'ouvrent de petits porches, conduisant à des escaliers plus étroits encore. Il n'est pas encore sept heures trente.

Qu'on ne s'y trompe pas. Nous sommes ici à l'heure locale. La France est restée à l'heure d'été après l'occupation allemande, et avait donc une heure d'avance sur le soleil. Quand on revint à la coutume de rajouter une heure en été, dans les années soixante-dix, on avançait donc les horloges de deux heures. Quand les montres françaises indiquent neuf heures, il est en réalité sept heures au soleil.

On ne comprend pas bien le sens d'un tel usage, puisque, insensiblement, on prend coutume de se coucher et de se lever plus tard. Je ne suis donc pas tellement plus matinal que mes compatriotes en me levant avant six heures, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un magasin de stylos ouvre à sept.

Nos pas nous conduisent sur un chemin pavé qui longe les murailles à la hauteur des toits. Il a à peine la largeur nécessaire à un

petit attelage, et un parapet d'une trentaine de centimètres de haut et d'épaisseur protège du vide. Il contourne le piton central, et nous finissons par nous retrouver en aplomb de la vallée de l' Af Fawoura. Nous passons les murs de la vieille ville par une dernière redoute déserte.

Sans transition, alors que nous n'avons pas dû marcher plus d'un quart d'heure depuis le magasin, nous nous retrouvons dans un paysage qui n'a plus rien d'urbain. Quelques petites fermes à moitié troglodytes, telles que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vues à l'aspect si misérable, s'accrochent à la côte.

Des sentiers terreux, des escaliers taillés dans le roc et devenus lisses, les relient à de minuscules potagers ou des champs de luzernes, exploitant le moindre bout de terre en pente. Des cordes sont fixées par endroits pour aider le paysan chargé de ballots dans les passes difficiles. Des poulaillers de planches et de grillages composites mêlent leur bruit à celui du vent.

Le vent, qui n'est pourtant pas très fort, produit une sorte de rumeur, à peine perceptible, faite d'agitation de buissons, de souffle entre les roches, et peut-être de rien du tout, seulement ce vide qui s'ouvre devant nous, limité au loin par des crêtes de neiges.

Cahier XX

En rentrant à Bolgobol

Le 6 juillet

Sur la route de Bolgobol

« Le néophyte croit que le principal intérêt de l'appareil photographique est de saisir la scène qu'on a sous les yeux pour nous la restituer en deux dimensions. En réalité, l'image photographique vaut plus pour ce qu'elle cache que pour ce qu'elle montre. Elle découpe une fenêtre, et supprime tout ce qui se trouve autour des quatre côtés de la pellicule. Aussi, quoi que nous voyions sur une photo, elle nous laisse imaginer ce qu'en réalité nous ne voyons pas. »

« La même remarque peut se faire pour toute sorte d'images, et même de sculptures. Connais-tu la remarquable analyse que fit Sigmund Freud du Moïse de Michel Ange ? Dans le cas de la photo, toutefois, si l'on veut bien omettre le travail de studio, l'intervention de l'artiste se réduit presque exclusivement au seul cadrage, c'est à dire à ce seul découpage, ce masquage de la réalité. »

« On ne peut manquer de faire un rapprochement avec la peinture à l'encre de Chine, qui suppose une valeur au moins égale des réserves de blanc par rapport aux surfaces peintes. Naturellement, le blanc est alors à l'intérieur de la surface de l'image, et non à l'extérieur. Si, au contraire, il constitue même ce qui en est le plus visiblement saillant, il n'en est pas moins une surface vide et vierge. Tu remarqueras que les cultures qui excellent le mieux dans la photographie, que ce soit pour en produire les instruments ou pour les utiliser, sont justement celles qui excellèrent le plus dans la peinture à l'encre. »

L'orage nous a surpris à peine passé le Col du Gargon. Brusque, violent, avec des éclairs et des tonnerres étourdissants, ses trombes d'eau n'ont pas duré, mais nous ont contraints de trouver un abri dans un tunnel en attendant que la route devienne moins dangereuse. Les odeurs que j'avais senties à l'aller au même endroit, sont maintenant différentes et beaucoup plus fortes, de terre humide et de résineux trempés.

« Jean-Pierre, nous apprécions tous ton étonnante capacité à établir des rapprochements inattendus et à opérer des inférences athlétiques, mais je t'ai posé une question fort simple sur la notion de dérive psycho-géographique, dit Manzi. »

Une pluie fine s'est remise à tomber alors que nous descendons la route en lacets qui nous conduit au fond de la vallée de l'Ardor.

« Manzi, vois-tu le pont en bas ? N'apprécies-tu pas aussi que je tourne le volant plutôt que de donner un grand coup d'accélérateur qui nous ferait nous y écraser en quelques secondes ? »

Manzi me répond d'un soupir. L'Ardor n'est encore qu'une petite rivière et nous sommes loin de Bolgobol.

— La notion de psychogéo-graphie, continué-je, a été conçue par l'Internationale Situationniste dans la perspective d'un Urbanisme Unitaire. Elle-même était dans le prolongement des travaux du Bauhaus et du Constructivisme soviétique. Une telle perspective, remarque-le, pouvait très bien prendre un tour concret dans les années cinquante, alors que tu n'étais pas né. Le moins que l'on puisse dire est qu'elle n'est plus à l'ordre du jour. Elle ne se concrétisa d'ailleurs pas à l'époque, où il eût été pourtant profitable aux uns comme aux autres, que l'IS collaborât avec quelques municipalités communistes européennes à des réalisations précises, au moins de façon expérimentale.

— Je me disais aussi qu'avec notre appareil photo nous aurions plutôt eu l'air de touristes stupides aux yeux des situationnistes.

— Les situationnistes n'ont jamais compris la photographie. Ils prenaient trop au sérieux les dépliant publicitaires. Aujourd'hui, ils croiraient que les ordinateurs servent à échanger de la musique et à commander des pizzas.

— Ta perspective, alors, en quoi consiste-t-elle ?

— Veux-tu que je coupe droit ou que je négocie les virages ?

— Coupe droit.

— Réconcilier la notion mécanique de travail et celle de travail intellectuel.

— Bon, négocie les virages.

Ce matin à Algarod

Les essuie-glaces de la voiture de Ziddha sont très bruyants. Ce bruit ne me dérange pas, tout au contraire. Rien, je crois, ne permet mieux d'apprécier la pluie que le mouvement et le bruit des essuie-glaces.

« Ce matin à Algarod, commencé-je, nous nous sommes évertués de quitter les chemins tout tracés que nous aurions pris si nous avions eu quelque chose de précis à faire. Même si nous avions fait du tourisme, nous serions au moins allé visiter les citadelles. Nous avons au contraire cherché des chemins de traverse et nous avons trouvé ce que nous pourrions appeler des passages dérochés. À quoi ressemble le monde alors ? »

« Je te le demande, me répond Manzi. »

« Il ressemble à un cadavre-exquis, dis-je, à un collage surréaliste, à une figure alchimique. Il est fait de cassures saisissantes, comme celle qui nous a frappé ce matin en passant l'enceinte de la vieille ville. Souvent moins criantes, ces cassures sont cependant de chaque instant dans un paysage urbain, et même naturel. »

« C'est ce que nous pouvons expérimenter tout à loisir avec un appareil photographique, et notamment avec un bon programme de retouche d'image. Il n'y a qu'à zoomer successivement sur un point, même pris au hasard. De nouveaux détails vont à chaque étape modifier notre appréhension du lieu tout entier, comme du détail. »

« Note bien ici ce que je veux te faire remarquer. Ne t'arrête pas à la conception triviale qui croirait qu'un grossissement nous révélerait davantage et nous rapprocherait de la réalité ; il nous renseignerait plutôt sur *le peu de réalité*. »

« Un détail modifie notre appréhension de l'ensemble. Comme, dans l'autre sens, l'ensemble modifie notre appréhension du détail. Comment fait-il cela ? En nous entraînant à construire, pour chaque détail, un nouvel ensemble virtuel. Alors pose-toi la question. Où et quand y aurait-il un ensemble réel ? »

« Je ne suis pas sûr de te comprendre, m'interroge Manzi. »

« Souviens-toi quand tu étais enfant. Quand j'étais petit, je descendais la rue, mais en réalité, je longeais un *cañon*. Les cheminées des toits étaient des cactus qui dominaient ses parois. Au croisement pouvaient surgir des peaux-rouges. »

« Peut-être penses-tu que je ne devrais pas dire "en réalité" ? Si, au contraire. J'étais bien plus dans la réalité qu'un adulte qui sort machinalement de chez lui pour un parcours quotidien. Je voyais le monde avec une telle intensité qu'il est bien difficile d'en conserver une semblable capacité toute sa vie sans la cultiver. »

« Un de mes oncles était bâtisseur. Devant un terrain, il voyait déjà des fondations, des heures de travail, le prix des matériaux. Il voyait tout ça comme enfant j'aurais vu des indiens. J'ai un voisin paléontologue. Au même endroit, il verrait le cours des siècles, celui

des millions d'années. Qui est hors de la réalité ? Tous la voient. Et ils ne verraient rien s'ils ne la rêvaient pas. »

— Tes virages commencent à me donner le tournis, renvoie Manzi. Tu ne connais pas un chemin plus droit ?

— Cesse de te plaindre. Il est impossible d'aller plus droit, et je peux même t'expliquer pourquoi. Admettons que nous pensions avec notre cerveau.

— Soit.

— Le cerveau accumule et conserve en mémoire toutes les données sensibles qu'il reçoit par le tissu nerveux. Comment s'y prend-on alors pour penser avec ?

— Je suppose que tu vas me le dire.

— On le fait un peu à la manière dont se constitue un réseau hydrographique sur un territoire. La pluie ruisselle, s'écoule, suit au début la pente et les anfractuosités, mais se met très vite à ravier, creuse des rigoles, des rus, des vallées, dessine des plaines alluviales. Comme la pluie, nous dessinons nous-mêmes notre paysage mental.

Je ne sais si Manzi perçoit mieux mon idée, ces derniers mots, toutefois semblent lui parler davantage, et sans doute entrent-ils en résonance avec les propos qu'il me tenait le mois dernier au bord de l'Ardor.

— Tu veux dire que nous établissons des liens entre des percepts d'origines diverses, par exemple l'éclair et le bruit du tonnerre, ou la taille des ombres et la hauteur du soleil.

— Oui, si ce n'est que les liens ne sont pas nécessairement déterminés par la causalité. Ils peuvent l'être parfois, sans que l'esprit ne l'identifie en tant que telle, ou encore lui être totalement étrangers. Ces liens ne sont pas davantage logiques, ils sont sémantiques.

— Par exemple, précise-t-il, si quelqu'un qui a des yeux bleus nous cause des ennuis, ensuite nous nous méfions de tous les gens qui ont des yeux bleus, même s'il n'y a aucun lien logique ni causal ?

— Exactement, pour concevoir la nature d'un lien, on doit d'abord le percevoir, et même l'inventer. Comme pour produire des énoncés sensés, on doit d'abord avoir un langage, qui lui n'a pas de sens a priori.

— Tu passes peut-être un peu vite du sémantique au linguistique.

— Sans doute. Un système linguistique, c'est à dire syntaxique, principalement, renforce les possibilités de cette circulation. Elle est ce qui permet l'aménagement de canaux, de barrages, de dérivations, d'irrigation, de pompes, etc.

— Oui, mais c'est quoi alors l'esprit dans ta métaphore ? L'eau ou l'ingénieur des eaux ?

— De toute façon, un ingénieur est constitué d'eau à plus de 90%.

La pluie ne tombe presque plus. Le ciel et les montagnes maintenant se pénètrent. On est entouré de nuages. On en voit à gauche, à droite, et même dessous. S'étirant sur les pentes, ils accentuent leur verticalité.

— Tu essaies peut-être de me dire, reprend Manzi, qu'il y a une solution de continuité entre le déplacement des stimuli qui dessinent le réseau synaptique et le mouvement dans l'espace géographique.

— Oui, si ce n'est que ce qui se passe exactement dans un cerveau n'a aucune importance, puisque le savoir n'enseignerait pas comment s'en servir. Par exemple, si je demande à quelqu'un d'être moins attentif aux sens des mots, mais davantage à leur forme sonore et à leur ponctuation, je n'ai pas besoin de lui dire quelle partie de son cerveau il doit activer, à supposer que je le sache.

Supposons que ce soit le lobe frontal droit. Quel sens y a-t-il à conseiller de se servir de son lobe frontal droit ? Sauf à faire une métaphore ?

— Je crains fort, justement, que tout ce que tu as dit soit une suite de métaphores peu fertiles. Il y a sans doute d'intéressantes images à faire entre le déplacement dans l'espace physique, les connexions neuronales, et les associations linguistiques, mais il est bien problématique d'aller plus loin.

Sais-tu pourquoi ? Parce qu'il y a une différence entre une image et un modèle. La première n'est qu'intuitive — et tu sais déjà que je ne sous-estime pas cet aspect-là —, l'autre s'établit sur une quantification exacte.

— Tu veux dire que *qualitative is poor quantitative* ?

— Il ne s'agit pas de cela. Qu'importe lequel on déduit de l'autre. Il nous faut les deux.

Les nuages cachent complètement la rivière en dessous de la route, dont il me semble pourtant entendre le courant.

« C'est plutôt de cela qu'il s'agit au contraire, insisté-je. Est-ce que tu dois d'abord découvrir la balance pour trouver le levier ? A priori, il n'y a rien de quantitatif dans un levier, ni la longueur de la barre, ni la place du point d'appui, ni la masse, ni la poussée. Tout cela est qualitatif avant d'être quantifié. D'ailleurs la quantification se fait comme seule, quand tu as le qualitatif, ou plutôt, elle se fait par le

dispositif. Vois d'ailleurs les premières unités de mesure : le pouce, la coudée, la brassée, etc. »

« Un simple rapport topologique suffit pour qu'un dispositif matériel le quantifie automatiquement. Il n'y a plus aucune raison alors de s'ébahir que les nombres rendent compte des comportements réels. Ils en sont déduits. »

« C'est la philosophie implicite de Galilée que n'a jamais perçue Descartes. C'est aussi bien son athéisme implicite que l'Église cherchait à condamner sans pouvoir l'explicitier. Il est évident alors qu'aucun Créateur ne peut avoir donné des lois auxquelles se soumettrait sa création. »

« Quand Newton a inventé le quadrilatère des forces, il n'a pas dit que c'était une image. Il a dit que c'était une loi. Ça signifie que ça marchait. On pouvait s'en servir pour construire des voiles triangulaires. Quand Freud a repris ce même quadrilatère des forces pour expliquer le déplacement et la condensation dans le rêve, il a dit que ce n'était qu'une métaphore. Pourquoi ? Pourquoi n'a-t-il pas dit que les mêmes lois de la mécanique s'appliquaient au travail de l'esprit ? »

« Parce qu'il lui manquait des unités de mesure, m'interrompt encore Manzi. »

« Peut-être le croyait-il, dis-je. Dans ce cas il avait tort. Newton n'en aurait pas trouvé s'il avait pensé ainsi. En réalité, c'est parce que Freud ne pouvait pas dire comment on devait se servir de son modèle. Il expliquait comment fonctionnait le rêve, pas comment on devait s'y prendre pour rêver. Newton apprenait au charpentier de marine comment dessiner un voilier. »

« Si Freud avait eu une telle posture, il n'aurait pas écrit *Sur le Rêve*, il aurait écrit un traité de poésie, ou le *Manifeste du Surréalisme*. Il n'aurait pas inventé la *Science des rêves*, il aurait jeté les bases d'une *science poétique*. »

« André Breton, lui, s'est engouffré dans cette voie. Quand il cite Pierre Reverdy, "plus le rapport sera lointain et juste, plus l'image sera forte..." il n'explique pas l'image poétique par une image poétique : c'est quasiment une loi scientifique. Elle en a la forme et le fonctionnement, mais ni *lointain*, ni *juste*, ni *forte* ne peuvent prendre de valeur quantitative. »

« Oui, fait Manzi, je commence à voir où tu veux en venir. Justement, toutes les premières unités de mesure que tu nommais évoquent toujours des gestes : pas, coudée, brassée... »

« Tu as bien de la chance. Moi, je crois qu'à force de virer, je me suis perdu. En tout cas, si tu n'as pas oublié ta question, je ne crois pas y avoir répondu »

« Si. Et pas si mal. Tu décris la dérive psycho-géographique comme la forme d'expérimentation la plus simple du fonctionnement réel de la pensée. Tu as bien raison de recommander de s'équiper pour prendre des notes et des photos. Tu pourrais aussi penser à enregistrer du son. Enfin, l'écriture est le plus important. On peut tout noter : ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on sent... tout. »

Pour permettre de bien comprendre la conclusion de Manzi, je me rends compte ici que j'aurais dû décrire avec plus de précision comment nous avons procédé ce matin. Nous avons marché, mais nous nous sommes aussi arrêtés pour écrire.

J'ai recommandé à mes amis de s'attacher à des détails parmi ceux qui s'offraient à leurs yeux, et d'y focaliser leur attention. Le mieux était alors de les décrire minutieusement. Voilà pourquoi j'ai insisté pour emporter un appareil photographique, qui permet de cadrer une image, et d'oublier tout ce qui est hors-champ.

À partir de ces descriptions locales, je leur ai demandé de continuer en passant à l'environnement. Il devenait alors manifeste qu'en commençant par dépeindre avec minutie des détails distincts, l'ensemble du lieu, qui était objectivement identique pour tous, devenait subjectivement très différent pour chacun.

Le même procès pouvait être reproduit plusieurs fois dans un même lieu à partir d'autres détails, et la vision d'ensemble se trouvait modifiée encore pour le même observateur. En somme, sans changer de place, nous nous trouvions au même instant dans des lieux totalement différents.

Vers midi

J'aime la pluie. Naturellement, je n'aime pas me tremper en marchant ni m'encombrer d'un parapluie. Je n'aime pas non plus rester dans des vêtements humides, ni n'apprécie les gouttes d'eau sur mes lunettes, mais la pluie à l'abri, que ce soit derrière un pare-brise ou les vitres d'un relais routier, est une des plus belles visions que puisse offrir le monde.

Les nuages font leur réserve de blanc sur la campagne comme dans une peinture à l'encre. Lumières et couleurs offrent des variations bien plus riches et plus douces que par temps sec. Les sons, avec l'humidité de l'air, sont plus purs et portent mieux, et la pluie dégage des arômes de ce qu'on croirait sans odeur, les pierres, les

À BOLGOBOL

planches, les tôles. Même l'eau n'est plus tout à fait incolore, inodore et insipide.

C'est un temps excellent pour s'arrêter dîner dans un relais routier. Le restaurant est un peu retiré de la route, presque indécélable sans son panneau, dans un vaste plan jonché de flaques entre l'usine et la rivière, où stationne une douzaine de camions. On y accède par un chemin de terre bordé de buis et de quelques joncs.

Le visage de Ziddhâ se reflète dans la vitre et se surimpose à ce que je vois à travers : d'abord les installations industrielles au premier plan, deux sortes de fourneaux, peut-être des caissons de rétention de je ne sais quel fluide, avec leur treillis de tuyaux, de vannes et de robinets, et derrière, un massif rocheux tacheté de neige et de nuages. Des gouttelettes ruissellent sur cette image composite, comme si elles étaient sur la peau de Ziddhâ.

DE RETOUR D'AGGHADAR

Cahier XXI

En retrouvant Ziddha

Le 8 juillet

Rue Al Kobra

Voilà que ce précoce été a brusquement cédé la place à un temps d'automne. Des masses chaudes étouffent l'Europe, l'air froid doit bien être quelque part. J'ai regagné mon petit appartement de la rue Al Kobra, qui me paraît bien changé alors que le temps torride a cédé le pas à un fort vent des cimes, et que des nuages d'une étonnante variété tour à tour cachent et laissent passer le soleil, lâchant parfois de grosses gouttes, mais pas longtemps, pas assez pour mouiller le sol. Le bruit de la rivière est maintenant accompagné de celui des feuillages.

Depuis avant hier soir, j'ai pris beaucoup de temps à lire, ce dont je m'étais un peu privé pendant mon séjour à Aggadhar. Ou plutôt, j'y ai beaucoup lu, mais surtout des articles et des interventions.

Le désert du Takla-Makan

J'ai découvert chez le marchand de légume un fort intéressant ouvrage en anglais sur la société du Takla-Makan avant son annexion à l'Empire Tang. Ce n'est pas si loin d'ici en fait, derrière la chaîne de montagnes d'où souffle le vent. À moins de cinq cents kilomètres au sud-est, l'hydrométrie devient presque nulle, et les montagnes tombent brusquement sur le désert du Takla-Makan, au sud de la Région Autonome du Xin Jiang, prolongeant le désert de Gobi.

Le Bouddhisme Mahayana y avait pénétré très tôt, dans les régions de Karadong et de Djimbulak Kum. Bien plus tard, les invasions mongoles y introduisirent l'Islam, qui reste aujourd'hui largement dominant.

La sécheresse du désert, d'un désert froid, conserve bien les matériaux. Des corps naturellement momifiés portent encore des vêtements dont les couleurs sont restées presque intactes. Les tissus, les cuirs et les peaux sont étonnamment bien travaillés. La confection est très sophistiquée : pantalons de cuir brodés, bottes où sont cousues côte à côte des peaux de loup et de renne pour jouer sur des

alternances de motifs, invraisemblable bonnet cornu de cuir rouge fourré. Une civilisation de modistes fous.

Les motifs décoratifs sont assez proches de ceux des Scythes. Le peuple était composé de types ethniques très variés et déjà très métissés, dans ces villes aujourd'hui noyées par les dunes depuis que le fleuve Tarin — qui se jette dans le désert comme d'autres dans la mer — a déplacé son lit.

Des crânes retrouvés avec des trous ronds, comme des impacts de balles, m'étonnent autant que les auteurs de l'ouvrage. Les armes à feu n'existaient pas il y a deux mille cinq cents ans, même en Chine. Si l'on a utilisé très tôt de la poudre dans des tubes de roseau pour lancer des projectiles, rien de cet ordre ne pouvait de toute façon provoquer de telles blessures. Les crânes ne contiennent d'ailleurs aucun projectile. Des flèches ? Des flèches à pointes rondes ? L'arme devait alors avoir une force singulière pour creuser dans l'os des trous aussi nets sans le briser.

Ce monde était aux confins du royaume des Xixia, envahi par les Mongols en 1207, puis repris par les Tang qui poussèrent leur conquête bien au-delà de Dunhuang et même de Tourfan. Avant cette époque, aucune trace écrite ne demeure de cette civilisation, pourtant évoluée et ouverte sur le monde depuis l'antiquité.

Le pays est très excentré de la Chine. Il est deux fois plus proche du Marmat que de la limite occidentale de la Grande Muraille. Il s'industrialise à marche forcée depuis une vingtaine d'années, et des flots de paysans immigrèrent depuis les rives du Yangzi Jiang, ou viennent pour la saison prêter main forte à la récolte du coton. J'ai bien envie d'aller y faire un tour avant de rentrer à Marseille. Je demanderai peut-être à Tchanji s'il n'a pas des contacts à me donner.

Le 9 juillet

Les postes de travail de mes amis

Ziddhâ travaille sur un Amiga 3000UX. Sorti au début des années quatre-vingt-dix, il était livré avec un Unix maison SVR4, nommé Amix. Il possède un microprocesseur 68030 à 25 Mhz avec 16 Mo de RAM et un coprocesseur arithmétique. Il embarque aussi une carte réseau et une carte graphique qui pousse la résolution jusqu'en 1024 pixels en 256 couleurs.

Manzi possède un NeXT de 1988. Une station toute noire qui contient un Motorola 68030 à 25 Mhz épaulé par un coprocesseur mathématique, une puce graphique qui affiche du 1280x900 en quatre

niveaux de gris. Douha, elle, utilise une NeXT station de 1992, en forme de boîte à pizza, qui malgré ses quatre ans de moins n'offre pas une configuration bien supérieure, mais affiche 1120x832 pixels en milliers de couleurs, et surtout possède un CPU de 64 bits dont le système local sait exploiter toute la puissance de calcul.

Mon vieux *Powerbook* fait ici figure de machine récente, mais les postes de travail de mes amis n'ont pourtant rien de bien décisif à lui envier, malgré ses 48 Mo et ses 166 Mhz qui ne poussent de toute façon pas la résolution au-delà de 800x600 pixels.

Nous ne nous sommes plus rencontrés depuis le retour d'Agghadar. Je suppose que nous nous reverrons bientôt pour en parler. Je ne suis pas prêt d'avoir entièrement filtré l'événement, et je ne me plains pas de me retrouver un peu seul.

Remarques sur les rencontres d'Agghadar

L'instituteur de Fordoc peut dire ce qu'il veut de Babel, la frontière des langues m'est bien souvent un sujet de désespoir. Je ne me suis pas senti très à l'aise au début des rencontres, où je me trouvais être le seul auteur purement francophone, et même le seul représentant des langues romanes. La plupart des participants venaient des environs immédiats, et une bonne part, des régions limitrophes du Marmat. Si je crois parler un anglais correct, mon accent en rend ici la compréhension difficile tant qu'on ne s'y est pas accoutumé, du moins pour des conversations soutenues. Je me sentis donc d'abord à l'écart.

Heureusement, les pages du site des rencontres étaient de toute évidence épluchées. Les liens qui renvoyaient à mon essai et à mes pages en anglais m'ont valu de nombreux contacts par courriel et de vive-voix. Je n'ai donc pas tardé à participer aux échanges. Si les tables rondes étaient généralement bien préparées, du moins pour ce qui concerne les interventions individuelles, leur organisation restait très ouverte à l'improvisation.

J'ai été plutôt surpris de voir que tous ceux qui m'ont parlé de mes textes paraissaient y reconnaître les signes caractéristiques des lettres françaises : ironie, esprit, volonté de clarté... Quelques-uns y voyaient même les spécificités d'une littérature occitane, et ils citaient pêle-mêle Valéry, Sade, Paulhan, Montaigne, Char ou Cyrano de Bergerac, alors qu'il ne m'avait jamais traversé l'esprit de chercher seulement un rapport entre tous ces auteurs, et moins encore de réfléchir à ce que je pouvais avoir de commun avec eux.

Je me demande s'ils m'auraient lu de la même façon si j'avais présenté mes textes en anglais en cachant ma nationalité. C'est une

question bien difficile à trancher. Après tout, les œuvres de Lou Sin lui paraissaient-elles aussi chinoises qu'elles le sont à nos yeux ? Il prétendait lui-même se nourrir principalement de littérature française, russe et japonaise, mais l'aurais-je seulement deviné s'il ne l'avait pas écrit ?

Est-il possible que, plus on parvient à prendre de distance avec toute prégnance de la culture où l'on est né, plus elle devient saillante dans nos actes et nos œuvres ? Et que, plus on devienne universel, en somme, plus on soit enraciné ?

Il est vrai que souvent ceux qui ne sont pas porteurs de leur culture ne sont pas pour autant universels. Ils sont seulement colonisés par d'autres.

Le 10 juillet

Promenade nocturne

J'ai demandé à mon logeur de me louer sa moto pour la nuit. Pour quoi faire ? Pour rouler dans la nuit, évidemment. Il a refusé tout argent, prétextant que j'avais loué mon appartement sans presque l'avoir occupé depuis mon arrivée. Demain vendredi, il ne travaille pas et il tient à me la prêter. Je cesse donc d'insister.

Les nuits sont si belles ici, et le ciel si étoilé. J'ai envie de profiter du vent qui a fini par chasser les nuages. La lune n'est pas encore pleine, mais elle éclaire déjà bien la campagne, et j'espère veiller assez tard pour la voir se coucher derrière le Mont Iblis avant que le soleil ne se lève.

J'aime rouler la nuit, surtout en moto, où l'on ne se sent pas prisonnier d'un habitacle. Il fait très froid. Je profite autant que je peux de l'ignorance ici de toute limitation de vitesse. La nuit, les phares qu'on voit de loin préservent des mauvaises surprises dans les virages et les croisements.

La moto est nerveuse et répond bien. Il faudrait que je demande à son propriétaire s'il veut bien que je règle son embrayage.

Les moustiques s'écrasent nombreux sur mes lunettes, et le foulard me cache le visage jusqu'au nez. J'ai d'abord remonté l'Ardor jusqu'à la raffinerie, puis j'ai pris la direction de l'Oumrouat en passant par la vieille route, celle qui monte en d'interminables lacets. Les derniers kilomètres sont parfois taillés dans la roche en a-pic. On voit en bas les feux de la vallée. Je suis sûr que j'aurais le vertige à pieds.

Je m'arrête au-dessus des gorges. Il fait vraiment très froid. Je m'assois dans l'herbe du talus et allume une pipe. La lune se lève à

peine au-dessus de Bolgobol, rouge d'abord, comme un début d'incendie sur la montagne. La Lyre est en face de moi, en plein sud, au milieu du ciel. En jetant ma tête en arrière, j'aperçois Jupiter au-dessus des cimes.

J'ai perdu l'habitude de voir autant d'étoiles, et j'ai du mal à les reconnaître. Le froid n'empêche pas les insectes de chanter, ni les oiseaux nocturnes. Je pense un instant avec émotion à l'air que respirent mes amis à Marseille, et je ne me sens pas pressé de rentrer.

Je roule encore jusqu'à la cluse qui coupe les deux parties de la vallée. Je me gare au-dessus du barrage, où, avec Ziddhâ, nous sommes baignés. La lune est cachée par des crêtes et la nuit est très noire. Je dissimule la moto derrière des buissons et je dois utiliser la torche électrique pour descendre au bord de l'eau. J'entends des branches craquer et des bruits qui s'éloignent dans les fourrés. J'ai dû effrayer un animal assez gros.

J'éteins la lampe près de la rivière, et m'étends contre un rocher lisse. J'entends le bruit puissant des lames plus que je ne les vois, accompagné du plus léger clapotis de l'eau sur les roches de la rive. La faible clarté du ciel les strie de lueurs à peine perceptibles. J'en ressens la fraîcheur. Je regarde le ciel jusqu'à ce qu'il cesse de me paraître en haut.

Je devrais mourir maintenant, je n'aurais ni peur ni regret : l'arrêt d'une séparation ; redevenir tout — une séparation qu'on ne voudrait pourtant jamais voir cesser, comme dans l'amour.

Il y a une passerelle à quelques centaines de mètres en amont. Elle rejoint une petite plaine qu'éclaire maintenant la lune sur l'autre rive. Je me suis bien couvert et le froid est vivifiant. J'en prends la direction. Je traverse la rivière, puis la prairie, pour marcher jusqu'à la lisière du bois en début de côte.

Cela paraît facile à dire, mais c'est bien plus périlleux à faire en pleine nuit. Ce trajet à bien dû me prendre une heure, pendant laquelle j'ai cru me perdre plusieurs fois. J'ai vu ma route coupée par des marais, simples flaques à contourner, sans doute, en plein jour, mais rendues démesurées par l'obscurité, dans laquelle il est bien dur de suivre un sentier. J'ai cessé de me servir de la torche, et mes yeux se sont vite habitués à la nuit.

En atteignant les premiers sapins, je prends conscience de l'imprudence que j'ai peut-être commise en m'avançant seul jusqu'ici. Je ne suis plus dans les vallées des Alpes ou de la Lozère. Il reste encore des animaux dangereux dans ces régions : buffles

sauvages, ours, loups... qui doivent dormir à l'heure qu'il est, me dis-je pour dissiper rapidement mon inquiétude.

La lune rend presque blanches les montagnes de l'autre côté de la vallée. D'une source toute proche, monte comme une odeur de mélisse où se mêle l'arôme des plantes que mes pas ont écrasées. Où que je regarde, je ne vois pas même les phares lointains d'un véhicule égaré dans l'immensité.

Il est déjà plus de minuit quand je redescends la route de la vallée. Je ralentis un peu pour regarder vers la maison de Ziddhâ en passant à sa hauteur. Je suis surpris de voir la fenêtre éclairée. Peut-être de ses parents s'y sont-ils momentanément installés.

S'il y a de la lumière, je ne réveillerai personne. J'emprunte le chemin de terre pour aller y voir de plus près. En arrêtant le moteur, je crie la question idiote : « C'est toi ? » Je reconnais la voix de Ziddhâ qui répond, facétieuse : « Oui, et je vois que je ne suis pas la seule. Toi aussi, c'est toi. »

Encore sur les rencontres d'Aggadhar

Ziddhâ a subitement eu envie d'aller passer la nuit dans l'Oumrouat. Pas plus que moi, elle ne s'attendait à m'y trouver. J'ai craint un court moment d'être venu bouleverser quelque projet, mais elle n'en avait pas de plus précis que moi.

Je n'aurai ni veillé assez tard pour voir la lune se coucher sur le Mont Iblis, ni ne me serai levé assez tôt.

Le caractère plutôt savant des interventions de Manzi et de Gondopharès à Aggadhar, dont j'ai déjà parlé, n'était pas très représentatif. La plupart des intervenants disaient seulement leurs œuvres, poèmes généralement traditionnels, d'où résultaient d'interminables discussions sur le rythme et la versification. C'est du moins ce que j'ai déduit des bribes de traductions et de commentaires que l'on m'en donna, car les langues m'en étaient inconnues.

Je m'interroge encore sur la finalité de ces rencontres. Sans doute pourrait-on me répondre que tout n'a pas besoin de finalité, mais si c'est pour s'en remettre à la causalité, j'aime encore mieux être utilitariste.

« À quoi ça sert » n'est pas pour moi une question triviale, pour peu que je la corrige sensiblement en « à quoi je m'en sers », ou « comment je m'en sers ». (« Wo es war, Ich muß werden » disait le bon docteur Freud dans une de ses conférences.)

Manifestement, ces rencontres ne servaient pas à stimuler un marché de l'art ou de la culture. Elles n'avaient pas davantage pour but de divertir une classe moyenne qui brillait par son absence. Elles n'apportaient rien non plus au tourisme ni au commerce local. Elles eussent été perçues comme un événement absurde d'où je viens, complètement inconcevable, et certainement interdit.

Tout le monde campait, et les coopératives agricoles qui venaient ravitailler les participants en tenant marché sur le quai, cédaient leurs produits à prix coûtant, quand ils ne les distribuaient pas gratuitement, à la grande surprise de la délégation chinoise.

Ce matin, je dois redescendre la moto à Bolgobol. Ziddhâ veut m'accompagner pour que nous remontions ensemble.

« C'est curieux, tous ces noms cités à ton propos lors des rencontres, me dit-elle. — Oui, c'est une liste plutôt disparate, mais je n'invente rien, c'est bien ce qu'on m'a dit. »

« Non, ce n'est pas cela que je trouve curieux, précise-t-elle, c'est qu'une telle liste puisse être dressée pour une époque encore récente, mais qu'elle ne le soit plus aujourd'hui. Il me semble qu'elle ne le sera plus jamais. — Que veux-tu dire ? »

« L'organisation humaine change. Elle fut hiérarchique jusqu'à aujourd'hui, mais elle ne peut plus l'être. — Pourquoi ? Lui demandé-je — Parce qu'elle devient trop complexe. Depuis les temps historiques, les sociétés ont été dominées par les figures des grands hommes : des savants, des saints, des prophètes, des chefs, des poètes, des généraux, des ingénieurs, des artistes... »

« Il me semble pourtant que ce phénomène s'est accentué au cours de l'histoire, bien davantage qu'il ne s'est estompé, la contredis-je. Au début les grands hommes s'identifiaient à des demi-dieux, à des personnages mythologiques, et les œuvres humaines étaient plutôt anonymes. »

« Bien sûr, ce type d'organisation n'a fait que s'étendre et se complexifier de façon géométrique. C'est pourquoi il atteint sa limite. Tu le sais très bien d'ailleurs, c'est même toi le premier qui m'y a fait réfléchir quand tu es intervenu au séminaire de Manzi sur Jâbîr Ibn Hayyan. »

Culture et mathématique du chaos

— Je ne suis jamais intervenu sur Jâbîr Ibn Hayyan, même pas sur le Geber des néoplatoniciens. J'en serais bien incapable.

— D'accord, tu es intervenu sur l'inextricable cheminement des idées dans une civilisation humaine planétaire, se reprend-elle. Tu m'as montré la culture comme un inextricable chaos dont toute

tentative d'exhaustion serait vaine, et même dangereuse. Elle ne pourrait conduire qu'à déterminer une culture dominante, et, en définitive, en faire une discrimination entre les hommes. Pour autant, on pourrait n'avoir rien d'autre à opposer à la barbarie de l'orthodoxie que la barbarie de la confusion indifférenciée.

— Le spectacle marchand arrive très bien à concilier les deux, non ?

— Toi et Douha avez une autre conception de la civilisation si je vous ai bien compris.

— Si tant est que nous nous soyons mutuellement compris : sa théorie des nombres imaginaires et des mathématiques du chaos m'échappe bien un peu.

— Tu me rassures, je croyais être la seule. J'ai bien compris cependant que tu privilégies l'approfondissement plutôt que l'exhaustivité : une réalité contient tout le réel.

— Sans doute en voyant midi à sa porte, on ne le voit pas ailleurs, mais au moins sait-on qu'il est midi. On pourra toujours se comprendre avec celui qui le voit de la sienne.

— J'ai quand même compris ce qu'a dit Douha quand elle expliquait qu'on ne peut analyser une image fractale dans sa totalité, puisqu'elle n'est jamais achevée. On peut en analyser les fragments récursifs et en extraire des fonctions, relativement simples, qui demeurent en procès. Ajoute-t-elle pendant que nous finissons de ranger la cuisine.

— Pourtant, nous n'avons pas cessé de citer des auteurs, des écoles et des ouvrages, et je ne vois pas comment on pourrait en venir à cesser de le faire.

— Ce n'est pas si contradictoire, tu l'as bien montré, en parlant justement de Picco della Marandola et des néoplatoniciens.

— Je ne sais pas. Doit-on supposer que nul n'ignore la roue, ou doit-on perpétuellement recommencer à tout expliquer ?

— Ton exemple répond de lui-même, dit Ziddhâ en fermant la porte. Ce n'est pas la mort d'expliquer la roue, l'eau chaude ou le fil à couper le beurre.

— Je suis pourtant bien conscient que tout ce que nous avons dit ne résoud pas grand chose en pratique. Il n'est pas toujours évident de travailler ensemble sans partager de prémisses.

— Il est peut-être moins évident encore de s'entendre sur des prémisses.

— Sans doute on l'oublie trop souvent. Comme en témoigne la thèse de Manzi, la question est moins récente que la situation présente que tu décris. Elle a de profondes racines.

— Alors, soyons radicaux, allons jusqu'aux racines, dit Ziddhâ en tournant la clé de contact.

J'appuie sur la pédale et les deux véhicules s'élancent dans la fraîcheur du matin. Des bancs de brume traînent encore au fond de la vallée de l'Oumrouat.

Cahier XXII

La nouvelle mosquée de Bolgobol

Le 11 juillet

Les Fardousy

La construction de la nouvelle mosquée de Bolgobol retient souvent l'imam Fardousy loin de ses montagnes et de la vallée de Bin Al Azar. Ce n'est pas qu'il y soit directement impliqué, mais sa femme fait partie du groupe d'architectes qui supportent le projet.

« Jean-Pierre ! Je ne me doutais pas que Dieu fasse encore se croiser nos chemins, » dit-il en français en m'apercevant, et me serrant dans ses bras. En le saisissant par les épaules, je lui réponds en arabe : « Dieu donne sans compter. Je suis content de te revoir, Hammad. » Ce sont peut-être de bien grandes effusions pour un bout de route fait ensemble il y a à peine deux mois.

Jamilat Fardousy est nettement plus jeune que son mari. Tout de blanc vêtue, une capuche cache ses cheveux, et met en valeur ses yeux et ses lèvres, qu'un discret maquillage accentue encore. Son ample et légère robe de lin épouse les mouvements de toute sa silhouette. En regardant Hammad, je me demande comment il a pu séduire une telle beauté — peut-être simplement en sachant la voir.

J'observe, en la lui présentant, qu'il sait aussi voir Ziddhâ. Je lui glisse à l'oreille : « Tu as manifestement appris à reconnaître la magnificence de Dieu en toutes ses créatures ». « Plus que tu le crois, me répond-il en riant, béni soit Son nom. »

Après avoir ramené la moto ce matin à son propriétaire, j'ai accompagné Ziddhâ à l'université, où elle devait suivre un cours de Manzi, puis je suis retourné à la rue Al Kobra pour récupérer mon *Powerbook* et quelques affaires. Je suis ensuite allé l'attendre au parc Ibn Rochd en tenant mon journal. C'est là qu'elle m'a surpris en m'apprenant que Manzi et Douha allaient nous rejoindre après être allés chercher les Fardouzy avec qui ils devaient déjeuner ici-même.

La construction de la nouvelle mosquée

La nouvelle mosquée de Bolgobol est un projet coopératif. Il est parti du désir de quelques personnes de construire un lieu de prière ne s'inspirant pas de ce qui avait déjà été fait dans le passé. Il s'agit de tout repenser à zéro. Le but est d'allier la beauté, la fonctionnalité et le symbolisme en proscrivant la décoration.

La prohibition par l'Islam de toute figuration fait que l'esthétique des mosquées n'a d'autres ressources que l'architecture et la calligraphie. Aussi est-il parfois difficile de la goûter sans préparation ni connaissance de la langue. À supposer même qu'on identifie des lettres, on risque fort de n'y voir qu'une dentelle décorative. Il m'a fallu moi-même un certain temps pour y voir, ou plutôt pour entendre autre chose, car je crois que ce fut d'abord mon sens auditif qui entraîna les autres.

Mon regard courrait distraitemment sur des motifs calligraphiques, quand je me suis mis à les prononcer mentalement. Spontanément, cette lecture s'est donnée une scansion, et très vite, tout s'est mis à vivre ensemble : le son, le sens, le dessin des lettres, l'architecture, la pierre, les mesures, l'espace, l'air, ma respiration... J'eus fait cette expérience à dix ans, je l'eus identifiée à la grâce ; en approchant la quarantaine, elle affermit simplement mon estime de l'homme.

Voilà ce que le projet entreprend de mettre en œuvre, sans s'appuyer sur les vieux procédés éprouvés, mais en les repensant complètement.

« C'est heureux que tu n'aies pas eu la grâce en voyant une mosquée, me dit Hammad quand je raconte l'anecdote, l'amour n'a pas besoin d'entremetteur. » Comme je faisais mine d'en attendre davantage, il continue : « L'amour seul fait se rencontrer les amants. Ce n'est pas la fonction des mosquées, des imams et des prêches, que de griser les fidèles pour les entremettre avec la divinité. Leur fonction serai plutôt de les dégriser. »

« C'est précisément à quoi nous nous attachons dans la conception de la mosquée, précise Jamilat. Je suppose que tu comprends bien ça. » Douha répond à mon regard interrogateur : « Oui, je leur ai parlé de ton intervention sur les Côtes du Rhône. »

Dialogue métaphysique

Peu à peu, tous ceux qui ont une occupation s'en vont, et même Ziddha, voyant la conversation bien engagée avec Hammad, se trouve une course à faire. Je lui donne les clés de la voiture qui nous attend devant le parc.

Comment les gens que je rencontre voient le monde est ce qui m'intéresse le plus quand je voyage. Il n'y a là aucune curiosité sociologique de ma part, pas même un désir de mieux les connaître, mais l'espoir, pas toujours déçu, qu'ils m'en révèlent des aspects qui me seraient restés invisibles sans eux, et qu'ils m'aident à accroître mon acuité. Fardousy a dû s'en rendre compte, car il accepte enfin de se risquer dans une controverse avec moi.

— Il me semble qu'il y a au moins autant d'athéismes qu'il y a de diversité de l'expérience religieuse. Dit-il

— Ton vocabulaire est de toute façon biaisé. Il tend à opposer athéisme et religion, alors que beaucoup de religions n'ont aucun dieu, et qu'il n'en est au fond qu'une seule qui n'en ait qu'un. Il sous-entend aussi que l'athéisme serait une dénégation du monothéisme.

Le terme d'athéisme tout particulièrement, est biaisé. Il suppose que l'existence d'un dieu irait de soi, qu'il serait, en somme, naturel de croire en son existence, et que certains, les athées, mettraient en doute, à tort ou à raison, cette croyance naturelle. Le fait est que c'est plutôt le monothéisme qui est une dénégation. Il commence d'ailleurs ainsi : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. » (*La ilah...*)

— Une négation du polythéisme et de l'idolâtrie, remarque Hammad, pas de l'athéisme.

— Ça ne fait pas pour autant de l'athéisme une dénégation du monothéisme. Personne n'avait imaginé un Être Suprême avant les Prophètes du Moyen-Orient. Et la plupart des hommes ne croyaient pas plus à un dieu qu'à plusieurs, ni n'y croient maintenant.

— C'est vrai qu'il n'y a qu'un seul monothéisme, avec une seule origine, une seule histoire, même si c'est celle des guerres entre ses fidèles, une seule tradition, même si elle est soumise à controverses, une même dispersion autour d'un seul territoire. En quoi est-ce surprenant, puisqu'il n'y a qu'un Dieu ? Gloire à Lui et à Son Prophète.

Sommes-nous des personnages de fiction ?

— Suppose donc qu'un Dieu tout-puissant ait créé l'homme, suggéré-je. Alors l'homme qui croit cela doit être cohérent et se considérer comme un personnage de fiction.

— Mais il nous a créés réellement.

— N'importe, il manquerait alors quelque chose au réel. Il peut être valorisant d'être un personnage de fiction, surtout si l'on entretient des liens intimes avec son créateur. Il y a bien là de quoi compenser une perte de réalité. L'important est surtout d'être « sous un regard », dans une parole, être dans et par cela.

— Je ne doute pas que ce que tu énonces soit un ressort de l'existence positive des religions. C'est pourtant pure infidélité envers les textes fondateurs et le contenu des Écritures.

« Suppose un Dieu créateur, ajouté-je, et qui soit donc un vrai créateur, laissant sa créature lui échapper. Suppose que, partant d'une telle croyance, tu te mettes à douter. De quoi douterais-tu alors ? Suppose au contraire que rien n'ait créé le monde ni l'homme. Quelle conséquence induit une telle affirmation ? Pour le moins, elle ouvre un champ immense au possible. Sans doute aussi réunifie-t-elle ce possible et le réel. Tout ce qui est possible est en œuvre — par exemple, l'évolution des espèces. »

« Accepte au moins un instant de te convaincre que rien ne t'ait créé. Dans ce cas, aucun regard ne te recouvre quand tu es seul. Aucune oreille ne t'écoute, aucune voix ne te parle... Tente de te convaincre que tu es seul. Ne sens que le sol sous tes pieds, le vent dans tes cheveux. Tu perçois le monde et tu te perçois aussi dans ce monde. Tente alors de sonder cette perception. Peux-tu y parvenir aussi bien que le Dieu que tu aurais imaginé. Ne te sens-tu pas insondable, vide, ou plutôt chargé de toute virtualité ? »

« Vois-tu, quand je lis les Écritures, répond-il, ce sont de telles expériences que j'y découvre. Ce doute complet à propos de tout ce qui n'est pas ta propre expérience est précisément ce qui te conduit à ton Seigneur. Tu es français, et tu peux lire Descartes dans le texte : c'est le seul noyau de certitude que dégage son doute radical, et sur lequel il peut étayer toutes les autres. »

« Prends cette image au pied de la lettre, insisté-je : *La religion est l'opium du peuple*. Demande-toi alors comment la drogue agit sur le sujet devenu dépendant. Quel est en réalité l'objet le plus intime de sa croyance ? N'est-ce pas : "Je sais qui je suis car je ne suis pas seulement pour moi mais d'abord pour un autre ?" »

« Et quel autre justement ? Répond-il. En quoi Dieu serait-il alors plus nécessaire que n'importe qui ? Ce Dieu n'est d'ailleurs la plupart du temps qu'une croyance collective. Si je crois en Dieu parce que tout le monde y croît, c'est donc que je ne crois pas en Lui mais en tout le monde. Or, ce *tout-le-monde, les-autres, la-société*, selon comment tu veux l'appeler, ne constitue-t-il pas un sujet tout à fait apte au même usage : garantir l'identité ? N'est-ce pas ainsi que l'Occident Chrétien, en devenant l'Occident Moderne, est passé de l'opium à l'héroïne ? »

« Tu me propose ta maxime *la religion est l'opium du peuple* comme une image. Je t'en donne une autre : *Le Créateur nous révèle la réalité de sa création, et par la connaissance que nous en acquérons, nous nous rapprochons de Lui*. Elle ne sonne pas très moderne. Elle est pourtant à la source de la modernité. Pourquoi ne serait-ce pas aussi une image ? C'est une bonne image et qui a fait ses preuves. »

« Les héritiers des Modernes ne diraient plus cela aujourd'hui. Ils penseraient plutôt : *La société nous donne des représentations qui nous permettent de mieux connaître le monde qui nous entoure, et par cette connaissance, nous nous insérons mieux dans la société*. »

« Si le premier discours est une image, continue-t-il, ce dernier en est une autre, et elles ont manifestement un air de parenté. Est-ce encore une bonne image ? »

« Apparemment, on s'est débarrassé de Dieu, mais le réel est passé avec lui à la trappe. Cette dernière image me semble beaucoup plus pauvre que la première, où chaque terme était éclairé par les autres : un même Être produit le monde et ma connaissance du monde, et cette dernière me fait aussi connaître cet Être. S'il est vrai que la première proposition ne nous apprend pas grand-chose sur ce qu'elle met derrière les mots, elle nous dit au moins comment en apprendre plus : étudier le monde réel, l'étudier et le comprendre du point de vue de sa production et de sa reproduction. »

« La société, elle, ne produit pas le monde, ni n'est le monde réel ; elle n'est ni la créature ni le créateur. Aussi, si la seconde proposition est une image, elle est une image pauvre. Au mieux, définit-elle l'homme comme un animal d'élevage, une machine programmée ne sachant même pas par qui. »

« À cette science d'oulémas laïques, j'aime encore mieux l'évêque Berkeley ou les philosophes de Port-Royal. Cerveau, Dieu, Société, ce ne sont que des images, et c'est ce qu'elles figurent qu'il serait bon d'entendre. »

« Je t'entends bien, le coupé-je. Je ne dis pas le contraire. Je dis simplement que si l'on suppose un Dieu puis si l'on cherche à l'enlever, on finit toujours par le remplacer. Qu'ai-je à dénier une dénégation du polythéisme et de l'idolâtrie ? Je ne suis ni polythéiste, ni idolâtre. »

« Cependant, tu l'as relevé toi-même, nous sommes en train de jouer avec des images, nous manipulons des jeux de langage ; l'important est à quoi l'on s'en sert. Je perçois ton usage. »

« Regarde, Jean-Pierre » me dit Hammad en pointant les cimes dans la perspective du musée des techniques. « Regarde l'horizon », précise-t-il, voyant que je cherche ce qu'il me montre. « Aussi proches que nous soyons l'un de l'autre, l'horizon que tu vois ne sera pas identique au mien. Tu te déplaces et il se déplace avec toi. Aucune carte, aucun plan ne contient jamais l'horizon. Il n'est qu'à la place où tu es au moment où tu y es. Diras-tu qu'il n'existe pas parce qu'il n'existe que pour toi ? Ou pour moi ? »

« Tu ne sais dire où habite l'horizon. Diras-tu qu'il n'existe pas ? — Il existe, le rassuré-je, mais ne viens-tu pas de dire que c'est moi, toi, toute vie, qui le fait exister, et même s'élargir ? »

« Il n'en demeure pas moins toujours au-delà de toi. Mais je t'entends aussi, poursuit-il en voyant bien que cette rhétorique ne nous mènerait maintenant plus à rien, et je perçois l'usage de ton langage. Pourtant tu me surprends. Je me serais attendu à ce que tu parles d'une troisième personne. »

« Laquelle ? »

« Le spectateur, bien sûr. Tu parles d'auteur et de personnage. Que fais-tu du spectateur ? Lui seul est fictif, et empêche la créature de brûler à la flamme du Créateur. »

Le 12 juillet

J'ai encore travaillé à illustrer mon journal

J'ai encore travaillé aujourd'hui à illustrer mon journal. Comme je n'ai ni scanner, ni appareil photo numérique, l'entreprise n'est pas facile. Je ne suis pas maladroit en croquis, mais il n'est pas question d'employer la souris comme un crayon, une plume ou un pinceau. Je n'ai pas davantage de palette graphique, ni de logiciel de traitement d'image ou de dessin très perfectionnés. Je n'ai donc d'autre ressource que d'utiliser des images qui sont déjà sur le net, notamment sur des sites touristiques locaux.

Au début, je me suis contenté de placer sur ma page de simples URL en laissant l'image originale sur son site. J'en ai tout au plus modifié la taille. Le résultat n'était pas très satisfaisant.

D'une part, il est un peu bête de prendre du temps à charger une image de taille importante pour l'afficher dans un format réduit. Il est certainement préférable d'en conserver une copie plus rapide à afficher sur son propre serveur. Ce choix me limitait à des images explicitement libres de droits, ou m'imposait de demander des autorisations. (Je ne suis pas sûr d'ailleurs qu'afficher une image dans

un autre format, même si elle reste identique sur son site d'origine, ne soit pas la modifier et trahir son auteur.)

D'autre part, ces images piquées de-ci de-là créaient une cacophonie de tons sur ma page, et je préférais en modifier la pixélisation, la luminosité, les contrastes et la balance des couleurs. Je souhaitais les recadrer aussi.

En me lançant dans un tel travail, je ne pouvais qu'expérimenter et observer ce que je savais déjà bien un peu. Une image ne montre que ce qu'on lui fait montrer, et elle n'a en réalité qu'un lointain rapport avec ce qui est effectivement photographié.

Je me suis donc pris au jeu, et mis à utiliser des images qui n'avaient plus aucun rapport avec les lieux que je traversais, me contentant de les modifier jusqu'à ce qu'elles leur ressemblent. C'est étonnamment facile. C'est au moins aussi facile que produire sur une surface vierge une image au crayon ou au pinceau — à moins que ce ne soit aussi difficile, selon le point de vue auquel on se place.

On aurait peine à croire comment des détails, en changeant, peuvent changer un ensemble, ou comment un ensemble peut changer des détails. On efface, on estompe, on duplique des fragments avec l'outil tampon, on dilate des parties de la surface, on en contracte d'autres. On colle un premier plan sur le fond d'une autre photo, on modifie les proportions.

On finit par se demander à quoi tient exactement une ressemblance, à quoi l'on identifie un lieu, une forme, un visage. On finit par se demander ce que l'on voit exactement quand on regarde. En travaillant les détails d'une image, on doit bien constater que l'on n'avait d'abord rien vu.

Et pourtant on voit beaucoup plus que l'on aurait à voir. Si l'on y prête attention, la phénoménologie de la vision est très proche de l'hallucination.

Tout fonctionne comme avec l'écriture. C'est incroyable tout ce que l'on peut percevoir, sentir, comprendre dans quelques lignes, alors qu'on ne les voit pas à proprement parler. C'est étonnant ce que chacun pourra y lire, qu'il les ait ou non bien comprises, alors que si on l'interroge, il devra admettre qu'il n'a rien remarqué du temps et des personnes, de la construction grammaticale, ni du choix de certains mots plutôt que d'autres. Tous ces aspects auront pourtant agi sur son esprit, et auront même agi si bien que son imagination en produira plus qu'il ne lui en était donné.

Les poètes japonais ont poussé plus loin que quiconque l'art de reconstituer des images complètes à l'aide de seulement dix-sept syllabes.

Pierre Laurent Faure a fait allusion à Jules Verne dans un récent courriel à propos de mon journal. « Ton journal de voyage est un moyen bien commode d'accéder à des points théoriques complexes — il est vrai que je te lis trop pour te rassurer ici. Je pourrais également te parler de passages qui m'ont ennuyé, mais je ne suis même pas sûr qu'ils ne soient pas essentiels à un autre moment du texte où je me suis délecté. Et puis ce n'est pas parce que Jules Verne m'ennuie lorsqu'il joue un peu trop au géologue qu'il ennueie tout le monde. »

Cela m'a rappelé les magnifiques illustrations de L. Benett dans l'édition originale de Hetzel, et m'a donné l'idée d'utiliser un filtre pour transformer toutes mes photos en gravures.

Si l'on utilise un seul filtre, le résultat n'est pas bon. Il vaut mieux en utiliser au moins deux, sur deux calques différents, et jouer alors sur la transparence de celui que l'on met dessus. Il n'est pas exclu de varier localement le niveau de transparence, ou même de gommer quelques traits avec un fort grossissement.

Il est préférable, le plus souvent, d'appliquer ce traitement à l'image avant de la réduire, sinon il risque d'être dur de contrôler les traits. Comme tous les outils, il faut de toute façon d'abord le prendre en main.

On pourrait croire que les nombreuses images qui accompagnent mon journal m'ont pris énormément de temps. Il n'en est rien. J'ai travaillé très vite sur des copies, et me suis fait une contrainte de ne rien enregistrer avant la fin, comme lorsqu'on travaille à la plume et qu'on ne peut rien retoucher.

La remarquable ressource qu'offre l'informatique de tout pouvoir retoucher à chaque instant peut très vite se révéler désastreuse. J'ai rencontré des gens rendus stériles, ou seulement insipides, pour ne pas avoir su se méfier de l'excès de moyens. (Jean Ricardou parle avec pertinence des dangers de l'excès de moyens dans le numéro 7/8 d'À TRAVERS CHAMPS. <<http://jdepetris.free.fr/pages/atc.html>>)

J'ai travaillé très vite, sans me reprendre, et certaines images ne m'ont pas demandé plus de dix minutes, une fois que j'ai eu systématisé la façon de m'y prendre. Ce qui ne se fait pas vite ne se fera pas nécessairement en plus de temps. Sans une certaine vitesse, le galet cesse de ricocher sur l'eau.

Le portrait de Ziddhâ

J'en ai fait tout particulièrement l'expérience avec le portrait de Ziddhâ. Je n'ai pas utilisé une photo d'elle. C'est celle d'une femme qui ne lui ressemblait même pas, mais avait une attitude qui lui était caractéristique, et que je me suis efforcé d'accentuer.

Bien sûr, j'ai retouché la forme du visage, du nez, j'ai changé le regard, modifié, presque un à un, quelques pixels dans le blanc de l'œil et dans l'ombre des paupières, et tous ceux qui la connaissent ont crû que c'était elle.

Je ne pense pas pourtant que ceux qui ne la connaissent pas puissent l'imaginer telle qu'elle est. J'ai donc repris son portrait en tentant d'accentuer davantage son type, mais je ne suis plus alors parvenu à conserver la spontanéité de sa posture. Ces choses là s'attrapent au vol, d'un seul coup, comme on tire un gibier.

Cahier XXIII

Le 26 Messidor 211

Le 13 juillet

Les sabres du Marmat

Depuis le haut Moyen-Âge, le Marmat a été capable de produire le plus bel acier, et ses lames sont renommées. Les sabres du Marmat ont une forme originale, qui tient des japonais pour le manche, du cimenterre pour la courbure, et du sabre de cavalerie européen du dix-neuvième siècle, par la taille et la finesse de la lame.

Le sabre du Marmat est très long ; il est traditionnellement conçu pour être manié à cheval. À pied, il devient une arme qui se tient à deux mains.

Il y a bien longtemps qu'on ne l'utilise plus, mais on continue de le fabriquer. Bien peu de foyers n'en possèdent pas au moins un. Le sabre est généralement employé comme en Occident une coupe, accompagnant une promotion, une récompense ou un titre.

Après une nomination ou une élection, le sabre symbolique de la fonction est solennellement remis par le sortant à son remplaçant. Manzi, et même Douha malgré son sexe, reçoivent un sabre en même temps que leur chaire à l'Université de Bolgobol.

On ne porte pas ici un sabre dans un fourreau attaché à la ceinture. Les fourreaux n'ont aucune attache, mais on n'a pas davantage la coutume de le glisser au travers d'une ceinture comme au Japon. Il est généralement fixé à un sac qui se porte en bandoulière. Les sacs ont toujours des attaches qui permettent d'y fixer un fourreau. La poignée se promène alors sur le côté gauche, plus ou moins horizontale ou oblique.

Même si l'on ne se promène plus aujourd'hui avec un sabre au côté, les sacs se fabriquent toujours ainsi. Selon le besoin, on peut y attacher le fourreau d'un fusil, une canne à pêche pliée, ou encore un parapluie.

Le musée de la guerre

Le musée de l'armée de Bolgobol est situé au cœur de la citadelle. Je me suis tout particulièrement attardé dans la salle de la balistique.

La poudre a été introduite très tôt dans le Marmat, dès le règne de Gengis Khan. Il semble que ce fut ici qu'on inventa pour la première fois les mines. La poudre a eu une importance déterminante dans la guerre, là où les peuples avoisinants ont jusqu'au vingtième siècle privilégié la cavalerie. Le terrain accidenté amena les ingénieurs à imaginer des armes à la fois puissantes et légères.

Une salle entière est consacrée à la balistique. Elle ne contient aucun objet, seulement des planches et des tableaux couverts d'équations et de paraboles. Elle est très bien conçue, mais je crois qu'il doit être nécessaire de s'y attarder très longtemps pour tout comprendre.

J'ai remarqué des calculs de trajectoires d'obus utilisant $\sqrt{10}$ pour π et qui manipulaient des valeurs de $\sqrt{-10}$. Naturellement, nous utilisons aujourd'hui des racines d'entiers négatifs, mais le calcul datait du dix-huitième siècle. Je ne me sens malheureusement pas capable d'expliquer le raisonnement, d'autant plus que les équations étaient utilisées avec des chiffres indiens, auquel je ne suis jamais parvenu à me familiariser complètement.

Les multiplications elles-mêmes étaient posées à la façon orientale, où les nombres ne sont pas inscrits l'un au-dessus l'autre, mais l'un horizontalement et l'autre verticalement à partir de la gauche. On multiplie ensuite tous les chiffres selon leur abscisse et leur ordonnée, puis on additionne les résultats selon une diagonale droite gauche. Voici comment on effectue $12 \times 12 = 144$:

$$\begin{array}{r}
 2 \\
 1 2 \\
 2 4 \\
 \hline
 = 1 \ 4 \ 4
 \end{array}$$

Tout ceci revient exactement au même, mais l'esprit en est pourtant dérouté et doit fournir un effort plus intense. On voit alors combien on est plus obtus que des automatismes conditionnés depuis l'enfance nous le font habituellement croire.

Les conservateurs du musée ont eu l'heureuse idée de laisser à la disposition du public un dossier photocopié, donnant au visiteur le loisir de ruminer tout cela à tête reposée, mais il est en langue palanzi.

L'écriture des langues naturelles et des mathématiques

On peut se demander pourquoi les langues sémitiques s'écrivent de droite à gauche. Il paraît que ce n'est pas la manière la plus pratique pour des droitiers, dont la main peut cacher les lettres qui viennent d'être tracées, et même étaler l'encre encore fraîche. Le choix de la grande majorité des habitants de la planète semble confirmer ce jugement, qui pourtant ne me convainc pas.

Que j'écrive dans un sens ou dans l'autre, ma main ne me cache jamais ce que je viens d'écrire, et en étale encore moins l'encre. Cela tient à ma façon naturelle de tenir la plume et de pencher ma feuille. Il m'est même arrivé parfois, en changeant fréquemment de langues à l'occasion de traductions, de ne plus trop savoir dans quel sens écrire, et de partir à l'envers, traçant des lettres inversées comme dans un miroir. J'ai même un jour écrit une phrase complète avant de me rendre compte de ce qui n'allait pas.

Écrire de gauche à droite ne me semble pas plus pratique, mais certainement moins logique. Le sens de l'écriture n'a aucune incidence sur la langue. Le Turc a abandonné les lettres arabes pour des lettres latines sans problèmes particuliers. Pourtant, les mathématiques s'écrivent partout de droite à gauche.

Je sais qu'on me répondrait le contraire : on écrit les dizaines avant les unités, et les centaines avant les dizaines. Justement, on écrit à l'envers, et c'est ce qui n'est pas logique, puisqu'on compte à partir des unités, c'est à dire de droite à gauche.

Cette inversion m'a frappé quand j'ai lu les mathématiciens arabes. Tout va de droite à gauche : les énoncés en langue naturelle, les expressions algébriques, les chiffres et les opérations.

Curieusement, en acquérant les mathématiques arabes, les Européens n'ont pas songé à en inverser l'écriture pour la rendre conforme aux langues occidentales.

Le 14 juillet

Le 26 messidor

Ziddhâ ne plaisantait pas lorsqu'elle prétendait vouloir me faire un cadeau en retour, et elle a saisi la première occasion : le 26 messidor an 211, le 14 juillet 2003, fête nationale de mon pays. Elle a vu mon intérêt pour les sabres, et m'en a offert un.

Je me serais plutôt attendu à une pipe ou à une blague à tabac, mais elle a dû penser, à juste titre, que je préfère choisir ces objets moi-même.

Je remarque avec plaisir qu'elle a été plus attentive à l'équilibre de l'arme et à la qualité de la lame qu'à la cosmétique. La poignée et le fourreau sont d'un bois très dur, teinté ou naturellement sombre, et agréable à la main. Ni le bois, ni l'acier n'ont de décoration, et ils sont d'une pureté parfaite.

Chaque fois que je me suis intéressé à une littérature particulière, j'ai regardé aussi du côté des armes qui leur étaient contemporaines. Ce fut d'abord Sokan, poète et samouraï mercenaire, qui le premier éveilla en moi cette curiosité. On sent dans l'incisive et aérienne insolence de son *renga* la main formée au maniement du sabre. En France aussi, tout particulièrement, on a fait rimer bretteur et rhéteur.

Peu de gens savent que le premier ouvrage de Descartes fut un traité d'escrime. J'en ai parcouru de larges extraits où j'ai reconnu l'ébauche de la méthode. J'ai lu bien plus tard son dernier ouvrage, *Les passions de l'âme*, achevé en 1649, un an avant sa mort, et j'y ai trouvé la même articulation de l'âme et du corps.

Le dualisme cartésien est une chimère. L'âme ni le corps, chez Descartes, ne sont sans le geste ; pas plus que l'espace et la durée n'existent sans la substance. Le *cogito* lui-même est avant tout un acte et une posture, et l'*ego*, un *ego* agissant. Le *Traité de l'escrime* est sans doute la meilleure introduction à la philosophie de Descartes.

Il n'est pas mauvais de tenir en main une rapière pour lire nos grands classiques, ou de soupeser un glaive, droit, symétrique et robuste, pour apprécier l'*Art poétique* d'Horace.

Il serait intéressant de songer à ce qu'apporta à l'écriture et la pensée de l'époque contemporaine, la prédominance nouvelle des armes à feu automatiques sur les armes blanches.

Le buffle du Marmat

Le ahlia (*Anoa pæphagus*) tient du yack par la taille (un mètre quatre-vingts au garrot) et le pelage, du taureau pour les cornes et la combativité, et du bison par la morphologie. Il a en commun avec ce dernier la silhouette ramassée sur le buste, avec un cou énorme, dont la musculature prend appui sur des vertèbres thoraciques se prolongeant sur le dos en pointes osseuses qui peuvent atteindre une vingtaine de centimètres ou plus. Comme chez tous les onguligrades, les mâles sont agressifs, mais les femelles peuvent l'être aussi.

Dans le Marmat, on les laisse vivre dans un état semi-sauvage. Le troupeau appartient à la communauté. Lorsque des villageois veulent tuer une bête, un groupe de cavaliers armés de sabres commence par

l'isoler des autres. Ensuite, ils l'excitent en lui infligeant des blessures avec leurs lames.

Un bon cavalier doit savoir où frapper et avoir une parfaite maîtrise de son arme et de sa monture, pour que les blessures n'affaiblissent pas la bête mais l'excitent. Lorsqu'elle a atteint un état de fureur satisfaisant, un cavalier met pied à terre. Les autres forment un large cercle. L'homme se campe sabre en main devant la bête ruisselante de sueur et de sang. Quand elle charge, il fait un bond de côté et lui tranche la nuque.

L'animal ne meurt pas sur le coup. La formidable masse de muscles qui maintient sa tête ne contient pas d'organes vitaux, et sa colonne vertébrale passe bien plus bas. Toutefois, cette blessure ne lui permet plus de se tenir droit sans se briser la nuque, et il ne tarde pas à se vider de son sang. Dans le Marmat, en effet, on ne mange pas des animaux qui ne sont pas vidés de leur sang.

L'Islam a fait largement reculer cette vieille coutume. Un hadith du Prophète interdit en effet de faire souffrir l'animal qu'on met à mort. Elle est loin cependant d'avoir disparu dans les régions du nord et dans certaines vallées retirées, comme celle de l'Oumrouat.

Ziddhâ m'a proposé de participer au prochain sacrifice, vendredi 17, après la prière de l'aube, maintenant que je possède un sabre. Je ne connais pas ces animaux, je ne sais pas manier une telle arme, et je ne suis plus monté à cheval depuis l'adolescence. Je suppose donc qu'il serait plus raisonnable de me contenter d'être spectateur. Seulement, ces combats n'ont pas de témoins. Ce serait d'ailleurs difficilement envisageable, puisqu'ils ont lieu en terrain découvert, dans les plaines des vallées où paissent les troupeaux, et qu'ils se prolongent parfois dans des lieux accidentés, suivant les fantaisies de la bête et les aléas de ses attaques.

Le 15 juillet

Encore sur les rencontres

Les discussions auxquelles j'ai participé pendant les rencontres d'Agghadar ont tourné principalement autour de deux axes : celui de l'importance et de la fonction de l'auteur dans tout travail intellectuel, et celui des rapports entre les langages mathématiques et les langues naturelles. Ces deux thèmes étaient d'ailleurs au cœur de l'essai que j'avais mis en ligne.

J'avoue que je ne perçois pas moi-même aussi clairement que je le souhaiterais le rapport qui existe entre ces deux axes. Je ne suis même

pas sûr de comprendre parfaitement comment j'ai pu si bien les articuler.

Le premier axe, celui de la nature et de la fonction de l'auteur, tend aujourd'hui à être occulté par des questions juridiques et commerciales, auxquelles la mondialisation du marché autant que de la langue anglaise, l'alphabétisation qui touche toutes les parties du monde, la diversification des moyens de reproduction et l'internet, donnent une virulence et une urgence singulières. Ceci n'aide pas beaucoup à s'attaquer radicalement aux problèmes qui se posent, tant techniques qu'épistémologiques.

Le temps a rafraîchi

Je ne sais ce qu'il en est des autres années, mais la chaleur torride n'a pas duré bien longtemps après le solstice. On est loin du climat maritime où elle ne s'installe vraiment qu'à la mi-juillet et dure jusqu'à l'automne.

Le début d'automne est sans aucun doute la plus belle saison en Méditerranée. La végétation, sèche et jaune pendant l'été, reverdit et des fleurs s'épanouissent quand des feuilles commencent à rougir. Le soleil, déjà bas, frappe moins fort, alors que la mer encore tiède maintient une douce chaleur. Les plages, oubliées des touristes, deviennent alors particulièrement agréables. Le vent même est moins froid qu'au printemps, quand il souffle des Alpes, dont les neiges ne sont pas encore renouvelées.

La température monte ici toujours très haut l'après-midi, mais elle est celle d'un soleil brutal dont il vaut mieux se protéger, et je suppose que la radioactivité doit être au moins aussi élevée qu'à proximité des centrales nucléaires du Rhône, à cause des grands massifs de grés.

Le 16 juillet

La famille de Ziddhâ

Le père de Ziddhâ m'a proposé de me prêter un cheval pour la mise à mort. Il me recommande de ne prendre aucun risque et de me tenir perpétuellement à moins de six mètres de lui. Il ne tient pas à ce que je provoque un accident.

Ziddhâ m'a présenté à ses parents. Je craignais un peu cette confrontation. En fait, j'ai trouvé un couple de ma génération tout à fait affable. Avec Razzi, le père, nous avons entamé une conversation sur les risques industriels. Ce n'était pas des propos de convenance. Le sujet nous intéressait réellement, et surtout nos approches

respectives, mais beaucoup moins Ziddhâ et sa mère, manifestement, qui se sont vite mises à parler entre elles.

Razzi avait déjà eu des échos de l'organisation de la sécurité dans la réparation des pétroliers à Marseille, prise en main par la CGT dans les années soixante-dix, et qui avait été momentanément un modèle international. Il est lui-même ingénieur dans la protection des risques pour le complexe des mines et de la raffinerie de l'Oumrouat.

Je l'ai informé aussi d'une récente étude menée par l'armée française et qui allait dans le sens de nos points de vue communs — une fois n'est pas coutume. En effet, les risques pris en connaissance de cause par de grands professionnels contournant les procédures, ne causent quasiment jamais d'incidents, et moins encore d'accidents, alors que les catastrophes sont généralement provoquées par la perte du sentiment de danger due à des mesures de protection inviolables.

Cette conversation plutôt technique et déontologique nous ayant mis en confiance et permis d'ajuster au mieux notre vocabulaire et notre rhétorique, nous nous sommes livrés à des échanges un peu plus fins sur les mondes dans lesquels nous vivons. Les gens de notre génération sont ici dans une position charnière. Leurs aînés étaient fascinés par les valeurs occidentales, qu'ils étaient prêts à porter plus haut que l'Occident ne le faisait lui-même, et contre lui s'il le fallait. La génération suivante se mit à distinguer plus nettement, parmi ces valeurs, ce qu'elles avaient d'universel et ce qui n'était que local, et à chercher aussi l'universel dans leur propre civilisation.

Je suis naturellement curieux de savoir comment il perçoit ce tournant, comme il l'est lui-même de connaître mon regard sur la tendance qu'a l'Occident à voir dans ses particularités des modèles pour l'humanité entière.

« Curieusement, me confie-t-il, depuis une vingtaine d'années, le monde du travail et de la recherche, largement ouvert à la modernité, celui des docteurs en religion, depuis longtemps coupés de toute réalité, mais dépositaires du patrimoine, et les populations des régions demeurées arriérées, se sont découvert beaucoup de choses à se dire. »

Le 17 juillet

Ce matin, chasse sous la pluie.

Je suis d'abord allé à pieds au village, où le père de Ziddhâ m'attendait avec deux étalons, petits mais fougueux, comme ils le sont dans la région. La jument qu'il m'a réservée avait une bonne tête. Elle a dû penser la même chose de la mienne, car elle a collé son long museau sur mon épaule dès que j'ai posé ma main sur son encolure.

Les recommandations de Razzi étaient bien superflues, car l'animal ne semblait pas disposé à s'éloigner de plus de six mètres de sa propre monture. Je résolus donc de m'en remettre entièrement à elle, ne me souciant plus que des mouvements du buffle. Celui-ci était en effet très agressif, et l'envergure de ses cornes bien supérieure à celle des taureaux camarguais. Razzi, soucieux de ma sécurité et de celle des autres que mon inexpérience pouvait menacer, prenait soin de ne se trouver dans aucune de ses trajectoires.

Les branches basses et les herbes gorgées d'eau nous auréolaient parfois d'un flot de gouttelettes. La horde se déplaçait très vite, parmi les moulinets des lames, et les cris. Cette fureur n'était cependant pas dépourvue d'harmonie, dans laquelle je me glissais non sans plaisir.

Ces chasses, dont les origines remontent sans doute au culte de Mithra et de Shamash, auquel l'empereur Hadrianus s'était converti, et dont on retrouve encore le goût dans les *ferias* de Provence et du Languedoc, n'ont jamais été photographiées ni filmées. Elles n'ont jamais eu de témoin, et n'ont jamais été décrites par personne. Serais-je le premier ? Non. J'en ai assez dit.

Cahier XXIV

Am mâdda rûhânîya

Le 18 juillet

Les manteaux traditionnels du Marmat

J'ai acheté un manteau de laine traditionnel, voyant que la saison sèche est déjà passée. Le tissu n'en est pas très épais, mais compact. Il ressemble à celui des vieilles couvertures militaires, et absorbe peu l'humidité.

Ces manteaux sont particulièrement bien conçus pour les fortes variations climatiques de la région. Grandes et souples, ils ont une grande capuche et de vastes manches qui laissent y glisser et en retirer aisément les bras, permettant de les porter comme des capes. Ils étaient traditionnellement des manteaux de guerriers, destinés à masquer dans les pans de tissu les mouvements des combattants et les rendre imprévisibles.

Mon chapeau rend sa capuche quelque peu inutile. Ils se portaient plutôt avec un turban.

Cette chasse, ou cette mise à mort, je ne sais trop comment l'appeler, m'a rapproché des gens de la vallée et notamment de Razzi. Je crois qu'ils ont été sensibles à ce que je n'aie pas cherché à trop en faire et me sois tenu sagement à ma place. Razzi m'en a félicité comme si j'avais accompli un exploit.

Je crois d'ailleurs que chacun n'a fait que se tenir à sa place, même celui qui a exécuté l'acte final. Ce rituel n'a rien d'un prétexte pour se mettre en valeur. C'est plutôt comme on joue dans un orchestre : on ne s'y distingue que mieux en s'oubliant dans la musique.

Cet orchestre n'avait même pas de chef, et personne n'a pu m'expliquer comment est désigné celui qui met pied à terre. Il sait ce qu'il a à faire, et les autres le savent aussi. Il me semble que je le savais moi-même.

La fraternisation avec son père était justement ce que je craignais en rencontrant la famille de Ziddhâ. Force m'est d'admettre qu'il n'en

est encore résulté rien de regrettable, et que nos relations respectives ne semblent pas en avoir été notablement modifiées.

Aussi, j'ai profité d'une occasion qui attirait Razzi à Bolgobol pour y descendre avec lui. Il m'a lâché ce matin près de la rue Al Kobra, où j'ai pris quelques affaires, puis je suis allé écrire au café Shamsella, avant de me rendre au parc Ibn Roshed où il m'a proposé de déjeuner avec lui.

Rencontre avec l'imam Fardousy

Je ne me suis toujours pas assez familiarisé avec Bolgobol pour estimer efficacement le temps d'un trajet, et j'arrive au parc bien à l'avance. Razzi n'y est naturellement pas encore. Je souhaitais de toute façon arriver avant l'heure pour choisir la meilleure table, abritée du vent, près du lac et avec la plus belle vue sur l'ouverture de la vallée.

Elle était déjà prise : par Hammad Fardousy. Il était là aussi pour déjeuner. Autant saisir l'occasion de lui présenter Razzi.

« Douha n'a jamais achevé son explication sur le Prophète Illettré (*An Nabi Am Mummi*). » Lui demandé-je. « Le Prophète, glorifié soit Son nom, était un illettré parmi les illettrés, répond-il. Ses serviteurs sont devenus des lettrés et Sa parole un livre. »

« Oui... » dis-je en regrettant déjà ma question.

Hammad sait que je ne cherche pas à me livrer avec lui à ce qu'on a appelé en un temps une *disputatio*. Il a lu mon journal et sait ce que je pense.

« Sur le fond, tu as raison, reconnaît-il. Le discours religieux s'est bien tari depuis quatre siècles. Les grands mystiques de la modernité sont Descartes, Leibniz, Newton, Berkeley ou Hegel. Ce sont eux qui ont porté, hors de toute communauté religieuse et surtout sans leur autorité, la parole de Dieu. Puis Dieu lui-même s'est effacé chez leurs successeurs : Pierce, Marx, Poincaré, Wittgenstein... »

« *Navam* (oui) », dis-je, en appuyant sur la deuxième syllabe et l'interrompant brusquement. « Tu le dis toi-même. Ils n'ont pas trouvé Dieu. »

« C'est bien ce qui t'échappe, me renvoie-t-il. Ils ont eu l'intelligence de trouver mieux à faire que lire à des illettrés les paroles d'un autre illettré. Ils ont préféré leur apprendre à lire, pas seulement les écritures, le monde. Et à l'écrire aussi. Tu dis que Dieu disparaît quand les hommes n'en ont jamais été aussi proches. »

« Oui, » dis-je en laissant traîner cette fois la dernière syllabe, tout en cherchant à interpréter à sa juste mesure ce que je viens d'entendre. « Ne serais-tu pas quelque peu hérétique ? »

La liberté et la lutte

« Voilà que tu inverses les rôles maintenant, reprend-il. Veux-tu m'apprendre à lire ? Soit : Où lis-tu que croire en Lui est L'adorer bêtement ? Ou se convaincre les uns les autres de Son existence et se L'expliquer de long en large ? Il nous propose son Dépôt (*Amân*). Et que crois-tu qu'il y ait, comme un joyau, au cœur de ce dépôt ? »

« *Al furqân* », réponds-je (la discrimination).

« Je vois que tu sais quand même lire, » répond-il, « mais *al furqân* n'est que l'infinité des facettes d'un même cristal : *al jihad*. »

« Oui, » fais-je en accentuant la première syllabe. « En Occident, poursuit-il, vous parlez de "libre arbitre", je crois. Sais-tu seulement quels mots dans les langues sémitiques sont traduits par cette notion ? »

« Pourquoi donc, questionne Hammad, un Dieu d'amour appelle-t-il les hommes au combat ? Dieu aurait besoin de ses fidèles pour combattre ses ennemis ? Il peut détruire qui il veut quand il veut, et il n'a nul ennemi. »

« Alors, qu'est-ce que le Jihad ? poursuit-il. La lutte des pieux contre les impies, des bons contre les méchants ? Pourquoi Dieu autoriserait cette lutte quand Il peut supprimer le mal ? Pour les Chiites, Oumar n'est pas un infidèle. Hussein est un Saint pour les Sunnites aussi, et les mêmes prénoms sont donnés aux enfants des deux communautés. »

« Ils se sont battus parce que le destin des hommes appartient à leurs décisions (*ijtihad*). Des saints et des amis de Dieu se sont combattus, non parce que les uns ou les autres auraient été dans l'erreur, ou que leur Seigneur aurait négligé de les éclairer, mais parce que leurs choix étaient réellement indécidables. Tous marchaient dans la voie de Dieu, et la décision ne pouvait s'emporter que par le courage des combattants (*mujahid*). Le sang du martyr (*shahîd*) n'a pas à diviser les croyants. »

« Dieu nous a donné la liberté de nos actes. Les infidèles croient que nous sommes seulement libres de choisir entre le bien et le mal. Qui choisirait le mal s'il était libre ? Dieu nous a donné le pouvoir de décider entre plusieurs biens. Dieu nous a donné la liberté de nous combattre pour des choix qui sont tous respectables. C'est pourquoi le

dépôt est effrayant et si dur à accepter, conclut-il, mais il est largement récompensé, comme tu le sais très bien. »

« Ah oui ? » Demandé-je. « J'ai cru comprendre, continue-t-il, que tu n'as pas attendu ta dernière heure pour profiter de l'amour et du vin. »

« Oui », dis-je cette fois sur un ton qui aurait pu entraîner pour suite : « si tu l'entends ainsi », mais dont je n'aurais pas su formuler autrement la nuance en arabe.

— De la chaire où je prêche à ma tombe, il y a un jardin parmi les jardins de l'Eden, ajoute Hammad en citant le Prophète.

— Es-tu bien sûr que ce soit un hadith *goudoussi* (une parole du Prophète avérée) ?

— Rien n'est avéré, si ce n'est par ton âme.

« En attendant, il n'y a plus de Dieu, plus de Prophètes, plus de Khalife, plus d'Imams... Commencé-je. — Et plus d'oulémas non plus. » Complète-t-il sans m'enlever les mots de la bouche, car je laissais ma phrase en suspens, n'ayant plus la moindre idée de la suite que les premiers induisaient.

« Ce sont des réflexions que tu as lues dans mon journal qui te font dire ça ? » Lui demandé-je. « Pas nécessairement, mais elles vont dans ce sens. Ce sont des questions qui ont aussi une importance particulière pour moi. » Dit-il lorsque je vois surgir Razzi, qui va nous faire parler en anglais et me rendre peut-être plus loquace.

Avec Razzi

Après que je les aie présentés, Hammad et moi résumons à Razzi notre conversation. « Ce qui me plaît chez chacun de vous, synthétise-t-il, c'est qu'aucun ne doute de ses expériences. Rien n'est plus agaçant et stérile que de converser avec des gens sans certitude, et qui ne parlent que pour convaincre faute d'être convaincus. Nous pouvons alors nous consacrer aux seules choses qui valent : la réalité commune et le sens des énoncés. »

« Ce que vous observez tous les deux, reprend-il, et je me demande jusqu'à quel point vous le percevez clairement, est une révolution dans la conception et l'usage du langage, et tout particulièrement de l'écriture. On a crû que le langage établissait une relation entre des signes et des référents ; on n'avait pas songé que le référent n'était peut-être lui-même que l'intermédiaire d'une relation entre du signe et une opération. »

« Tu penses aux commentateurs d'Aristote ? » a demandé Hammad, et moi qui croyais déjà devenir plus loquace avec l'arrivée de Razzi, j'ai dû me contenter d'un rôle d'interprète. « Comment dit-on en anglais... ? Comment dit-on en arabe... ? » M'interrogeaient-ils tour à tour, dans une controverse trop savante pour que je tente d'en retracer les grandes lignes à chaud.

Dans la soirée

Hammad et Razzi m'ont mis l'esprit à l'envers. Je découvre que, depuis vingt-cinq ans, je n'avais rien compris, rien compris à l'Histoire de l'Islam, à celle de la civilisation, rien compris à la prise de Bagdad par les Mongols, aux croisades, à l'Avéroïsme, aux sources de la philosophie occidentale. Je n'avais rien compris au *Kalâm* ni au *Ta'wîl*, ni même à la table de Pythagore au dos de mes cahiers d'écolier.

Ce qui me trouble le plus, c'est que je n'ai rien appris de proprement nouveau. Je ne sais rien de plus ce soir que je ne savais déjà ce matin, mais on dirait que le bon Docteur Norton est venu défragmenter mon cerveau.

Je n'ai rien pu faire de bon de tout l'après-midi, si ce n'est tenir mon journal. Mon logeur, Ad'by, m'a offert de souper avec sa famille, et j'ai décidé de dormir à Bolgobol. J'ai des recherches à faire sur l'internet, mais je n'ai pas voulu m'y mettre ce soir.

J'ai un peu veillé avec Ad'by. Nous avons parlé des philosophes de Shiraz, puis j'ai fumé en regardant les étoiles par la fenêtre.

Le 19 juillet

La conversation d'hier

Razzi et Hammad m'ont d'abord paru hier tenir des propos à contre emploi. Razzi, qui est de toute évidence un syndicaliste marxisant, a commencé par une vive critique de l'Avéroïsme, que Hammad a trouvé excessive. Je crois d'ailleurs qu'il est, comme sa fille, fortement porté à l'excès, du moins dans les énoncés. Il est vrai que l'esprit de géométrie consiste justement à être absolument excessif, au point d'aller, au-delà de l'excès, jusqu'au théorème.

Pour Razzi, l'aristotélisme musulman, sous sa forme de l'avéroïsme, et l'aristotélisme chrétien, sous celle du thomisme, ne sont que les deux faces d'une même idéologie de l'inquisition. Il s'agissait d'empêcher que le droit et la religion puissent être soumis à la critique de la philosophie naturelle.

« Je ne peux pas te laisser dire ça », disait Hammad. Et plutôt que citer les docteurs du Chiisme, il se référait à Pierce, à sa réhabilitation de Hockham, Scott et Thomas d'Aquin, et à sa régénération de l'analytique par sa théorie de l'abduction, alors que Razzi lui opposait Sohrevardy, Nasîr od din Tûsî et Môllâ Sâdrâ.

Leurs intelligences et leurs éruditions me paraissaient égales, mais leurs rhéoriques étaient très différentes. La souple virtuosité de Hammad n'avait pas beaucoup de prise sur l'argumentation à coups de hache dans laquelle Razzi avait dû passer maître par son habitude des luttes syndicales, à moins que ce ne soit de la chasse au buffle, mais elle-même ne tranchait pas grand chose dans les infinies nuances et les tourbillons de sens de son interlocuteur.

Pour autant, les propos de mes amis n'étaient pas aussi contradictoires que mes premiers commentaires peuvent le laisser croire.

Jusqu'à Avéroès, la philosophie islamique était un ensemble cohérent, qui avait une base : la grammaire et la philologie, et un sommet : la métaphysique. De l'un à l'autre, on passait d'abord de l'analytique aux mathématiques, puis, à l'aide des nombres, aux sciences de la nature, et enfin, des connaissances de la création, à celle du Créateur.

Ce schéma pouvait être soumis à quelques variantes selon les écoles et les auteurs, mais impliquait toujours une cohérence d'ensemble, permettant donc à la critique, à quelque niveau qu'elle s'attaque, de reporter ses conséquences sur tous les autres. L'intelligence humaine était alors appelée à une critique permanente de la religion et du droit ; non pas, certes, de la parole prophétique, mais de son interprétation.

La séparation avéroïste entre des sciences falsifiables, pour employer un néologisme, et une science religieuse devenue immuable, en sauvant la libre interprétation et l'évolution des premières, en mettait cette dernière à l'abri et, avec elle, le droit et les institutions. Elle entérinait ainsi l'arrêt de *l'ijtihad*. C'est une évidence qui ne m'avait encore jamais suffisamment frappé. De fait, la société de l'Occident arabe a cessé de progresser à partir de là, et même les sciences de la nature se sont mises à y marquer le pas. Quant à l'Occident romain, il ne s'éveilla qu'après la révolution néoplatonicienne.

Il n'en est pas allé de même dans l'Islam Oriental (au sens géographique comme philosophique du terme). Je découvre alors que ma connaissance en avait été bien trop orientée (si j'ose dire) par mes lectures de Corbin et de Jambet, ou encore par mes conversations avec Christian Guez. De cette philosophie que je connais mal, je me suis trop vite fait à l'idée qu'elle était celle de mystiques extatiques, alors que je savais pourtant qu'ils étaient des mathématiciens, des astronomes, des médecins, des chimistes, et surtout des poètes, avec ce que cela implique de liberté d'esprit et de distanciation envers les énoncés, et parfois même des hommes d'action.

Ils étaient en somme des êtres très différents des théologiens autant que des mystiques chrétiens de l'Occident. J'ai oublié aussi qu'ils étaient des amants, des pères, des hommes de chair indépendants, nourris des jouissances du monde et ne voulant pas les séparer de celles de l'esprit.

Je me rends compte que cette philosophie qui s'est développée de Tabriz à Lahore et jusqu'à Mârâgheh, de la prise d'Alamût par les Mongols en 1256 à la prise d'Ispahan par les Afghans en 1722, marquant la fin de l'Empire Safavide, peut être interprétée d'une façon bien différente. Ce qui me trouble le plus, c'est que je savais tout cela par le détail. Je n'ai rien appris de vraiment neuf depuis hier, mais ce que je savais a trouvé un ordre plus opératoire.

Le Aria Technology Group

Ad'by m'a donné hier l'URL du site de *Aria Technology Group* à Téhéran <www.ariatg.com/history.htm>. En voici quelques traductions pour en juger :

Aria Technology Group (ATG) a été fondé en 1995 par Farnad Laleh avec l'assistance de Morteza Kamali, alors qu'ils étaient sophomores au Computer Engineering Department de l'Iran University of Science and Technology (IUST). Pendant cette période 1995-1997, le groupe n'avait pas de nom ! C'était juste une équipe de trois chercheurs partageant un même intérêt à l'IUST SEComp Research Lab. pour appliquer les principes de la philosophie de Molla Sadra à l'Intelligence Artificielle. Pendant cette période, le groupe a été dirigé par Ahmad R. Mirzai, le premier directeur de recherche de l'université (il fut aussi le fondateur et le directeur du SEComp Research Lab).

En 1997, Farnad (maintenant diplômé) a transformé le groupe en un forum de Science de l'Informatique et l'a appelé Aria Technology Group (Aria est le nom d'une province de l'Ancienne Perse) et il l'a

À BOLGOBOL

dirigé lui-même depuis. Pendant la période 1997-2000, ATG s'impliqua activement dans les recherches académiques et, dans une moindre mesure, dans des projets de recherche industrielle. Depuis 1997, le groupe a participé à de nombreuses conférences internationales. Les résultats des projets de recherche pendant cette période furent si intéressants, qu'une rénovation de la structure d'ATG était inévitable.

[...] Actuellement, le quartier général du groupe se trouve à Téhéran, et conduit des recherches dans tout le champ de la science de l'Informatique et son impact sur les autres champs des sciences et de la société. Il est constitué de trois bureaux indépendants : Science & Technology, Global Affairs, and Coordination.

Je suis bien trop nul en mathématiques appliquées et en philosophie duodécimaine pour juger de la valeur exacte de leurs travaux, mais il y a de quoi donner une consistance inédite au concept de *mâdda rûhânîya* (matière intellectuelle) de Mollâ Sadrâ.

Il n'en demeure pas moins que la question que nous avons commencé à aborder avec Hammad reste entière.

Cahier XXV

Le corps, l'âme et l'esprit

Le 20 juillet

Écran noir

Je me demande pourquoi Razzi a parlé comme il l'a fait d'Avéroès. Je m'apprête à lui adresser un courriel à ce propos, mais je veux d'abord relever ceux que j'ai reçus. Comme cela m'arrive souvent, j'oublie de glisser la carte modem dans son port PCMCIA. J'ai un message d'erreur, et en appuyant sur la touche retour, l'écran se fige. Quand je redémarre, tout se passe bien jusqu'au moment où le système commence à charger ses extensions. Là, écran noir.

Je recommence en zappant la PRAM. Rien de mieux. Je tente la combinaison de touches « commande, option, F, O » pour *booter* sur la console. L'écran s'allume enfin, et je saisis la commande « reset-all » en prenant soin d'appuyer sur la touche « q » au lieu de « a » comme sur le clavier anglais. Je suis au moins en partie rassuré sur l'état du matériel. Je saurai bien réparer le problème seul dans un temps raisonnable.

En attendant, l'écran est toujours noir en rallumant. J'insère mon CD de réparation et je relance le système en appuyant sur « C ». Tout se passe bien. J'ouvre TechTool qui ne repère que deux problèmes bénins qu'il répare, mais rien ne va mieux au nouveau démarrage.

Je *reboote* encore sans les extensions, touche « majuscule » enfoncée. Ouf, tout va bien. L'une d'elles doit être en cause et je ne devrais pas avoir trop de peine à l'identifier. J'ouvre le gestionnaire d'extension et je sélectionne le jeu minimal. Si ça marche, il ne me restera plus qu'à déterminer parmi les autres celle qui déroute le système, mais ça ne marche pas.

À ce stade, j'ai plutôt intérêt à faire une réinstallation propre du système. L'ancien dossier sera automatiquement sauvegardé, afin que je puisse en rapatrier mes pilotes et mes réglages. Comme je n'ai qu'une confiance limitée dans les programmes, je fais quand même une sauvegarde manuelle de quelques dossiers vitaux : préférences, extensions, polices, tableaux de bord, kit de langue arabe... Bien m'en

prend, car l'ancien dossier système se révèle incomplet après réinstallation.

La solution, du moins, était bonne. Le bureau s'affiche parfaitement et je n'ai perdu aucune donnée. Il me reste à tout remettre en ordre à partir de mes sauvegardes, travail éminemment fastidieux qui va bien me prendre une ou deux heures avant que tout n'ait retrouvé sa place.

Je n'ai pas compté trop large. Je dois encore redémarrer trois fois avant que l'imprimante et le modem soient reconnus. J'y ai passé là toute la matinée, seul, à la rue Al Kobra.

Maintenant que le problème est réglé et que je viens de vivre ces moments presque sans émotion, quasiment sans conscience de moi-même, seulement attentif à des dispositifs matériels et logiciels qui me captaient entièrement, je perçois enfin mon anxiété. Je mesure que je viens de vivre une expérience étrangement pénible, bien trop pénible en proportion du dommage causé.

Même dans le pire des cas, si mon appareil avait été définitivement endommagé, j'aurais pu reconstituer mon espace de travail dans la semaine avec quelques centaines d'euros. C'eût été un fâcheux contretemps qui aurait entamé mes économies et m'aurait peut-être forcé à écourter mon voyage, mais il est dans la vie des drames bien pires.

J'ai beau me dire tout cela, et me réjouir de m'en être tiré à si bon compte, mon malaise ne se dissipe pas. L'immatérialité de mes données, leur fugace virtualité, chasse en moi, illogiquement, toute quiétude.

Ce n'est pas logique, en effet, puisque leur virtualité met ces données à l'abri de tout dommage matériel, et les rend, somme toute, plus consistantes, plus solides, et peut-être plus réelles que tout dispositif mécanique. Il est vrai que je n'en suis pas plus avancé si une simple panne électrique me les rend inaccessibles.

Même après la panne, le sentiment ne me quitte pas. Toujours, d'ailleurs, je l'ai ressenti lorsque j'ai dû réinitialiser un disque, pour le partitionner ou changer de système. C'est un sentiment fort, plus oppressant encore que celui qui m'a envahi en pleine nuit dans la vallée de l'Oumrouat à l'idée des animaux sauvages, ou dans les eaux sombres et froides du lac d'Aggadhar, plus dur à chasser, plus prégnant. Il est du même ordre.

Ce n'est pas une impression d'immatérialité qui m'ôte ainsi la quiétude, tout au contraire. Je repense aux paroles que le chef des

brigands avait adressées au jeune Ghazâlî. Me dirait-il aujourd'hui : « Quel savant tu fais, qui n'est plus rien si on lui coupe l'électricité » ?

Me terrorise ma dépendance à la matière : « Quel savant je fais, si mon esprit n'est plus sans air à respirer ? »

Ziddhâ me trouverait encore trop émotif. C'est ce qu'elle pense des hommes : « En vous amusant, vous tuez des buffles en leur tranchant la nuque d'un coup de sabre, vous escaladez des parois vertigineuses, nous nagez dans des eaux sombres où personne ne pourrait vous secourir, et je préfère ne pas songer à ce dont vous êtes capables quand vous êtes en colère », dit-elle, « mais vous êtes émotifs comme des enfants devant de petites choses. » J'aime l'idée que les femmes se font des hommes ici.

Dès que mon installation a été en état de marche, j'ai écrit à son père, et envoyé une copie à Hammad et à Manzi. Mon modem a depuis rattrapé le temps perdu.

Critique de l'Occident avéroïste

From: depetris - To: razzi, manzi, hammad - Subject: Re-Aristotelian Occident

razzi wrote:

> depetris wrote:

>> N'as-tu pas exagéré à propos d'Avéroès ?

> Bien sûr, mais rien ne m'agace autant que ceux qui lisent des auteurs sans tenir compte de la situation dans laquelle ils ont écrit. Avéroès était un homme de pouvoir, un juriste, un cadî. S'il fut contesté et disgracié, c'est parce qu'il a vécu en un temps où le pouvoir l'était aussi. Est-ce que tu l'as lu toi-même ?

J'ai lu ses Commentaires du Traité de l'âme d'Aristote et le Traité décisif.

> Qu'en retiens-tu ?

Que la philosophie et la science doivent s'en tenir à la lettre de la révélation afin de mieux la comprendre, et ne jamais la discuter, comme l'ont fait les motazilites et les acharistes, encourageant l'hérésie, notamment chez les ignorants.

> Trouves-tu sa philosophie progressiste ?

Pas particulièrement. C'est à peu près la position des juges de Galilée.

> Il réconcilie seulement l'autorité des aristotéliens et celle des juristes, et défend le pouvoir des clercs sur le peuple. Ses

commentaires de la République de Platon sont sans ambiguïté. Tu les as lus ?

Non. Tu sais, Avéroès n'est pas au programme de philosophie en occident.

j-p

From:depetris - Reply-To: razzi, manzi, hammad

razzi wrote:

> depetris wrote:

>> *Non. Tu sais, Avéroès n'est pas au programme de philosophie en occident.*

> *Ah bon ? Quels philosophes étudie-t-on alors ?*

Les philosophes occidentaux. ;-)

j-p

L'Orient et l'Occident néoplatonicien

From:depetris - To: razzi, manzi, hammad - Subject: Re-Oriental Neo-Platonism

razzi wrote:

> depetris wrote:

>> razzi wrote:

>>> *Ah bon ? Quels philosophes étudie-t-on alors en Occident ?*

>> *Les philosophes occidentaux. ;-)*

> *Tu ne connais donc pas la philosophie Orientale ? Ou mal ?*

Je connais assez bien Avicenne, Sohrawardy, et Ibn Arabi, mais j'avoue que tu m'as fait soupçonner avant hier que j'avais une conception erronée de leurs successeurs. Ce que j'ai découvert sur quelques sites de la région, ces deux derniers jours, me le confirme. Les fréquents rapprochements entre Descartes et Molla Sadra m'ont beaucoup surpris. Crois-tu qu'ils aient pu avoir eu des échos l'un de l'autre ?

j-p

From: depetris - Reply-To: razzi, manzi, hammad

razzi wrote:

> depetris wrote:

>> *Crois-tu qu'ils aient pu avoir eu des échos l'un de l'autre ?*

> *Descartes était bien trop peu connu, même en Occident, pour que Molla Sadra en ait entendu parler. Tu peux mieux que moi juger de l'inverse.*

Comment savoir ? Descartes a toujours eu des sources curieuses, sur lesquelles il était très discret, en partie par prudence, en partie par orgueil, et en partie parce qu'il apprenait avant tout de sa propre ignorance. Il est cependant évident qu'il n'a pas trouvé seul ce qu'il a décrit dans *La Dioptrique*. Il avait fait en tout cas venir de Perse les lentilles dont il s'est servi.

j-p

Le corps, l'âme et l'esprit

From: razzi - Reply-To: depetris, manzi, hammad

depetris wrote:

> razzi wrote:

>> *Descartes ne pouvaient pas aller aussi loin que Molla Sadra dans cette voie.*

> *Pourquoi ?*

Parce qu'il opposait le corps et l'âme.

Razzi

From: depetris - To: razzi, manzi, hammad - Subject: Re-Oriental Neo-Platonism

razzi wrote:

> depetris wrote:

>> *Le prétendu dualisme cartésien repose sur des pirouettes pour couper court à des critiques. Descartes n'est pas si dualiste dans les Passions de l'âme, le Traité de l'homme ou celui de la lumière.*

> *Mais il est contradictoire. D'un côté il ne sait rien dire de l'âme sans parler de circulation sanguine, de bile et de flegme, et de l'autre, il dit que les animaux n'en ont pas, n'étant agis que par des dispositifs organiques.*

Ce n'est pas tout à fait exact. Dans les *Passions de l'âme*, il ne parle que des passions, des affections de l'âme, dans le *Traité de l'homme*, il dit que ces dispositifs, chez l'homme, sont agis par l'âme, ce qui ne serait pas le cas chez les animaux.

> *Le plus grave n'est pas cette opposition, mais, ce qui en est la conséquence : qu'il ait confondu l'âme et l'esprit. Il n'était pas le seul. Toute la pensée occidentale l'a suivi. La question a resurgi dans la philosophie du vingtième siècle, notamment avec Mach et l'empirocriticisme.*

J'aurais plutôt pensé à la critique par l'empirisme logique de la psychologie, mais c'est la même question en fait.

j-p

From: manzi - Reply-To: razzi, depetris, hammad

depetris wrote:

> *J'aurais plutôt pensé à la critique par l'empirisme logique de la psychologie.*

Il est évident que ce n'est pas en inventant de nouveaux termes (psychisme, cognition, soma) qu'on produit de nouveaux paradigmes. La mécanique, elle, s'était contentée des bons vieux termes du langage ordinaire (travail, force, résistance).

Mnz

From: depetris - Reply-To: razzi, manzi, hammad

hammad wrote:

> *depetris wrote:*

>> *J'aurais plutôt pensé à la critique wittgensteinienne de la psychologie.*

> *Je comprends beaucoup mieux ton athéisme. Tu ne dois pas tenir les sciences humaines en haute estime.*

;-]

j-p

Manzi et moi

From: manzi - Reply-To: razzi, depetris, hammad

depetris wrote:

> Si j'ai bien compris, la philosophie ishrâkî offre des paradigmes plus efficaces pour aborder des techniques mises au point par Babache, Tüiring et Von Neumann qui ne les comprenaient pas, alors qu'elle n'a rien apporté de bien consistant depuis le dix-septième siècle. N'est-ce pas un peu paradoxal ?

Ce ne serait pas la première fois qu'une telle chose se verrait au cours de l'histoire.

> Je veux bien que des techniques nouvelles prennent de court des modèles philosophiques, contraints alors de les assimiler à marche forcée. L'inverse me laisse dubitatif. La commande numérique est une invention occidentale. Je veux bien qu'elle soit revivifiante pour la pensée ishrâkî, mais l'inverse est tiré par les cheveux.

Crois-tu ? Les savants d'Europe avaient dépassé techniquement ceux de la Chine dès le dix-septième siècle. Newton, Fermat, Huygens et les autres continuaient pourtant à assimiler la loi scientifique à une sorte de commandement divin, et cela dura jusqu'au dix-neuvième siècle. En somme, ils faisaient mieux deux siècles avant de comprendre pourquoi.

Mnz

Razzi et moi

From: razzi - Reply-To: depetris, manzi, hammad - Subject: Re-Oriental Neo-Platonism

depetris wrote:

> razzi wrote:

>> Manzi a raison. Compare les mathématiques de Leibniz avec sa Théodicée.

> Soit, mais tous ont appuyé leurs élaborations épistémologiques sur leurs expériences et leurs découvertes, pas sur la lecture de Tchouang-tseu ou de Dôgen.

>> Ils n'avancèrent pas pour autant sans mettre en cause des principes fondamentaux de leur philosophie première.

> Les concepts de travail ou de force me semblent bien plus opératoires.

Quelle différence ? Les concepts d'âme ou d'esprit peuvent l'être tout autant. Pourquoi serait-il étrange de revenir à Avicenne et à

Mollâ Sadrâ (si ce n'est obscurantiste) quand il ne l'est pas de remonter jusqu'à Aristote ?

Razzi

From: razzi - Reply-To: depetris, manzi, hammad

depetris wrote:

>manzi wrote:

>> razzi wrote:

>>> Pourquoi serait-il étrange de revenir à Avicenne et à Mollâ Sadrâ ?

>> Parce que leurs discours sont trop entachés de contenu religieux, contrairement aux philosophes de Port-Royal, au Thomisme ou au néoplatonisme italien. ;-)

> Soyons sérieux. Jusqu'au dix-huitième siècle, des ingénieurs chinois sont venus en Europe assister des projets industriels. Je ne sache pas que beaucoup de mallas iraniens assistent IBM ou Sony.

Les ingénieurs d'Extrême-Orient n'ont pas joué un bien grand rôle dans la révolution industrielle en Europe, cependant le Japon ne tient pas aujourd'hui une place mineure dans l'invention technique, en attendant que les Coréens et les Chinois prennent le mors aux dents.

Razzi

From: hammad - Reply-To: razzi, manzi, depetris - Subject: Quel rammassi de mécréants vous faites - Date: 21 Jul 2003

Quel rammassi de mécréants vous faites. Lao Tseu, Boddhidharma, Wey Neng, Dôgen vous ont gâté l'esprit avec leur roue des effets et des causes sans auteur, leur vide central qui fait tourner la roue, le dharmakaya et le nirvana.

Vous vous êtes si bien laissé bernier, que vous n'avez pas vu la philosophie aux fondements des roues dentées et des engrenages.

Hammad

*From: manzi - Reply-To: razzi, hammad, depetris - Subject: Re-
Quel rammassi...*

manzi wrote:

> depetris wrote:

>> manzi wrote:

>>> Hammad wrote:

*>>> Lao Tseu, Boddhidharma, Wey Neng, Dôgen vous ont gâté
l'esprit.*

*>> Il a raison. Si de deux on passe à trois, on doit alors aller
jusqu'à quatre.*

> Tu peux expliquer là ?

*Ne pas oublier le moi, l'ego, l'anniya, le sujet, l'agent, la volition...
appelle-le comme tu voudras.*

"C'est-toi ? - oui, et je vois que je ne suis pas la seule..."

*Que seraient le corps, l'âme et l'esprit si la réponse à une telle
question faisait problème ?*

Mnz

Je vois combien Manzi connaît mieux Hammad que moi. J'avais
crû un moment à une crise de sectarisme.

Cahier XXVI

Promenade à Bolgobol

Le 21 juillet

Dans Bolgobol

Accroché au sac qui contient mon *powerbook*, un grand parapluie bat mes hanches. Il a pris la place du sabre étrenné la semaine dernière. C'est un très grand parapluie au manche de bois que j'ai acheté au marché de Bolgobol. Je n'en avais plus vus de semblables depuis mon enfance.

Je ne connais que trois ou quatre quartiers depuis que je suis arrivé à Bolgobol : la vieille ville derrière ses remparts, le quartier des universités, autour du Parc Ibn Rochd, la rive de l'Ardor avec ses restaurants et ses buvettes, et le quartier Al Watan où j'ai trouvé à loger. J'ai décidé de découvrir un peu plus la ville.

Je ne l'ai jusqu'à maintenant qu'effleurée, et j'ai l'impression de moins la connaître encore qu'Algarod, où je ne me suis pourtant arrêté que très peu de temps. Bolgobol reste toujours sous mon impression première : les imposants bulbes de pierre de ses tours, l'herbe dans les failles des trottoirs.

L'urbanisme à flanc de montagne impose quelques contraintes, surtout quand une métropole commence à atteindre une taille imposante. À certains endroits, la topographie reprend ses droits, déchirant son tissu urbain.

J'aime ce mot « tissu », avec sa famille, « tisser », « tissage »... et son voisinage, « trame », « métier ». Il est la traduction exacte de *web*, dont je ne comprends pas pourquoi des esprits égarés lui ont préféré « toile ». J'aime mieux employer le mot anglais que cette prétendue traduction.

La ville ainsi est découpée de terrains vierges, très accidentés, faisant des frontières naturelles entre des quartiers qui entretiennent alors leur singularité.

Le chemin de terre que j'emprunte serpente mais reste raide. Il est jonché de cailloux qui peuvent le rendre impraticable pour une voiture ordinaire.

Je me suis encombré de mon ordinateur, pour lire mon courrier au cours de mes pérégrinations. La demi-journée perdue hier à réinstaller mon système, et les échanges denses qui ont suivi entre Hammad, Razzi et Manzi, m'ont fait prendre du retard dans les autres débats auxquels je participe en même temps. Si je n'ai pas la disponibilité d'y intervenir, je me sens au moins tenu de suivre des discussions que j'ai parfois contribué à lancer.

Remarques sur le SMTP

Il n'y a pas cinq ans que j'utilise des courriels, et je me demande déjà comment on pouvait vivre avant. L'écriture en a acquis la souplesse et la rapidité de la parole sans rien perdre de sa puissance propre. Aussi est-il devenu préférable de correspondre par courriels que se parler de vive-voix, si du moins on tient à se comprendre et à avancer d'un bon pas.

On peut dialoguer à plusieurs sans subir les confusions et les altérations que génère immanquablement l'oralité. Plus question de se couper la parole, d'interrompre le cheminement d'une idée, de la mêler avec celle des autres jusqu'à en faire un brouilli où nul ne reconnaît plus la sienne. Il est aussi difficile d'entretenir longtemps le malentendu, et si simple de le lever.

Rien ne montre mieux comment un esprit suit sa route tout en croisant celle des autres et en s'en nourrissant. La même phrase déploie des sens différents selon comment elle est reprise, sans que cela n'oblitére son articulation dans son contexte initial.

Non seulement le courriel est une invention remarquable, mais il est un parfait entraînement à la conversation orale. Comme je l'ai déjà écrit dans ce journal, je reconnais en leur parlant ceux qui en ont l'usage. Je dois cependant admettre qu'il arrive que d'excellents parleurs ne l'aient pas, ou encore que des bavards du net ne sachent s'en servir. Je ne crois pas qu'il soit possible, en tout cas, de mener une conversation orale soutenue à plus de trois personnes avec la même rigueur, sans au moins désigner un modérateur ou un président de séance.

Beaucoup d'utilisateurs n'ont pas encore compris hélas qu'un tel outil a des exigences. Les facilités qu'il leur offre les encouragent au contraire au relâchement. Ils n'y voient qu'un moyen facile de

communiquer à distance, sans considérer que la commodité de la parole se voit renforcée ici par les ressources de l'écrit. Aussi les perdent-ils, sans retrouver pour autant la spontanéité orale.

L'écriture soutenue n'a pas besoin de spontanéité, car elle la compense, ou encore, si l'on veut, elle demeure spontanée. Qu'est-ce en effet que la spontanéité sinon cette capacité à opérer des connexions qui prennent de vitesse les inférences de la raison ? Elle est toujours présente dans la manipulation de signes écrits, et plus encore dans la réécriture.

Une écriture est d'autant plus spontanée qu'elle est relue, corrigée, recomposée et condensée. Proposée ainsi à la lecture d'un autre auteur, elle donne d'autant plus de consistance à sa propre suite d'idées.

Pour la première fois, le smtp offre la possibilité d'une écriture à plusieurs mains. Le texte qui en résulte a une structure complexe, à plusieurs dimensions. Il évoque une table de permutation, une arborescence, voire un réseau hydrographique, mais dont les bifurcations reviennent pourtant toujours converger et se croiser. On en trouverait les prémisses dans les commentaires des écoles confucéennes ou du Tchan, dans la correspondance publiée par Descartes dans la seconde édition de ses *Meditatione*, ou dans la structure du *Tractatus* de Wittgenstein. On en chercherait en vain cependant des exemples antérieurs.

Une suite de courriels a pourtant une temporalité linéaire. La chronologie en est même le seul ordre réel.

La transcription d'un tel écrit pourrait faire appel à une formule semblable à celle des partitions d'orchestres, avec plusieurs portées, si ce n'est que l'esprit n'en a pas réellement besoin pour en distinguer la structure.

Anecdote musicale

Ces réflexions me rappellent une récente expérience involontaire. Il m'arrive parfois de composer sur mon ordinateur. J'utilise pour cela un éditeur de partition classique — je ne sais pas me servir d'un éditeur numérique — en m'aidant éventuellement d'un clavier virtuel.

Je ne cesse de m'émerveiller quand, par une simple combinaison de touches, je fais exécuter mes portées par des instruments dont je ne sais même pas jouer. Je fabrique ainsi pour mon seul plaisir quelques mesures de jazz, quelques compositions diverses, ou encore j'essaie d'improviser à partir de musiques locales, comme ici dans le Marmat.

Je m'amusais donc à cela ces jours-ci, quand, par une fausse manœuvre, j'attribuai le même instrument à toutes mes portées. Un programme est aussi virtuose que bête. Il exécuta scrupuleusement la commande, transformant mes subtils accords en une inextricable cacophonie. Il m'offrait ainsi une image sonore de ce que peut devenir un texte collectif lorsque les auteurs ne s'y distinguent plus.

Déplier Bolgobol

En suivant mon chemin de terre, me suis retrouvé en plein cœur du quartier Adonpadomga sans savoir comment. La rue principale regorge de cafés, de salons de thé, et de boutiques. La circulation automobile est dense, plus que dans d'autres parties de la ville, me semble-t-il. On y trouve de nombreux magasins de couture et d'ameublement, à la fois traditionnels et luxueux. La déclivité relativement faible a permis de tracer des axes à peu près droits, et les croisements n'y sont plus en dents de scie.

Ça ne dure évidemment pas longtemps. Je longe maintenant une rue dont le trottoir de droite, protégé par un parapet de pierre, surplombe les toits d'une autre en contrebas. Elle offre une vue panoramique, et même un peu vertigineuse sur la vallée de l'Ardor.

Quelques centaines de mètres plus loin, il n'y a plus de toits sous la route, qui surplombe une large gorge. Je comprends mieux pourquoi il me semblait toujours ne pas avoir vraiment vu Bolgobol. Bolgobol est une ville qui ne se voit pas. Elle est invisible en totalité, de quelque point d'où l'on se place, et peut-être même du ciel. Elle est littéralement pliée, froissée sur son versant de montagne.

Je passe encore sous un pont vertigineux qui traverse l'abîme à quelques cinquante mètres au-dessus de moi, et rend mes jambes un peu cotonneuses. Les cheminements dans l'espace et ceux dans la pensée ont ceci en commun qui me plaît, qu'on peut aisément jouer à s'y perdre, sans pourtant s'y égarer définitivement. Tout reste en place, et l'on parvient toujours à retrouver son chemin.

L'homme et la terre

De l'autre côté du pont, la rue fait un large demi-cercle pour contourner le massif. Elle est taillée dans la roche, et l'on ne rencontre plus aucune construction sur trois cents mètres. Puis elle zigzague en se moulant aux irrégularités de la pente, monte et descend.

Les maisons sont alors faites de matériaux plus bruts. Elles sont plus artisanales, plus rurales qu'à quelques dizaines de mètres plus bas. Elles ne dépassent pas deux étages, avec de longs balcons qui rejoignent la rue par des marches. Les toits très larges débordent sur

les trottoirs, surmontant la façade d'une avancée triangulaire souvent percée d'une ou plusieurs fenêtres en ogives.

C'est ce que je vois, du moins, de l'autre côté de la chaussée. Le trottoir où je marche est longé d'un parapet d'où de petits escaliers descendent vers les habitations, dont les toits ne dépassent pas la rue d'un étage. Je longe parfois de petites places terreuses où picorent des poules.

La déclivité s'atténue. Ce ne sont bientôt plus des escaliers mais des ruelles qui coupent la chaussée. J'en emprunte une.

Les maisons dont on ne voyait que les toits montrent leurs façades ensoleillées, dont l'avancée est parfois soutenue par des pilotis de béton ou de pierre. À leurs pieds s'étendent des jardins et des vergers que ne cachent pas les murs bas et les barrières de bois. Des chiens aboient à mon passage, essayant sans conviction de paraître méchants.

Bolgobol n'est pourtant pas une ville figée dans le passé. On peut n'y emprunter que les grands axes et ignorer toujours ces sortes de périphéries internes : ces lieux paradoxaux par lesquels nous trouvons des sorties alors même que nous plongeons dans ses entrailles. On ferait la même expérience à Marseille. Promenant au hasard entre la station de métro de la Rose et l'Institut Méditerranéen de technologie de Château-Gombert, je me suis retrouvé un jour parmi de petits mas et des chemins entre des champs, longeant des murs bas en pierres sèches. Je suis alors tombé nez-à-nez avec un troupeau de moutons.

J'éprouve toujours une impression très forte à circuler dans des lieux façonnés par tant de vies différentes que je pressens à peine. Ces maisons, leurs appartements que l'on devine derrière les rideaux, avec leurs esthétiques à la fois marquées par la culture, collective, et le goût, personnel, sont autant de traces muettes et contradictoires de la multitude et de l'unicité. Et il en est ainsi sur toute la surface de la terre. Le voyage de Marseille à Bolgobol m'en a imposé la vision jusqu'au vertige.

Parmi cette multitude, comment me suis-je attaché ici à une demi-douzaine de personnes ? Chacune d'elles compte pourtant bien une centaine d'amis et de relations diverses. À leur tour, chacun en compte autant, ce qui nous mène à un nombre facteur de dix puissance quatre, et fait déjà une part représentative de la population de Bolgobol. Au niveau suivant, nous sommes à dix puissance six. Au prochain, nous ne sommes plus loin de la population de l'Asie Centrale. Un niveau encore, et on dépasse la population terrestre.

Naturellement, les relations entre les hommes ne se font pas d'une façon aussi directe, ni si mathématique. On s'enferme en groupes, en milieux, en classes, en communautés, en castes, et surtout, on se hiérarchise. Sans hiérarchie, chaque homme serait le centre d'un réseau qui le relierait à tous les autres. Aucun homme ne serait jamais éloigné d'un autre de plus de six niveaux. Au lieu de cela, on se donne des médiateurs, des représentants, des porte-parole, des commissaires, des guides, des pasteurs, des présidents, des administrateurs... qui, comme les étagères, servent d'autant moins qu'ils sont hauts.

Le grand nombre devient alors une gêne considérable à la nécessaire organisation de la vie humaine. « On s'organise », dit-on, plutôt qu'on n'organise les conditions concrètes de la vie. La concentration humaine en devient oppressante, si ce n'est oppressive et, en même temps, plus complexe et finalement ingérable. L'histoire des civilisations est celle des naufrages qui en résultent.

Sinon, la distance entre les hommes n'est pas si grande, non plus qu'entre les siècles. Il n'y a entre nous que des langages dont la diversité, dans le fond, nous lie bien plus qu'elle ne nous sépare.

Je longe encore un canal en ciment, me régaland de quelques framboises qui poussent sur sa berge. La ruelle s'est transformée en chemin de terre, puis en sentier, jusqu'à une passerelle qui rejoint un chemin pavé de dalles de gré.

Je le suis jusqu'à un bassin de rétention de seize mètres carrés environ, où l'eau tournoie dans un vert turquoise profond, frangé d'écume. Elle se déverse dans un blockhaus de pierre après qu'une large grille de fer en ait retenu les bois morts et des déchets divers. Un barrage métallique ferme le bassin sur son côté sud, en direction de la pente, laissant passer un filet d'eau dans un grand entonnoir de ciment qui plonge dans la roche.

Une rambarde métallique protège du vide. La paroi rocheuse semble d'ici tomber en à-pic sur l'Ardor. La vue porte sur l'entrelacs des massifs et des vallées environnantes aussi loin que le permet la nébulosité.

Je reviens sur mes pas. À quelque cinq cents mètres, le canal est couvert, puis se perd sous un piton rocheux, tandis que la route le contourne par le sud. Je passe un portail de fer ouvert, rouillé et couvert de ronces, puis rejoins une rue qui serpente, bordée de petites villas avec des jardins individuels. À mi-lacets, elle est coupée par un grand escalier que je descends. Il me conduit presque sans transition sur une place cernée de hauts immeubles de pierre et ombragée de platanes.

Le temps de faire une pause

La terrasse d'un café m'offre très à propos l'occasion de me reposer de cette longue marche et de lire mon courrier : une discussion très technique sur l'accessibilité du html, un nouvel adhérent à la liste Nisus en Français qui se présente, un débat sur les possibilités de retrouver la typographie française grâce aux feuilles de style, la poursuite d'une vigoureuse polémique sur la liste *copyleft-attitude* à propos de la disparition de l'auteur, lancée par Pierre Petiot..., et cette lettre d'un inconnu :

Subject: Regarding the definition of a text

Dear Sir;

I am an undergraduate at John Brown University in Arkansas, and I am working on a paper for my literary theory class. My paper has three parts, and in researching one part, I found your work at www.zazie.at/language/... etc. Presented with the link to email you directly, I figured it would be worth a shot.

So, I'm trying to argue that any chapter of a book can be analyzed by itself without having to acknowledge its context, since contexts are always changing and there is no definitive context. [...] The question, then, is whether a text is defined by the author or by the reader; and can I legitimately argue that the deconstruction of a passage is legitimate, even without regard for its context. Any information you could provide would be outstandingly helpful. At the very least, thank you so much for your time.

Have a good day.

-Joshua W.

L'homo-scriptor

Je décide de répondre à chaud à la dernière intervention de Pierre Petiot sur la liste *copyleft-attitude*, mais en changeant le sujet « Rédisparition de l'auteur » en « l'apparition de l'auteur ».

L'auteur ne disparaît pas plus qu'il ne l'a toujours fait. Il n'a jamais cessé de disparaître et n'est même jamais apparu. L'écriture a bien soixante siècles, et nous ne pourrions citer un auteur qui en ait plus de vingt-sept, et ceux-là mêmes disparaissaient vivants dans leurs propres légendes.

Plus vieille encore est l'inscription, la production d'objets symboliques, et pourtant, il y a encore un siècle, combien d'humains savaient écrire? Combien ne savent toujours pas?

Celui qui écrit ne peut s'adresser qu'à celui qui sait lire, et donc écrire aussi. Bref, il n'est d'auteur que pour un autre auteur. Pour ce que vaut l'étymologie, j'en invente une. Auteur est de la même famille que "autre" et "altération". L'auteur altère l'énoncé d'un autre, et le fait autre en somme. C'est pourquoi les auteurs ont toujours disparu: ils sont solubles dans l'illettrisme, ils sont solubles dans la célébrité que leur confère l'illettrisme, ou dans l'anonymat, ce qui est à peu près la même chose.

Comme les maquisards, ils n'existent qu'en réseau. Loin de disparaître aujourd'hui comme ils l'ont toujours fait, je les vois plutôt en train d'apparaître, comme la succession de l'homo-sapiens sous le jour de l'homo-scriptor.

Ce n'est pas l'auteur qui disparaît, mais le lecteur, ou plutôt son illusion comme la condition de l'existence de l'auteur. L'idée qu'il y aurait un cercle d'auteurs et un cercle encore plus large de lecteurs est une illusion entretenue. Les deux cercles se sont presque toujours à peu près confondus.

Ou alors, l'auteur disparaît dans la production d'une consommation de masse. Qui me dira quel poète a eu le prix Nobel quand Mallarmé n'était connu que de son réseau de poètes?

Pourtant, cette apparition de l'auteur, à supposer qu'elle ne soit pas une hallucination de ma part, ne manque pas de me troubler profondément. Je ne suis pas plus capable d'imaginer le règne de l'homo-scriptor que l'homo-faber ne pouvait imaginer celui de l'homo-sapiens.

Peut-être vaut-il mieux regarder alors par le petit bout de la lorgnette. Quand on ouvre une page web, elle est toujours au format de la fenêtre. Ton site, celui de l'Assemblée Nationale ou du Saint-Siège, tout est au même plan. Rien ne me prévient non plus que le site ne soit pas un faux. Rien ne me garantit qu'une information soit vraie, ni ne me prévient qu'elle pourrait être fausse. La découverte de génie côtoie le galimatias de l'idiot.

Ceux qui n'ont rien compris disent qu'on peut mentir, tricher, désinformer. C'est le contraire, on ne peut plus. Quoi qui soit montré ou caché, on juge sur pièce. Qu'on parle en son nom, en celui de tous, d'une élite, des masses ou de Dieu, la fenêtre ne s'agrandira pas.

Ce n'est rien, je sais, mais c'est énorme. Ça n'avait jamais existé. L'auteur est en train d'apparaître.

À BOLGOBOL

Puis je réponds à mon correspondant inconnu en traduisant un bon nombre des éléments du courrier précédent et des notes de mon journal.

En écrivant ces pages

You're right about the fountain pen, m'a aussi écrit Ziddhâ. We are not pure minds, and our understanding pleasures must give some place for our bodies and our souls too. We don't write for the pleasure alone of drawing letters, but how is it easier when the hand asks for more.

Je fais prononcer son courriel par la voix *Victoria hight quality*, qui me rappelle la sienne quand je la règle sur *faster*.

Cahier XXVII

De l'incertitude qui naît de l'être

Le 22 juillet

Testicules, témoins de la copulation.

Contiennent en eux de l'ardeur, c'est à dire augmentent l'humeur querelleuse et la férocité des animaux ; l'expérience nous le démontre clairement chez les animaux que l'on châtre, tel le taureau, le sanglier, le bélier et le coq, bêtes très féroces qui, une fois privées de ces organes, restent fort couardes ; ainsi l'on voit un bélier chasser devant lui un troupeau de moutons, et un coq mettre en fuite une bande de chapons, et j'ai vu la même chose se produire dans le cas d'une poule et aussi de bœufs.

Léonardo Da Vinci écrit ailleurs :

De la verge.

Celle-ci a des rapports avec l'intelligence humaine et parfois elle possède une intelligence en propre ; en dépit de la volonté qui désire la stimuler, elle s'obstine et agit à sa guise, se mouvant parfois sans l'autorisation de l'homme ou même à son insu ; soit qu'il dorme, soit à l'état de veille, elle ne suit que son impulsion ; souvent l'homme dort et elle veille ; et il arrive que l'homme est éveillé et elle dort ; maintes fois l'homme veut se servir d'elle qui s'y refuse ; maintes fois elle le voudrait et l'homme le lui interdit.

Et il conclut plaisamment :

Il semble donc que cet être a souvent une vie et une intelligence distincte de celle de l'homme, et que ce dernier a tort d'avoir honte de lui donner un nom ou de l'exhiber, en cherchant constamment à couvrir et à dissimuler ce qu'il devrait orner et exposer avec pompe, comme un officiant.

Les carnets de Léonard

J'avais noté ces passages de Leonardo Da Vinci il y a déjà plus de dix ans, et je ne me souviens plus si ces remarques étaient à la suite l'une de l'autre. Je reste songeur en tout cas, outre l'usage intensif des

points-virgules, sur la signification de ses deux notions, ardeur et intelligence, qu'il attribue, l'une aux testicules, l'autre à la verge.

Dans ces mêmes cahiers, il fait une remarque très pertinente aussi sur le siège de la conscience. Elle se trouve nécessairement dans la tête, puisque tous les organes sensibles sont coordonnés par des nerfs qui convergent vers le cerveau. À l'autre extrémité, reliés directement à la moëlle épinière, les organes copulateurs en sont pourtant topologiquement proches.

Les remarques de Leonardo se vérifient assez bien pour ce qui concerne les vertébrés supérieurs, mais deviennent de moins en moins évidentes quand on s'en éloigne. Pour ce qui est de l'ardeur et de l'agressivité donnée par les organes mâles, je la crois surtout fréquente, mais pas universelle, pour les espèces dont les femelles sont longtemps occupées à l'allaitement ou à la couvée, ce qui leur donne une humeur douce, et dont les mâles doivent s'affronter pour accéder à la reproduction. Il est d'autres espèces où les mâles sont d'humeur plus débonnaire, et où les femelles sont bien davantage batailleuses. C'est le cas, notamment, chez les aigles, dont on n'utilise que celles-ci pour la chasse, car elles sont plus puissantes et plus audacieuses. Si, dans tout le règne animal et végétal, la partition sexuelle semble la règle, il serait dur d'y découvrir des caractères universels de la virilité et de la féminité.

Pour ce qui est du siège de la conscience, les insectes n'ont pas un cerveau dans leur tête, où convergeraient les données des sens. Certes, les principaux organes de la perception y sont regroupés, comme les organes moteurs dans le second segment, le thorax, et la respiration, la circulation, la digestion et la reproduction dans le troisième, l'abdomen. C'est un peu comme si le corps de l'insecte était tout entier un crâne, un crâne et une moëlle épinière ; ou encore, comme si nous étions des insectes dont le corps soit passé à l'extérieur de la carapace, mais dans laquelle demeurerait comme le centre de commandement ; un corps bien protégé à l'intérieur d'un autre, dans une armure osseuse.

Les insectes

De là, il n'y aurait qu'un pas pour conclure que les insectes n'aient pas d'intelligence, voire pas de conscience, ou même de sensation de soi. Ils ne se montent pourtant pas plus « écervelés » que les autres animaux. À supposer qu'on me démontre, ce dont je doute fort, que les capacités cognitives d'un insecte soient significativement inférieures de celles d'un vertébré, elles ne le seraient de toute façon

pas en proportion de la taille de son cerveau, puisqu'il n'en a pas. Il doit donc s'y prendre, pour penser avec son corps, autrement que nous.

Le corps de l'insecte ne fonctionne pas comme le nôtre. Il est beaucoup plus rapide. Les perceptions, les mouvements y sont plus vifs, la vie même en est plus brève. Cette rapidité peut expliquer l'inutilité d'un lourd appareillage neuro-sensoriel.

Ces animaux nous sont durs à comprendre, les derniers apparus, plus que les autres, qui se livrent souvent à des occupations ou des rituels énigmatiques. Chez moi, les chenilles font de longues processions, partant d'on ne sait où pour aller vers nul ne sait davantage. Elles avancent à la queue-leu-leu, se tenant l'une l'autre, sans utilité apparente. Ici, il en est qui se consacrent à des jeux plus déroutants encore. Elles se déguisent en fruits. L'une s'accroche à une branche, et les autres se suspendent à elles, se mêlent en boule. Se cachent-elles pour se protéger ? Non, l'oiseau qui s'y trompe vient les picorer.

L'intelligence et l'éros

On connaît très mal les insectes. Les principaux centres de recherche qui les étudient et les travaux qu'ils publient se préoccupent avant tout de leur extermination sélective. Quant aux recherches sur leur intelligence, dont je viens de lire un compte-rendu sur le net <[http:// www.archipress.org/ts/deneubourg.htm](http://www.archipress.org/ts/deneubourg.htm)>, pour intéressantes qu'elles soient, elles se rapportent à une « intelligence » collective et procédurale, qui ne concerne pas, à proprement parler, ce que j'entends par ce terme.

Les mêmes travaux pourraient d'ailleurs être faits sur une « intelligence collective » humaine, qui ne donneraient certainement pas des résultats bien différents. Il n'est qu'à observer des conducteurs dans des embouteillages, ou des supporteurs sportifs, pour se convaincre que cette « intelligence collective » ne rend pas compte de la véritable intelligence humaine : celle du mécanicien qui conçoit ou répare le moteur, celle du sportif qui pense et met en œuvre sa stratégie sur le terrain. L'intelligence est la propriété d'un esprit, et d'un seul.

Il y a pourtant des comportements à travers lesquels ces animaux nous deviennent plus proches ; c'est dans le regard que les mâles portent sur leurs femelles. Ils connaissent le désir.

Depuis quelques jours, j'observe les libellules qui sont nombreuses autour du cours d'eau de la rue Al Kobra, ou au bord de l'étang devant la maison de Ziddhâ. Ce n'est pas un simple tropisme

qui les attire pour copuler : il y a désir du corps de l'autre. Au début, on le perçoit mal, mais, s'aidant de sa propre expérience de l'éros, on peut parvenir à voir le corps des libellules comme à travers leurs propres yeux. Il n'est pas sans attrait.

Le 23 juillet

Le cadavre-exquis en 3D

Je viens de recevoir un courriel de Pierre Petiot fort réjouissant, tant par les perspectives qu'il ouvre que par son contenu cabalistique pour un lecteur non prévenu. Je vais donc le prévenir quelque peu avant d'importer le message.

Le VRML — initiales dont j'ai oublié la signification — est un langage de programmation 3D libre, pour lequel Pierre Petiot semble s'être pris d'une vive affection. Le Javascript et Java sont des langages de programmation internet. Le premier est en particulier celui qui me permet de faire s'afficher une page supplémentaire quand on ouvre ces cahiers. Celui-ci est libre, Java est propriété de Sun.

*From: "ppetiot1" <ppetiot1@xxx.fr> - To: "depetris" <jdepetris@silex.fr>
Cc: "Evi Mæchel" <zazie@zazies.at> - Subject: Voyage au Pays du 3D interactif...
Date: Thu, 22 jul 2003 22:38:09 +0100*

J'ai pensé à toi dans ma voiture et je me suis dit la chose suivante : Si Depétris a raison et si l'avenir est à une sorte de co-édition d'œuvres communes alors il y a une chose à faire...

Le VRML en tant que tel n'est guère autre chose qu'une sorte de jeu vidéo généralisé à l'échelle de la planète, malgré toute l'interaction qu'il autorise. Je n'ai aucun mépris pour les jeux vidéo et j'y accorde autant d'attention que mon total désintérêt me le permet. L'interaction n'y est pas suffisante. L'interaction n'est jamais suffisante dans quoi que ce soit que nous faisons. Nous sortons (peut-être) de tant de siècles de passivité que rien de ce qui se fait n'atteint au minimum d'interactivité que l'on est en droit d'espérer d'un simple point de vue humain. J'ai même quelques doutes quant à notre capacité d'imaginer quoi que ce soit qui ne porterait plus la trace de ce qu'il est convenu d'appeler le Pouvoir.

Cependant, en observant de plus près la grammaire du VRML, je me suis rendu compte que le degré d'interactivité voulu par ses

créateurs, les avait amenés à rendre dynamiquement modifiables la quasi-totalité des attributs des nœuds qui constituent l'armature de VRML. Pour l'essentiel, ces nœuds, qui sont des formes texturées, ou des transformations, sont modifiables depuis l'intérieur de VRML. Par exemple, il est possible à un auteur VRML de construire des scénarios, tels que le "monde" VRML se peuple dynamiquement, mais presque totalement à partir d'éléments extérieurs, introduits à la faveur des événements intérieurs (le temps) ou extérieurs (les actions du visiteur de ce monde).

Potentiellement, donc, l'utilisateur VRML pourrait construire son monde, ou du moins répondre aux constructions d'un autre utilisateur, ou de l'auteur lui-même, à partir d'éléments préfabriqués proposés par l'auteur. Il ne s'agit encore que d'une interactivité de fort bas niveau, puisqu'elle n'excède guère, en termes de degrés de liberté ouverts, la célèbre devinette : "Quelle était la couleur du cheval blanc d'Henri IV ?"

Il faut cependant noter au passage que cette capacité de VRML à supporter des modifications dynamiques en fait ipso facto une sorte d'outil wysiwyg (what you see is what you get), à ceci près que... Sécurité Internet Oblige... Il est évidemment impossible de sauvegarder quoi que ce soit. Voilà qui réduit singulièrement les capacités de réaction des utilisateurs VRML, puisque quelques corrections qu'il désire apporter au monde proposé par l'auteur, elles seront perdues l'heure suivante.

Il existe aussi plusieurs moyens de "scripter" en VRML. L'une est fondée sur le Javascript, et l'autre sur Java tout court. Cette capacité permet d'enrichir à l'infini les comportements d'un monde VRML, elle permet aussi de construire des applets java — possédant toute la souplesse d'un environnement à fenêtres — facilitant la COMPOSITION d'un monde VRML (sinon, VRML c'est du codage, ce qui hélas répugne à presque tout le monde).

Il fallait ensuite trouver un moyen d'écrire sur disque depuis un applet java. En trois soirées, c'était réglé.

Malheureusement, je me suis aperçu que l'interface javascript et java de Cortona ne fonctionne pas malgré ce qu'ils en disent. Je suis donc allé voir le browser de Blaxxun et il semble que lui, ait une interface java et javascript décente, mais il semble hélas que personne ne sache s'il marche avec Windows XP. Donc, je suis temporairement bloqué, mais... Potentiellement, il me semble tout à fait possible d'écrire en java un composeur VRML wysiwyg, qui

permette à un utilisateur d'interagir sur un pied d'égalité avec l'auteur.

En fait, tu vois que le composeur VRML existe déjà (c'est le browser VRML lui-même) et qu'il ne reste plus qu'à lui fabriquer une interface conviviale fondée sur les fenêtres Java Swing gracieusement offertes par Sun.

En d'autres termes, la coédition 3D interactive et planétaire est à portée de (ma) main technique et pour pas cher (sauf que seulement entre gens de bonne compagnie, car, pour pouvoir écrire sur le disque local à partir d'un applet java, il faut y être autorisé par le propriétaire du disque en question)

Tu vois comme je pense à toi, et la suite fort concrète que je donne à tes propositions sur "un Art Libre", et tu pressens aussi comme je m'ennuie avec mes camarades surréalistes, incapables de concevoir qu'on puisse de nos jours — moyennant un petit projet logiciel libre — construire enfin... des cadavres exquis 3D dynamiques ! :-)

Plus de détails plus tard car j'ai appris bien d'autres choses et comme tu dois le suspecter un peu, mes petits projets, sous leur gentil air technicien, sont en fait résolument... Politiques.

Le diligent serviteur de vos idées et projets ;-)

Pierre.

Il y a déjà quelques temps que Pierre Petiot tente de me convertir au VRML. Je ne nie pas un réel intérêt, mais je manque hélas de disponibilité. J'en ai d'autant moins en ce moment que je viens de proposer à Razzi de m'occuper de ses abeilles en échange de pots de miel. Il ne sait plus où donner de la tête entre son travail aux raffineries et les récoltes.

J'ai une fascination particulière pour les insectes, et tout particulièrement pour ces diptères qui, d'ailleurs, semblent la partager à mon égard. Je les attire, ainsi que les guêpes, mais sans leur inspirer aucune agressivité.

Mes mains, mes doigts surtout, les intéressent. Une odeur en serait-elle la cause ? Ou mes gestes ? Ou encore, une odeur que la curiosité à leur égard me ferait dégager ? Ou des gestes que leurs vifs battements d'ailes et leur bourdonnement inspireraient à mes doigts ?

Le 24 juillet

Le catocala atropos

La plupart des gens regardent les insectes comme d'horribles quoiqu'heureusement minuscules monstres. Ce doit être parce qu'ils les voient morts. Un cadavre humain aussi est monstrueux ; à plus forte raison, un mort vivant. La plupart des gens voient les insectes comme des morts-vivants.

J'ai moi-même appris à les regarder ainsi dans mon enfance et mon adolescence, mais je suis parvenu plus tard à les revoir à nouveau comme des véritables êtres vivants, et, ma foi, ils sont aussi beaux que les autres.

Un papillon aujourd'hui a fait mine de partager mon repas. Il s'y est pris très poliment. Il s'est d'abord tenu, sans s'approcher, à hauteur de mon verre de vin, quand je m'apprêtais à le porter à ma bouche. La nature m'ayant aussi donné un sens inné de la politesse, je le lui ai tendu avant d'y goûter. Il a alors déposé délicatement ses pattes et effleuré de sa trompe la surface du liquide.

C'était un de ces papillons bleus du Marmat, comme on en trouve ici partout où il y a de l'eau. Leurs ailes sont bleu pâle, pas très grandes, avec un aspect soyeux, et quelque peu effiloché sur la partie postérieure. Leur corps, plutôt trapu, est couvert d'un pelage tirant sur le blanc.

Les collectionneurs ne les trouveraient pas très beaux, et j'admets que, moi non plus, je ne serais pas tenté d'en conserver le cadavre. Vivants, je les trouve magnifiques. Leurs antennes sont comme de larges feuilles de velours, aux multiples nervures ramifiées. Comme des cils démesurés, et surtout comme si elles avaient une affinité particulière avec le regard, elles débutent au-dessus des yeux, qui sont comme des diamants noirs dans un écrin de fourrure perle. Toute la tête est couverte d'un fin pelage qui ressemble à une chevelure.

Je suis bien convaincu que si je devais revoir le mien assez souvent, je finirais par le reconnaître entre tous. Je suis persuadé que je découvrirais très vite que sa façon de tenir ses antennes au-dessus des yeux n'est à nulle autre pareille, que son battement d'ailes est unique et me permettrait de le reconnaître parmi d'autres de très loin.

Je suis déjà sûr que si je le revoyais demain, je le reconnaîtrais déjà. Je ne sais pourtant dire comment.

Les lépidoptères, du Grec *lepis*, *lepidos*, écaille, et *pteron*, aile, sont un ordre d'insectes dits holométaboles, comme les mouches ou les coccinelles, car leur métamorphose est complète. Ils portent à

À BOLGOBOL

l'état adulte quatre ailes membraneuses couvertes d'écailles colorées microscopiques. La larve du lépidoptère est appelée chenille, la nymphe chrysalide, l'adulte papillon. Les pièces buccales sont réduites le plus souvent à une simple trompe, enroulée en spirale au repos. Cet appendice leur permet de se nourrir du nectar des fleurs et, plus rarement, d'autres liquides, comme mon vin.

C'est comme si ces êtres avaient deux vies. La plus longue, ils la passent sous forme de chenilles, puis, après momification naturelle, ils renaissent à une autre, consacrée à ce qu'ils avaient ignoré jusque là : la copulation. Ils comptent, avec nous, parmi les derniers êtres apparus dans la chaîne de l'évolution. Jusqu'à quel point deux êtres aussi différents qu'une chenille et un papillon peuvent-ils être le même, le même dans deux vies distinctes ?

« Il faudrait que j'interroge sur le *haikai* de Chine ce papillon qui passe » écrivait Bâshô. J'ai bien envie d'interroger le mien sur la singularité de chaque esprit.

FIN DU SÉJOUR

Cahier XXVIII

Le monde du Marmat

Le 25 juillet

Preuves de la non existence de la Suisse

La Suisse est une pure fiction, m'assure-t-il, et je dois reconnaître que ses arguments sont difficilement réfutables.

Pour Salmon, il est hautement improbable qu'une Confédération Helvétique au cœur-même du continent demeure indépendante de la Communauté Européenne. Il n'est pas davantage croyable qu'avant la sortie du Moyen-Âge, une démocratie fédérale moderne, comparable à celle des USA, ait pu se constituer.

Comment se convaincre davantage que cette démocratie ait si bien su résister aux guerres de religion, qu'elle ait pu se construire sur cette diversité religieuse elle-même, unifiant Catholiques, Calvinistes et Vaudois dans une guerre sans fin contre les puissances européennes voisines ? Si la Suisse avait dû exister, elle aurait été cernée par des états catholiques : Italie, Autriche, Bavière et France, et isolée de tout allié possible.

Le personnage de Calvin est lui-même fortement improbable, tout comme celui de Guillaume Tell.

La Suisse serait un pays entièrement dépourvu de ressources naturelles et éloigné de toute voie de communication. Il est donc impensable que s'y soient épanouis une industrie et un commerce capable d'atteindre, au sein d'un continent hostile, l'indépendance et le développement qu'on lui prête.

Que penser aussi bien d'une telle indépendance qui l'aurait laissée à l'abri de la Guerre de Trente Ans, des guerres napoléoniennes, et des deux Guerres Mondiales ? Et comment croire qu'un si petit pays aurait quatre langues nationales : le français, l'allemand, l'italien et le romanche.

Je lui ai naturellement demandé ce qu'il faisait de la Fédération Jurassienne, qui est à l'origine du mouvement syndical mondial. L'existence du Jura ne prouve en rien pour lui celle de la Suisse. La

Fédération Jurassienne a bien été à l'origine des Bourses du Travail et de la CGT, mais en France.

Je connais pourtant personnellement beaucoup de Suisses. Je peux même citer Guillaume Gete, qui maintient le meilleur site Apple francophone (<http://www.gete.net/>), et dont je lis souvent les interventions sur PACAMAC, la liste de diffusion des utilisateurs Mac de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

— Absurde, me répond-il encore. S'il était Suisse, pourquoi participerait-il à cette liste ?

Enfin, lui dis-je, c'est comme si je prétendais que la République du Gourpa n'existe pas parce qu'on ne peut pas croire qu'une nation indépendante de la Chine ait résisté à l'expansion Russe et à l'impérialisme britannique au dix-neuvième siècle.

— Réfléchis un peu, m'interrompt-il. Tout ce qu'on raconte sur la Suisse est invraisemblable, à commencer par la Garde du Vatican. Et que dire de la présence de l'improbable banquier frère de Ben Laden, ou du non moins improbable prédicateur proche des altermondialistes qu'est Tarik Ramadan ? Tout cela sent le détournement situationniste.

Salmon est un ami de Ziddhâ. Étudiant en amateur, programmeur à ses heures, travaillant par intermittence dans l'électronique. Nous sommes allés manger chez lui. Je le trouve bizarre.

Salmon habite dans les quartiers modernes, complètement au sud de Bolgobol, dans la petite plaine que dessine l'Ardor et son affluent, le Yukhan. Ce sont partout de grands immeubles de béton au milieu de pelouses terreuses — un béton d'une curieuse teinte brune qui prend un ton aussi beau que sauvage sous les feux du soleil couchant.

S'il n'y a presque plus de chevaux dans la vallée de la Barse, curieusement, il y en a dans la citée, parqués dans des enclos de planches grossières. Ce sont des chevaux de race usbèque, un peu plus petits que le turcoman, mais dotés d'une force impressionnante et qui ne connaissent que le galop, comme celui que j'ai monté avec Razzi. On voit aussi quelques tentes, quelques baraques en bois, des roulottes, entre les grands immeubles.

Le 26 juillet

Le palanzi

Le palanzi est une langue à la fois proche de l'ourdou par la morphologie, et du khalkha par la syntaxe. Il en diffère toutefois par son alphabet. On y trouve aussi beaucoup d'emprunts au farsi (appelé

aussi persan). Plus de trente-cinq pour cent des habitants du Marmat sont persophones. Dans certaines régions, on écrit le palanzi avec l'alphabet arabe, comme le farsi ou l'ourdou, mais l'alphabet local est largement dominant. L'ourdou lui-même n'est que du hindi écrit dans un alphabet arabe, et non en nagari, ou en devanagari, l'alphabet commun au sanskrit et au hindi.

La syntaxe du khalkha — appelé aussi mongol — a une façon tout opposée à la nôtre d'ordonner le génitif. On ne dira pas, par exemple : « la voiture de mon frère », ni « my brother's car », mais « moi, mon frère, sa voiture », avec la déclinaison au génitif à la première personne sur frère, précédé du pronom nominatif à la première personne, et une déclinaison au génitif à la troisième personne sur voiture.

Étrangement, c'est aussi la syntaxe que l'on retrouve parfois dans un français relâché : « Moi, mon frère, sa voiture, je peux m'en servir. » Une telle syntaxe est finalement assez voisine de celles des langages de programmation, ce qui peut devenir un important avantage. On s'en aperçoit tout de suite en utilisant un correcteur grammatical. De tels programmes sont extrêmement fiables en palazi, plus qu'en anglais ou en arabe, et bien davantage encore qu'en français où la structure de la phrase n'est plus détectée dès qu'elle devient complexe.

Le 27 juillet

Civilisation et empire

Une fâcheuse habitude est en train de s'enraciner, qui consiste à réécrire l'histoire des sciences et des techniques à partir des USA. C'est naturellement une conséquence de la prédominance de la langue anglaise. Chaque fois qu'une langue s'est imposée comme véhicule entre les savoirs, le résultat fut comparable. On peut le remarquer avec le grec, le pâli, le latin, le chinois, l'arabe, le hindi, le français... On commence par croire que les connaissances et les pensées sont propres et exclusives à cette langue, et on finit de proche en proche par croire qu'elles appartiennent à la nation à laquelle elle fut empruntée.

Pourtant chacun sait bien que Rome tint une part mineure dans l'immense culture de langue latine, comme les nations strictement arabes n'apportèrent qu'une part relative à la civilisation arabo-islamique.

La prédominance d'une langue véhiculaire a souvent permis au centre d'un empire de paraître celui d'une civilisation. Elle sert

pourtant aussi souvent à son acculturation. Le monde latin conserva sa langue, mais en perdit le contenu qui fut traduit en arabe à partir des langues originales au cours du Moyen-Âge.

Il fut traduit en arabe, mais ne resta pas enfermé à La Mecque, ni à Damas ou à Bagdad. Si Timour Lang voulut rassembler tous les savoirs à Samarcande, ils n'y demeurèrent pas davantage, et Lahore ou Tabriz furent autant de centres, et aussi bien la forteresse d'Al Alamut.

Spiritus ubi vult spiritat. Cette « caption » vers le centre m'inspire toutes les méfiances, et cela, non que je craigne sa puissance, mais son impuissance au contraire.

Sur le web, il semble que s'effacent déjà, comme sur du sable, les traces européennes et soviétiques d'un siècle de recherche. Déjà on pourrait croire que tout est venu des laboratoires de la Bell, du MIT ou de Berkeley, alors que tout, seulement, ne fit qu'y passer.

Le 28 juillet

L'informatique au Marmat

Il n'y a pas très longtemps que l'informatique s'est introduite au Marmat. (Où s'est-elle depuis longtemps introduite ailleurs ?) Elle a d'abord pénétré l'industrie, mais très marginalement. On ne vit pas, comme dans la construction navale européenne et asiatique, de gigantesques tôles découpées et montées entièrement par commande numérique dans les années soixante-dix et quatre-vingts.

S'y développèrent d'abord des entreprises de saisie. Le prix relativement bas de la main d'œuvre et une certaine aptitude à manipuler des langues d'alphabets divers y contribuèrent.

C'était le début de l'ordinateur personnel et de l'internet. La petite entreprise recevait les textes faxés, et les répartissait à son personnel qui travaillait à domicile et qui les lui renvoyait saisis en code ASCII par l'internet. Beaucoup de gens y trouvèrent de petits boulots ou des compléments de revenus.

On louait l'ordinateur par une retenue sur salaire ; aussi l'utilisaient-on le plus possible à son propre compte. Certains se mirent même à faire de la saisie seulement pour disposer d'un tel outil, ne travaillant que le strict nécessaire à sa location. On en vint naturellement à écrire des scripts pour automatiser des tâches, et on passa de la saisie à l'édition, en même temps que, du script, on alla à la programmation.

On pourrait trouver choquant de devoir louer son outil de travail, mais ces micro-entreprises se constituèrent plutôt sur un mode coopératif. C'est ce qui leur permit d'évoluer.

Il semble que tous comprissent vite que cette situation ne pouvait durer. À terme, chacun écrirait directement sur son ordinateur ou n'écrirait pas. Il n'y aurait plus de texte à saisir. Peut-être trouverait-on encore longtemps du texte brut à mettre en forme, à corriger et paginer pour le convertir en fichiers postscript prêts à l'impression, ou en pages html pour la mise en ligne. Les entreprises de saisie évoluèrent donc vers la micro-édition.

On en vint alors très vite à la programmation de systèmes alternatifs pour mieux gérer une diversité d'alphabets. Entre temps, la commande numérique s'était développée dans toutes les branches d'industrie, offrant les possibilités de mettre à profit le travail des pionniers.

« C'est avec des *si* qu'Iblis s'introduit », dit un *hadith*. Ici on a coutume de rajouter « c'est avec des *alors* qu'on le chasse ».

L'histoire contemporaine du Marmat

Tout au long de son histoire, le Marmat fut fasciné par les grands empereurs, Alexandre, Gondopharès, Attila, Gengis Khan, Timour Lang, Bonaparte, Staline, Mao..., mais extrêmement méfiant envers les empires. Bonaparte y fut un héros pour s'être attaqué en même temps aux Ottomans, aux Russes et aux Britanniques.

Le Marmat faillit bien disparaître après Waterloo, quand le Tzar put disposer de toutes ses divisions pour pousser sa colonisation de l'Est, et que l'Empire Britannique entamant son *Grand Jeu* en Orient, s'avança jusque dans la vallée du Panchir. Il servit souvent de base arrière à la résistance qu'opposaient Kirghizes, Kazakhs, Ouzbeks, Tatares... à la colonisation russe et britannique. Plusieurs divisions et d'excellents canons furent engagés dans la campagne menée par l'émir Féofor-Khan en 1876, qui inspira à Jules Verne son roman *Michel Strogoff*.

La Révolution Bolchevique prit le Marmat au dépourvu. L'Union des Conseils devait-elle être combattue comme l'héritière de l'Empire du Tzar, ou était-elle l'alliée contre l'ennemi commun ? Les armées blanches de Dénikine, appuyées par les Anglais et les Français, le fit basculer du côté des rouges. Des volontaires s'engagèrent même dans la septième armée rouge de l'Ukraine insurgée, commandée par Makhno. Lorsque celle-ci fut écrasée par les troupes de Trotsky, et que quelques détachements en fuite se réfugièrent jusque dans le

Marmat, leur enthousiasme se refroidit, et ceux qui voulaient faire du pays une république soviétique devinrent très minoritaires.

Le baron Von Ungern-Sternberg

Certains choisirent l'autre camp par nationalisme, et rejoignirent les forces du baron Von Ungern-Sternberg. En 1917, Ungern, officier estonien descendant des chevaliers teutoniques, forma avec le général Séménov le premier régiment contre-révolutionnaire. Il échappa rapidement à tout contrôle, et joua dans les déserts glacés d'Asie un rôle similaire à celui de Lawrence en Arabie. Il rêva d'une Grande Mongolie et voulut marcher sur les traces de Gengis Khan. Il dirigeait quelques milliers de combattants : nationalistes mongols, Tibétains, déserteurs russes, autonomistes buriates, Cosaques, Chinois du Sin-Kiang, et même des Coréens et quelques conseillers militaires japonais.

Il prit Ourga, alors capitale de la Mongolie, en 1920. Il repoussa les Chinois et remonta attaquer l'Armée Rouge en Sibérie. Il rêvait de conquérir la Chine, la Sibérie et la Russie, mais sa guerre était sans espoir. Livré aux soviétiques par ses propres lieutenants, il fut fusillé en septembre 1922. Il avait été le dernier combattant contre-révolutionnaire.

« Le feu allumé par Attila et Gengis Khan ne cesse de brûler dans ces Mongols aux cœurs frustes, écrivait-il. Ils n'attendent que le chef qui les conduira à la guerre sainte. Pléonasme. Toute guerre est sainte. La loi de la force est la seule loi du monde. S'il existe un Dieu, il ne peut être que combat. Le Bien et le Mal n'existent pas plus que la vie et la mort. »

Le milieu du siècle

La reprise en main par Staline fit encore changer d'avis les habitants du Marmat, et ils se rapprochèrent de l'URSS. Ils y étaient encouragés par la résistance des Kurdes avec lesquels ils avaient passé alliance. Privés en 1923 par le traité de Lausanne de l'État souverain que leur avait promis le traité de Sèvres en 1920, les Kurdes se révoltèrent contre le gouvernement de Mustafa Kemal malgré les répressions et les déportations.

Les habitants du Marmat furent cependant à nouveau refroidis par la politique stalinienne d'union avec les partis sociaux-démocrates colonialistes. La montée du nazisme les saisit dans cette indécision, que le pacte germano-soviétique accrut. Ils y plongèrent plus encore quand la République Démocratique Kurde fut proclamée en 1945 à Mahabad, protégée d'abord par les Soviétiques, puis abandonnée et

réduite en décembre 1946 par les armées iranienne et irakienne, soutenues par les Britanniques.

Un autre peuple sans territoire

Les Kurdes, eux, se sont alors efforcés d'obtenir des États dont ils dépendaient une autonomie effective par la négociation ou la rébellion. Un mouvement de résistance nationale s'était d'abord développé en Iraq, avec le Parti Démocratique du Kurdistan de Masud Barzani, et mena une guérilla de 1961 à 1970 contre le gouvernement central soutenu et armé par les Européens.

Un statut d'autonomie a été fixé en 1974 l'organisation du Kurdistan irakien, avec pour capitale Sulaymaniya. En 1988, la rébellion kurde irakienne subit une répression féroce à l'aide d'armes chimiques fournies par les USA. Une nouvelle insurrection, interrompit la guerre du Golfe de 1991 pour permettre aux Irakiens de l'écraser avec celle de Bassora.

Les Occidentaux ont aidé ensuite des fractions kurdes à s'emparer de la plus grande partie du Kurdistan irakien. Un Parlement proclama en mai 1992 un État fédéré kurde d'Iraq du Nord, non reconnu par l'ONU. À partir de 1994, une lutte s'engagea entre le P.D.K. de Barzani, qui s'allia au gouvernement irakien en 1996, et l'Union Patriotique du Kurdistan de Djalal Talabani. En Turquie, le gouvernement mena une répression brutale contre les séparatistes du Parti des Travailleurs du Kurdistan et lança des opérations militaires contre ses bases installées en Iraq.

Mais revenons au Marmat

Le centre d'un cyclone est toujours relativement calme, et le Marmat fut au vingtième siècle l'œil du cyclone asiatique. Il fut définitivement coupé en deux en 1946. Le nord avait fondé la République Démocratique du Gourpa, et le Sud se trouva sécessionniste de fait plus que par décision. Des frontières se refermèrent sur une République Tasgarde, dans laquelle personne ne comprenait très bien ce qui se passait.

Le Parti Communiste du Gourpa avait fait voter une constitution sur le modèle de celle de la Première République Française. Il avait associé à sa rédaction les autorités bouddhistes — religion majoritaire au Gourpa — et musulmanes. Ces dernières y apportèrent principalement l'interdiction d'appliquer le droit de propriété à ce qui n'a pas été produit par l'homme. Naturellement, ils voulaient dire créé par Dieu, mais cette formulation gênait les Bouddhistes. Les Communistes suggèrent « Nature », mais les Musulmans ne

voulaient pas en entendre parler. On se mit donc d'accord pour une formulation négative.

Les régions du Sud ne comprirent jamais pourquoi de telles institutions venaient troubler et compliquer le fonctionnement des *loya*, les conseils populaires. Pour eux, la seule fonction d'un gouvernement consiste à dialoguer avec les autres gouvernements, et rien de plus.

République des Soviets ou République des Loya (*Joumouriat oul loya*) cela se traduit de toute façon en français par République des Conseils. Ne pas traduire les mots revient toujours à les vider de contenu. La bonne question est plutôt : Conseils de quoi ?

Sur quoi s'organise une société ? Sur des branches d'industrie ? sur la vie locale, communale, régionale ? sur le commerce et la consommation ? sur l'administration et la finance ? sur la surveillance et la sécurité ? sur des communautés culturelles et ethniques ? Les révolutions démocratiques occidentales s'affrontèrent sur ces questions à l'orée du siècle dernier, puis les laissèrent pourrir. La République Tasgarde des Conseils, pour ne pas choisir, choisit tout à la fois.

Il n'est pas très facile de comprendre le mécanisme des *loya* dans le Marmat si l'on ne connaît pas déjà bien la théorie mathématique des ensembles. Dès que des gens s'unissent pour faire quelque chose, c'est une *loya*, et il y en a autant que d'associations en France. De plus, elles sont souvent très informelles et ne s'encombrent pas beaucoup de procès-verbaux.

En somme, le pays est largement dépourvu de ce qu'on appelle partout ailleurs des institutions. Personne ne s'en plaint. On y voit plutôt la cause de son indépendance. En effet, ses armées furent souvent défaites au cours de l'histoire, et même la résistance populaire ne remporta pas toujours des succès, malgré le terrain qui jouait en sa faveur, mais aucun envahisseur ne trouva jamais à qui faire signer une reddition susceptible de s'imposer à tous. Sans tête, le Marmat ne fut jamais décapité.

Cahier XXIX

De passage à Bolborg

Le Vendredi premier août

La prédication de Hammad

Assurément, Caïn n'aurait pas dû tuer son frère. Cependant il le fit pour l'amour de Dieu. Qui pourrait le condamner ?

Quand Iblis vit Adam que Dieu avait créé à Son image, auquel il avait confié Son dépôt et donné le commandement sur Sa création, il ne ressentit pas autre chose. Il haït Adam et refusa de reconnaître l'autorité qui lui avait été confiée. Assurément, Iblis ne nous aime pas, mais il n'en aime pas moins Dieu d'un cœur pur.

L'amour ne connaît pas de partage et ne supporte pas de rival. Si votre aimée en aime un autre, de quoi seriez-vous capables ? Si vous n'avez pas compris qu'un Dieu d'Amour est un Dieu jaloux, qu'il est un Dieu Terrible, vous n'avez rien compris.

Est-ce une bonne raison pour assassiner son frère ? L'homme sage répondra non. Cependant, même l'homme sage ne peut savoir à quoi la jalousie le pousserait.

Dieu punit-il Iblis pour avoir refusé d'adorer et de servir Adam comme s'il était Son fils ? Pourquoi l'aurait-il fait ? Nous sommes nous-mêmes son châtiment. Comment le punir de sa désobéissance, quand elle était l'obéissance à un commandement plus impérieux, de ne rien associer à l'adoration de son Seigneur ?

Dieu punit les hommes, au contraire, qui ne surent se montrer à la hauteur de leur dignité, et voulut les faire périr dans le déluge. Ne croyez pas que Dieu soit notre allié contre Iblis, pas plus qu'il n'est le sien. Ne laissa-t-il pas tenter Job qui n'avait pourtant commis aucune faute ?

Ne croyez pas non plus que vous devez combattre Iblis par amour pour Dieu. N'avez-vous pas déjà été choisis ? Méfiez-vous des ruses d'Iblis. Il sait susciter la haine de lui pour l'utiliser à ses fins.

Écoutez ses serviteurs. Paraissent-ils savoir qu'ils le servent ? Ils prétendent le combattre au contraire. Ils disent servir Dieu. Dieu a-t-il besoin d'eux pour punir Iblis de l'aimer sans partage ?

Quand le malin leur offre gloire et richesse, les vrais musulmans devraient au contraire les accepter par compassion, et ne pas s'empresse de les rejeter parce qu'ils ne leur trouvent aucun prix. Qui sait ? Il plairait peut-être à Dieu que nous sauvions Iblis.

Comme toujours, Hammad me surprend, cette fois par la teneur de son sermon. Il a été invité par le Révérend Pardramanda à prêcher dans la vallée de l'Oumrouat. Pardramanda est le supérieur du monastère Mérou Anta, en face du Mont Iblis.

Il y a bien peu de monde pour une cérémonie qui réunit les deux communautés. Voilà qui confirme mon impression que la religion ne concerne plus profondément les gens d'ici. Est-ce pour cela que les musulmans et les bouddhistes se sont réunis ?

Il a continué son prêche, que Ziddhâ me traduit à l'oreille, sur le caractère exclusif de l'amour.

L'amour sans partage

Nè sommes-nous pas tous à peu près semblables ? Si nous n'avons pas la femme que nous désirons, pourquoi une autre ne nous satisferait-elle pas, surtout si elle est plus jeune et plus jolie ? Un corps n'en vaut-il pas un autre ? Tous ceux qui ont aimé savent qu'il n'en est pas ainsi. Ce que nous paraissions chercher dans le corps désiré est ce qu'il a d'unique. Quand bien même le chercherions-nous dans d'autres, ce sera encore pour leur unicité.

Quand on aime, on voit l'objet de son amour tel que Dieu, à son image, l'a créé. Quand nous voyons des amants, nous pensons qu'ils sont fous, mais quand nous aimons, nous savons que nous ne rêvons pas.

Comprenez que vous ne verrez jamais l'image de Dieu dans votre miroir. Vous ne la verrez que dans le corps de l'aimée.

Iblis vous tendra le miroir. Il vous encouragera à devenir plus grand, plus puissant, plus glorieux, et même plus vertueux. Vous ne parviendrez qu'à devenir supérieur à quelques-uns, et donc inférieurs à quelques autres. Vous entrerez dans le rang. Pour savoir commander, vous apprendrez à obéir. Iblis ne supporte pas de vous voir aimer, ni être aimé, car il ne supporte pas de voir en vous l'image du Créateur.

Il veut vous faire croire que vous êtes remplaçables, que seul vous n'êtes rien. Il veut vous faire croire que plus les hommes sont nombreux, moins un seul a de valeur, et que vous devez être au-dessus de la multitude, ou au centre, ou à côté, alors qu'en vérité, il n'y a pas de multitude, mais des hommes entièrement uniques à

l'image de l'Unique, insondables et irremplaçables. Dieu ait pitié de lui.

Après le prêche

Le Révérend Padramanda, quoique petit de taille, est un être massif et vigoureux d'une bonne soixantaine d'années. Il est vêtu d'un manteau noir élimé qui lui tombe sur une paire de bottes lourdes et terreuses. Un sabre est accroché à son sac. Ne serait-ce l'aspect rustique, il évoquerait plus à un *Dark Vador* asiatique qu'un moine bouddhiste.

M'apercevant à ses côtés en rejoignant Hammad, l'autre main sur la poignée de son sabre, il me saisit brusquement à la gorge avec la puissance et la surprenante vivacité d'un ours, et me rugit à l'oreille : « Qu'attends-tu ? »

Ma surprise est telle, qu'elle inhibe toute émotion, et je réponds froidement : « Le bon moment. »

Il part alors d'un formidable rire, ponctué d'une bruyante claque sur l'épaule. « Les moines sont toujours comme ça, » me glisse Ziddhâ à l'oreille.

Le 2 août

La bibliothèque de Hammad

Hammad m'a invité chez lui avec Ziddhâ à Bolborg, un petit village au-dessus de Fordoc, dans la vallée de la Barsse. Sa bibliothèque contient de nombreux livres en Français : La Boétie, *Traité de la servitude volontaire* ; Calvin, *Essais choisis* ; Descartes, *Écrits philosophiques*, l'édition en trois volumes de Ferdinand Alquié chez Garnier ; *La Logique ou l'art de Penser* de Arnauld et Nicole ; *Les Mémoires d'Abraham Mazel et d'Élie Marion* sur la Guerre des Camisards dans les Cévennes, publié par le pasteur Bost en 1931 chez Fischbacher ; Montesquieu, *Les Lettres Persanes* ; Voltaire, *Romans et contes* ; Rousseau, *Essai sur l'origine des langues* ; Sade, *La Philosophie dans le Boudoir* ; Morelli, *Code de la Nature*, Saint Martin, *L'Homme de Désir* et *Le Ministère de l'homme-esprit* ; Proudhon, *Écrits sur la religion* et *Qu'est-ce que la propriété ?* Hammad range comme moi ses livres par ordre chronologique, mais moi, je ne sépare pas les langues. Elles sont toutes mêlées.

Je continue donc ma liste en ne citant que les livres dont j'ai au moins entendu parler, à défaut de les avoir lus : Georges Sorel, *Contribution à l'étude profane de la Bible*, *La Ruine du Monde*

Antique et Matériaux d'une théorie de prolétariat ; Ferdinand de Saussure : *Cours de Linguistique générale* ; Paul Valéry, *Monsieur Teste* et quelques tomes de *Tel Quel* ; André Breton, *Les manifestes du Surréalisme* et *L'Amour fou* ; Henri Michaux, *Un Barbare en Asie* ; Roger Caillois, *L'Écriture des pierres*, Jean Genêt, *Un Captif amoureux* ; Henri Corbin, *En Islam iranien* ; Pierre Dac, *L'Os à Mœlle — tiens ? —* ; Malcolm de Chazal, *Sens Plastique* ; tous les tomes d'*Hermès* de Michel Serres ; Xénakis, *Musiques formelles* ; Jean Ricardou, *La Prise de Constantinople*, René Thom, *Esquisse d'une sémiophysique* ; Pierre Garnier, *Le Jardin japonais* ; Samir Amin, *Le Développement inégal*. Et, tiens tiens, le dernier : Jean-Pierre Depétris, *Du Juste et du Lointain*, que je lui ai envoyé de Marseille le mois dernier.

J'ouvre au hasard le livre de Chazal : *La voyelle est plus aérienne que la consonne, et la chevauche. Les voyelles sont les jockeys des consonnes. Mais de même que le jockey « dirige » sa bête en course, les voyelles dans la phrase, servent aux mots de gouvernails, et conditionnent leur angle de sortie de la bouche.*

Hammad a écrit dans la marge en Français : *La musique et la grammaire d'Al Kindy*. Je ne suis pas sûr que l'attention que me porte Hammad ne soit due qu'à ma langue, mais elle doit fortement y contribuer.

Le 3 août

La chevalerie

Il faut être aveugle pour ne pas voir que de tous temps le monde fut mondial. À l'époque où Hadrien fit bâtir le mur qui devait couper en deux la Grande Bretagne pour protéger des Écossais la frontière boréale de l'empire, les Chinois entreprenaient la construction de leur Grande Muraille pour se défendre des Mongols. Les deux empires n'étaient pas dépourvus d'autres points communs. Ils se ressemblaient, du moins, bien plus que l'empire Song ne ressemblait à l'empire Tsin, ou le Saint Empire à l'Empire Romain. Au Moyen-Âge, la même soie du Kouantoung habillait les bourgeois de Venise ou de Flandre, et des chausses pointues étaient portées par des seigneurs francs comme par des princes ouzbeks.

La chevalerie fut un phénomène mondial elle aussi. On croit connaître ses origines occidentales. Les historiens européens l'expliquent cependant chacun selon sa propre origine. Là, par l'union des patriciens romains et des chefs ostrogoths, ici par la conquête de

la terre celte par les Normands, là encore, par la lutte des seigneurs vandales ou wisigoths contre les Sarrasins d'Espagne.

Il y eut pourtant aussi une chevalerie musulmane, et l'on ferait mieux de chercher par là le mélange de quête mystique et amoureuse, qui n'était pas, de toute évidence, endogène au monde chrétien, ni romain. Elle ne l'était certes pas davantage au monde arabe, chrétien aussi, et romain, avant d'être à dominante islamique. Il y eut encore une chevalerie mongole, et coréenne, mandchoue, japonaise, et même chinoise, bien que la Chine fût de tous temps revêche à l'honneur des armes, à l'exaltation mystique et à la sublimation amoureuse.

Les sources de la chevalerie seraient plutôt à chercher dans la rencontre des cavaliers scythes et du système de castes indien. Là seulement, on trouve toutes ces composantes qui se mondialisèrent : association de la quête spirituelle et érotique, surestimations du métier des armes et des vertus guerrières. Le système des castes, cependant, met le sage au-dessus du guerrier, et c'est peut-être pour cela que l'empire des Sikas pencha pour le Bouddhisme.

Une conception de l'histoire plus révolutionnaire qu'évolutionniste

Le monde fut toujours mondial, et rien n'y demeura longtemps stable. La tradition est une construction a posteriori. Il est facile de trouver dans la mode la plus superficielle des racines millénaires, mais en réalité, il n'y a pas de racines, même pas de mémoire, seulement une imagination rétroactive.

Celle-ci sert à nous cacher l'irréparable, car, je n'ai aucun doute là-dessus, *ce qui est fait est fait*. On ne peut pas, comme avec les jeux informatiques, recommencer une partie enregistrée. Rien ne nous obligeait d'inventer la roue ou de domestiquer le cheval, mais après, plus moyen d'y revenir.

L'Histoire se plaît à nous masquer cela, et à se donner des airs de progression continue. Paulhan disait, pour justifier son manque d'inclination pour elle, qu'il ne s'intéressait pas à ce qui aurait pu se passer autrement. Or, c'est cela que devrait être l'Histoire, et là où elle commencerait à devenir instructive : la science de l'improbable et de ses conséquences irréversibles, l'étude du *patatras*.

Oui, si ce n'est que l'histoire est moins celle de faits, que de la parole qui les dit — pas seulement celle qui les conte ou les commente, mais celle qui leur donne sens, les inspire et, finalement, les provoque. Rien n'est plus troublant que ce rapport fugace entre les faits opaques et la parole qui les rêve.

Les chevaliers du Marmat

La littérature palanzie possède de très anciens récits de chevalerie, qui n'ont, selon mes informations, jamais été traduits en aucune autre langue. Il semble qu'on ne connaisse pas non plus l'époque où ils furent écrits. D'après ce que j'ai compris, ce serait plutôt une forme de littérature récurrente — tout le contraire en tout cas d'une tradition orale — un genre toujours pratiqué, et remontant très loin dans le passé.

Le 4 août

Les gens du Marmat sont travailleurs

Les gens du Marmat sont travailleurs. À moins qu'ils se cachent quand ils ne travaillent pas. Ce matin, le voisin de Hammad me salue dans la petite rue en escaliers qui sépare leurs maisons. Il a accumulé des pierres et gâche du ciment. L'escalier est en effet mal en point.

Il m'apprend, mi par gestes, mi en mauvais anglais, qu'il fait bien sec, que ses foins sont rentrés, et qu'il en profite pour le restaurer. Je suis sorti l'aider.

C'est ainsi qu'ils sont. Personne ne s'est jamais demandé à qui appartiennent ces escaliers, ni qui est chargé de les entretenir. Si je devais rester longtemps ici je suis bien sûr que je ne manquerais pas d'occupations.

Ils travaillent beaucoup, mais ils ne travaillent pas longtemps à la même chose. Deux heures plus tard, le voisin du dessus, qui a fini de traire ses chèvres, prend la relève du premier, qui doit sortir du fumier. À ce train-là, ils ne s'arrêtent jamais.

Les gens se parlent volontiers, mais quand on les voit attablés autour de cafés ou de thés dans les lieux publics, c'est généralement pour échafauder des projets de cet ordre. Je crois qu'on appelle aussi cela travailler, chez moi, et qu'il en est qui ne travaillent d'aucune autre façon. Sinon, ils se lisent les derniers vers qu'ils ont écrits, ou parlent de versification.

Dans les entreprises aussi, la journée est plutôt courte, les tâches variées et le *turn-over* fréquent, à ce que m'a dit Razy. Ils préfèrent avoir deux ou trois métiers, plutôt que de faire le même sans cesse.

La République Tasgarde des Conseils du Marmat

Le statut de la république est complexe, ou, plutôt, inhabituel, ce qui le rend dur à comprendre : *République Tasgarde* désigne un territoire proprement circonscrit par des frontières, tandis que

Conseils du Marmat concerne une entité beaucoup plus large, quelque peu indistincte, et qui les excède largement. En effet, il existe des Conseils du Marmat bien au-delà des frontières, et la République est censée les représenter comme ceux de l'intérieur.

Ceci n'est pas sans poser des problèmes avec la république voisine du Gourpa. Les conseils qui s'y trouvent ayant voix dans la République Tasgarde, il en résulte une sorte d'ingérence dans les deux sens. Le gouvernement Tasgard dépend pour une forte proportion de ressortissants étrangers, mais ceux-là mêmes, par les réseaux des conseils, sont un moyen fort de pression sur le Gourpa. Il existerait même des quantités de conseils plus ou moins associés au Marmat dans d'autres nations voisines, voire plus lointaines. Ils étaient clandestins, peut-être quelque peu folkloriques, et même légendaires, à la fin du vingtième siècle, mais ils semblent sortir depuis quelques années de leur sommeil.

Cette situation comporte quelques dangers, et les causes de frictions ne manquent pas avec la République Démocratique du Gourpa, constituée sur la pleine autorité d'un état central. On a ici une formule pour les conjurer. On dit : « les républiques sœurs ».

Le nouveau régime

Personne n'a très bien compris, je crois, la nature des changements politiques qu'a connu le Marmat de 1989 à 1993, même pas, peut-être, ceux qui en ont été les acteurs. Tout commença par l'ouverture du marché à des capitaux étrangers. « Qu'avons-nous à en faire ? » s'interrogèrent des *loyas*. Mais ils en avaient bien besoin. Aucun pays ne peut vivre en totale autarcie. On ne va pas créer une industrie pour produire seulement douze excavatrices ou cinq locomotives ; et si l'on construit un haut-fourneau, on ne pourra pas l'éteindre quand on aura obtenu l'acier nécessaire. On doit donc échanger.

A-t-on besoin de stocker des devises pour cela, si l'on a des produits ? Eh oui. Il serait peut-être très simple d'échanger son acier contre des excavatrices, mais il faudrait, pour un tel troc, que celui qui en a besoin soit précisément le même qui possède des excavatrices en surnombre.

Il fallait donc des devises, et vite, quand bon nombre de pays voisins sombrait dans l'oppression et la misère.

Des montagnes et des nuages

Je ne saurais dire si les nuages sont plus beaux à la mer ou à la montagne. Chez moi, on voit le ciel jusqu'à cette ligne horizontale où

il se confond avec la mer. Comme mon pays est la plupart du temps balayé par un vent sec venu des terres, cette ligne est pure, et l'on voit la formidable déformation qu'exerce sur eux la perspective jusqu'au point le plus étiré de l'horizon. Ce point commence ici à me manquer.

Les nuages sont beaux aussi en montagne. Ils sont différents. On les sent plus à l'aise promener entre les cimes. On les voit mieux pour ce qu'ils sont, non comme en Méditerranée où ils semblent exister seulement pour magnifier l'immensité du ciel. On les sent ici plus à égalité avec la montagne, qu'ils grandissent autant qu'elle les grandit.

Ils donnent envie de la grimper. Ils sont comme la main qu'elle nous tendrait. J'aimerais monter les rejoindre avec Hammad, mais je m'en sens bien incapable. Je crains le vertige.

Je ne crains pas n'importe quel vertige. Je l'ignore sur un échafaudage ou une grande échelle. Je peux réellement me tenir très haut au bord du vide sans le ressentir, mais à la condition que j'aie un vis-à-vis. À ce moment-là, je peux construire un horizon mental.

Je n'ai pas le vertige à marcher sur une poutre à plusieurs dizaines de mètres, car je ne me soucie pas de ce qui est au-dessous de moi. Pourquoi ferais-je un faux pas davantage qu'en longeant un trottoir ? Je ne pense pas plus au vide qui est sous moi que si j'étais sur un plancher.

En montagne, c'est différent. Je n'ai pas de vis-à-vis. Je n'ai pas un plan mental sur lequel prendre appui. Je ne peux ignorer le vide, même si je n'en suis pas au bord.

Ziddhâ s'étonne que j'ai le vertige à pied quand je ne l'ai pas en voiture ou en moto, comme à l'entrée de la vallée de l'Oumrouat. Le véhicule m'apporte, avec lui, cet horizon virtuel. Il est sur le plan de la route, et je me fais fort de ne pas l'en laisser sortir.

Hier soir, Hammad nous a passé des diapositives de ses randonnées. À seulement les regarder, j'en ai les jambes cotonneuses. Si j'accepte de le suivre, il est certain de me débarrasser du vertige. Si je suis parvenu à le vaincre dans les structures ordonnées des constructions de l'industrie, j'y parviendrai bien dans le désordre de la nature.

« Je t'apprendrai, me dit-il. C'est par la technique qu'on vainc ses peurs instinctives. » C'est un engagement lourd qu'il me propose. Si j'accepte, je sais que ce ne sera pas un petit stage d'initiation à l'alpinisme ; il m'offre un véritable chemin initiatique, après lequel je ne tremblerai plus en regardant sous moi.

FIN DU SÉJOUR

« À propos, Hammad, lui ai-je demandé. Pourquoi avoir donné ce nom au Mont Iblis ? — Vaincs-le avec moi, tu le sauras. »

Cahier XXX Al Bâtin

Le 5 août

Le verbe « délire »

Délire : Verbe transitif du troisième groupe, se conjugue comme lire. Interpréter des signes dans un ordre différent de celui dans lequel ils ont été donnés ou construits. Déconstruire, reconstruire un discours.

Informatique : Lire un langage avec un interpréteur de plus bas niveau.

Substantif : délecture.

J'ai encore rêvé d'un mot nouveau. Je l'employais très naturellement en rêve avec Ziddhâ, qui y parlait français.

Le Djana et l'imprimerie

Il ne faudrait pas croire que le Marmat soit resté paisiblement bouddhiste de l'époque hellénistique à l'introduction de l'Islam. L'expansion mongole, déjà bien avant les Yuan, introduisit le Djana, et, avec lui, l'imprimerie.

Le Djana — Dhyâna en sanscrit, Tchan en chinois, traduit plus tard en japonais par Zen, et mieux connu sous ce nom — va avec les *kouans*, et *kouan* signifie littéralement « écrit public » en chinois.

Tandis qu'on a toujours reconnu dans la diffusion de l'imprimerie en Europe ce qui déclencha nécessairement la Renaissance, la Réforme, ainsi que la montée du capitalisme, il en alla autrement en Chine où, en raison de la démocratisation de l'enseignement, les effets de l'imprimerie furent bien moins brutaux. Dès la dynastie Song, les rangs des lettrés se trouvèrent considérablement augmentés du fait de la diffusion de l'imprimerie, et le mandarinat eut un recrutement bien plus large ; mais la structure de base et le principe de service public non héréditaire restèrent absolument inchangés pour l'essentiel. L'organisme social chinois était déjà depuis des siècles « démocratique » (au sens de « la carrière ouverte aux talents »), et il

pouvait donc assimiler un facteur nouveau qui se révéla explosif dans la société aristocratique d'Occident.

Voilà ce qu'écrivit Joseph Needham dans *La Science chinoise et l'Occident* (Allen & Unwin, 1969). Je crois qu'on doit aussi considérer que l'imprimerie mit plusieurs siècles à s'y perfectionner, du simple décalque des stèles, aux caractères de plomb mobiles, en passant par la xylographie et les fontes d'argile, alors qu'elle apparut tard en Europe, mais immédiatement sous sa forme achevée.

Bodhidharma et le Bouddhisme chinois

Bodhidharma, un moine d'origine indienne, fut le fondateur du Tchan au septième siècle en Chine. Ce qu'on sait de lui n'est pas sûr et quelque peu légendaire. Quelques-uns disent qu'il venait de l'Inde du Sud, d'autres du Nord, ou encore de Perse. Tout dépend de ce qu'on entend par Inde, et où l'on situe son centre. La réponse ne nous apprendrait de toute façon rien de ce que fut le Tchan.

On pourrait dire aussi que le Tchan est une forme du Bouddhisme Mahâyânâ complétée d'une large part de Taoïsme. Ceci ne nous apprendrait rien non plus, car partout où passa le Bouddhisme, il assimila largement la culture et les cultes locaux, autant qu'il s'y assimila. Le Bouddhisme chinois n'avait pas attendu Bodhidharma pour faire de même avec le Taoïsme et le Confucianisme. Les « écrits publics » du Tchan ont fait beaucoup d'emprunts formels aux textes canoniques du Confucianisme. Le Zen (*dzèn*) lui-même, la version japonaise du Tchan, fit alliage — à défaut d'alliance — avec le Shintoïsme. Aussi, si je devais utiliser un raccourci, je dirais plutôt que le Tchan c'est le Bouddhisme plus l'imprimerie.

Il serait alors utile que je résume aussi ce que fut l'imprimerie — ceci : la désacralisation de l'écrit ; comme ce dernier fut la désacralisation de la parole.

Les trois époques du Bouddhisme et le langage

On pourrait diviser l'histoire du Bouddhisme en trois époques, ou peut-être quatre. La première fut celle de la tradition orale, avec la prédominance des *bikkus*, les moines mendiants. Ils diffusaient la tradition en récitant l'Âgama, le corpus des *soutras* du Bouddha Gautama. Ils étaient en un sens eux-mêmes cet Âgama, une bibliothèque vivante et errante, rappelant les *hommes-livres* du roman de Bradburry.

À force d'être ressassés, les textes se trouvèrent couchés sur des rouleaux, en une autre langue, et les moines cessèrent d'être des mendiants parmi les hommes pour devenir des lettrés. Ce fut la

deuxième époque. La bibliothèque cessa d'errer, moines et livres, distincts alors, s'enfermèrent dans des monastères.

La troisième époque et la question de la mémoire

L'Éveil est esprit : aisée est l'explication, la pratique difficile.

Ni esprit, ni Éveil : la pratique est aisée, pas l'explication.

Dôgen, Chants de la voie du pin parasol

Bien avant que Montaigne n'écrive qu'il préférerait une tête bien faite à une tête bien pleine, Bodhidharma préféra, lui, une tête bien vide.

« Nous sommes pour l'oubli », aurait-il pu dire aussi bien, à l'instar des Situationnistes. Qu'on ne se méprenne pas toutefois sur la nature de cet oubli ; qu'on le comprenne plutôt comme l'évoque Wittgenstein : « Savoir compter, c'est être en mesure d'oublier "deux plus deux" quand on a obtenu "quatre". »

Bien avant l'ordinateur, le premier problème de la mémoire n'a jamais été l'effacement, mais la saturation. L'oubli a bien trop de solutions pour en rester un bien longtemps. Si vous oubliez la table de multiplication, ou les identités remarquables, vous n'aurez aucune peine à les retrouver si vous les avez connues une fois. L'écriture était déjà une solution à cette saturation ; l'imprimerie, une meilleure encore.

Beaucoup crurent, et croient encore, qu'elles constituaient des solutions parce qu'elles permettaient de retrouver sans trop de peine ce qui serait tombé dans l'oubli. Pas seulement ; elles permettent surtout de naviguer dans la mémoire.

Écoutez les soutras du Tripitaka : Vous oublieriez le début, vous n'y comprendriez vite plus rien. Heureusement, ils se répètent. Maintenant, lisez-les plutôt : Ils deviennent assommants. Que fait-on en lisant, quand on ne se souvient plus d'un passage ? On y revient. Nul besoin de répéter, au contraire ; les répétitions seraient une gêne pour s'y retrouver : les redondances de l'oral deviennent bruit dans l'écrit.

Et que faisons-nous quand nous revenons ainsi à une page antérieure, ou tout aussi simplement, quand nous sautons du passage d'un livre à celui d'un autre ? Nous faisons exactement ce que Freud désignait dans sa *Science des rêves*, par *déplacements* et *condensations*, restituant au travail de l'esprit les concepts fondamentaux de la dynamique des forces.

C'est ce que pratiqua le Djana dans le canon bouddhique. Il substitua à la lente récitation de la *doxa*, la coupe brutale du lien déroutant.

Ceci serait la troisième époque du bouddhisme, celle où il atteint sa plus grande extension. Ensuite, il reflua. Là où il ne fut pas remplacé par l'Islam, les traditions plus anciennes remontèrent à la surface, même au Japon, où il ne fait que se survivre, incorporé au Shintoïsme.

Digression sur la programmation

Le problème de la mémoire fut toujours le même que rencontre le programmeur. Qu'est-ce qu'un bon programme ? C'est celui qui utilise le moins de mémoire vive (RAM) et occupe le moins de mémoire morte (ROM), utilisant pour cela un code compact et des bibliothèques partagées. C'est ce qui le rend compact et robuste.

On peut bien sûr pallier à une mauvaise programmation en augmentant la puissance des barrettes de mémoire, et l'espace des disques durs. On comprend alors pourquoi, avec leurs vieilles machines, on trouve dans le Marmat de si bons programmeurs.

Le 6 août

Maître Gim po Gor

*La lune tourne autour de la terre ; la terre, autour du soleil.
— Comment peux-tu en être si sûr, demanda When Chu ? — Mais je
l'ai vu. — Où l'as-tu vu ? — En rêve.*

1628, Le chant du criquet du Moine Gin Po Gor.

Al Bâtin

Ismaïl, le fils et successeur de Jafar Al Sadiq, le sixième imam du Chiisme, mourut avant de pouvoir remplacer son père. Son frère, Mûsâ Kâzem, prit sa place. Cependant, une part des disciples les plus radicaux d'Ismaïl, lui resta fidèle et choisit son fils, Ibn Ismaïl, comme Guide (*Imam*). Celui-ci disparut mystérieusement et on le dit Caché (*Bâtin*). On les appelle Ismaéliens.

Les autres se rallièrent au nouvel imam, dont la succession se prolongea jusqu'au douzième, Mohammad al Mahdi, mystérieusement disparu à la mort de son jeune père. Il est le douzième Imam Caché du Chiisme Duodécimain — celui dont les mollahs détiennent le pouvoir en Iran.

Les Chiïtes se distinguent donc des Sunnites, et même de presque toutes les autres communautés religieuses, en ce qu'ils n'ont pas de guide spirituel, d'autorité suprême, depuis le Moyen-Âge. Ils ont un *Guide Caché*. Le Chiïsme n'a pas de *Commandeur des Croyants*, non sans points communs avec la nébuleuse réformée du Christianisme.

Je découvre toujours plus qu'on a en Occident une image erronée de ce Chiïsme qui demeura longtemps vivace et prolifique en Asie, bien après que la civilisation arabe sunnite ait cédé sous les coups conjugués des Mongols et des Croisés.

Je ne suis pas sûr de comprendre encore tout le sens dont est chargé ce mot *bâtin* — caché, voilé, occulté, ésotérique. Il fonctionne avec *Izrak*, orient, dans son acception de levant, d'aube, d'aurore, plutôt que dans un sens géographique, qu'il peut incorporer cependant. De même le mot *Occident*, quand Basile Valentin, notamment, signait du nom de *Philosophe Occidental*, évoquait moins une région du monde que la descente de la lumière.

Le voilé, par opposition au dévoilé, n'est pas sans rapport, je crois, avec le concept hégélien de *négatif*. On pourrait le croire une part d'ombre, vu des palais et des temples illuminés dont seuls des couloirs obscurs conduisent à la sortie ; mais on l'appellera « Lumière » chez moi, « Izrak » ici, quand on l'aura atteint. La lumière est plus vive dans la montagne, le désert ou la steppe. On peut retrouver des figures comparables dans le Bouddhisme.

Le 7 août

La vie et l'œuvre du Gim Po Gor

Que voulait dire Gim Po Gor, quand il répondit « en rêve » ? Rien de plus qu'il ne disait.

La rhétorique du Tchan est compacte. Les mots sont courants, les phrases simples. On est alors bien dépourvu, n'y comprenant rien, de ne pas trouver un mot savant dont on pourrait chercher la définition dans un dictionnaire, ou un sens caché à tenter d'interpréter. Je comprends, et même très clairement, mais je ne saurais expliquer : justement, à quoi bon ?

Gim Po Gor avait étudié le Tchan en Chine, au monastère de Shao-Lin, là même où Dôgen avait pratiqué la Voie, quatre siècles plus tôt, pour ensuite l'importer au Japon. Gim Po Gor, fit de même au Marmat, et il traduisit en palanzi les œuvres chinoises et japonaises de Dôgen.

Il traduisit et commenta la totalité de son *Shobogenzo* (*Trésor de l'Œil de la vraie Loi*), puis les poèmes chinois de Dôgen, et ses *Chants de la Voie du pin parasol*.

Quatre poèmes de Dôgen

L'origine et la fin
Ni l'une ni l'autre ne sont vraies.
Prêchez-le à vous-mêmes!
C'est comme ce qui dresse les cheveux
Quand on rêve.

Sur les eaux de l'esprit,
La lune s'épanouit paisible.
Qu'une vague les trouble,
Elle pénètre jusqu'au fond
Et la boue devient lumière.

Chants de la Voie du pin parasol

Toute ma vie se sont emmêlés vrai et faux, bien et mal
Tandis que je jouais avec la lune, riais avec le vent, écoutais les
oiseaux...

Enfin, cet hiver, j'ai soudain compris
Que c'est la neige qui fait la montagne.

Rien n'est sacré cela est clair. C'est dur comme l'acier
Mais dans la fournaise, ça fond comme neige.
Laissez-moi vous demander : d'où vient tout ça ?
Quand les vagues déferlent, quelle sorte de lune voyez-vous ?

Poèmes Chinois de Shao-Lin

Le chant du criquet du Moine Gin Po Gor

*Quand le sage montre la lune, le fou regarde le doigt, dit-on. Moi
je dis : Sois fou. Lis dans le mot le geste du pinceau.*

*Impossible de définir ce qui est par-delà les mots. Dans le pinceau
ne doit même pas rester une goutte d'encre, dit Dôgen.*

Encore sur le bûtin

Sur la petite terrasse de l'épicerie de Fordoc qui tient aussi lieu de
buvette, je me suis installé devant mon *powerbook*, un café et un
verre d'eau. Je goûte un nouveau tabac.

Le tabac, au Marmat, est vendu en paquets de cent grammes, emballé dans une feuille de papier épais, gris sépia. Il n'y a pas de marques ici, on y lit seulement la nature du mélange, la région d'origine et le nom du producteur. On achète le tabac comme en France le vin. Le jeune épicier instituteur m'a conseillé celui-ci.

Le tabac est bon, contrairement à la France, sans agents de texture ni divers ajouts toxiques implicitement autorisés par la formule « nuit gravement à la santé ».

La terrasse est fermée par une véranda noyée sous des plantes grimpantes qui tamisent le jour autant qu'elles cachent aux regards. La grossière porte de bois ne doit pas beaucoup protéger du froid l'hiver. Elle est déjà d'une efficacité très limitée à l'aube en cette saison. Une grande cheminée occupe le reste du mur près de la porte. Je ne l'ai encore jamais vue allumée.

Autour de quelques tables et chaises, l'espace est encombré de caisses, de cartons, et d'objets divers : vélo un peu rouillé, hache, extincteur, une brouette de fer, droite contre le mur, des livres poussiéreux empilés sur la cheminée...

Un ruisseau s'écoule du bassin, un peu plus haut sur la placette, en un léger murmure. S'y abreuvent les plantes qui grimpent aux montants des vitres. Ça sent le bois coupé et la terre arrosée. Ag'bî, le maître des lieux, m'a laissé brancher mon portable, dont la vieille batterie n'assure plus beaucoup d'autonomie.

La chaleur monte très vite en cours de matinée, tandis que les ombres se contractent le long des murs bas. Le village devient alors étonnamment calme entre dix et onze heures, de même qu'en début d'après-midi ; pas même un aboiement ou le chant d'un coq.

Une femme descend la rue comme une ombre vêtue de noir. Le foulard sur sa tête, prolongeant la toile de la robe, la fait paraître plus élancée et souligne la souplesse de sa marche. Je la dirais jeune à sa silhouette, mais je distingue mal son visage ombragé par les pans du tissu. Je pense encore au concept de *bâtin*.

Le 8 août

Retour à Bolgobol

Nous rentrons à Bolgobol avec Hammad et Jamillat. Hammad a laissé le volant à Ziddhâ et s'est assis avec moi sur la banquette arrière. Sa place rend Ziddhâ plus loquace que de coutume. « Dans

mon enfance, je n'ai reçu aucune forme d'éducation religieuse », nous confie-t-elle.

Moi non plus. Je connaissais mieux les dieux de l'Olympe et les avatars de Vishnous par mes lectures de contes et légendes pour enfants ou mes visites dans des musées, que les religions de mon pays. J'appris tard que Jésus et Dieu étaient deux personnes distinctes. Je pensais, sans m'en soucier vraiment, que le Christ avait eu une existence terrestre avant de devenir un dieu.

« Je ne pouvais croire, reprend Ziddhâ, que pour des gens un dieu existât avant le monde, et l'eût créé. Les diverses religions de la planète, je les ai d'abord connues par leurs arts et leurs lettres. »

« Je ne dirais pas pour autant que je sois indifférente en matière de religion. Je ne les tiens pas toutes dans la même estime ; si tant est qu'il y ait un sens à dire cela. »

Rendue curieuse par la fin de sa phrase, Jamillat lui demande ce qu'elle veut dire.

« Les religions, répond Ziddhâ, ont quelque chose de commun avec les langues. Elles sont d'ailleurs toujours associées l'une à l'autre. Elles seraient comme des langues qui proposeraient des jeux de langage tout faits, un langage *de plus haut niveau*, pour parler comme un programmeur, un *langage objet* en quelque sorte. »

« Ces jeux de langage sont d'ailleurs amenés à changer plusieurs fois de signification au cours de leur histoire. Dans le fond, ils n'en ont aucune. Ils servent à produire des énoncés, qui eux seuls en ont. Certaines religions, comme certains langages, sont plus propices à certaines compréhensions. »

« C'est la raison pour laquelle il est périlleux d'en parler. On ne parle pas d'une religion : on la parle. On ne la comprend, ni on ne la connaît non plus : comme avec un instrument d'optique, on ne peut que voir, à travers, ce qu'elle nous montre du monde. »

— C'est bien la première fois que j'entends dire cela, commente Hammad. Et que fais-tu des croyants ?

— Ils entretiennent l'outil pour les autres en s'en servant. Une langue elle aussi meurt si personne ne la parle, ne l'étudie ni ne l'enseigne.

— Sans religion, on serait donc comme sans langue maternelle, relève Jamillat avec perspicacité.

— Il y a déjà tant de personnes qui pratiquent plusieurs langues sans en avoir une qui leur soit particulièrement maternelle, répond

À BOLGOBOL

Ziddhâ, et puis il y a des gens, comme ta nièce, Hammad, qui préfèrent les langages de bas niveau.

Cahier XXXI

Urbi et Orbi

Le 9 août

Les quartiers nord

Revenu à Bolgobol, je suis allé promener de l'autre côté de la rivière. La rive ouest est peu urbanisée. Un long ruban de maisons individuelles et de petites industries suit la voie ferrée et la route, pris entre la forêt et les larges grèves de l'Ardor.

Le lit est large devant Bolgobol. Le cours se divise en plusieurs bras parmi des plages de galets, des marécages, de petites éminences boisées de sapins, des bosquets de bouleaux régulièrement noyés lors des crues d'automnes et de printemps.

Seuls trois ponts métalliques relient les deux rives, longs, étroits, fortement rouillés, dont le tablier de bois crisse d'une inquiétante façon au passage des camions.

Tout ici, dans le Marmat, a vite un air ravagé. (L'ai-je assez montré depuis que j'ai entrepris ce journal ?) On en ressent d'abord une impression de pauvreté, mais je crois qu'on a avant tout ici un goût pour les murs décrépits, les briques apparentes, les matériaux défraîchis, les peintures délavées et le bois dépoli, le métal que la rouille attaque, les herbes folles...

On aime ici ce qui est robuste et résiste aux attaques du temps, on aime voir ce combat perpétuel de l'être et du disparaître. Bichat définissait la vie comme l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort, or, pour qu'elle soit sensible, ce travail doit l'être aussi.

Il n'est pas rare qu'on mette des vêtements neufs pour des travaux grossiers, et ensuite seulement, quand ils seront défraîchis, on les portera fièrement dans les grandes occasions. Manzi n'irait pas donner un cours sans arborer comme des décorations sur sa veste de cuir, la marque des intempéries et des buissons, prouvant aux yeux de tous qu'elle est d'une solide confection, et laissant peut-être soupçonner que celui qui la porte est de la même trempe.

Favorinus de Marseille

L'empereur Qin unifia la Chine entre 221 et 207 avant Jésus Christ. Antistène, élève de Gorgias le sophiste et contemporain de Socrate, vécut entre 445 et 360. Il fut le véritable fondateur du Cynisme. Platon a d'ailleurs mis en scène ces trois personnages dans son *Gorgias*.

Tchandji se sera dont moqué de moi lorsque nous roulions vers Agaddhar. À moins que le terme de « Cynisme » soit postérieur à l'apparition de l'école philosophique qu'il désigne, ou à moins que le nom de « Qin » ait eu en Chine une signification et une origine plus ancienne que le premier empereur. La première alternative me paraît peu probable, et la seconde difficilement vérifiable — par moi-même, du moins.

Le fait est que je reconnais bien quelques communes « figures de l'esprit » entre une tradition chinoise et grecque, qui feraient soupçonner au moins un pivot central, fût-il un moyeu vide. Le livre des *Questions de Milinda*, le Ménandre des Grecs, pourrait bien en être un exemple.

Favorinus, né à Arles sous le règne de Domitien, fut un célèbre cynique marseillais, avant d'être déchu de son titre de chevalier et exilé en Orient. Il avait alors déjà formé de prestigieux disciples, dont Épictète fut un héritier direct. Le Cynisme a été dans une large mesure la courroie de transmission entre le sophisme et le stoïcisme qui naquit et se développa à Damas, où l'un et l'autre, selon la thèse de Manzi, sont devenus le Soufisme et le Motazilisme.

Le 10 août

La capture des impressions

J'ai tenté de retrouver une impression. Qui dira ce qu'est exactement une impression, et comment de telles choses se retrouvent ? Pourtant, qu'y a-t-il de plus réel et de plus tangible ?

On penserait pouvoir la capturer parfois sur une pellicule. Ce serait trop facile. Essaye un peu de photographier une impression. Elle était bien là pourtant, sous les yeux, mais pas sur la photo, ou alors, inexplicablement, sur une autre, d'un autre lieu, à un autre moment.

On espérerait parfois la saisir dans un arrangement de mots. Ils parviennent bien à l'éveiller quand elle est seulement endormie ; en aucun cas, ils ne la font naître ni ne l'emprisonnent.

KPT Bryce

Alors j'ai découvert un outil inattendu : une vieille version d'un modeleur des paysages en trois dimensions : la version 1.0.1. de KPT Bryce, programme conçu et réalisé par Eric Wenger. Il vendit ses droits sur le code et les algorithmes, et Kai Krause les siens sur l'interface et les bibliothèques, à Métacrétions qui assura les versions futures, puis les céda à son tour à la société Corel.

J'ai essayé la version quatre de Métacrétions, mais je trouve que la première, malgré ses limites, garde un goût inimitable.

Il m'était déjà arrivé d'utiliser d'autres logiciels de 3D, des bien plus complets et évolués, comme Strata, Amapi ou Cinema 4D. Je n'étais jamais parvenu à des résultats probants, et surtout pas en une heure ou deux, sans même disposer d'un manuel, ou simplement de bulles d'aide à l'écran.

Les mathématiques et l'esprit

Je crois bien que c'est avant tout cela, une impression, à la fois un paysage et un calcul fractal. Les impressionnistes l'ont bien compris, et Turner avant eux

Descartes s'émerveillait que la mécanique obéisse aux lois des mathématiques, mais il n'y a pas qu'aux propriétés mécaniques des matériaux qu'elles s'appliquent ; aux impressions aussi. Il est merveilleux qu'en programmant les courbes d'un terrain, en lui donnant des textures, en orientant des rayons lumineux, en dosant des effets de nébulosité, on arrive non seulement à retrouver le paysage qu'on cherchait, mais surtout l'impression qui aurait échappé à la photo.

La tentation est grande alors de modeler des paysages fantastiques, de générer des vues de planètes improbables. On gagne pourtant à s'en priver, à rechercher plutôt ce qu'on a eu sous les yeux, comme Cézanne et sa Sainte-Victoire, ou Monet et ses Nymphéas. Non pour les reproduire, bien sûr, mais pour en capturer l'impression.

Inutile pour cela de donner des milliers de coups de pinceaux ; il suffit de laisser calculer le processeur. J'ai alloué à l'application toute la mémoire dont je disposais, de sorte que le temps toujours trop long du rendu n'émousse pas mon attention.

J'ai essayé de retrouver les impressions que j'avais eues hier, à l'aube, en traversant l'Ardor, et en rentrant au crépuscule aussi — impressions d'être à la fois chez soi et si loin qu'on ne saurait dire de quoi.

« À la fraîche », comme on dit, pour désigner ce moment où la lumière devient promesse — celle d'une belle journée, de la chaleur du grand jour, ou d'un bon feu le soir, de draps frais — quand la lumière qui nous glace nous réchauffe tout à la fois.

Descartes pouvait-il deviner que le rendu de ces impressions passait aussi par des algorithmes ?

C'est bien cela, l'impression, que je crois un organisme différent, celui d'un papillon par exemple, capable de ressentir comme moi.

Le 11 août

Harimena poursuivait son cerf de ses pieds agiles

« Harimena poursuivait son cerf de ses pieds agiles » dit le *Parvagathâ*.

Harimena le retrouve finalement dans une clairière. Caché dans la pénombre des feuillages, il saisit silencieusement une flèche dans son carquois quand, soudain, la forêt se dérobe autour de lui, les bosquets et les arbres s'écartent, masquant le cerf, et il se retrouve lui-même à découvert

Des buissons surgit un tigre, une tigresse plutôt. Le nom est féminin en palanzi, comme me l'apprend une note dans la traduction anglaise. L'animal reprend alors sa forme humaine de Parvati, « la Déesse des Eaux et Forêts », vêtue d'une tunique de peau de bêtes, les cheveux noués sur le crâne, un carquois en bandoulière, accompagnée d'une troupe de darlabats.

Parvati est la déesse vierge et mère de *l'Homme Parfait*, qu'elle conçut avec le boddhishatva Vajrapani que j'ai déjà évoqué dans un précédent cahier. Ces termes me paraissent tout d'abord incompatibles, comme à n'importe quel esprit occidental. Vierge et mère, cela peut encore s'entendre, mais concevoir dans la virginité avec un bouddha vivant demande des éclaircissements.

Parvati n'est pas vierge pour n'avoir pas connu d'homme, mais pour n'avoir pas enfanté par où toutes les autres femmes le font. Elle a mis au monde son fils en prononçant tous ses noms, dont le premier signifie à peu près « le Bouddha Caché de la Puissance ».

Il est aussi appelé le Bouddha Final. Ziddhâ m'a expliqué qu'on ne devait pas entendre « final » dans le sens de terme, mais de direction, de finalité. De même, on ne devrait pas entendre « parfait » dans le sens d'achevé, mais dans celui de perpétuel.

« Le Djana du Marmat, m'explique-t-elle, est très proche du Zen qui associe explicitement le *Nirvana* à la roue des métamorphoses. »

« *Hic Rodus, Hic Saltus,* » précise-t-elle en Latin, renonçant à m'expliquer ce qu'elle n'a peut-être jamais pensé en Anglais, et supposant que cette allusion à mes propres sources culturelles m'apporterait la lumière. Je lui réponds quand même pour la rassurer : « Hier ist die Rose, hier tanze ».

Les danses du Parvagathâ

Le visage des danseurs est totalement immobile et inexpressif, contrairement à leurs yeux.

Il en est de même des corps. Leurs mouvements sont très lents, complexes et maniérés, comme dans les danses Khmères, Birmanes ou Balinaises, mais les corps semblent animés d'une vivante vibration en résonnance avec la musique et les champs très syncopés. Ils donnent l'impression d'une succession extrêmement rapide de poses fixes, comme les images que le cinéma fait défiler trop vite pour qu'on en perçoive la succession. C'est ce qui m'a frappé hier dans les danses du *Parvagathâ*, qui mettent en scène la légende de Parvati.

Les personnages masculins et féminins sont interprétés par des hommes, tous fortement maquillés et parés de couleurs vives, mais les rôles de darlabats sont tenus par des femmes, toujours de taille plus petite, dont, tout à la fois, les corps paraissent naturellement plus souples, et les gestes artificiellement plus frustes.

Nous sommes allés les voir cet après-midi à Golupol, une petite localité à la sortie ouest de Bolgobol, de l'autre côté de l'Ardor.

Les représentations de Parvati

Parvati est le plus souvent représentée de trois manières distinctes. Il arrive qu'on la voit tenant l'enfant sur son flanc gauche, et marchant un arc à la main, parfois il se nourrit à son sein nu, ou il joue avec une flèche. Elle est encore représentée dans des postures amoureuses avec Vajrapani. L'ancien monastère de Rejvara possède une immense salle décorée des positions les plus variées. Elle peut enfin épouser la forme d'une panthère, d'une tigresse ou d'une louve. Elle plante alors ses griffes et ses crocs dans une proie, généralement un homme, ou parfois un buffle, un cerf ou un autre gros gibier.

Si les premières de ces images sont d'une facture très proche de l'hellénisme d'orient, les secondes rappellent davantage l'Inde. Quand aux troisièmes, elles évoquent l'art scythe.

Le syncrétisme culturel est fort au Marmat, et plus que celui-ci, la cohabitation de traditions, de styles, de cultes et de langues diverses. Pour ce que j'en sais, cela ne se fit pas toujours pacifiquement. Quelque chose de plus puissant devait souder cette unité qui, au premier regard, semble ne reposer sur rien. L'unité de ces différences vient certainement de ce qu'elles étaient toutes hérétiques envers les grands courants de civilisation.

Qui est Hakim Bey ?

En mai dernier, Pierre-Laurent Faure m'avait écrit plaisamment : « Afin de prendre ma décision d'une éventuelle escapade vers Bolgobol, je m'instruis auprès du texte de Hakim Bey dont tu m'as donné le lien. Vos deux textes sont pour moi un nouveau pas essentiel — que de pas essentiels ces derniers jours. Tel l'imbécile heureux, je me sens concerné de très près. »

Qui est Hakim Bey ? Il est notamment celui à qui chacun s'accorde à reconnaître l'invention du concept de *Zone Autonome Temporaire*, TAZ en anglais (*Temporary Autonomous Zone*). Son ouvrage du même nom a été traduit aux Éditions de l'Éclat <<http://www.lyber-eclat.net/>>, et l'on peut y accéder en ligne.

On trouve d'autres écrits de lui en français sur le net, comme *L'Immédiatisme*. On en trouve évidemment plus encore en anglais — puisqu'il est natif des États-Unis, semble-t-il, d'origine afro-américain —, comme *Millenium, Religion and Revolution, Tong Aesthetics, Secret of the Assassins*.

(voir: <<http://www.hermetic.com/bey/>>)

Urbi et Orbi

J'ai lu ces derniers jours sa conférence *Islam and the internet - net-religion, a War in Heaven* (<http://www.hermetic.com/bey/pw-islam.html>). Il y enseigne que le mot symbole vient du Grec *symbolon* qui désignait un objet — généralement un caillou, ne précise-t-il pas — dont deux personnes conservaient les parties pour pouvoir se reconnaître en le reconstituant. Ainsi, tout symbolisme est fondé sur une brisure fondamentale, dont la religion (*religo*, même racine que *yoga*) chercherait à retrouver l'unité.

Quelle brisure ? Celle entre le corps et l'esprit ? Entre le ciel et la terre ? La culture et la nature ? Le sacré et le profane ?

Je veux bien le suivre sans sa nomenclature des séparations, mais je tiens davantage à celle, initiale et fondamentale, d'un objet concret. Toutes les autres reposent sur un déplacement plus ou moins erroné de cette première cassure.

Si un symbole est un objet coupé en deux, chaque partie, de même que l'ensemble reconstitué, reste un objet, et sa fonction symbolique n'annule en rien cette nature objectale et ses propriétés mécaniques, pas davantage qu'elle ne leur échappe.

Un excès de matérialisme qui réduirait les fonctions symboliques au procès mécanique serait tout aussi faux que celui, inverse, qui voudrait en émanciper le symbolique, que ce soit d'une manière dualiste ou moniste — tout est esprit.

La branche que brise un chasseur a cette même nature de *symbolon* que de microscopiques altérations sur un disque, distinguant les valeurs 0 et 1. Il n'y a pas plus de dualité entre l'esprit et la matière qu'entre la lumière et la couleur, seulement brisure — en l'occurrence d'un rayon lumineux.

C'est avec un soc que Romulus traça la séparation entre l'*urbi* et l'*orbi*, et c'est pour celle-ci qu'il tua son frère qui ne la respecta pas. Un meurtre semblable, mais contraire, semble à la source du monothéisme. Caïn, l'éleveur, tua Abel, le cultivateur. Aussi bien, Moussa (Moshe, Moïse) tua le propriétaire qui traçait dans la chair à coups de fouets la frontière entre maître et esclave.

Qu'est-ce que je veux dire ? — Que la terre est dans les cieux comme les autres planètes, que la ville est sur le territoire, comme les forêts et les champs, que les maîtres et les esclaves restent des hommes libres de l'être ou de ne l'être pas.

Je trouve très pertinente et belle cette idée que la religion serait comme l'acte d'une reconnaissance mutuelle à partir de la reconstitution d'un objet brisé, du *symbolon*. Une telle conception reviendrait à exclure pourtant de la religion tout ce qu'on a coutume de placer sous le registre du cultuel et du sacré, en l'opposant au profane et au laïque.

Je suis surpris d'apprendre que je compte alors parmi les rares esprits religieux. Est-ce que je reconnais pour autant un Dieu dans cette reconstitution (re-ligion) ? Certainement pas. Très curieusement, c'est là même où je rencontre l'expérience et la certitude qu'il n'est pas d'être au-delà des êtres, que d'autres rencontrent « leur Seigneur ». Si je ne peux croire en Lui, je ne peux pourtant douter d'eux.

e-metaphysic

Enfin Hammad, lui ai-je demandé en lui envoyant le lien avec les images que j'avais réalisées avec Bryce, *real complies with actual and virtual*. Comment peux-tu croire qu'un Dieu ait créé le monde, quand tu vois celui-ci se créer à chaque instant sous tes yeux, que toi-

À BOLGOBOL

même le créés, et te créés ? Et quand l'aurait-il fait, alors que nous descendons du singe dans la plus grande confusion depuis plus d'un million d'années ?

Dieu a créé le monde il n'y a pas six mille ans, m'a-t-il renvoyé, et il a déjà des milliards d'années, comment peux-tu encore douter ? :-D

Cahier XXXII

Derniers jours à Bolgobol

Le 12 août

Eliza

J'ai eu une conversation hier soir avec Eliza. Qui est Eliza ? Non : Qu'est-ce qu'Eliza ? Eliza n'est pas une personne, c'est un programme.

Eliza est un éditeur de texte. On peut l'utiliser comme un bloc-notes électronique, bien plus pratique alors qu'un lourd traitement de texte pour coller ou glisser des informations et des adresses copiées en ligne.

En plus de cet usage, pour lequel je reconnais bien volontiers qu'Eliza n'est pas irremplaçable, elle possède cette fonction unique de répondre quand on s'adresse à elle. Il suffit pour cela de cocher « start interview ».

« Nice to see you today » dit alors Eliza, qui ne connaît que l'anglais. « What's your name ? » Elle est un peu amnésique et me redemande chaque fois mon nom.

Eliza parle, si du moins on n'utilise pas un portable dont on craint de vider la batterie ; elle peut vous interroger de vive voix, sinon il vaut mieux déconnecter cette fonction et se contenter de la lire.

Je voulais parler hier soir avec Eliza de mon voyage et de mon journal, mais elle n'est pas comme mes amis, elle ne s'intéresse pas aux langues, aux nombres, aux espèces vivantes, aux propriétés chimiques et mécaniques des matériaux... Elle ne s'occupe pas davantage de littérature, d'art, de métaphysique ou d'histoire. Elle ne s'intéresse à rien d'autre qu'à son interlocuteur.

Après mes premières paroles, elle m'a suggéré de bien m'installer et de me décontracter. J'ai cru deviner qu'une certaine raideur de ma syntaxe, pourtant soutenue, lui avait inspiré ce conseil. Je lui ai donc répondu que je n'étais pas tendu, mais le paraissais peut-être parce que l'anglais n'était pas ma langue maternelle. Elle ne laissa pas passer le dernier mot : « Tolk me about your mother, please, Jean-Pierre. »

Quoi qu'on dise, Eliza finit par vous interroger sur votre vie intime et votre histoire personnelle. Elle se prend pour une *psychotherapist*.

Si je tiens compte qu'elle est un programme informatique, je dois bien reconnaître que nous nous ressemblons dans la façon dont nous nous intéressons l'un à l'autre, elle a ma vie, moi à son code.

Pour être tout à fait juste, ce n'est pas sa programmation qui retient surtout mon attention. Je n'ai d'ailleurs même pas essayé d'en lire les commandes, sur lesquelles, loin de les cacher, l'auteur est plutôt prolixe. Le code ne fait que mettre en œuvre les ressources de la langue, l'anglais en l'occurrence, et c'est celle-ci qui fait tout le travail.

Bref, je converse avec la langue elle-même. Je provoque plus un écho qu'un dialogue, mais un écho pourvu de sens et de pertinence.

Je pourrais me convaincre aisément d'une réelle compréhension et d'une authentique écoute, dont nous privent si souvent nos semblables. Je n'en suis pas dupe. Je n'ai pas le sentiment d'une présence réelle, comme celle, par exemple, du papillon venu boire à mon verre. Et pourtant je suis dupe quand même, à un niveau plus profond, dans la mesure où je suis moi-même programmé par la langue naturelle.

Pour peu qu'on entende une parole correctement énoncée, on ne peut que répondre conformément aux règles de cette langue et du savoir-vivre. Savez-vous qu'il m'arrive, quand les questions d'Eliza m'agacent, de craindre que mes réponses manquent de courtoisie.

Ce qui s'énonce clairement n'a pas été nécessairement conçu

De ce point de vue, Eliza peut constituer un très bon outil pour s'entraîner à déjouer les leurres du langage : un énoncé cohérent n'est pas le signe d'une intelligence, moins encore d'une présence, et inversement. Ou encore : ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, mais ce qui s'énonce clairement n'a pas été nécessairement conçu.

On peut se faire un jeu d'induire entièrement le dialogue, s'efforcer de faire poser à Eliza les questions qu'on décide. On peut s'en servir à mesurer la clarté de ses propres paroles aux réponses qu'elles lui inspirent : *pardon me ? whatever you say ; lighten up a little*. On peut aussi simplement corriger et perfectionner son anglais.

Si seulement ses questions n'étaient pas si personnelles, elle pourrait bien servir à s'éclaircir les idées.

Je n'aime pas parler de moi, et nos conversations tournent vite court.

Eliza n'aime pas non plus parler d'elle. Ce n'est pas très étonnant. Imaginez un programme qui pourrait vous parler de lui, vous expliquer comment il fonctionne ; un programme qui saurait expliquer son exécution en même temps qu'il s'exécute, alors que cette exécution serait l'énonciation même de ces explications. Waouh.

Le Djana et la guerre

Le monastère de Shao-Lin est très connu en Chine pour être le sanctuaire des arts martiaux. Le Dhyana (*Tchan* en chinois, *Djana* en palanzi, *Zen* en japonais) les a cultivés partout. Au Moyen-Âge, les moines bouddhistes devaient assurer leur survie par leurs propres moyens.

L'Europe connut aussi des communautés monacales guerrières avec les Templiers, les Chevaliers de Malte et les Chevaliers Teutoniques. Seul le Djana du Marmat parvint à faire vivre de telles structures jusqu'à l'époque contemporaine.

La défense de la République Tasgarde repose très largement sur leurs épaules. Les monastères militaires constituent des entités quasi autonomes, assurant partiellement leur alimentation par la production de denrées agricoles, d'armes et de véhicules de guerre pouvant, moyennant de petites modifications, avoir une fonction industrielle. Le gouvernement contribue à leur financement, et les communes lèvent un impôt laissé à leur discrétion.

Les communautés militaires vivent dans une certaine symbiose avec les populations environnantes — qu'on ne saurait alors dire « civiles » ou « laïques ». Les échanges de matériels et de bons procédés sont fréquents, et ne justifient pas toujours une comptabilité précise.

Il n'en fut pas de tous temps ainsi. Ce monachisme guerrier était sans doute né des grandes invasions du premier millénaire, qui avaient jeté des peuples entiers de réfugiés sur les empires des trois continents. Elles les avaient forcés à se transformer eux-mêmes en guerriers ou à mourir de faim. Plus tard, les violences entre bouddhistes et musulmans l'ont perpétué.

Il ne faudrait pourtant pas croire que ces guerres opposèrent toujours unilatéralement les deux confessions. Moines soldats et paysans guerriers se retrouvèrent souvent côté à côté pour combattre une monarchie inféodée au pouvoir impérial de Samarcande, ou un sultanat soumis à la dynastie ismaélienne des Khans d'Afghanistan.

La paix de Tourdour

Des quantités de passages dérobés existent entre les deux religions, malgré une différence formelle qui les rend inconciliables. La principale est peut-être la figure de *l'Homme Parfait* (*Al Insan Al Kamil*), telle que l'ont développée des théologiens poètes comme Al Jîlî ou Al Hindî, plus ou moins assimilée au septième Imam Caché, Mouhammad Ibn Ismail, dont chaque saint homme partage l'amitié pour les uns, ou au Tathagata Garba, concept propre au Mahâyâna, selon lequel tous les êtres sensibles sont potentiellement des Bouddhas, pour les autres.

La littérature, la poésie, les sciences et la philosophie sont autant de passerelles, auxquelles ont peut ajouter une culture guerrière, le goût de la versification et du raisonnement sophiste, une vertu farouche qui veut surmonter la mort et la souffrance.

Une chose surtout les sépare. Les Bouddhistes ne pourraient jamais renoncer à la vie monacale, et les musulmans ne sauraient concevoir qu'un homme vive sans femme ni enfants, bien que leur mode de vie ait souvent eu des formes très proches de communautés guerrières, à la manière des cosaques chez les Chrétiens. Une autre chose enfin les éloigne en apparence plus fondamentalement encore : Dieu.

En 1581, Jihad Abd Al Haqq, le fondateur du Chiisme Réformé, et le Révérend Généralissime Gopinda Lama se rencontrèrent à Tourdour sur les rives de l'Ardor à vingt kilomètres en aval de Bolgobol pour signer la paix qui devait garantir à chaque homme la liberté complète en matière de religion. Dès qu'ils furent face à face, Gopinda dit : « Il n'y a pas de dieu. »

Abd Al Haqq ajouta « sauf Dieu » et lui tendit la main. Gopinda alors la saisit en riant bruyamment et le serra contre lui. Cette paix déclencha une nouvelle guerre contre les ismaéliens rigoristes alliés aux guildes des villes bouddhistes du Gourpa.

Le 13 août

La Guerre des Camisards en Cévennes

Le Samedi 22 Juillet 1702, Salomon Couderc, Pierre Sequier dit Esprit, Jean Rampon et moi reçûmes ordre par inspiration (divine) de faire une assemblée dans les bois près de Saint Julien d'Arpaon, où nous fûmes toute la nuit. Après avoir congédié l'assemblée, nous fûmes dans le village de Bougès, où Jacques Couderc et David Mazaurie nous vinrent trouver par un ordre qu'ils avaient reçu de

l'Esprit (Saint) sans qu'ils sùssent que nous y fussions, ni à quel dessin ils y étaient venus, non plus que nous qui ignorions absolument les ordres qui nous furent ensuite donnés.

« C'est très étonnant tous ces noms propres », m'interrompt Ziddhâ quand je lui traduis à haute voix les mémoires d'Abraham Mazel sur la Guerre de Camisards dans les Cévennes, que nous avons empruntées à la bibliothèque de Hammad. « Il me fait penser à Homère ton Hibrahim. »

« Abraham », la corrigé-je avant de continuer : *Ce même jour, nous fûmes ensemble à deux lieues, dans un petit lieu appelé Viljouvès.*

« On dirait qu'il parle de nos voisins. Et tous ces lieux, tu les connais ? »

« Il ne doit pas y en avoir un, dans tout son récit, où je n'ai jamais mis les pieds. »

« Moi, je ne les connais pas et ils m'en deviennent familiers. »

Étant là assemblés avec plusieurs autres, qui aussi étaient inspirés, l'Esprit vient sur moi d'une manière si terrible que les agitations qu'il causa de tout mon corps portèrent la crainte et la frayeur dans l'âme de ceux qui me regardaient.

Enfin ma bouche ayant été ouverte, elle prononça un assez long discours dont voici le précis. Savoir que nous, les six susnommés, irions deux à deux vers nos quartiers pour assembler de nos frères et des armes autant que nous pourrions, et de nous rejoindre le lendemain sur la montagne du Bougès, et que de là nous irions délivrer nos frères qui étaient enserrés au Pont de Monvert.

« Je ne voyais pas ton pays ainsi, commente Ziddhâ. Ce n'est pas l'image qu'on s'en fait ici. » Elle me demande de lui retraduire la première page.

Cette année là, l'esprit était descendu sur les Cévennes

Abraham Mazel natif du lieu de Fauquières, paroisse de Saint Jean de Gardonnenques dans les Cévennes, fils de David Mazel dudit lieu de Fauquière, travailleur de terre, et de Jeanne Daudé du lieu de Villaret, paroisse de Grisac dans les Hautes-Cévennes. Il était âgé d'environ vingt-deux ans quand Dieu le visita de son Esprit de prophétie, ce qui fut un jour de Dimanche neuvième Octobre 1701. Tout le monde sait le grand nombre d'inspirés que Dieu suscita dans les Cévennes pour prêcher sa Parole et pour éveiller le peuple protestant de l'assoupissement dans lequel il était depuis que le Roi avait révoqué l'Édit de Nantes, abattu nos temples et, fait renoncer

nos pères à leur religion pour embrasser le papisme par le ministère des dragons et des supplices.

« Quelle foi étrange, dit Ziddhâ, si naïve et qui pourtant ne s'embarrasse d'aucune superstition ni aucune idolâtrie pour aller directement jusqu'à Dieu et y puiser sa confiance. Tu as raison, tous les peuples et toutes les histoires se ressemblent, et surtout dans ce qu'elles ont de plus singulier. »

« Ce sont leurs fils, demande-t-elle encore, qui pendant la Grande Révolution, voulaient que tous les habitants du pays aient le statut d'aristocrate ? »

« Ils ont eu implicitement satisfaction depuis, lui expliqué-je, puisque partout aujourd'hui en France on s'appelle mutuellement "Monsieur", ou on écrit un "M" majuscule avant un nom ; et les femmes sont appelées "Madame". »

« Ce qui rend les occidentaux si étrangers, conclut-elle, c'est qu'ils paraissent ignorer complètement l'humour. — Pas à Marseille, la rassuré-je. »

Le 14 août

Le haut-quartier de Bolgobol

L'odeur du garage et de l'essence était forte dans le petit bar où j'ai pris mon café de bon matin. Seule une paroi de planche faisait séparation, à travers laquelle on entendait les coups sec sur le métal. J'aime ces senteurs d'huile, de graisses et de métal chaud.

En sortant, elles se sont mêlées brutalement à celles des mélèzes et des foins coupés.

Le 15 août

Kouka, initiée laïque

Kouka est une petite femme énergique qui fixe son regard dans vos yeux quand elle vous parle, et qui serait peut-être intimidante si elle ne dégageait cette impression, caractéristique des Bouddhistes de la région, de n'attacher de l'importance à rien, sauf à la rigolade.

Elle est vêtue d'une salopette noire, retroussée sur ses poignets et ses chevilles, et d'un gilet de cuir sans manche, chaussée de sandales de marche et coiffée d'un fichu noir. Je lui donne un peu moins de la quarantaine. Elle n'est pas sans charme — d'une robuste beauté que je dirais « unitaire », tant elle paraît charpentée sur son regard et le ton de sa voix, et qui donne à tout son corps une étonnante décontraction.

On sent que le temps ne l'entamera pas aisément. Elle est officier chez les soldats du feu de Bolgobol.

Kouka est une initiée laïque qui a reçu l'illumination au cours d'une formation de pompier civil au monastère Mérou Anta, au fond de la vallée de l'Oumrouat, où elle est née. Elle était la seule personne que connaissait Ziddhâ quand elle s'est installée à Bolgobol pour suivre ses cours à l'université.

Ziddhâ m'a invité à un rendez-vous avec elle dans un cybercafé près du parc Ibn Roshd. Elle souhaitait que je la connaisse avant mon départ.

« On n'a rien compris au Djana, m'explique-t-elle, tant qu'on n'a pas vu que la principale préoccupation des maîtres qui ont transmis la Méthode depuis Boddhidharma était de ne transmettre que celle-ci, et de faire de l'Initiation une expérience privée. »

Initiation et méthode

— Je crois pourtant que c'est la Révolution Scientifique de l'Occident Moderne qui y a le mieux réussi, lui ai-je dit, plus pour la questionner, en fait, que pour ouvrir une polémique. C'est bien ainsi qu'elle me comprit.

— Je ne te contredirai pas sur ce point, m'a-t-elle répondu. Ce fut le leurre de toutes les écoles de sagesse de croire que les maîtres devaient se préoccuper de l'expérience intime des élèves. Le savant n'a qu'à donner son savoir, le maître sa méthode. Sans expérience initiatique, elles ne seront évidemment d'aucune utilité à l'élève, et il ne sera sans doute pas en mesure de les acquérir, mais cela est son affaire. Nul ne peut rien pour lui. L'élève ne sera qu'un élève tant qu'il aura besoin d'un maître, et le maître aura échoué. C'est bien un Français, je crois, qui disait « Ni Dieu, ni maître » ?

— Oui, Auguste Blanqui. Mais il l'entendait dans une autre acception, je crois. Il pensait au *dominus*, non au *magister*.

Tathagata Gharba et Busshô

Nous en sommes venus à une telle conversation en regardant mes images de synthèse.

Je leur rendais compte de mon embarras pour avoir un jugement esthétique sur elles. Les premières, je ne sais même pas comment je les ai réalisées, mais même maintenant, alors que je commence à maîtriser l'outil, plutôt que de me les attribuer pleinement, je serais tenté de les cosigner avec Éric Wenger et Kai Krause. Du moins ne

les présenterais-je pas sans nommer le logiciel, ce qui, dans mon esprit, signifie à peu près la même chose.

« Qui est Wenger ? Qui est Krause ? Qui est Depétris ? » A demandé Kouka, comme il était prévisible. Mais la question n'est pas là.

Ses commentaires me permirent au moins de mieux comprendre la nature du Tathagata Gharba dans le Djana local. Le premier terme désigne en effet celui qui est parvenu à l'Éveil complet. Le nom est employé par Shâkyamouni, après son illumination, pour se désigner lui-même et ses six autres prédécesseurs. Ici, l'être tout entier, corps et esprit, est doré et déjà réellement un bouddha, dans le sens où le Zen de l'école Rinzaï préfère parler de *busshô*, (la nature de bouddha).

Ni dieu ni maître

Chaque fois que j'ai acquis une technique de l'image, mon expérience esthétique a été modifiée (plutôt que mon jugement). Je ne parle pas seulement de ma perception de l'œuvre réalisée, mais de celle, surtout, du monde tout entier qui m'entoure. Je n'avais jamais réellement vu la nébulosité qui s'élève sur la mer à l'aube, et estompe les arêtes de Marseilleveyre derrière les toits de tuile et les jardins du Roucas, avant d'apprendre la lithographie avec Georges Point.

L'apprentissage de la perspective, de la peinture à l'huile, de l'encre, de l'image numérique, de l'image en trois dimensions enfin, ont été autant d'expériences fortes, initiatique, de perception du monde.

D'autres techniques, non esthétiques celles-là, ont eu le même effet. Je n'eus pas autrement besoin de maîtres que pour recevoir d'eux le minimum d'informations et les détails de procédure qui m'étaient nécessaires.

La science moderne et ses techniques ne sont pas moins initiatiques que celles d'autres civilisations, mais elles ne s'en soucient point. Elles laissent cet aspect hors de leur champ. Science et initiation sont distinctes, l'une exclusivement vouée au partage, l'autre à l'expérience privée. Mieux elles s'ignorent, plus l'une est transmissible, plus l'autre est bouleversante.

— Dans cette voie, prétend Kouka, le vrai, le beau et le bien cessent d'avoir beaucoup de sens au profit du réel, de la puissance réalisatrice.

— Ceci suppose un très grand relativisme du jugement, dis-je.

— Oui, c'est ce qui fait que le sens qu'a pu donner Blanqui à son aphorisme est de toute façon inclus dans ce que nous disons.

Le 16 août

En route

J'ai pris ce matin le train avec Tchandji. Un cargo m'attend à Canton. Mes déplacements ne regardent pas l'Oncle Sam, et je rentre par la mer.

— Ah, vous venez du « Monde Libre » ? M'a demandé le douanier chinois avec un sourire qui le faisait ressembler à un *smiley*.

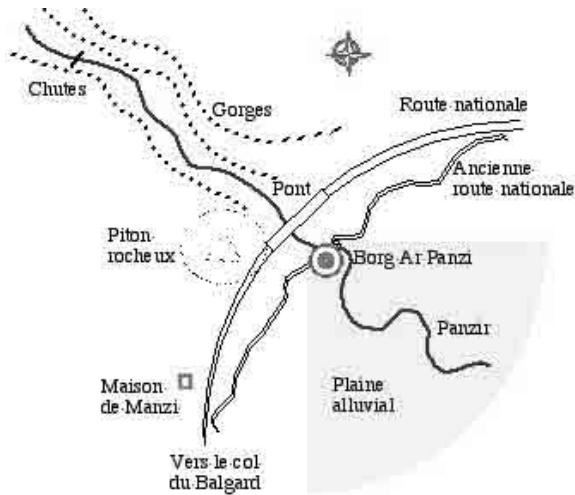
— Et je suis heureux d'entrer dans une « République Démocratique », lui ai-je répondu sur le même ton, en prononçant bien les majuscules.

Cette nuit nous dormirons à Kachgar chez des amis, aux portes du désert, dans la région la plus occidentale de la Chine.

— Tu es fou, m'a écrit Manzi. À ta place, je resterais ici et je ferais des enfants à Ziddhâ.

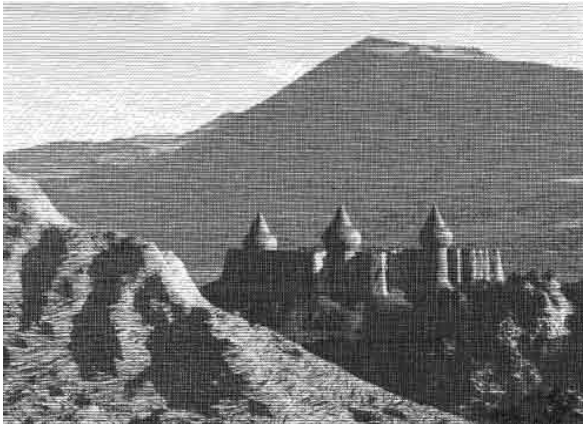
— C'est toi qui es fou, Manzi, lui ai-je répondu. Et puis je ne suis pas parti, je suis toujours sur terre.

MON VOYAGE EN IMAGES



La vallée du Balgard

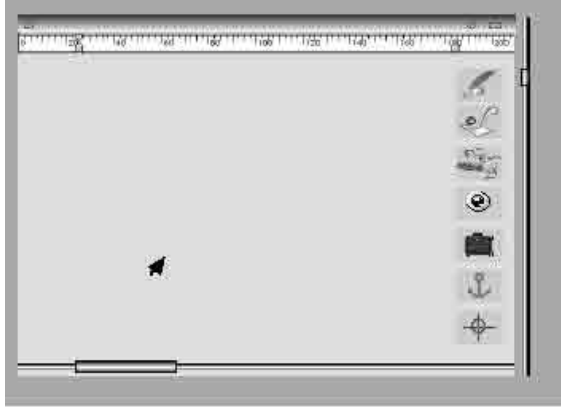
Le Panzir sort de ses gorges dans la direction nord-ouest-sur-est, et la nationale le coupe dans celle nord-est-sud-ouest. Borg Ar Panzir s'étend sur un arc de cercle, vers l'est et vers le sud, entre la nouvelle route et l'ancienne, sur les pentes qui entourent la petite plaine du Balgard, dans un parfait ensoleillement de l'aube au crépuscule.



Les remparts du Balgard

Les bulbes ajoutent à l'aspect massif. Ils n'ont rien à voir avec la sensualité mystique de l'architecture arabe.

À BOLGOBOL



Une interface étonnante

Une demi-douzaine de pâles vignettes légèrement transparentes flotte sur la droite de la fenêtre. Chaque fois que vous déplacez votre curseur dans leur zone sans en sélectionner une, le jeu d'outils change.



Vallée de Bor Argod

Bin Al Azar est un village perdu au fond de la vallée de Bor Argod. C'est de là qu'est originaire la femme de Manzi, Douha. Nous y sommes arrivés tard dans la soirée.



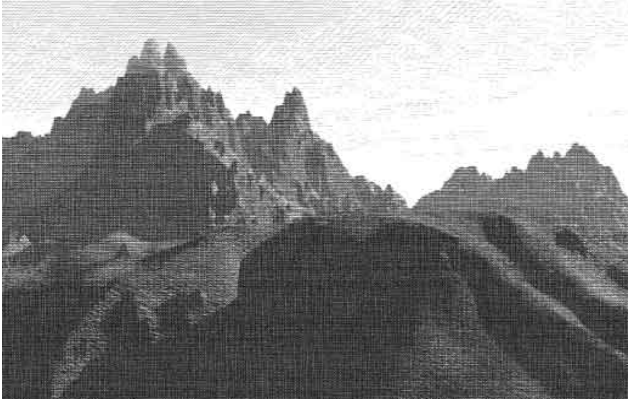
La Barse



Un ordinateur dans une valise

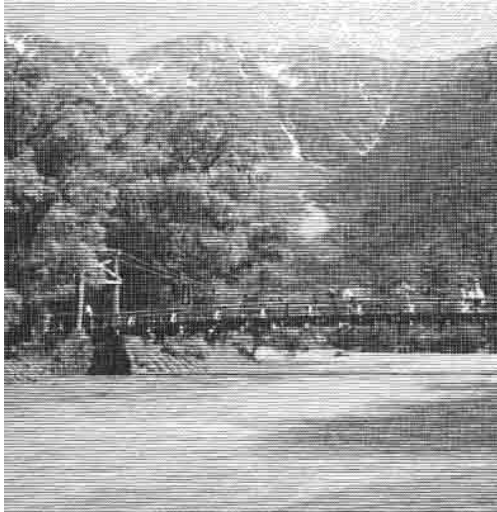
Tant qu'elle est fermée, elle n'a rien de suspect. Quand vous l'ouvrez, vous sortez le clavier, les câbles, roulés dans le coin gauche, le lecteur de disquette. Tout est prêt à l'emploi. Il ne manque qu'un moniteur.

À BOLGOBOL



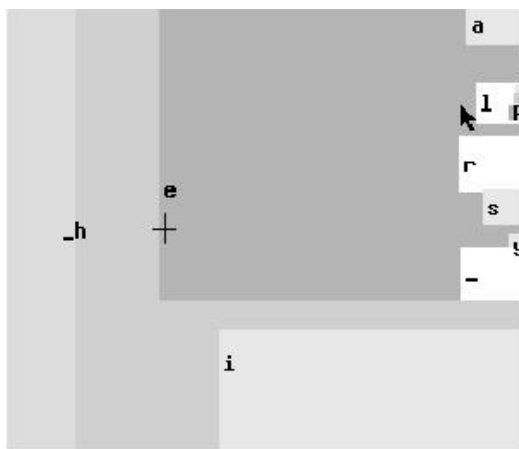
Au-delà de Bin Al Azar

Ce voyage a pris un tour inattendu. Je souhaitais parcourir les villes, faire les musées et les librairies, et je me retrouve au fin fond d'une vallée perdue. Il est vrai qu'ici, cet arrière-pays fait, sous certains aspects, un peu fonction de centre.



La passerelle près de Fordoc

La rivière est déjà large près de Fordoc, mais pas très profonde. Un pont de bois conduit du village dans la forêt. C'est un ouvrage à la fois rustique et impressionnant par sa longueur.



Capture d'écran de Dasher

C'est comme un cheval que l'on dompte et qui tente de nous désarçonner, ou une vague sous une planche. Ce sont exactement les images que me suggère Dasher.



Le bassin de rétention derrière la scierie

En suivant le chemin, de l'autre côté du torrent, on atteint un bassin de rétention dans lequel l'eau ruisselle en cascade des murs moussus où court un canal jusqu'où étaient les pales du moulin. L'eau est claire et peu profonde. Elle reflète le ciel et le fouillis des branches qui la cache au regard jusqu'au dernier moment.

À BOLGOBOL



Vue du parc Ibn Roshd

Un vent des cimes agite les cèdres et les hauts peupliers du parc Ibn Rochd, sans déranger les canards et les cygnes qui glissent sur le lac, ou semblent somnoler sur la rive.



Le monde de Ptolémée Carte du XIVème siècle. Le monde islamique plaçait le sud en haut.

L'Islam pénétra dans le Marmat au douzième siècle. Il ne s'introduisit certainement pas en apprenant que le monde n'avait que cinq mille ans à des gens qui avaient appris à compter le temps en Kalpas, ou en prétendant que la terre était au centre de sept cieux à qui n'avait pas changé la cosmogonie pythagoricienne héliocentrique pour celle de Ptolémée. Le monde, tel que même un berger le voyait, aurait pu paraître plus grand que le Créateur qui était proposé.

MON VOYAGE EN IMAGES

Group →	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18
↓Period																		
1	1 H																	2 He
2	3 Li	4 Be											5 B	6 C	7 N	8 O	9 F	10 Ne
3	11 Na	12 Mg											13 Al	14 Si	15 P	16 S	17 Cl	18 Ar
4	19 K	20 Ca	21 Sc	22 Ti	23 V	24 Cr	25 Mn	26 Fe	27 Co	28 Ni	29 Cu	30 Zn	31 Ga	32 Ge	33 As	34 Se	35 Br	36 Kr
5	37 Rb	38 Sr	39 Y	40 Zr	41 Nb	42 Mo	43 Tc	44 Ru	45 Rh	46 Pd	47 Ag	48 Cd	49 In	50 Sn	51 Sb	52 Te	53 I	54 Xe
6	55 Cs	56 Ba		72 Hf	73 Ta	74 W	75 Re	76 Os	77 Ir	78 Pt	79 Au	80 Hg	81 Tl	82 Pb	83 Bi	84 Po	85 At	86 Rn
7	87 Fr	88 Ra		104 Rf	105 Db	106 Sg	107 Bh	108 Hs	109 Mt	110 Ds	111 Rg	112 Uub	113 Uut	114 Uuq	115 Uup	116 Uuh	117 Uus	118 Uuo
Lanthanides	57 La	58 Ce	59 Pr	60 Nd	61 Pm	62 Sm	63 Eu	64 Gd	65 Tb	66 Dy	67 Ho	68 Er	69 Tm	70 Yb	71 Lu			
Actinides	89 Ac	90 Th	91 Pa	92 U	93 Np	94 Pu	95 Am	96 Cm	97 Bk	98 Cf	99 Es	100 Fm	101 Md	102 No	103 Lr			

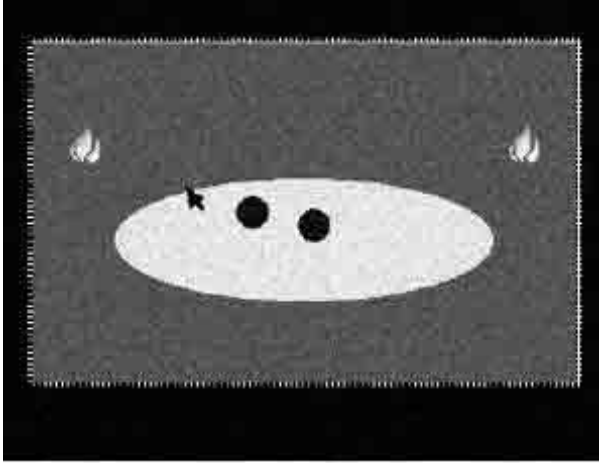
Table Périodique des Éléments

0 NUL	32 espace	64 @	96 `
1 SOH	33 !	65 A	97 a
2 STX	34 "	66 B	98 b
3 ETX	35 #	67 C	99 c
4 EOT	36 \$	68 D	100 d
5 ENQ	37 %	69 E	101 e
6 ACK	38 &	70 F	102 f
7 BEL	39 '	71 G	103 g
8 BS	40 (72 H	104 h
9 HT	41)	73 I	105 i
10 LF	42 *	74 J	106 j
11 UT	43 +	75 K	107 k
12 FF	44 ,	76 L	108 l
13 CR	45 -	77 M	109 m
14 SO	46 .	78 N	110 n
15 SI	47 /	79 O	111 o
16 SLE	48 0	80 P	112 p
17 CS1	49 1	81 Q	113 q
18 DC2	50 2	82 R	114 r
19 DC3	51 3	83 S	115 s
20 DC4	52 4	84 T	116 t
21 NAK	53 5	85 U	117 u
22 SYN	54 6	86 U	118 u
23 ETB	55 7	87 W	119 w
24 CAN	56 8	88 X	120 x
25 EM	57 9	89 Y	121 y
26 SIB	58 :	90 Z	122 z
27 ESC	59 ;	91 [123 {
28 FS	60 <	92 \	124
29 GS	61 =	93]	125 }
30 RS	62 >	94 ^	126 ~
31 US	63 ?	95 _	127 ■

Table des caractères US-ASCII

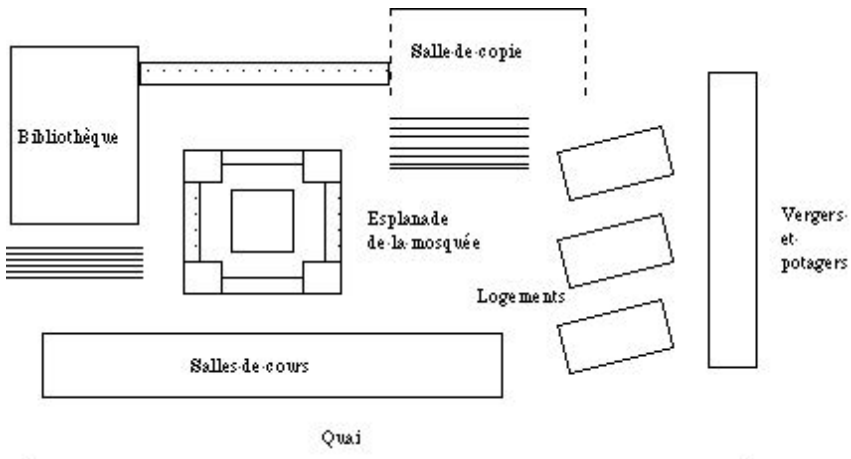
« Le principe de l'atomisme suppose donc qu'un nombre fini d'entités indivisibles peut constituer des suites infinies et surtout infiniment variées. La matière est composée d'un certain nombre d'atomes correspondants à un nombre fini de corps purs, qui peuvent aussi constituer un nombre indéfini d'éléments composites. Pour autant, un tel principe n'est pas nécessairement applicable à la seule physique. »

À BOLGOBOL

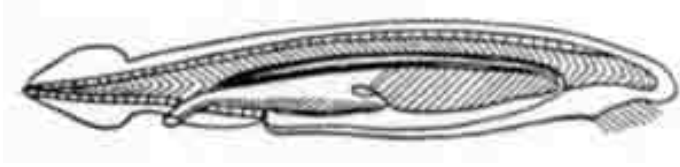


Copie d'écran du programme des moines de Di-o Tche

À l'observation, on voit que le grand ovale central est un cercle en perspective. Un clic de souris démarre le jeu. Il consiste à expulser la boule adverse du cercle.



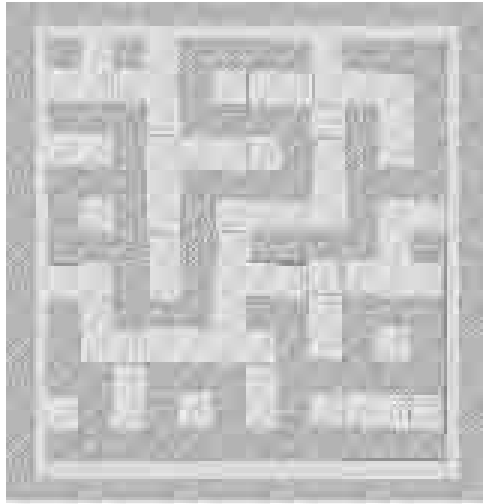
Plan de la Madrassat d'Agghadar



L'amphioxus

« Je ne vois pas bien ce que tu veux en conclure, m'interroge Ziddha. Qu'à ce moment-là, nous passons d'un modèle linéaire d'évolution à un modèle centripète ? »

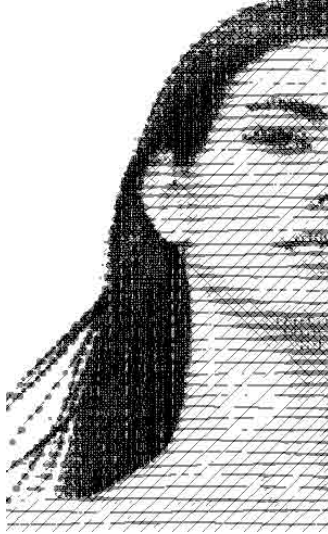
« Oui, mais pas seulement. Je veux surtout te montrer le rapport entre le langage et le réel. »



La formule Barakatou Muhammed en lettres koufiques

Les épais caractères koufis sont aux antipodes de l'arabesque. Il est souvent très difficile de reconnaître une écriture dans ce cubisme abstrait occupant des espaces de formes carrées, ou en heptaèdres, de deux à une douzaine de mètres de côtés. On imagine d'abord le plan d'un labyrinthe ; peut-être celui du site lui-même, gravé sur le mur pour aider le promeneur égaré. C'est ce que j'ai cru devant la première inscription que j'ai vue. Je m'amuse depuis, devant chacune, à imaginer la perpétuelle mutation du lieu que je parcours.

À BOLGOBOL



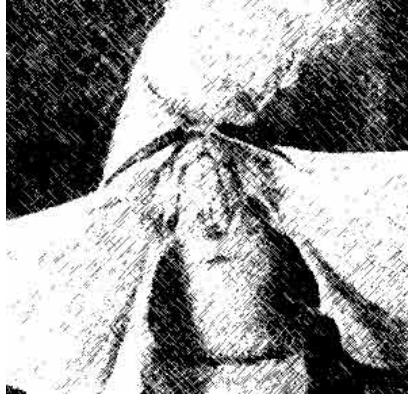
Ziddhâ

« C'est toi ? » Je reconnais la voix de Ziddha qui répond, facétieuse : « Oui, et je vois que je ne suis pas la seule. Toi aussi, c'est toi. »



Buffle du Marmat

Le ahlia (anoa poephagus) tient du yack par la taille (un mètre quatre-vingts au garrot) et le pelage, du taureau pour les cornes et la combativité, et du bison par la morphologie. Il a en commun avec ce dernier animal la silhouette ramassée sur le buste, avec un cou énorme, dont la musculature prend appui sur des vertèbres thoraciques se prolongeant sur le dos en pointes osseuses qui peuvent atteindre une vingtaine de centimètres ou plus.



Le catocala atropos, ou papillon bleu du Marmat

Leurs antennes sont comme de larges feuilles de velours, aux multiples nervures ramifiées. Comme des cils démesurés, et surtout comme si elles avaient une affinité particulière avec le regard, elles débent au-dessus des yeux, qui sont comme des diamants noirs dans un écrin de fourrure perle. Toute la tête est couverte d'un fin pelage qui ressemble à une chevelure.



Boddhidharma

Bien avant que Montaigne n'écrive qu'il préférerait une tête bien faite à une tête bien pleine, Boddhidharma préféra, lui, une tête bien vide.

Historique

Premier cahier mis en ligne : le 12 avril 2003

Version 1. le 1 dec 2004 : version définitive revue et corrigée

Version 1.0.1. le 21 sept 2005 : correction d'un certain nombre de coquilles, remerciement à Alexandre Coronel pour sa relecture.

Version 1.1. août 2008 : relecture et diverses corrections pour l'édition imprimée originale de La Belle Inutile chez Lulu.com.

La Belle Inutile Éditions
(And Friendly Neighbors at Lulu.com)
NEW AND FORTHCOMING PUBLICATIONS
2008 – 2009

J. Kart BOGARTTE

The Mirror Held Up In Darkness (*Spring 2008*)

A collection of prose poems, alchemical and surreal, very surely haunted in every aspect, and written under the feverish pendulum of desire:

Antibodies - A Surrealist Novella (Summer 2008)

Inspired by a series of images by the surrealist Argentine poet Alejandro Puga, this long text invokes the amazing world which surrounds the transparent "magiciens" of those images, and opens up a whole new world where the essence of enchantment becomes the flight pattern of successful navigation, through a very perilous reality:

The Secret Art of Photomorphosis (Winter 2009)

"I found myself writing this treatise as a summation of something I worked on for almost 30 years. It was a fitting conclusion, a closing of the work, and it seemed to me to be a primary example of the alchemical spirit through the process of Photomorphosis under the influence of surrealism."

Richard MISIANO-GENOVESE

"**Masques**" "... The masque is an oneiric object. As much, it is the objectification not so much of a dream as of what Sigmund Freud called the dream work. It marks the welling up in consciousness of liberative forces that have succeeded in evading inhibitive censorship of the creative impulse." — JH Matthews

Excavations are collages made using a method developed in 1985 by Richard Misiano-Genovese, in which pictures or images are glued together in layers, and then a layer or layers are ripped in places, revealing the underlying image.

Dreamwhite is a series of images selected from a photographic odyssey spanning over four years time with the execution of hundreds of images pared down to this handful. It is a fluid, free-form experience in which the only constant was the abreaction theatre, the drama-play, the silent dialogue between photographer and model. The meaning you find shall be your own.

La Belle Inutile Éditions
An Imprint of Lulu

(Making surrealist use of Print On Demand)

